

ÉTUDES SCRIPTURAIRES.

Croissez dans la grâce et dans
la connaissance de notre Sei-
gneur et Sauveur Jésus-
Christ. 2 Pierre iii, 18.

—
—
TOME I.
—
—

GENÈVE,
G. KAUFMANN,
LIBRAIRE.

LAUSANNE,
M^{me} DURET-CORBAZ,
LIBRAIRE.

1852.

VEVEY. — Imprimerie de E. Buvelot.

ÉTUDES
SCRIPTURAIRES.

N° 1. 29 OCTOBRE 1850. PRIX : 15 c. ou 10 rap.

LETTRE
sur 2 CORINTHIENS, XIII, 5.



GENÈVE,
GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.

—
1850.

LETTRE

sur 2 Cor. XIII, 5.



CHER FRÈRE,

Depuis notre conversation, je me suis appliqué à la lecture de 2 Cor. XIII, et je me crois obligé de vous faire part de ma profonde conviction sur le verset 5°. Plus je l'étudie, moins je sais y voir ce que tant de chrétiens en déduisent, savoir une exhortation adressée à tous les enfants de Dieu sur la nécessité de s'examiner continuellement eux-mêmes *pour savoir* s'ils sont dans la foi. Je suis même tout-à-fait persuadé que ce passage n'avait nullement cette portée pour les chrétiens qui étaient alors à Corinthe et auxquels il était spécialement adressé. Je n'y vois qu'un raisonnement, tendant à démontrer la folie du doute des Corinthiens à l'égard de Paul, et, s'il est vrai qu'un tel raisonnement peut être employé dans tout cas réellement analogue à celui-ci, il est

pour le moins aussi vrai que, hors un cas pareil, son emploi serait déplacé et même dangereux, suivant les circonstances.

Il s'agit, dans tout le contexte, de l'exercice de l'autorité apostolique de Paul, soit pour constater des cas fâcheux, soit pour discipliner ceux qui avaient péché, soit pour avertir tous les autres. Au verset 5^e il s'agit plus particulièrement encore du doute que manifestaient les Corinthiens quant au ministère de Paul dans la Parole. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Et si je retourne, je n'épargnerai pas. Puisque vous cherchez une preuve que Christ parle par moi (lui... envers vous), mettez-vous vous-mêmes à l'épreuve (et voyez) si vous êtes dans la foi : éprouvez-vous vous-mêmes. Ou ne reconnaissez-vous pas quant à vous-mêmes que Jésus-Christ est en vous ? à moins que vous ne soyez réprouvés ! Or j'espère que vous connaîtrez (par le fait que le Christ est en vous) que nous ne sommes pas réprouvés. »

Il y a déjà longtemps qu'en étudiant ce passage j'avais signalé la parenthèse, qui doit s'ouvrir au milieu du verset 3^{m^e} après les mots « que Christ parle par moi, » et se fermer à la fin du verset 4^{m^e}, après les mots « envers vous. » Aujourd'hui même, je trouve cette parenthèse exactement tracée ainsi dans le texte grec de Griessbach.

Quant au mot « examinez-vous, » que j'ai rendu par « mettez-vous vous-mêmes à l'épreuve, » la chose aurait peu d'importance sans l'abus incroyable qu'on a fait de la première expression. Au reste le verbe grec n'a pas été traduit une seule fois par « examiner, » dans les trente-huit autres passages du Nouveau-Testament où il est employé. Dirait-on, en 1 Cor. X, « n'examinons pas le Christ ? »

L'idée générale de *tenter*, c'est bien « mettre à l'épreuve. » De là aussi, le sens de *tenter* pour engager au mal. Mais le mot est employé pour toutes sortes de choses par lesquelles on est mis à l'épreuve : Dieu a mis Abraham à l'épreuve. C'est le sujet d'une parfaite joie que d'être entouré de toutes sortes d'épreuves. Or il s'agit ici de sonder des vases dans lesquels Christ habitait, et où il habitait par la foi en l'Évangile que Paul leur avait prêché. On demandait une preuve que Christ parlait par Paul et l'Apôtre leur démontre que douter de son ministère, c'était douter d'eux-mêmes; car, si Christ ne parlait pas par Paul, comment les Corinthiens eux-mêmes étaient-ils chrétiens? fait dont ils ne doutaient nullement. Paul part de ce point : qu'à moins d'être des réprouvés, ils se connaissaient pour être des chrétiens. Le salut des Corinthiens par la foi, est si peu ce qui doit être prouvé, que (tout misérables qu'ils fussent) ce salut est un fait indubitable et hors de contestation, fait, qui, une fois reconnu, doit, à lui seul, servir de preuve à l'apostolat de Paul.

L'Apôtre, méconnu par plusieurs fidèles égarés, en appelle à la puissance et à la bénédiction de son ministère envers ces fidèles eux-mêmes.

La preuve de la mission de Paul, c'était le résultat de l'exercice de son ministère : le salut et la foi des Corinthiens. Cette preuve, l'Apôtre la montrait aux Corinthiens dans l'œuvre que Christ avait opérée en eux, au moyen de la Parole que son serviteur Paul leur avait prêchée. Le ministère de Paul était l'arbre qu'il s'agissait de juger par ses fruits. Or ces fruits étaient là : c'étaient leur propre foi et leur salut que l'Apôtre présentait aux Corinthiens. Pour prouver que Christ parlait par lui, Paul leur dit :

« Mettez-vous vous-mêmes à l'épreuve.... à moins que vous ne soyez réprouvés. »

Tout faible que parût Paul, les Corinthiens, en tant que chrétiens, étaient « une Épître de Christ, écrite par le ministère de Paul.... avec l'Esprit du Dieu vivant. » « Car, dit-il, eussiez-vous dix mille instituteurs en Christ, cependant vous n'avez pas plusieurs pères, car c'est moi qui vous ai engendrés dans le Christ Jésus, par le moyen de l'Évangile. » Ailleurs encore il insiste sur le point mis en question dans notre passage : « C'est comme de la part de Dieu, devant Dieu, que nous parlons par Christ.... et tout cela, bien-aimés, pour votre édification. » Il ne fait pas son apologie devant eux; mais il parle devant Dieu, se souciant peu d'être jugé par eux: Il agit comme responsable envers Dieu, de l'emploi de l'autorité apostolique, à lui confiée par Jésus-Christ souverainement exalté. Or cette autorité lui a été commise « pour l'édification des Corinthiens, pour l'édification des saints, » en général, « pour l'œuvre du ministère. »

Les Corinthiens avaient-ils la certitude qu'ils étaient chrétiens (et ils l'avaient), ils avaient aussi la preuve de l'autorité de Paul, la preuve que Christ parlait par lui. « Or je vous fais connaître, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé et que vous avez reçu, et dans lequel vous êtes demeurés fermes, et par le moyen duquel vous êtes sauvés, si vous le retenez tel que je vous l'ai annoncé, A MOINS QUE VOUS N'AYEZ CRU, EN VAIN » (1 Cor. II, 17; III, 1, 2; IV, 15; XII, 19; XV, 1, 2).

Notre verset est donc en même temps le dernier et le plus fort, entre une foule d'autres passages des deux Épîtres aux Corinthiens, qui nous montrent

l'Apôtre dans cette position si douloureuse pour son cœur rempli des affections de l'Esprit. Dans tous ces passages l'on retrouve le même fond et la même forme de raisonnement. « Recevez-nous : » Tel était le cri de Paul à ces pauvres mais chers enfants de Dieu. « Ne suis-je pas Apôtre?... N'êtes-vous pas mon ouvrage dans notre Seigneur? Si je ne suis pas Apôtre pour d'autres, je le suis au moins pour vous; car vous êtes le sceau de mon Apostolat en notre Seigneur. C'EST LA ma défense envers ceux qui me jugent injustement. » Et ailleurs : « Nous sommes manifestés à Dieu et j'espère que nous sommes aussi manifestés à vos consciences. » (1 Cor. IX, 1-4; 2 Cor. V, 1; cf. IV, 2; voyez VII, 2; X, 7, 17; XI, 16).

Lorsqu'il ne regardait qu'à l'homme, Paul était souvent en perplexité quant au salut ou à la foi des saints qui, déjà alors, marchaient très-mal. Mais dès qu'il se tournait vers le Seigneur, il reprenait toute sa confiance et cela sur les points mêmes qui venaient de l'inquiéter quant à l'homme. C'est là le fond et le nœud de la question sur laquelle j'ai l'avantage de vous écrire. (Cf. avec 2 Cor. XIII, 6; Gal. IV, 19; V, 10).

Enfin l'on peut encore observer que, dans tout ce triste débat, Paul proteste continuellement qu'il ne se recommande point lui-même. Aussi, comme il a soin de l'ajouter dans les versets 7, 8, 9, de notre chapitre, s'il demande à Dieu que ses enfants ne fassent aucun mal, ce n'est pas pour l'intérêt de sa propre réputation, ni pour se glorifier de son ministère; mais il désire que ses chers Corinthiens fassent le bien, dût-il, lui Paul, subir, s'il le fallait, la confusion de paraître réprouvé en étant rejeté par eux. (Cf. 1 Cor. IX, 27).

Je m'arrête ici, cher frère, et je demande sur quoi

l'on peut se fonder pour faire, de 2 Cor, XIII, 5, une exhortation adressée à tous les chrétiens, pour les engager à s'examiner fréquemment eux-mêmes *pour savoir* s'ils sont chrétiens (s'ils ont la foi), ou bien s'ils sont, eux chrétiens, des réprouvés. Désolante doctrine, qui fait dépendre de l'état plus ou moins bon des disciples de Christ, leur paix, leur confiance, *leur assurance!* Qu'est-ce donc que LA PLEINE CERTITUDE? Qu'est-ce que la pleine certitude de la foi, de l'espérance, de l'intelligence!

Qui sont ces vous tous, auxquels Paul s'adresse en terminant notre Épître? C'est sûrement « l'Église de Dieu qui est à Corinthe avec tous les saints qui sont dans l'Achaïe. » Or il y en avait parmi eux plusieurs qui avaient péché auparavant et au sujet desquels Paul craignait qu'ils n'eussent pas encore changé de dispositions quant à l'impureté, à la fornication et à l'impudicité qu'ils avaient commises, choses pour lesquelles l'Apôtre était en deuil sur eux; pour lesquelles il voulait aller à eux avec la verge, s'il-le fallait. C'est même, en grande partie, comme pour surmonter ces tristes circonstances, que Paul leur présente à tous, dans cette Épître, l'efficace puissante et glorieuse du ministère de l'Esprit, de la justice, de la gloire de Christ et de la réconciliation, comme un ministère qui lui avait été confié. C'est enfin en vue de CES TOUS, que l'Apôtre dit : « Au reste, FRÈRES, réjouissez-vous, perfectionnez-vous, consolez (ou mieux, *exhortez*)-vous; ayez une même pensée; soyez en paix et le Dieu de l'amour et de la paix sera avec vous. »

Ce ne sont pas les fruits de l'Esprit qui sauvent les croyants. Ni leurs sentiments. C'est Christ, uniquement.

Les Corinthiens étaient tellement misérables et si déchus, qu'ils ne recevaient plus un Paul sans contestation. Mais Paul voulait leur « PERFECTIONNEMENT. » Son ardent désir était de les édifier, de les affermir, et, au lieu de les abattre en les renvoyant à une foi subjective, il leur présente la grâce de Dieu en Christ. S'il leur parle d'eux-mêmes, c'est en les plaçant dans cette grâce. Il leur dit alors qu'ils sont justes, saints, sauvés. Il leur dit, par exemple, à tous : « Vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés, par le nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu. » C'est ainsi qu'il les relève, en faisant le contraire de l'interprétation qui voudrait renvoyer les âmes à l'examen d'elles-mêmes, pour savoir si elles sont sauvées.

Depuis le quatrième chapitre des Actes, jusqu'aux sept épîtres de l'Apocalypse, nous trouvons un mal qui existe et qui nous est annoncé comme devant aller en augmentant dans l'Église. Ce mal est extrêmement manifeste dans les deux Épîtres aux Corinthiens, qui dévoilent beaucoup de péchés affreux parmi les saints. La Parole a signalé et jugé cet état-là, afin de nous enseigner, le cas échéant, à agir de même pour y remédier, par la discipline en amour, — et même par le retranchement, s'il faut en venir là ; mais, dans tous les cas, en édifiant les saints, non en les renversant. Nous apprenons par là à ne pas séparer la grâce de la vérité, ni le jugement de l'amour de Dieu, et, loin qu'il s'agisse d'abuser de la grâce en tolérant le mal, il est question d'y remédier dans le corps, de l'arrêter « en jugeant ceux du dedans. » Quant à ceux qui, individuellement, étaient en chute, ils devaient changer de dispositions, confesser le mal (que d'autres, hélas ! avaient signalé et jugé avant les coupables)

pour retrouver ainsi la joie ou la jouissance de la grâce du Dieu de paix. Mais il n'y a pas une ligne, pas un mot, qui exhorte les chrétiens abattus ou affaiblis, et bien moins encore ceux qui marchent fidèlement, à rechercher en eux-mêmes la preuve de leur salut.

Je répète ici, cher frère, tout ce que je vous ai dit relativement à *l'assurance* et à *la jouissance* du salut. En vertu de la foi au Christ mort et ressuscité, en vertu de la foi en son sang, le péché n'est point imputé aux croyants. C'est là le salut et le bonheur éternels qui nous appartiennent, aussi certainement qu'il est certain que Dieu est Dieu. Cui, *déjà ici-bas*, « bienheureux est l'homme à qui le Seigneur n'impute point le péché. » Mais *la jouissance* de l'ineffable grâce qui a été, *aboli* le péché, dépend en partie de l'action de la conscience, car Dieu est *fidèle et juste* aussi envers l'Épouse de son Fils (1 Jean I, 4-10). Je ne vois rien de plus précieux pour un racheté que de jouir de la grâce qui l'a introduit, en Christ, dans la gloire ; — c'est là réellement être en bon état devant Dieu avec le cœur purifié d'une mauvaise conscience. Mais, pour nous maintenir dans cet état, il faut souvent encore que nos cœurs, déjà purifiés par la foi, passent au tribunal de la conscience.

Il va sans dire que nous parlons ici d'une *conscience chrétienne*, c'est-à-dire éclairée et soumise, dans la foi, à l'action du Saint-Esprit selon la Parole de Dieu. Notre *conscience de chrétiens* n'est autre chose, au fond, que l'assurance de notre salut, fondé sur l'œuvre de Christ ; œuvre dont la foi a approprié l'efficace à nos âmes. Une telle conscience, tout en devenant de plus en plus sensible sous la grâce, demeure en paix devant Dieu, même au sujet des péchés qu'elle n'aperçoit pas à cause de sa faiblesse.

Elle connaît la valeur du sang de Christ qui purifie de toute iniquité. Elle est fondée sur l'amour de Dieu pour nous ; elle juge nos cœurs suivant la vérité, la sainteté et la grâce de cet amour. « Or la fin du précepte , c'est l'amour qui vient d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sans hypocrisie. » Il est impossible d'agir dans l'amour sans croire à l'amour de Dieu et sans avoir un cœur purifié par une bonne conscience. La conscience, à son tour, ne peut être bonne que dans la foi au sang de Christ, mais d'un Christ connu comme ressuscité d'entre les morts, et assis à la droite de Dieu. (1 Pier. III, 21, 22). La conscience chrétienne juge le mal dans sa source, dans le cœur. Elle découvre chaque convoitise du cœur naturel pour la juger et la bannir. Si elle parvient à agir avant la consommation du péché, elle tue la convoitise dans le cœur, elle la fait avorter ; car l'office de la conscience est de rendre net l'œil de la foi, en sorte que le fidèle, allégé de tout fardeau, puisse *marcher dans un chemin uni, en faisant avec ses pieds des traces droites*. Lorsque la conscience découvre le péché déjà consommé, elle condamne le cœur et l'humilie devant Dieu. Mais, dans ces diverses opérations, la foi vient toujours appliquer définitivement la vertu du sang de Christ à l'âme pour la rétablir dans la jouissance de l'amour ineffable qui a donné ce sang.

Nous avons vu ce qu'est une conscience purifiée, chez le chrétien qui est certain de son salut en croyant au sang de Christ versé une seule fois pour le purifier de tous péchés passés, présents et futurs. Nous avons vu comment elle prend connaissance des souillures de notre cœur pour les en bannir, tout en s'en remettant à l'efficace du sang quant aux fautes

qu'elle n'est pas en état de découvrir ou d'empêcher. Mais il me semble qu'après avoir ainsi pris connaissance du péché, la conscience a besoin elle-même d'être rafraîchie par la grâce ou par la foi qui lui applique l'eau de purification. C'est dans ce sens, je crois, qu'il est parlé, en Hébr. IX, du sang de Christ qui purifie *notre conscience des œuvres mortes*, pour servir le Dieu vivant. C'était à cela que faisait allusion le lavage de l'homme net, après qu'il avait fait aspersion de l'eau et des cendres de la génisse rousse, pour purifier ceux qui s'étaient souillés par le contact avec la mort. (Nombres XIX, 19, cf. 7, 8.) Le lavage des pieds et des mains des sacrificateurs dans la cuve d'airain se rapporte aussi au même cas, au moins en partie, et je crois que la conscience, quoique nette, doit encore être lavée, après avoir jugé le péché.

Hébr. IX, 14; X, 2, 22, 23, se rapportent donc aussi aux diverses opérations dont nous venons de parler. Il est impossible de s'approcher de Dieu, de le servir et de l'adorer, si l'on n'est pas en état de jouir de la non-imputation du péché. Mais la *jouissance* de cette grâce assurée n'est elle-même possible pour ceux qui ont été nettoyés une fois pour toutes, qu'autant qu'ils ont des cœurs arrosés et purifiés d'une mauvaise conscience, ou qu'ils ont passé par l'eau de purification qui lave toute poussière du désert, qui efface toute trace des œuvres mortes, qui ôte toute empreinte que ces œuvres auraient pu laisser dans le cœur ou sur la conscience.

Nous pouvons, nous devons nous approcher ainsi de Dieu pour l'adorer, — savoir « sans aucune conscience de péché » (Hébr. X, 2). C'est en parlant de *la fausse humilité*, remarquons-le bien, c'est en par-

lant d'un faux culte, *d'un culte arbitraire*, sans fondement dans la Parole, que Paul dit que de telles personnes « ne retiennent point la Tête, c'est-à-dire Christ. » « C'est pourquoi RETENONS LA GRACE, au MOYEN DE LAQUELLE nous servions Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec respect et piété. »

Les procédés de jugement et de purification, qui sont à la disposition des saints pour qu'ils puissent marcher dans la vérité, jouir de l'amour de Dieu, le servir et l'adorer, ces procédés de la grâce sainte et sanctifiante de notre Dieu *n'appartiennent qu'à la foi et à une bonne conscience*. L'hypocrisie ou une prétendue assurance de salut, fondée sur quoi que ce soit que l'on puisse chercher en l'homme, ne trouveraient devant de tels procédés que leur jugement. De telles opérations n'ont lieu que sur le terrain de la foi. Il n'y a absolument que des élus manifestés, des saints, qui puissent, comme aussi ils le doivent, se juger à la lumière de la grâce et confesser leurs péchés connus et cachés, pour être justifiés, *dans leur conscience*, de tout péché, pour pouvoir, en un mot « déposer tout fardeau et le péché qui enveloppe si aisément. » Il faut pour cela « être venu à la montagne de Sion, » type du siège céleste de la grâce et de la gloire de Jésus consommé. Celui qui y est venu n'a plus affaire avec le vieil homme, si ce n'est pour le mâter par l'énergie de la foi en la grâce de Dieu. Quant au vieil homme, il est jugé, son compte est fait. La foi l'envisage comme annulé, malgré toutes ses prétentions.

En considérant les choses en dehors du conseil de l'élection et à notre point de vue, je dis que des saints manifestés ont seuls part à la justice du Dieu qui n'impute point le péché et qui demeure juste, en

justifiant les pécheurs dont la foi a saisi Christ comme « propitiatoire par son sang. » Or pour pouvoir marcher saintement, justement et d'une manière digne du Seigneur de grâce, il faut être saint et juste et il faut savoir qu'on est juste et saint. Il faut croire qu'on a été rendu digne et capable, par droit de grâce, par la foi en Jésus, de s'appeler enfant de Dieu, frère de Jésus, membre de son corps ou de l'Église qui est de ses os et de sa chair.

Toute proposition contraire me paraît une doctrine de renversement et je crois que c'est le cas de l'interprétation qui, se fondant sur 2 Cor. XIII, 5, exhorte *les frères* à s'examiner eux-mêmes, *pour savoir*¹ s'ils sont dans la foi, ou *pour savoir* que Jésus-Christ est en eux, ou *pour connaître, si eux, frères*, ne seraient peut-être pas des réprouvés.

Il faut bien prendre garde aux ruses de Satan. Lorsqu'il tenta Jésus, il lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, dis à cette pierre-là qu'elle devienne du pain. Si tu es Fils de Dieu, jette-toi toi-même d'ici en bas. » Or Jésus, ayant le témoignage en lui-même, put et dut dédaigner les doutes suggérés par l'ennemi. Jésus vivait de foi en tant que serviteur, envoyé et Fils de Dieu dans l'épreuve.

Ce que l'Adversaire fit avec le Maître, il le fait encore continuellement avec les disciples, en cherchant à leur suggérer des doutes sur leur position et leur droit d'enfants de Dieu, en leur disant : « Si tu es. » Ce que Jésus fit pour repousser ces suggestions de Satan, est par conséquent aussi ce que nous avons à faire pour les repousser. Or, permettez-moi, cher

¹ Il est bon de dire positivement que ces deux mots soulignés ne sont pas dans le texte grec.

frère, de vous rappeler que rien ne nous manque pour surmonter de telles attaques, puisque nous avons Jésus, son exemple, sa Parole, son Esprit et la foi; « Celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage en lui-même. Celui qui a reçu le témoignage de Christ, a scellé que Dieu est véritable. Celui qui croit a la vie éternelle. Et l'Esprit lui-même, atteste avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu — nous qui, par l'Esprit, crions Abba, PÈRE! Bien-aimés, NOUS SOMMES MAINTENANT enfants de Dieu... Et voici le témoignage : C'est que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils. Qui a le Fils a la vie; qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. »

« Je vous ai écrit ces choses, à vous qui croyez au nom du Fils de Dieu — non pas afin que vous mettiez en doute *votre foi* et votre salut, mais — AFIN QUE VOUS SACHIEZ QUE VOUS AVEZ la vie éternelle, ET AFIN QUE VOUS CROYIEZ AU NOM DU FILS DE DIEU. » C'est à des croyants que l'Apôtre écrit, afin qu'ils sachent qu'ils ont la vie éternelle et afin qu'en sachant cela ils puissent demeurer fermes et croître dans la foi et dans la certitude, qu'ils possèdent *actuellement* la vie éternelle.

Or n'est-elle pas en opposition directe avec toutes ces déclarations positives, n'est-elle donc pas un renversement de l'Évangile de grâce, la doctrine qui voit, dans 2 Cor. XIII. 5, une exhortation générale, adressée à quiconque a scellé que Dieu est véritable, à quiconque a le témoignage en lui-même, de s'examiner lui-même, *pour savoir* s'il a la foi, ou de s'éprouver lui-même *pour savoir* si Jésus-Christ est en lui et s'il n'est pas peut-être un réprouvé?

Nous avons encore parlé, cher frère, de Rom VIII, 8, 9. Ce passage traite des principes généraux sur lesquels les chrétiens sont fondés pour se croire affranchis

de la puissance du péché et de ses suites, puis pour jouir de cet affranchissement et pour marcher en conséquence. Or cela a lieu par la présence du Saint-Esprit, car si nous ne le possédions pas, nous ne serions pas chrétiens. Ces versets développent le caractère et la position de ceux pour lesquels il n'y a pas de condamnation, ni de séparation possible de l'amour de Dieu en Jésus-Christ (voir le 1^r et le dernier verset de ce précieux chapitre). Je n'y vois donc nullement une exhortation à rechercher *en nous* la présence de ces bénédictions, *pour savoir* si nous pouvons prétendre à être chrétiens. Paul présente, généralement, les grands principes suivants : « Ceux qui sont en la chair ne peuvent plaire à Dieu. Si vous vivez selon la chair (ce qui est le cas de ceux qui sont en la chair), vous mourrez. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est point à Christ. »

De tels principes ne s'appliquent ici à personne *spécialement*, mais il convenait, pour la force du raisonnement, qu'ils fussent posés d'une manière générale et comme point de départ. Paul, sortant des généralités, peut ensuite s'adresser aux chrétiens dans la personne de « tous ceux qui sont à Rome, bien-aimés de Dieu, appelés, saints, » en leur disant : « Vous, au contraire, vous n'êtes pas en la chair, mais en l'Esprit, puisque ¹ l'Esprit de Dieu habite en vous. » Enfin tout le huitième chapitre de l'épître aux Romains traite de la position obligatoire où la grâce a placé les rachetés, en insistant sur la responsabilité où ils sont de marcher *en Christ*, PAR L'ESPRIT, *puisque'ils sont*

¹ Le mot *puisque* des versets 9 et 17, n'est pas si du moins (*ἐπεὶ*). Mais, quoi qu'il en soit, le passage ne suggère absolument aucun doute dans l'esprit des saints quant à leur salut.

de Christ. C'est, en un mot, un chapitre d'affranchissement, à la fois anti-légal et opposé à tout abus de la grâce.

Peu de doctrines sont plus claires dans tout le Nouveau-Testament que celle-ci : Le Saint-Esprit habite en moi, si je crois, parce que je suis fils de Dieu (Gal. IV, 6. Rom. VIII, 13). Mon corps en est le temple (1 Cor. VI, 19.) et c'est à cause de cela qu'il ressuscitera en la première résurrection (Rom. VIII, 11). Ayant reçu le Saint-Esprit en don et parce que j'aime Jésus, le Père et le Fils font demeure avec moi (Jean XIV, 23). N'est-ce pas là la source de notre communion, par le moyen de l'Esprit, avec le Dieu de l'Évangile? Christ, espérance de la gloire, habite en moi par cet Esprit, comme il occupe mes affections ou habite en mon cœur par la foi. Devant Dieu, je suis *parfait en Christ* (Col. II, 10; 1 Jean IV, 17, etc.). Ainsi donc, dès que je crois, je n'ai point à chercher en moi des preuves que j'ai le Saint-Esprit. Rien ne détourne plus sûrement de sa vraie source l'activité de l'amour divin en nous, que d'en rechercher les effets en nous-mêmes. Si je cherche en moi des preuves de l'existence des choses que Dieu me dit y avoir mises, c'est tout simplement un fruit de l'incrédulité et du rationalisme.

« Faites votre compte que vous mourûtes, » dit Dieu.

Mais êtes-vous réellement mort au péché, au monde, à la chair? Examinez-vous sérieusement à ce sujet, dit l'incrédule raison, sous prétexte d'humilité. Et c'est ainsi que des âmes mal enseignées dépendent à sonder l'abîme obscur de leur cœur, une énergie que la grâce, contemplée en Jésus, aurait employée à les faire marcher et à croître dans l'amour

et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. »

Enfin, pour terminer en toute simplicité ces quelques lignes sur le Saint-Esprit, je citerai Actes V, 32 et Rom. V, 5, entre une foule de passages qui s'adressent à nous. Le Saint-Esprit, lequel Dieu a donné à ceux qui lui obéissent. — L'amour de Dieu (ce n'est pas *notre* amour pour Dieu) a été répandu dans nos cœurs, par le Saint-Esprit qui nous a été donné.

Peut-être, cher frère, sommes-nous d'accord au fond sur *l'assurance du salut*. C'est ce que je désire; mais il me paraît infiniment dangereux de soumettre la question de mon salut, et ainsi ma paix, ma joie et toute ma marche chrétienne, aux résultats d'une exploration, d'un voyage de découvertes à la recherche de quoi que ce soit *en moi*. La présence ou l'absence de certains sentiments, désirables ou mauvais, n'a, dans le fond, aucun rapport avec la question de mon salut, qui ne dépend pas davantage du plus ou moins de vivacité de la foi. Le seul Sauveur, c'est Christ. La foi le saisit et c'est ainsi qu'elle sauve. Dès qu'on croit, on est sauvé malgré et à travers les plus mauvais sentiments du cœur naturel. Je dirai même que c'est à cause de la corruption du cœur et de l'entendement naturels de l'homme, que la foi est indispensable pour le sauver, car il ne peut être sauvé que par grâce. Or, la foi ne détruit pas la chair, elle ne l'améliore ni ne la change pas non plus; mais tout croyant a reçu le Saint-Esprit qui la combat et la mâte. Il ne faut pas confondre la foi avec la conscience chrétienne. La première me sauve en m'unissant à Christ et tout ce qui est l'objet de ma foi est en dehors de moi; tandis que ma conscience

de chrétien est un juge intérieur, qui met toutes choses à leur place suivant la sainteté de celui qui est l'objet de la foi. Nos obligations découlent tout naturellement de notre position de fils et de filles du Dieu saint. « Soyez saints, CAR je suis saint. » Un saint ne peut jamais oublier que la grâce est sainte et que la grâce oblige. C'est elle qu'il faut prêcher si l'on veut obtenir une marche filiale et dévouée, car cette dernière ne peut provenir que d'un cœur fondé, affermi dans la grâce et nourri de cette grâce.

Il ne peut être question en tout ceci que de ceux qui ONT CRU au Christ Jésus, afin d'être justifiés par la foi en Lui. « Or, » dit l'Apôtre Paul en parlant de tels croyants et en se rangeant parmi eux : « Or, si cherchant à être justifiés par la foi au Christ (*en qui nous AVONS cru. v. 16*), nous étions aussi nous-mêmes trouvés pécheurs, *Christ serait donc serviteur de péché!* Qu'ainsi n'advienne, continue Paul, car si je réédifie les choses que j'ai détruites, je me constitue moi-même transgresseur. »

Paul, écrivant ainsi à ses frères de Galatie, à des croyants, n'aurait-il pas estimé comme une transgression, l'acte de réédifier le doute et la crainte de la mort dans l'âme de ceux qui avaient cru ?

Quant aux incrédules, il faut les *appeler à croire* et les mettre sous la responsabilité de ce qu'ils ont entendu. Dès qu'ils ont cru, nous devons les instruire dans la grâce et leur montrer les glorieux privilèges dans lesquels cette grâce les a placés. C'est le seul moyen de les faire marcher selon la loi parfaite de la liberté, suivant leur nouvel état, leur céleste vocation. Il est très-dangereux de prêcher aux croyants leurs devoirs et leurs obligations, sans les rattacher, comme le fait constamment la Parole, aux privilèges

de leur glorieux appel. Une source doit être remplie avant que son eau s'écoule au dehors. Si l'on enracine d'abord le cœur dans la grâce, les fruits de la grâce abonderont ensuite avec maturité. En mettant les obligations avant les privilèges, on construit un édifice sans fondements et on se verra forcé de le laisser crouler ou de l'étayer sur la Loi.

Un serviteur de Jésus-Christ, désireux de donner à chacun la nourriture convenable, ne peut manquer de comprendre bientôt combien il est indispensable de « séparer les disciples » et de « mener dehors les brebis de Jésus. » En effet, la nourriture de ces dernières ne peut convenir aux mondains, comme tels ; tandis que ce qui convient aux mondains, en leur qualité d'étrangers qu'il s'agit d'attirer dans la bergerie, ne peut point nourrir les brebis du Seigneur.

L'évangéliste appelle les étrangers en les invitant à entrer dans la bergerie. Le pasteur paît les brebis. Les saints, réunis comme tels et en dehors du monde, rendent culte à Dieu. Dans ce dernier cas, les dons ne confèrent aucune mission spéciale, quoiqu'ils puissent accompagner le culte. En effet, dès qu'il s'agit de culte, il n'y a plus que des sacrificateurs et un seul Souverain Sacrificateur, mais il n'y a plus de lévites. C'est le Saint-Esprit qui préside, qui ordonne et dirige tout dans le culte des frères.

Mais je reviens au pasteur. C'est lui qui soigne et nourrit les brebis, comme c'est le docteur qui les enseigne, quoique sa parole puisse aussi atteindre « ceux du dehors, » que le Seigneur, dans sa grâce, lui amène pour cela.

Ainsi, quoique l'exhortation et l'enseignement mutuel soient très-utiles à leur place, les brebis croissent et sont rassemblées autour du seul Souverain

Pasteur, par l'office des pasteurs. Ceux d'entre ces derniers, qui sont fidèles et intelligents, mettront le plus grand soin à rassembler les enfants de Dieu autour de Jésus et uniquement autour de Jésus. Ils ne les réuniront jamais autour d'une œuvre d'hommes, ni autour d'un homme, fût-il le plus excellent des pasteurs humains, fût-il même un Paul ou un Apolos. (1 Cor. I, 12, 13).

Quant à l'assurance et à la jouissance du salut, voici ce que j'ai trouvé dans la Parole. L'une et l'autre appartiennent pleinement à tout élu manifesté par la foi en Jésus-Christ.. L'œuvre de Dieu *pour nous, œuvre parfaite qui nous sauve*, s'est passée entre Dieu et Christ. Les hommes n'y étaient pour rien, si ce n'est en tant qu'ils l'avaient rendue nécessaire par leurs péchés et en tant qu'ils furent les instruments de Satan pour l'accomplissement extérieur de la mort du Christ sur la croix. Dès-lors le croyant n'a rien autre à examiner que Dieu et Christ, pour être parfaitement, constamment, pleinement assuré de son salut.

L'œuvre de Dieu *en nous* se fait uniquement par Christ ou par l'Esprit donné à tous les croyants et par la méditation, *dans la Parole, de ce que Christ est* devant Dieu pour nous, mais aussi de ce que nous possédons *avec Christ* et de ce que nous sommes *en Lui et avec Lui* devant Dieu.

Ainsi, j'exclus absolument, quant à ma justification, tout ce qui peut me retourner sur moi-même. Si, pendant le temps qui me reste en la chair, la Parole et l'Esprit jugent tout ce qui, en moi, n'est pas conforme à Christ, c'est précisément afin que je sois délivré de tout fardeau et de toute souillure ; c'est afin que je puisse avancer dans la course et dans le combat. Cette

action du Saint-Esprit, lorsqu'il m'occupe de moi-même, n'a nullement pour but de m'assurer de ma justification ni de mon salut, mais c'est un moyen négatif de sanctification pratique. L'Esprit opère alors, par la lumière de la Parole, un jugement sur ce qui est contraire à mon état de sainteté et à ma vocation de saint céleste, prédestiné à être conforme à l'image du Fils de Dieu. En un mot, l'Esprit ne me fait penser à moi-même que pour me délivrer de toute souillure incompatible avec ma qualité d'enfant du Père saint.

En moi, si j'entends par là « *en ma chair* » il n'y a rien de bon. Il n'y a par conséquent aucune source de force, de joie ou de relèvement, mais tout le contraire s'y trouve. Mais s'agit-il de moi, en tant que né de Dieu et racheté, de moi qui, comme tel, suis en Christ et en qui est Christ, c'est tout autre chose. Alors, l'effet de la présence de Christ en moi est de reporter mes affections vers Christ consommé dans le ciel, où je suis assis et béni en Lui et avec Lui. Une humble assurance en la grâce de Dieu est le fruit de cet acte de la foi qui se fonde sur la Parole de Dieu.

Plus un chrétien retient ferme la grâce, plus la banqueroute du vieil homme, sa déconfiture (si vous me passez ce vieux terme,) sera complète, plus aussi il sera débarrassé de tout ce qui le privait de la vue et de la jouissance de ses privilèges, de l'attente continuelle et patiente de Jésus, venant le prendre auprès de Lui-même, pour consommer toute son œuvre qu'il a déjà commencée en lui.

Ainsi *tout, absolument tout*, repose sur la grâce de Dieu envers nous, en Jésus-Christ.

Lorsque des nuages me cachent le soleil et me privent de la pleine jouissance de cet astre, ce ne sera pas en m'enfermant dans un cabinet froid et obscur que je

recouvrerai cette jouissance. En demeurant au grand jour, je conserve la ferme assurance que le soleil est là, au-dessus des nuages qui me le cachent et que je juge comme étant l'obstacle qui s'oppose à ma jouissance. Ainsi placé dans la lumière du soleil, j'attendrai qu'il reparaisse lui-même, sans pouvoir oublier que c'est à sa lumière, à sa chaleur que je dois, extérieurement, la conservation de ma vie. Si je pense à Lui, je suis certain qu'il n'a pas changé. Il est mon soleil, lors-même que j'ai froid. Quoi qu'il arrive, je LE connais (Hébr. XIII, 8).

De même, il est bien évident que tout racheté doit considérer comme une nécessité très-pressante, d'écartier de sa conscience les nuages de l'incrédulité et du péché, afin de rentrer en communion avec son Dieu qui est lumière et ainsi de recouvrer la JOUISSANCE de ses privilèges en Christ.

Or, béni soit Dieu de ce que sa grâce ineffable nous indique, nous fournit, nous présente, à chaque instant, les moyens les plus simples et les plus efficaces pour purifier nos cœurs et nos consciences. Un serpent d'airain. Une cuve d'airain. La cendre d'une génisse — sont les images de ces moyens qui, tous, préfigurent Christ, et qui, tous, appartiennent spécialement au peuple de Dieu.

Il en est ainsi, cher frère, pour vous et pour moi, pour nous tous qui sommes des « frères saints, participants de la vocation céleste. » Unis à Christ par la foi, nous sommes aussi CONSERVÉS PAR LUI (1. Pier. I, 4, 5, Jude 1, 21, etc.). Lui et le Père *sont un* et nul ne nous ravira de sa main. C'est pourquoi, en nous tenant collés à Lui, nous obtiendrons la couronne, récompense proposée à ceux-là seuls qui ont été saisis par Christ, et placés par Lui dans l'arène, en

dehors de la foule, pour combattre et pour courir.

Si la base de mon salut n'est pas ainsi posée une fois pour toutes, alors il n'y a aucun fondement assuré et il me devient impossible de m'avancer vers l'état d'homme fait. Alors, je suis sauvé dès que JE suis heureux; mais je suis perdu dès que JE suis contristé. Je me fonde sur MOI et sur MON état, et je suis déchu de la grâce. Alors on ne peut donner le titre de « SAINT » à un fidèle que lorsqu'il a rendu le dernier soupir et cela encore, avec des circonstances extérieures qui prouvent que ce fidèle est mort dans de bons sentiments.

Je ne nie pas les heureuses inconséquences que l'Esprit de Dieu peut produire chez des saints ainsi mal enseignés, et je reconnais, dans ces inconséquences, l'œuvre de Dieu dont la fidélité reste la même malgré nos erreurs. Mais combien ne voit-on pas de rachetés, dont la vie entière devient, à cause de ces erreurs, semblable à l'histoire de Pénélope, de Tantale et de SÛsyphe? Je dis cela hardiment, car de telles doctrines sont vraiment de la mythologie, mais elles ne sont pas l'Évangile du Seigneur Jésus-Christ. Paul blâmait quelque chose de moins grave que la doctrine que je combats, lorsqu'il reprochait aux Hébreux d'être paresseux d'oreilles. Les Hébreux en étaient au moins restés à du lait pur, quoiqu'ils n'eussent pas l'expérience de la parole de la justice. Mais la doctrine qui attaque l'assurance du salut touche justement à cette parole de la justice. Elle empêche qu'on ne la goûte et qu'on n'en fasse l'expérience. « C'est pourquoi, laissant la parole du commencement de Christ, avançons-nous vers l'état d'hommes faits (de parfaits) sans poser de nouveau le fondement de la conversion loin des œuvres mortes, de la foi envers Dieu.... de

la résurrection des morts et du jugement éternel. » Or, c'est aussi ce que l'Apôtre a fait, par l'Esprit de Dieu, dans le reste de cette glorieuse Épître qui se résume en ceci : Christ consommé et notre conscience parfaitement purifiée par la foi en son œuvre, afin que nous puissions nous approcher de Dieu en toute confiance (IX, 9, 14). D'autres épîtres nous parlent de notre consommation et de notre séance en Lui et avec Lui dans les lieux célestes. Car il est écrit que « tel qu'il est, tels nous sommes dans ce monde-ci. » (1 Jean IV, 17).

C'est à des pécheurs seulement, mais c'est à tous les pécheurs que la grâce de Dieu en Christ est indispensable. C'est à des pécheurs jugés et condamnés en leur conscience par la lumière de la croix de Christ, que la grâce a fait trouver le pardon et la réconciliation en cette même croix. Pour eux, chaque péché non jugé obscurcit la vue de la précieuse grâce qui les fait vivre devant Dieu comme ses bien-aimés. Pour eux aussi, chaque relèvement, par cette même grâce, est une nouvelle preuve qu'ils sont dans la lumière et dans la chaleur du Soleil de justice, lorsqu'ils n'en jouiraient pas.

Aux principes que nous venons de développer, on oppose quelquefois le Psaume LI; mais il nous paraît, au contraire, une frappante confirmation de ces principes. — A ne le considérer qu'au point de vue historique, comme expression des sentiments du roi David, et tout en reconnaissant que le langage de ce Psaume n'est pas entièrement celui d'une âme affranchie sous l'Évangile, j'y vois néanmoins un saint gémissant encore sous le poids des péchés affreux qu'il confessait, mais aussi un saint connaissant le salut comme le salut de Dieu (vers. 12) et comme *son sa-*

lut à lui (vers. 14). Aussi, ce qu'il demande, c'est d'abord d'être purifié du péché par le Seigneur, puis c'est que le Seigneur lui rende, non pas le salut, il ne l'a pas perdu, non pas même l'assurance de ce salut, mais bien la jouissance ou la joie du salut : « Fais-moi entendre la joie et l'allégresse, afin que les os que tu as brisés se réjouissent.... Rends-moi la joie de ton salut et que l'Esprit d'affranchissement me soutienne. »

Plus nous apprendrons à connaître Christ et nos richesses en Lui, plus nous vivrons et nous marcherons selon l'Esprit de Christ. L'amour du Père et l'amour de Celui qui a été mort, qui vit et qui revient, les trésors de la richesse de Dieu en Jésus-Christ, sont l'unique nourriture capable de nous faire « marcher dans l'amour, comme des enfants bien-aimés de Dieu. »

Veuille le Seigneur nous donner d'avoir tous une même pensée et un désir toujours plus ardent de le glorifier en Jésus-Christ, notre bien-aimé Sauveur!

Votre frère dévoué et affectionné.

J. B. ROSSIER.

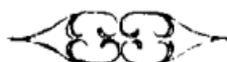
Le N° 2, — intitulé : « **L'Église et les Anges**, »
est sous presse et paraîtra, Dieu voulant, le 31 cou-
rant.

SE TOUVE AUSSI :

- A PARIS**, chez Joël CHERBULIEZ, 6, Place de l'Oratoire.
A LYON, chez F. TRÉPIER, Port St-Clair, 19, maison Tolozan.
A LAUSANNE, chez M^{me} DURET - Corbaz, rue St-Pierre.
A S^{te}-CROIX, chez Richard SCHERZER.

On peut se procurer aux mêmes adresses :

- LES MISÉRICORDES DE DIEU**, traité d'appel. Prix : 2¹/₂ rap.
LE COMPATISSANT SAMARITAIN, 4^e éd. . . » 5 . . »
CHOIX D'HYMNES CHRÉTIENNES, 5^e éd. aug-
mentée d'un Supplément, contenant 66
Hymnes.



ÉTUDES
SCRIPTURAIRES.

N° 2. 31 OCTOBRE 1850. PRIX : 15 c. ou 10 rap.

L'ÉGLISE ET LES ANGES.



GENÈVE,
GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.

—
1850.

L'ÉGLISE ET LES ANGES.

Examen d'une lettre, signée V. de Gasparin et publiée dans les Archives du Christianisme.

par **C. J. Recordon.**

Haett' ich der Engel Heiligkeit,
Ich legte ab mein schönes Kleid,
Und wollt in Jesum mich verhüllen.

Ger. Tersteegen.



GENÈVE,

CHEZ GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.

—
1850.

« JÉSUS-CHRIST, ÉTANT ALLÉ AU CIEL, EST A LA DROITE DE DIEU; LES ANGES, LES AUTORITÉS ET LES PUISSANCES LUI AYANT ÉTÉ SOUMIS. — EN CHRIST HABITE CORPORELLEMENT TOUTE LA PLÉNITUDE DE LA DIVINITÉ. ET VOUS ÊTES ACCOMPLIS EN LUI, QUI EST LE CHEF DE TOUTE PRINCIPAUTÉ ET DE TOUTE AUTORITÉ. » (1 Pier. III. 22; Coloss. II. 9, 10.)

L'ÉGLISE ET LES ANGES.

Les *Archives du Christianisme* du 28^e septembre dernier renferment une lettre, datée de S^{te} Foy, qui a pour but de combattre cette proposition : « Dieu nous déclare expressément dans sa sainte Parole, que nous sommes au-dessus des anges. » Cette proposition, je la signe, quoique je n'en connaisse pas l'auteur; c'est assez dire que je ne la crois pas réfutée par la lettre que j'ai sous les yeux. Complètement étranger, jusqu'ici, à cette polémique, je n'ai pu m'empêcher, tant le sujet me paraît grave, de l'examiner, moi aussi, à la lumière de la parole de Dieu. Avec l'auteur de la lettre, dont on ne peut s'empêcher d'aimer l'accent de conviction, le respect pour l'Écriture, l'ardeur pour ce qu'il croit la vérité, et la chaleur d'âme, je commence par dire : « L'affaire est de Dieu, comme toutes celles qui touchent à la vérité. Nous n'avons ici qu'une voix à entendre, la voix de la Bible; je vais la laisser parler. »

Au moment de mettre au net ou de copier ces notes, fruit de trois jours de recherches et d'études de la Parole, je puis bien dire encore, pour le fond, avec l'auteur, à la fin de son écrit : « Tout ce qui nous force à sonder les Écritures nous rend un service immense. Je remercie le frère... ou la sœur qui a donné lieu à ces recherches; je le remercie du fond du cœur des admirables tableaux qu'un nouvel examen de la Parole a déroulés sous mes yeux. Puissent tous les saints frères ouvrir à leur tour la Bible, lui

demander des lumières sur ce sujet, et s'écrier après : « Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons; car nous l'avons vu nous-mêmes. » (Jean IV, 42).

Je suivrai pied à pied la lettre, en examinant successivement les diverses assertions qu'elle renferme.

« Deux choses, dit l'auteur, me pénètrent de respect pour les anges : leur rôle dans l'histoire terrestre et céleste de l'humanité; leur rang si élevé que l'Éternel, lorsqu'il agit en roi, prend leur nom et le confond presque avec le sien. »

A Dieu ne plaise que nous manquions de respect pour les anges; mais à Dieu ne plaise aussi que, sous prétexte d'humilité, nous allions presque jusqu'à leur rendre un culte (Coloss. II.) et que pour les élever nous rabaissions d'autant l'Église de Dieu.

« L'Éternel prend leur nom, » mais ne jouiraient-ils pas d'un rang plus élevé encore, si l'on pouvait dire que Dieu leur donne son *Nom*? Eh bien! je dirai tout bas à l'auteur, que je connais deux passages où le nom de Dieu (*Élohim*) est donné aux anges, du moins d'après nos traductions françaises qui ont ainsi rendu ce mot hébreu au Ps. VIII, 5 et en Zach. XII, 8.¹ Les LXX l'ont aussi traduit par *anges* dans le premier de ces deux versets, et c'est d'après eux que l'auteur de l'Épître aux Hébreux l'a cité au chap. II, 7. Voyez ces deux citations dans la version de Perret-Gentil.

Mais l'argument, que j'ai la bonhomie d'indiquer à mon bien-aimé adversaire, perdrait singulièrement de sa force par la considération suivante : c'est que le même nom de Dieu (*Élohim*) — en supposant du

¹ A quoi on pourrait ajouter Ps. XCVII, 7, dont les derniers mots : « Vous, dieux, prosternez-vous tous devant lui, » sont ainsi traduits par les LXX : « Prosternez-vous devant lui, vous tous ses anges. » C'est encore, d'après les LXX, selon sa coutume, que l'auteur de l'Épître aux Hébreux (1, 6) a cité ces paroles.

moins que nos Bibles françaises l'aient exactement traduit — est donné aux *juges* en Exod. XXI, 6; XXII, 8, 9, 28; I Sam. II, 25; aux *souverains*, dans Ps. CXXXVIII, 1; c'est-à-dire que, dans ces divers passages, nos traductions ont rendu le mot *Élohim* par *juges* et *souverains*. Au Ps. LXXXII, 1 et 6, il est ainsi parlé des puissants de la terre : J'ai dit : « Vous êtes des *dicux* » (*Élohim*, encore, nom pluriel du seul vrai Dieu). — En pressant, autant que l'auteur le fait avec le nom *d'ange*, le raisonnement que nous pourrions tirer de ce qui précède, nous devrions désirer d'être des *juges*, des *grands* ou des *rois*, préférer leur position à celle d'enfants de Dieu, parce que le grand nom de Dieu leur est donné dans la Parole.

Au reste, si l'on se rappelait que, soit en hébreu, soit en grec, le mot traduit par *ange*, signifie tout simplement *messenger*, on n'attacherait pas la même importance à l'argument que l'on déduit de ce nom. En hébreu, le mot *Maleake* se trouve plus de 200 fois dans l'Ancien-Testament, mais il en est plus de 100 où il est traduit et il faut le traduire par *messenger*. Prenez, par exemple, Genèse XXXII. Au premier vers. les *anges* ou les *messagers* de Dieu viennent au devant de Jacob. Au vers. 3, Jacob envoie des *messagers* ou des *anges* à Esaü, et au vers. 6, les *messagers* ou les *anges* reviennent vers Jacob. Dans Malachie III, 1, le même mot est traduit une fois par *messenger* (et c'est pourtant le *messenger* de Dieu) et une fois par *ange*. — Dans le Nouveau-Testament, le mot *Angelos* est de même rendu tantôt par *ange* et tantôt par *messenger*. Cf. pour cette dernière expression, Matth. XI, 10; Marc I, 2; Luc VII, 24, 27; IX, 52; Jaq. II, 25.

Quand il est dit, le *Messenger* ou l'*Ange* de Jéhova, de la face ou de l'alliance, nous savons qu'en général il faut entendre par là le Fils de Dieu lui-même : il est bien sûr que ce *Messenger-là* est au-dessus de tout et de tous. Il est le Créateur des anges (Coloss.

I, 16) ; Celui que les anges adorent (Hébr. I, 6)¹ Mais quant aux *saints anges*, aux *anges élus*, je ne vois pas, je l'avoue, comment leur nom, donné quelquefois à Jésus, peut jeter « un coup de lumière sur la stature, sur la majesté de ces habitants du ciel, » à moins qu'on ne dise que ce *même nom* relève aussi la stature et la majesté des messagers ou anges d'Achazia (2^e Rois I, 2, 3 ; dans ce dernier verset, il y a *ange* et *messagers*, mais le même mot en hébreu), des *messagers* ou *anges* de Jean-Baptiste (Luc VII, 24) etc. etc.

Voyez où l'on pourrait en venir en raisonnant ainsi : Jésus est aussi appelé dans la Bible, Avocat, Berger, Conseiller, Juge, Législateur, Docteur, Serviteur etc. Dira-t-on qu'en prenant ces noms, il a élevé presque à sa hauteur les serviteurs, les docteurs, les législateurs, les juges, les conseillers, les bergers et les avocats ?

Ce qui vient ensuite sur le rôle des anges, qui sont « mêlés à tout, » est fort bien dit et parfaitement vrai, mais ne me paraît pas se rattacher directement au sujet. Qu'ils soient les ministres des jugements de Dieu et les instruments de ses délivrances envers les saints, c'est ce que toute la Bible nous montre ; mais cela ne décide nullement la question de leur supériorité ou de leur infériorité à l'Église.

Quant aux *Chérubins*, que faut-il entendre par là ? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer d'après la Parole. Sur les 90 fois que ce mot est employé dans l'Ancien-Testament, il en est environ 60, où il est formellement appliqué aux figures d'or massif pla-

¹ Je relève, en passant, une citation qui ne me semble pas exacte : « Jésus a été fait un peu moindre que les anges *bien que* couronné de gloire et d'honneur. » Ne dirait-on pas qu'il était couronné de gloire et d'honneur, alors qu'il était un peu moindre que les anges ? Une lecture attentive de Hébr. II, 6-9, montre que ce sont là deux faits successifs : « *maintenant* nous le voyons couronné de gloire et d'honneur. »

cées sur le propitiatoire, brodées sur la couverture et le voile du tabernacle, ou sculptées sur les lambris du temple de Salomon et sur la cuve d'airain. A quoi j'ajoute que, dans les passages où l'Éternel est représenté comme *assis entre les Chérubins*, il s'agit aussi là des Chérubins sur l'arche, place choisie par le Dieu d'Israël pour habiter au milieu de son peuple et lui faire connaître sa volonté. C'est ce que Dieu déclare expressément en Exod. XXV, 22, cf. avec Nomb. VII, 89. C'est ce qui ressort de 1 Sam. IV, 4 et de 1 Chron. XIII, 6 : « l'arche de l'alliance de l'Éternel des armées, *qui habite entre les Chérubins.* » C'est ce qui est positivement dit dans 2 Sam. VI, 2 : « le nom de l'Éternel des armées, qui habite entre les Chérubins *sur l'arche.* » De même dans 2 Rois XIX, 15 et Ésaïe XXXVII, 16, où Ézéchias, faisant sa prière *devant l'Éternel* et dans sa maison, s'adresse au Dieu d'Israël, *qui est assis entre les Chérubins.* Ps. LXXX, 1, et XCIX, 1, me présentent le même sens, car là aussi, il est question du *Dieu d'Israël*. Je ne parle pas d'Ézéch. XXVIII, 14 et 16, où le roi de Tyr est appelé *Chérubin protecteur*. Restent les Chérubins d'Ézéch. I et X, qui sont probablement les mêmes que les êtres vivants d'Apoc. IV ; puis ceux qui sont nommés, Genèse III, 24 ; 2 Sam. XXII, 11 et Ps. XVIII, 10. Tout ce que nous pouvons conclure de ces divers passages, c'est que ces êtres célestes sont placés près du trône de Dieu, et qu'ils réunissent en eux la figure de l'homme, du lion, du bœuf et de l'aigle.

Chacun sait qu'il n'est parlé des *Séraphins* qu'en Ésaïe VI, 2, 6. Ce mot veut dire *brûlants*, et partout où il se rencontre ailleurs, c'est-à-dire, Nomb. XXI, 6, 8 ; Deut. VIII, 15 ; Es. XIV, 29 et XXX, 6, il désigne des serpents. Tout ce que nous savons de ces êtres mystérieux, c'est qu'ils ont la forme humaine et six ailes, qu'ils entourent l'Éternel et célèbrent ses louanges, en exaltant *sa sainteté* et sa gloire *en la terre.*

On ne parle plus des *Archanges* et l'on a raison, car la Bible ne les connaît pas. Elle mentionne un seul *Archange* ou Chef des anges, qui n'est ainsi nommé qu'en 1 Thess. IV, 16 et en Jude 9; ce dernier passage nous apprend que l'Archange porte le nom de *Michel* ou plutôt *Michaël* (mot qui signifie : *qui est semblable à Dieu*). Ce nom, nous le connaissons déjà par l'Ancien-Testament, non-seulement parce qu'il figure dans plusieurs généalogies, mais aussi parce que c'est le nom donné au grand Chef qui tient ferme pour le peuple de Daniel (Dan. X, 13, 21; XII, 1). Enfin, nous le retrouvons en Apocal. XII, 7, combattant dans le ciel avec ses anges contre le dragon et ses anges et les précipitant sur la terre.

Après cela nous trouvons, dans la lettre, une suite de passages relatifs à l'obéissance, à la gloire, à la grandeur etc. des anges; ils me semblent assez peu concluants quant à la preuve à faire. Le premier passage : « Que ta volonté soit faite sur la terre, comme elle l'est dans le ciel, » n'est pas cité exactement. Les mots que nous avons soulignés sont de trop ¹ « S'agit-il de sainteté, » ajoute la lettre : « les saints anges, dit la Parole. » Mais la même Parole de Dieu dit tout aussi bien et beaucoup plus fréquemment : « Les saints apôtres » (Éphés. III, 5); « les saints frères » (1 Thess. V, 27; Hébr. III, 1); « la sainte sacrificature; » « la nation sainte » (1 Pier. II, 5, 9); « les saintes femmes » (1 Pier. III, 5) et tant d'autres exemples analogues, surtout dans les adresses des lettres apostoliques, où tous les croyants sont appelés *saints*. — Il y a plus, les croyants sont appelés *parfaits* (Phil. III, 15; Coloss. IV, 12, etc.); ils le sont, *en principe*, parce qu'ils sont *en Christ*; et, *en réalité*, ils parviendront bientôt à l'état d'hom-

¹ Nous n'en disons pas davantage maintenant, espérant, si le Seigneur le veut, publier plus tard une explication de l'Oraison dominicale, qui nous paraît généralement mal comprise.

me *parfait*, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ. (Éphés. IV, 13). Eh bien! les anges sont-ils appelés *parfaits* dans l'Écriture? Je ne le crois pas; je trouve même le contraire dans le Livre. L'esprit, qui passe de nuit devant Job, lui dit d'une voix basse : « Voici, Dieu ne s'assure point sur ses serviteurs, et Il a mis de *l'imperfection* dans ses anges » (Job IV, 18). C'est la vraie traduction du passage, dit *J. Aug. Bost* (Dictionnaire de la Bible, au mot *ange*) et c'est ce qui explique la possibilité de la chute d'une partie de ces êtres célestes. Voici quelques-unes des diverses traductions de ce verset.

Les LXX : « Il aperçoit quelque chose d'oblique (tortueux, pas droit) dans ses anges. »

La Vulgate : « Et in angelis suis reperit pravitatem. » « Il trouve de la méchanceté dans ses anges. »

Luther : « In seinen Boten findet er Thorheit. » « Il trouve de la folie etc.

Bible anglaise : « And his angels He charged with folly. » « Il accuse ses anges de folie. »

Diodati français : « Il aperçoit de l'outrecuidance en ses anges. »

» *italien* : « Scorge della temerità ne'suoi angeli. »

Perret-Gentil : « Et dans ses anges mêmes il trouve du péché. »

Comme qu'on le traduise, ce passage me semble clairement indiquer que, quelque élevés que soient les anges, ils n'en sont pas moins, surtout aux yeux de Dieu, des créatures *imparfaites*. Les *saints* sont, ici-bas, dans un état infiniment plus *imparfait*, sans doute, car ils sont encore dans la chair et dans le péché; mais la *perfection* leur est promise. « Vous serez *parfaits*, comme votre Père qui est dans les cieux est parfait. » Voilà le terme que leur Sauveur place devant leurs yeux et auquel sa puissante grâce les

fera parvenir. Je ne sache pas que la Bible annonce aux anges un changement de sort, un degré d'honneur plus élevé, une *perfection*.

Nous continuons. S'agit-il de la gloire de l'Église, — dirons-nous, en employant la même forme que l'auteur qui a toujours en vue les anges, — nous en parlerons tout à l'heure. — « S'agit-il de mettre une âme en présence de ce qu'il y a de plus grand, de plus redoutable, de plus beau, Paul s'écrie — voir 1 Timothée V, 21. » A quoi j'oppose : S'agit-il de faire connaître maintenant la sagesse de Dieu infiniment variée, aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes, c'est-à-dire aux anges : de qui se sert le Seigneur dans ce but? De l'Église, répond le Saint-Esprit, Éphés. III, 10. — « Vous êtes venus à une montagne de Sion, *aux milliers d'anges*, » lisons-nous dans Hébr. XII, 22; mais n'est-il pas dit immédiatement après : « à la réunion générale et à l'Église des premiers-nés? » Donc ici, même honneur pour l'Église que pour les anges. — Il faut être singulièrement préoccupé pour ne voir que la gloire des anges en Matth. XVIII, 10. N'est-il pas évident que, si quelqu'un est élevé extrêmement haut par cette déclaration du Seigneur, ce sont *les petits* qui croient en Lui?

Les anges accompagneront Jésus, quand il viendra pour juger le monde. Oui, mais les saints l'accompagneront aussi. Voir Jude, 14 et 15; 1 Thess. III, 13; Apoc. XIX, 14; Zach. XIV, 5. En cette grande journée, *c'est dans ses saints* que le Seigneur Jésus sera glorifié; *c'est dans tous ceux qui croient* qu'Il sera rendu admirable. (2 Thess. I, 10).

J'avoue que je ne sais pas voir *notre droit d'aïnesse* atteint ni entamé par toutes ces citations, pas même par la dernière, 2 Cor. XI, 14.

Abordons les objections dont l'auteur cherche à déblayer son terrain; et voyons s'il n'en est aucune qui attende encore sa réfutation. « Ne savez-vous pas que nous jugerons des anges? » Telle est la première :

la manière dont la lettre y répond ne me paraît pas parfaitement logique. La question n'est pas tant de savoir *quels anges nous jugerons*, que de savoir si cet honneur est attribué par la Parole aux anges élus aussi bien qu'aux saints élus. S'il n'est pas écrit que les anges de Dieu jugeront les anges de Satan, où est, dirai-je aussi, leur supériorité sur nous?

La réponse à la seconde objection (« Christ est mort pour nous, non pour les anges ») me paraît offrir ce caractère d'*Einseitigkeit*, comme disent les Allemands, qui ne s'arrête qu'à une face d'un sujet. Sans doute que, dans un sens, il n'est rien de plus humiliant pour nous que la croix de Jésus. Sans doute, plus que rien autre, la croix proclame l'amour de l'homme pour le péché, la haine de l'homme pour Dieu. Mais ne nous dit-elle que cela? N'avons-nous pas aussi, comme Paul, sujet de nous glorifier en cette croix? Ne proclame-t-elle pas tout aussi haut, en même temps que la haine de Dieu pour le péché, l'amour de Dieu pour le pécheur? Et n'est-ce pas un immense privilège d'être les objets de cet amour, de cet amour éternel, qui nous a élus en Christ avant la fondation du monde; qui, dans l'accomplissement du temps, nous a donné Jésus; qui, au jour de sa bienveillance, nous a donnés à Jésus pour toujours; qui, enfin, nous assure, pour l'économie de la plénitude des temps, une part à son héritage? N'est-ce pas un immense privilège d'avoir été, d'être actuellement à la louange de la gloire de sa grâce, et d'être bientôt, pour l'éternité, à la louange de sa gloire? — Si l'ange de l'Éternel disait au père des croyants : « Maintenant j'ai connu que tu crains Dieu, puisque tu n'as point épargné pour moi ton Fils, ton unique, » — tout enfant d'Abraham par la foi ne peut-il pas dire à son tour : « O mon Dieu! maintenant je sais que tu m'aimes, puisque tu n'as point épargné pour moi ton Fils, ton Unique? » En la montagne de l'Éternel il a été pourvu à tout ce qui concerne notre salut. Dieu a signalé son amour envers nous en

ce que, lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous. Dieu nous a aimés, Dieu nous aime **COMME** Il aime Jésus, le Bien-aimé, et un jour le monde entier le connaîtra, en voyant l'Église dans la gloire de son Sauveur (Jean XVII, 22, 23). Et Jésus, nous savons qu'Il nous a aimés plus que sa propre vie, qu'Il nous a aimés, et qu'Il nous aimera jusqu'à la fin **COMME** le Père l'a aimé. Or les anges, quelque bénis, quelque saints, quelque glorieux qu'ils soient, possèdent-ils un pareil privilège? Sont-ils les objets d'un semblable amour? Je ne le pense pas, — je ne vois rien dans la Parole qui le dise formellement.

Et puis, n'y a-t-il que la mort de Jésus pour nous? N'y a-t-il pas la résurrection? n'y a-t-il pas l'ascension et la séance du Fils de l'homme à la droite de Dieu? Et n'avons-nous pas à tous ces faits une part singulièrement glorieuse? Christ est ressuscité à cause de notre justification! — et nous sommes ressuscités avec Lui — et la vie de Christ ressuscité, une vie impérissable, nous est communiquée par notre union avec Christ. Christ est monté au ciel! c'est notre humanité qui est assise, en sa personne, à la droite de Dieu, dans les lieux célestes, où déjà, en tant qu'unis à Christ, Dieu nous a fait assoir ensemble en Lui. Ne pouvons-nous donc pas répéter, avec le cantique sur l'Ascension par le pieux *Bénédict Pictet* :

« Oh! quelle gloire et quel honneur pour nous! »

et avec l'auteur des Chants de Sion :

« A la droite de Dieu sa place est préparée :

Là, notre humanité s'assied avec pouvoir.

Oh! qui peut concevoir

Que de cette grandeur elle soit honorée!

Or, montrez-moi dans la Parole que les anges possèdent un honneur, une grandeur, un privilège ana-

logue. Non, pour conférer toutes ces gloires, Jésus n'a pas pris les anges, mais il a pris la postérité d'Abraham, qu'Il a élevée aussi haut qu'Il est lui-même élevé.

« Ce n'est pas aux anges qu'Il a soumis la terre à venir. » C'est à Christ, dites-vous. Oui, mais à l'Église aussi, car nous règnerons avec Lui. Cela est-il jamais dit des anges, ou plutôt le passage que nous venons de citer, ne dit-il pas expressément le contraire? Et n'avons-nous pas raison de chanter :

« Gloire à toi, Père éternel,
 Qui nous préparas au ciel
 Un trône *au-dessus des anges*? »

Quant au dernier passage que cite l'auteur, « à ces mots bien simples, » dit-il, « qui nous auraient dispensé de toute cette discussion, » je ne saurais encore nullement y voir une preuve péremptoire à l'appui de la thèse qu'il soutient; parce que, d'un côté, je ne saurais leur donner un sens aussi absolu que lui, — et que, d'un autre côté, ils me semblent être éclipsés par d'autres déclarations de la Parole, qui ouvrent aux regards de la foi un horizon bien autrement lumineux. Ce sont deux passages parallèles en Matth. XXII, 30 et Luc XX, 36. Jésus répond à l'objection captieuse des Sadducéens sur la femme aux sept maris : « Vous errez, ne connaissant pas les Écritures, ni la puissance de Dieu. Car en la résurrection, on ne prend ni ne donne des femmes en mariage, mais on est *comme des anges de Dieu* dans le ciel. » Voilà ce qui est dit en Matthieu et de même en Marc XII, 25. Ouvrons maintenant l'Évangile de Luc : « Jésus.... dit : Les fils de ce siècle prennent et donnent des femmes en mariage; mais ceux qui ont été jugés (ou rendus) dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection, celle d'entre les morts, ne prennent ni ne donnent des femmes en mariage; car aussi ne peuvent-ils plus mourir, parce qu'ils sont

semblables aux anges, et qu'ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection. » Matthieu porte seulement : *comme des anges*. En Luc, l'expression *Isangelos* (mot composé qui ne se trouve pas ailleurs et que de Wette a imité en disant : *engelgleich*) serait, je crois, plus exactement rendue par *égaux aux anges*, ce qui, ce me semble, est loin d'avoir la même force que *semblables aux anges*. Mais en laissant ces versets tels qu'ils sont traduits et en ne les isolant pas de leur contexte, ne présentent-ils pas tout simplement cette pensée : Ici-bas les hommes se marient ; il le faut : c'est une nécessité de leur condition mortelle ; mais dans le ciel il en sera autrement ; les fils de la résurrection ne se marieront plus, *parce que*, comme les anges, ou semblables aux anges, à cet égard, ils ne pourront plus mourir ? Voilà, à mon avis, tout ce que signifient ces paroles, ou, si l'on veut, elles sont expliquées par ces mots de Galat. III, 28 : *En Christ*, « il n'y a ni mâle ni femelle. »

Et je le crois, parce que, d'un autre côté, l'Écriture nous donne positivement des espérances bien plus relevées. J'avoue, avec tout le respect possible pour l'auteur de la lettre, que je ne comprends pas comment on peut avoir lu avec quelque attention le Nouveau-Testament et affirmer qu'il « ne nous est rien promis qui ne soit promis aux anges. » — Examinons encore cette assertion ; mais auparavant, faisons observer qu'il n'est pas juste et équitable, en traitant cette matière, d'opposer presque exclusivement l'état *actuel* du chrétien à l'état des anges. Que dis-je ? En argumentant de cette manière, on prouverait que les anges sont supérieurs à Jésus-Christ, parce que, *pendant les jours de sa chair*, Jésus était fait quelque peu inférieur aux anges.

Ce n'est donc pas uniquement l'enfant de Dieu dans la chair, entouré de misères, souvent languissant, ayant à traverser beaucoup de tribulations, exposé à de nombreuses chutes, qu'il faut considérer ici. Sous ce rapport, je souscris de grand cœur à ce

que dit la lettre sur les soupirs de l'âme fidèle et ses aspirations vers le repos et vers la gloire. Je crois aussi que, après la conversion d'un pécheur, rien n'est plus réjouissant que le délogement d'un homme pieux. Mais je ne vois nulle part dans l'Écriture, que les saints s'expriment comme l'auteur dans leur besoin de félicité et de perfection. L'exemple de Paul s'offre ici de soi-même. Il dit, non pas : « Je voudrais être comme un Chérubin, » mais : « mon désir tend à déloger *pour être avec Christ.* » Ah ! ne soyons pas plus sages et en apparence plus spirituels que la Parole, et comme le dit encore la lettre, « ne faisons pas du roman, ne raffinons pas, ne nous mettons pas à l'entrée d'un sentier » aussi mystique que bien d'autres.

Maintenant, reprenons cette assertion si positive : « Il ne nous est rien promis, qui ne soit promis aux anges. » Je la crois si peu scripturaire que je soutiens, au contraire, d'après la Bible, que, *dès à présent*, nous possédons de nombreuses et infiniment précieuses bénédictions, auxquelles les anges, quelque heureux, glorieux, saints et bénis qu'ils soient, sont pourtant étrangers, et que d'autres nous sont promises, qui nous placeront dans un degré de gloire bien supérieur à celle qui est l'apanage de ces habitants du ciel.

« Dieu nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. » (Éphés. I, 3). « Toutes choses sont à vous... et vous à Christ, et Christ à Dieu. » (1 Cor. III, 21-23). Voilà ce qui est dit aux saints, où trouvez-vous que cela soit dit ou promis aux anges ?

« Auquel des anges, Dieu a-t-il jamais dit : Tu es mon Fils, toi, je t'ai engendré aujourd'hui, — et encore : Je lui serai pour père, et il me sera pour fils ? » (Hébr. I, 5). Je sais que ces mots s'appliquent au Fils de Dieu, dont l'apôtre veut prouver la supériorité sur les anges. Mais je sais aussi que, s'il n'est aucun des anges auquel Dieu ait jamais dit : « Tu es

mon fils, » — il n'est aucun des croyants auquel le même Dieu ne dise dans sa Parole : « Tu es mon fils, tu es ma fille, vous êtes mes enfants bien-aimés. » Et si enfants, donc héritiers ; oui, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ, que Dieu « a établi *héritier de toutes choses* » (Hébr. I, 2). Auquel des anges Dieu a-t-il jamais promis son héritage ?

« David voit l'Éternel *monté sur un Chérubin* » (Ps. XVIII, 10). La Parole dit aux fidèles, à l'Église entière et à chacun de ses membres : « Vous êtes *le temple de Dieu, et l'Esprit de Dieu habite en vous* » (1 Cor. III, 16, cf. VI, 19 et 2 Cor. VI, 16). « Parce que vous êtes fils, *Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils* » (Gal. IV, 6). « L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs *par l'Esprit saint qui nous a été donné.* » (Rom. V, 5). « Tout l'édifice bien coordonné s'accroît pour être un temple saint en notre Seigneur, en qui vous aussi vous êtes édifiés ensemble, *pour être une habitation de Dieu par l'Esprit.* » (Éphés. II, 21, 22) Or, quelle est la part la meilleure, la plus digne d'envie : celle du Chérubin sur lequel Jéhova *est monté*, ou celle du croyant qui possède *Dieu en lui*, et où est-il écrit qu'un semblable privilège appartienne également aux anges ?

Aussi est-il dit encore que, par les grandes et précieuses promesses, qui nous ont été données, nous sommes *faits participants de la nature divine.* (2 Pier. I, 4). Et ce ne serait pas là un lot préférable au lot glorieux des anges de l'Éternel !

L'auteur a cité lui-même Hébr. II, 17 ; il a écrit et souligné ces mots : « *il a fallu que Jésus fût semblable en toutes choses à ses frères,* » et, dans sa prévention en faveur des anges, il n'a pas su voir combien ce nom de *frères*, que Jésus ne donne qu'à ses disciples, est ineffablement précieux, et à quelle hauteur il nous met au-dessus de toutes les créatures, même angéliques, que le Sauveur n'honore pas d'une pareille qualification, parce qu'elles ne sont pas comme nous la famille de Dieu. « Il n'a pas honte de nous

appeler *frères* » (Hébr. II, 11). Après sa résurrection, Il dit à Marie : « Va vers *mes frères*, et dis-leur : Je monte vers *mon Père* et *votre Père*, vers *mon Dieu* et *votre Dieu*. » (Jean XX, 17). Or, encore ici, quelles que soient les gloires diverses des armées célestes, lequel des anges qui les composent a le droit de la part de Dieu, de s'appeler *frère de Jésus*? auquel des anges a-t-il jamais dit : « Tu es mon frère? »

Il est un autre titre qui implique des relations beaucoup plus intimes encore avec Jésus, et dont personne, mieux que l'auteur, n'aurait pu et dû, ce semble, apprécier et signaler l'excellence et la douceur. Ce titre qui n'appartient qu'à l'Église (au moins dans ce sens supérieur et céleste) est celui d'Épouse. L'Église est l'Épouse de Christ, et, comme telle, elle est une *même plante avec Lui, un seul corps avec Lui*; ou elle est le corps dont Jésus est la *tête*; elle est le *complément de Jésus*, c'est-à-dire que Jésus Sauveur n'est pas *complet* sans l'Église. Elle est unie à Lui d'une manière indissoluble. — « Comme le corps est un, et qu'il a beaucoup de membres, et que tous les membres.... sont un seul corps, de même en est-il de CHRIST, » (1 Cor. XII. 12.). L'entendez-vous? le corps, l'Église, est appelé CHRIST; le Saint-Esprit lui donne le nom de son céleste Époux, comme la femme ici-bas reçoit le nom de son mari. Le Seigneur nourrit et soigne tendrement l'Église, parce que nous sommes membres de son corps, étant de sa chair et de ses os (Éphés. V.) Union réelle autant que mystérieuse! qui pourra te décrire! quelles lèvres ici-bas pourront dire tout ce que tu vaux pour un pauvre pécheur racheté, et devenu *membre de Christ*! Et ne serait-ce pas renoncer à cette ineffable grâce, que d'échanger mon sort contre celui d'un ange ou d'un chérubin? car Jésus a-t-il jamais dit aux anges : vous êtes mes membres, mon corps, mon épouse?

Et remarquons-le bien : quand il est explicitement question de la primauté de Jésus sur toutes les créatures et *spécialement sur les anges*, l'Église est men-

tionnée comme faisant corporellement partie de Christ dans cette primauté. Écoutez Dieu qui va vous le dire : « Il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, *au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination* (c'est-à-dire *au-dessus des anges*) et de tout nom qui se nomme, non-seulement dans ce siècle-ci, mais aussi dans celui qui est à venir; et il l'a assujetti toutes choses sous ses pieds, et il l'a donné *pour TÊTE, AU-DESSUS DE TOUTES CHOSES, A L'ÉGLISE QUI EST SON CORPS, la plénitude (ou le complément) de celui qui remplit tout en tous* » (Éphés. I. 20-23.). Est-ce clair? Faudrait-il quelque chose de plus pour convaincre une âme simplement soumise à la voix de son Dieu?

Prenez l'Épître aux Colossiens, ch. I. verset 15 à 19, vous y trouverez la même vérité tout aussi positivement exposée : « C'est Lui qui est l'image du Dieu invisible, engendré avant toute créature; parce que par lui ont été créées toutes choses, *celles qui sont dans les cieux* et celles qui sont sur la terre, les visibles et les *invisibles*, soit *trônes*, soit *dominations*, soit *principautés*, soit *autorités* (divers noms des anges) : toutes choses ont été créées par lui et pour lui. Et quant à lui, il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui. Et il est LA TÊTE DU CORPS, DE L'ÉGLISE, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts, AFIN qu'en toutes choses, IL TIENNE LE PREMIER RANG, parce qu'en lui toute la plénitude a bien voulu habiter. » Je le répète, de telles paroles ne décident-elles pas la question?

Bientôt, oui, bientôt, Celui qui vient arrivera pour nous chercher, nous transmuier et nous introduire, avec tous les saints ressuscités, dans la gloire de son Dieu et notre Dieu. Alors il se la présentera glorieuse, son Église, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et sans défaut. Alors auront lieu dans le ciel les noces de l'Agneau, auxquelles, sans doute, assisteront, comme témoins, les saints anges avec tous les amis de l'Époux; mais qui oserait

dire que la première place, la plus près du cœur de Jésus, ne soit pas celle de l'Épouse? Et qui, ayant cette gloire au devant de lui, pourrait encore y préférer un rang, fût-ce le premier, dans le brillant cortège de l'Époux!

Que de choses n'aurions-nous pas encore à dire! Bientôt, « quand la perfection sera venue, nous connaissons, *comme nous avons été connus*, » c'est-à-dire aussi parfaitement que Celui qui sonde les cœurs et les reins, connaît toutes choses. Sera-ce jamais le sort des anges, que l'Esprit de Dieu représente comme désirant scruter *jusqu'au fond* (ou en se baissant) les profondeurs de l'amour de Dieu pour nous en Jésus-Christ?

Et dites-moi, lequel est le plus grand, celui qui est servi ou celui qui le sert? Or la Parole, en parlant des anges, dit : « Ne sont-ils pas tous des esprits qui exercent un ministère, envoyés *pour servir en faveur de ceux qui doivent hériter du salut*? » La lettre cite Apocal. XIX, 10, où un ange dit à Jean : « Je suis ton compagnon de service etc. » Puis elle ajoute : « *Compagnon de service!* Rien de plus. » Il en résulterait donc que l'ange est simplement l'égal de Jean et de ses frères. « Rien de moins, » dit encore l'auteur. Je le renvoie à Hébr. I. 14. Quant à nous, nous ne craignons pas d'affirmer avec la Bible que nous avons les anges pour *serviteurs* et pour gardes-du-corps (Voyez Ps. XXXIV, 7.).

« Au reste, répèterons-nous avec notre cherauteur, la Bible contient quelques mots bien simples, qui nous auraient dispensé de toute cette discussion. » — Ouvrons-là, cette chère Bible, d'abord au chapitre IV de la première Épître de Jean, verset 17 : « En cela est consommé l'amour par rapport à nous, afin que nous ayons assurance au jour du jugement, c'est que *tel qu'il est* (actuellement), *tels nous sommes dans ce monde* » L'entendez-vous? *tel qu'il est* (et le *Il* de cette lettre c'est le *Il* de la profonde affection, désignant l'objet trop intime de l'amour du disciple bien-aimé,

pour qu'il l'appelle toujours par son nom ; c'est incontestablement Jésus), *tel qu'il est, tels nous sommes dans ce monde*, déjà ici-bas. Notez-le bien : ce n'est point là un précepte ; il ne s'agit pas d'un but à atteindre ; c'est un fait, c'est la position dans laquelle la grâce de Dieu nous place en Jésus, — voilà pour le présent, voici pour l'avenir.

Lisons le verset 2^o du chapitre III de la même Épître de Jean : « Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu ; et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté, mais nous savons que lorsqu'il aura été manifesté, *nous lui serons SEMBLABLES*, parce que nous le verrons tel qu'il est. » Le *il* et le *lui* indiquent ici, comme plus haut, Celui qui remplit le cœur de Jean. (Conférez Coloss. III, 4, où se trouve le même verbe avec *Christ* pour sujet.). Nous serons *semblables* à Christ ; oui, *semblables* ; le mot grec n'est pas susceptible d'une autre traduction ; ce n'est pas le même qu'en Luc XX, 36. (Conférez pour la différence de ces deux termes, la traduction des deux passages dans la Vulgate, dans la Bible anglaise, et dans les versions française et italienne de Diodati).

Semblables à Jésus glorifié, voilà ce qui nous est promis, rien de moins. Et ce n'est pas dans ce seul endroit ; écoutez encore : « Comme nous aurons porté l'image de celui qui est poussière, *nous porterons aussi l'image de celui qui est céleste.* » (1 Cor. XV. 49). « Car notre droit de bourgeoisie est dans les cieux, d'où nous attendons aussi pour Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera le corps de notre humiliation, *pour qu'il soit conforme au corps de sa gloire* » (Phil. III. 20. 21). « Ceux que Dieu a préconnus, il a aussi déterminé d'avance *qu'ils seraient conformes à l'image de son Fils*, pour qu'il soit le premier-né parmi beaucoup de frères » (Rom. VIII. 29.) :

Semblables à Christ ! conformes à l'image du Fils ! à l'image de Celui qui était sur la terre l'image (le portrait) du Dieu invisible ; de Celui qui disait : « Moi et le Père sommes un. » « Celui qui m'a vu a vu mon

Père! » *Semblables*, oui, semblables à Celui que Dieu a souverainement élevé; à Celui qui s'est assis à la droite de la Majesté dans les lieux hauts; *étant devenu d'autant plus excellent que les anges*, que le nom dont il a hérité est préférable au leur. (Hébr. I. 3, 4.) Quelle gloire! ô mon Dieu! quelle gloire! Et voici un de tes bien-aimés enfants qui se contenterait d'être comme un ange, et qui ainsi renoncerait à l'honneur d'être *semblable à Toi*, Seigneur Jésus, Prince des anges! à Toi, resplendissement de la gloire du Père, et empreinte de sa substance! Voici un de tes chers enfants qui, sans s'en douter, méconnaît son droit d'aînesse, oubliant que, « l'ayant voulu, tu nous as enfantés par la Parole de vérité, *pour que nous fussions les PRÉMICES de tes créatures* » (Jaq. I, 18.). Seigneur! tu l'aimes trop, tu lui as accordé trop de grâces! pour ne pas l'éclairer sur la hauteur de sa vocation céleste, qui le met au-dessus de tout ce qui est créé.

Oh! que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, nous donne à tous un esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance; qu'Il illumine les yeux de notre pensée, afin que nous sachions *quelle est l'espérance de son appel, et quelle est la richesse de la gloire de son héritage dans les saints!*

Il est temps de finir, quoique le sujet soit loin d'être épuisé. S'il ne s'était agi que d'une simple question de préséance entre l'Église et les anges, il n'eût certes pas valu la peine de relever le gant. Mais, on vient de le voir, le débat soulevé impliquait infiniment plus que cela; les privilèges de l'Église étaient méconnus, amoindris, ravalés, annulés par la théorie que j'ai cru devoir combattre. La gloire même de Christ était donc en cause; car l'Église, c'est Christ. Voilà ce qui m'a fait prendre la plume.

Si quelqu'un disait que la hauteur où j'ai montré l'Église est propre à donner aux chrétiens le vertige de l'orgueil, — je répondrais : 1°. que c'est là l'ob-

jection des incrédules à l'Évangile, en général, et en particulier, à la prédication de la justification par la foi; 2°. que ce n'est pas moi, mais la Parole, sur laquelle je me suis constamment appuyé, c'est-à-dire Dieu, qui place l'Église à cette hauteur; 3°. que la vraie humilité consiste à croire Dieu; que beaucoup d'orgueil perce toujours à travers les systèmes, en apparence les plus humbles, créés en dehors de la Bible, et dans lesquels l'esprit humain se complait; 4°. que, dans le fond, l'humilité et l'humiliation supposent une position élevée chez celui à qui elles sont recommandées¹: un ver de terre ne peut pas s'abaisser, il n'en a pas besoin. Voyez Jésus: *il était en forme de Dieu, n'estimant point usurpation d'être égal à Dieu, — et il s'est anéanti en prenant une forme d'esclave, ayant été fait à la ressemblance des hommes. Voyez-le, lorsqu'il veut donner à ses disciples une leçon d'humilité — (Jean XIII); c'est dans la pleine conscience de sa nature, de sa puissance et de sa mission divines (vers. 3), c'est comme Maître et Seigneur (vers 13), qu'il ceint le tablier d'un esclave, prend le bassin, s'abaisse devant ses apôtres et leur lave les pieds; 5°. enfin, que rien n'est plus propre à nous humilier devant Dieu, que la considération de notre position céleste en Christ, qui fait souvent, hélas! ressortir l'humiliant contraste de nos pensées terrestres et d'une marche encore trop conforme au train du présent siècle mauvais.*

Et si quelqu'un ajoutait: à quoi bon ces spéculations? quel profit pouvons-nous en retirer pour notre sanctification? je le plaindrais beaucoup, et je me bornerais à répondre: rien ne sanctifie que LA VÉRITÉ (Jean XVII, 17). Rien n'est plus propre à nous sanctifier, c'est-à-dire à nous mettre et à nous garder à part des souillures de ce monde, que les vérités qui ont pour tendance immédiate, comme celles dont

¹ Position élevée, soit réelle, comme chez le chrétien; soit prétendue, comme chez le propre-juste.

nous nous sommes occupés, de produire en nous des pensées et des affections célestes. Rappelez souvent à un prince qu'il est fils de roi et destiné au trône, cela contribuera à imprimer de la dignité à sa conduite et à le préserver d'actes de bassesse. Enfin, après le passage (1 Jean III, 2) sur lequel nous nous sommes surtout arrêtés, nous trouvons celui-ci : « *Quiconque a cette espérance en lui se purifie comme lui est pur.* » Ici encore, ce n'est point un précepte, c'est un fait : une conséquence nécessaire de la réalisation de nos espérances en Christ, c'est que celui qui en est animé se purifie. Christ est le but de ses espérances, le terme proposé à sa stature ; c'est vers Lui qu'il tend de toutes les forces de son âme, comme l'aiguille aimantée se dirige toujours vers le nord. Dis-moi ce que tu espères, je te dirai ce que tu aimes, ce que tu penses, et quel est le mobile qui te fait agir.

Eh bien ! non ; moi, le plus misérable de tous les saints, je ne dirai pas avec le cher écrivain que je combats, en l'aimant dans notre commun Sauveur ; non je ne dirai pas avec lui : « Je voudrais être comme un des anges ! » parce que, si cela m'était accordé, je ne pourrais pas être *semblable à Jésus* ; car auquel des anges une telle faveur est-elle promise, comme elle nous est assurée ? O mon Dieu ! je crois ta Parole, et moi, tout faible, pécheur et charnel que je suis encore, je puis pourtant dire en toute humilité, mais aussi en toute confiance, la main sur ton infailible témoignage : « Tel que Jésus est, tel je suis en ce monde. » — Encore un peu, très-peu de temps, et Celui qui vient arrivera et Il ne tardera point : dès que mes yeux le verront, je serai fait semblable à Lui, et cela pour l'éternité. O mon Dieu ! quel amour est le tien ! Donne-nous de demeurer fermes dans ta grâce, en nous glorifiant dans l'espérance de ta gloire !

« L'Éternel est ma portion. Il est la part de mon héritage et de mon breuvage ; tu maintiens mon lot (Cf. 1 Pier. I, 3-5.). Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables , et un très-bel héritage m'a été accordé. » Quant à moi , je ne l'échangerais contre aucun autre , grâce à Dieu.

Qu'êtes-vous , peines et douleur ,
 Pleurs , travaux , épreuve excessive ,
 Pour l'âme qui , chère au Sauveur ,
 A cette gloire en perspective !
 Frères , que notre lot est beau !
 Louons le Dieu de toute grâce ;
 Nous allons le voir face à face :
 Gloire à l'Agneau ! gloire à l'Agneau !

Vevey , 9 Octobre 1850.



Le N° 3 est en préparation ; il renfermera une Étude sur Lévit. XXV : L'année sabbatique et le Jubilé , par le même auteur que ce Numéro-ci.

SE TROUVE AUSSI :

A PARIS , chez Joël CHERBULIEZ, 6, Place de l'Oratoire.

A LYON, chez F. TRÉPIER, Port S^t-Clair, 19, maison Tolozan.

A LAUSANNE, chez M^{me} DURANT-CORREZ, rue St-Pierre.

A S^t-CROIX, chez Richard SCHERZER.

On peut se procurer aux mêmes adresses :

LES MISERICORDES DE DIEU, traité d'appel. Prix : 2¹/₂ rap.

LE COMPATISSANT SAMARITAIN, 4^e éd. 5 . . .

CHOIX D'HYMNES CHRÉTIENNES, 5^e éd. aug-

mentée d'un Supplément, contenant 66

Hymnes.



ÉTUDES
SCRIPTURAIRES.

N° 3. 30 DECEMBRE 1850. PRIX : 20 c.

1. LE VIEUX PROPHÈTE.
2. COUP-D'ŒIL SUR JUGES XX.



GENÈVE,

GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.

—
1850.

LE VIEUX PROPHÈTE.

1 Rois XIII.

- Ne m'entraîne point avec les méchants, ni avec les
« ouvriers d'iniquité qui parlent de paix avec
« leurs prochains, pendant que la malice est
« dans leur cœur. » (Ps. XXVIII. 3.)
 - Toi, Éternel, garde-les et préserve à jamais chacun
« d'eux de cette race de gens. » (Ps. XII. 7.)
-



Les livres des Rois et ceux des Chroniques sont, au fond, l'histoire du témoignage de Dieu, laissé sous la responsabilité de son peuple déjà déchu et divisé. Le dix-septième chapitre du second Livre des Rois contient une récapitulation bien triste de l'endurcissement croissant du peuple de Dieu, depuis sa sortie d'Égypte jusqu'au moment où « l'Éternel rejeta toute la race d'Israël ; car il les affligea et les livra entre les mains de ceux qui les pillaient, jusqu'à ce qu'il les eût rejetés de devant sa face. » Le schisme des dix tribus ou la division du royaume était un juste châtement, infligé par l'Éternel à Salomon et aux enfants d'Israël (1 Rois XI, 7-11, 33). Dès lors jusqu'à l'arrivée du Christ, Dieu supporta ce peuple en l'avertissant continuellement par le ministère de ses prophètes ; et s'il en ramena une faible portion en Judée, après la captivité de Babylone, cette faveur, en donnant lieu à la manifestation du Christ, se servit qu'à manifester l'endurcissement

de la nation qui, méprisant le long support et la grâce de son Dieu, mit à mort le Prince de la vie.

Le prophète Nathan avait servi de lien entre les deux règnes de David et de Salomon, mais son office cessa dès que tout eut été bien établi et bien réglé suivant les pensées de Dieu. Aucun prophète n'exerça son ministère sous Salomon, aussi longtemps que ce roi demeura fidèle; et, pendant son long règne, aucun miracle n'eut lieu par le ministère des prophètes. Les relations de Dieu avec son Oint devant, dans la règle, être immédiates, l'Éternel était apparu deux fois à Salomon, ainsi que la Parole nous le rappelle d'une manière si touchante en 1 Rois XI, 9.

Lorsque Salomon eut abandonné l'alliance et les ordonnances de Jéhova, le prophète Ahija ne fut envoyé ni au roi ni au peuple, mais seulement à Jéroboam : « Et ils étaient, eux deux, tout seuls aux champs. » Il fallait que le futur roi d'Israël entendit de la bouche du prophète ce qui le concernait, tandis que l'Éternel lui-même avait directement déclaré à Salomon la sentence de son jugement. Sacré suivant la promesse, le fils de David n'était responsable qu'à Dieu seul d'un état de choses que Dieu lui avait confié et que Dieu avait établi suivant ses propres voies, pour la bénédiction de tout son peuple qu'il reconnaissait pleinement dans cet état-là.

Depuis le schisme des dix tribus jusqu'au Seigneur Jésus, leur histoire, ainsi que celle de Juda et de la maison de David, nous apparaît comme un dernier temps d'épreuve accordé par la longanimité de Dieu à son peuple divisé. Israël, ayant marché le premier dans l'apostasie, fut aussi retranché le premier. Juda, plus tard, tomba sous le jugement, parce qu'au lieu de garder les commandements de l'Éternel,

son Dieu, ils marchèrent dans les ordonnances qu'Israël avait établies. Le seul véritable témoignage du Seigneur consiste dans la présence des prophètes suscités par l'Éternel, qui sont là, avec le petit résidu docile à leur voix, debout au milieu des misères et de la ruine de Juda et d'Israël, de la royauté et de la sacrificature. Toutefois, ces prophètes eux-mêmes manquèrent souvent à leur mission, ainsi que cela est toujours arrivé à tout témoignage confié à la responsabilité de l'homme. Telle est, à tous ces égards, ce me semble, la leçon instructive que nous pourrions retirer, avec l'aide du Seigneur, de la méditation de 1 Rois XIII. Le témoignage sort de Juda, alors encore fidèle au Dieu fort (Osée XII, 1.) ; mais, au fond, la justice du Dieu qui gouverne son peuple dut agir contre tous les acteurs de cette scène pour maintenir la gloire de Jéhova.

Dans ces temps de désordre, le ministère des prophètes avait pour but d'agir sur la conscience du peuple de Dieu, afin de le retirer du mal et de le faire rentrer, s'il était possible, dans les voies de la bénédiction. Alors, les miracles accompagnaient la parole des hommes de Dieu ; ils annonçaient à l'avance les moyens extraordinaires, qu'un Dieu souverainement juste et bon avait résolu d'employer, pour ramener les enfants de Jacob à l'obéissance. Ainsi toute la patiente bonté de Dieu s'exerçait au milieu du mal d'une manière exceptionnelle, c'est-à-dire en dehors des voies ordinaires de son gouvernement, telles que son conseil les avait déterminées et révélées pour le cas où son peuple demeurerait dans ces mêmes voies.

L'Éternel ne cessait pas de sommer Israël et Juda déjà déchus & par le moyen de tous les prophètes, de tous les voyants, en disant : Revenez de vos mé-

chantes voies et gardez mes commandements et mes statuts, selon toute la Loi que j'ai commandée à vos pères et que je vous ai envoyée par mes serviteurs les prophètes.... » Mais ils n'ont point écouté, et ils s'étaient vendus pour faire ce qui déplait à l'Éternel afin de l'irriter.... C'est pourquoi il les rejeta de devant sa face, en sorte qu'il n'y eut que la seule tribu de Juda qui restât, et même Juda ne garda point les commandements de l'Éternel son Dieu.... Mais ils marchèrent suivant les ordonnances qu'Israël avait établies. C'est pourquoi l'Éternel rejeta toute la race d'Israël. Le moindre coup d'œil jeté sur l'histoire de ces deux royaumes démontrera bientôt que l'apostasie et la ruine de Juda furent, pour la plus grande partie, un fruit amer des amitiés et alliances que les successeurs de David nouèrent et entretenirent avec les rois impies des dix tribus.

Le Seigneur venait d'arracher le royaume des mains du fils de Salomon pour en donner dix tribus à Jéroboam, en lui disant, par la bouche du prophète Ahija : « Je te prendrai donc et tu règneras sur tout ce que ton âme souhaitera, et tu seras roi sur Israël. Et il arrivera que si tu m'obéis en tout ce que je te commanderai et que tu marches dans mes voies et que tu fasses ce qui est droit devant moi, en gardant mes statuts et mes commandements, comme a fait David, mon serviteur, je serai avec toi et je te bâtirai une maison qui sera stable, comme j'en ai bâti une à David et je te donnerai Israël. »

Le futur roi d'Israël eût d'abord tout le temps nécessaire pour méditer ces glorieuses promesses, pendant son exil en Égypte, mais une fois parvenu sur le trône, Jéroboam, au lieu de mettre toute sa confiance en la fidélité de l'Éternel, commença à craindre

que le peuple ne le tuât pour retourner à son seigneur, Roboam, roi de Juda. Son incrédulité le poussa à prendre conseil de la chair et, pour éviter ce qu'il craignait, il fit deux veaux d'or qu'il plaça, l'un à Dan, l'autre à Béthel, théâtre de la scène qui va nous occuper. « C'est trop de peine pour vous, dit-il à son peuple, que de monter à Jérusalem. Voici tes dieux, ô Israël ! qui t'ont fait monter hors du pays d'Égypte. » Une impatience charnelle, fruit de l'incrédulité qui ne sait pas attendre le plein effet des promesses, fit retourner Jéroboam de son cœur en Égypte. Il entraîna ainsi Israël dans une apostasie toute pareille à celle d'Aaron et de tout le peuple en Sinäi. Les souvenirs de l'Égypte ont, hélas ! beaucoup de puissance en des cœurs où la foi n'a pas enraciné et ne cultive pas assidûment les magnifiques promesses de Dieu.

La fin du chapitre douzième nous peint le roi offrant des victimes et de l'encens sur l'autel qu'il avait élevé aux dieux de son invention. Tout acte de sacrifice, de la part du roi, était, en lui-même et abstraction faite de toutes les autres circonstances, un péché que commit plus tard le roi Hozias à Jérusalem et dont il fut puni instantanément par l'éruption d'une lèpre, pour laquelle il dut être séquestré jusqu'à sa mort (2 Chron. XXVI. 16. sqq.). Au reste le culte entier de Jéroboam était, dans toutes ses parties et dans tous ses détails, un culte de son invention, un *vrai culte arbitraire*, auquel aucun véritable Israélite n'aurait pu assister. Aussi est-il dit positivement que les Sacrificateurs et les Lévites, qui étaient dans tout Israël, se joignirent à Roboam ; et que les Lévites laissant leurs faubourgs et leurs possessions, vinrent dans la tribu de Juda et à Jérusalem ; parce que Jéroboam et ses fils les avaient rejetés, afin qu'ils

ne servissent plus de sacrificateurs à l'Éternel. Car Jéroboam s'était établi des sacrificateurs pour les hauts lieux, pour les démons et pour les veaux qu'il avait faits. Et, après eux, ceux d'entre toutes les tribus d'Israël, qui avaient appliqué leur cœur à chercher l'Éternel, le Dieu d'Israël, vinrent à Jérusalem, pour sacrifier à l'Éternel, le Dieu de leurs pères (2 Chron. XI. 13-17; cf. XIII. 9-12.).

La fête même, sans parler du lieu où on la célébrait, était une *fête imaginée* par Jéroboam pour remplacer celle des Tabernacles qui venait d'avoir lieu à Jérusalem. « Il la fixa au quinzième jour du huitième mois, au mois qu'il avait inventé de lui-même, » dit la Parole. « Il fit des maisons des hauts lieux, et établit des sacrificateurs des derniers du peuple, qui n'étaient point des enfants de Lévi. Quiconque voulait, se consacrait, et était des sacrificateurs des hauts lieux » (ch. XII, 26-33; XIII, 33; cf. Hébr, V, 4). C'était bien là la volonté de l'homme mise à la place de la volonté de Dieu, chose abominable à tous égards, mais surtout quand cette volonté s'arroge le droit de régler le culte du Seigneur.

Le péché de Jéroboam attirait les jugements de Dieu, et le chapitre que nous méditons contient d'abord la dénonciation de ces jugements contre l'autel, faite par le Prophète. La conduite de ce dernier jusqu'à la fin du verset 10, est pleine de courage et de fidélité dans le service de son Maître. Il expose sans crainte le message qu'il a reçu du Seigneur. Le roi furieux « étend sa main de l'autel, en disant : Saisissez-le. Et la main qu'il étendit contre lui devint sèche, et il ne la put retirer à soi. » La Parole de l'Éternel est annoncée avec foi et sa puissance l'accompagne. Dieu s'identifie à son témoignage. Le roi frappé

devient un suppliant. Il avait étendu sa main contre Dieu, il ne peut la ramener à lui. Il demande au Prophète de prier pour lui.

Tant que le serviteur est témoin pour Dieu, Dieu le soutient, et toute la puissance du monde vient expirer à ses pieds. Et c'est ainsi qu'il aurait dû en être de l'Église. Mais, hélas! elle a usé des grâces que Dieu lui accordait pour se mondaniser, en oubliant la gloire du Seigneur. « Et l'homme de Dieu supplia l'Éternel, et la main du roi retourna à lui, et elle fut comme auparavant. » Alors le roi dit à l'homme de Dieu : « Entre avec moi dans la maison et y dine et je te ferai un présent. » Mais l'homme de Dieu résiste avec force et simplicité à l'invitation et aux offres du roi; il garde et met en avant la pure parole de son Dieu qui lui sert de guide, de lumière et de bouclier; et d'un autre côté l'endurcissement du roi donna lieu à une manifestation toute nouvelle des pensées de Dieu sur l'état d'Israël et sur la conduite que ses témoins devaient tenir à son égard (v. 9. 17. 22.). Tout ce qui restait attaché à ce système d'invention humaine était mis au ban de l'Éternel, puisqu'il avait dit à son témoin : « Tu n'y mangeras point de pain, et tu n'y boiras point d'eau; et tu ne t'en retourneras point par le chemin par lequel tu y seras allé. » Son message avait commencé par l'avertissement qui éclaire les âmes, selon les pensées de Dieu, sur l'état de choses auquel elles participent. La séparation absolue devenait dès lors un devoir et une nécessité pour tous les fidèles, désireux de glorifier le Seigneur et d'éviter les plaies prédites par sa Parole sur tout ce qui serait en communion avec le mal ainsi dénoncé. Il fallait que, dès ce moment même, l'homme de Dieu, en sa qualité de témoin au milieu de la maison rebelle

d'Israël, évitât jusqu'à la rencontre d'un Israélite auquel il aurait pu parler en venant remplir sa mission à Béthel.

Eh bien! jusqu'ici l'homme de Dieu a été fidèle au Seigneur. Il a proclamé la parole de l'Éternel; il a courageusement rendu témoignage pour Dieu et contre l'autel idolâtre; une opposition brutale ne l'a point effrayé, et il a repoussé avec décision les présents d'un roi impie. Il a maintenu sa position de séparation de tout mal, comme témoin de Dieu contre l'impunité. Cependant, « que celui qui endosse le harnais ne se glorifie pas comme celui qui le quitte. » On voit des chrétiens, d'ailleurs bien faibles, être victorieux du monde, sans se laisser intimider par ses menaces ni amorcer par ses présents. On voit des chrétiens forts succomber aux tentations qui leur viennent de ceux du dedans. Ce n'est pas une opposition bien prononcée, ou une séduction bien grossière, qui est surtout dangereuse. C'est quand le mal prend de belles apparences et que nous y sommes poussés par des hommes d'ailleurs respectables qu'il y a péril pour nos âmes. C'est quand Satan se léguise en ange de lumière qu'il est le plus à craindre et qu'il faut surtout du discernement pour le démasquer. Quel besoin n'avons-nous donc pas d'une constante dépendance de Dieu et d'une communion habituelle avec les pensées du Seigneur? « Que celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe. » C'est la leçon que nous donne l'histoire de l'homme de Dieu. Sorti de Juda encore fidèle, il se trouvait jusqu'ici dans une position assez simple. Il n'avait eu qu'à se tenir entre Dieu qui l'envoyait et les dix tribus ouvertement apostates. Maintenant sa position se complique par la rencontre d'un Vicux Prophète, qui met son discer-

nement et son obéissance à une épreuve dont sa chute fut le résultat, mais qui fournit au Seigneur l'occasion de confirmer sa Parole par la punition même qu'il dut infliger à son témoin (v. 32.).

Veuille le Seigneur nous donner de tirer de ce qui suit une instruction, bien nécessaire, si, comme nous n'en doutons pas, la position des vrais témoins du Seigneur, dans les temps actuels, est semblable, en bien des points, aux circonstances mentionnées dans ce chapitre.

L'Église, étant un seul corps de rachetés, corps qui devrait être visible ici-bas par son union dans une marche commune selon Dieu et en dehors du monde, a pour mission de manifester, sur la terre, sa glorieuse unité avec Jésus, son Époux absent. Rassemblée et formée en un, sur la terre, par le Saint-Esprit envoyé du ciel, elle aurait dû, en pratique, garder, dans le lien de la paix, cette unité, œuvre de l'Esprit de son Chef caché dans le ciel. Mais la mondanité, qui s'est introduite dans l'Église, a divisé extérieurement ce seul et même corps en deux grands camps principaux. L'autel du peuple d'Israël fendu et recouvert de ses cendres en signe de deuil, mais rétabli aussitôt par Jéroboam et assez solidement pour qu'il ait pu durer encore plusieurs siècles, ne se serait-il pas offert à l'esprit de quelqu'un de mes lecteurs, comme un miroir prophétique de certaines choses que nos yeux ont pu voir et nos oreilles entendre?

Dans l'état de choses dont nous avons parlé plus haut, le Seigneur toujours fidèle reste l'unique ressource de son peuple, qui retient ferme sa promesse : « Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. » Sa Parole et son Esprit rallient, autour *du seul* Témoin fidèle et véritable, le

résidu qui n'écoute que sa voix et qui reste insensible, d'un côté, aux avances de Jéroboam et, de l'autre, aux discours du Vieux Prophète de Béthel. Ce qui importe, avant tout, aux témoins placés ainsi entre les deux camps, c'est de prendre garde à leur propre position d'abord, puis à celle des personnes auxquelles ils ont affaire : « Prenez donc garde COMMENT vous écoutez, car si quelqu'un a, il lui sera donné; et si quelqu'un n'a pas, cela même qu'il croit avoir, lui sera ôté. »

Le Seigneur n'a-t-il pas, dans sa patience envers l'Église déchue, réveillé et suscité des témoignages, dont la lumière, proportionnée à l'état et aux besoins de son Église, est actuellement appropriée à ces « derniers temps auxquels nous sommes parvenus? » Or la plus grande difficulté, que ceux qui rendent ce témoignage rencontrent aujourd'hui, gît dans les relations qu'ils sont appelés à soutenir avec de vieux prophètes, c'est-à-dire avec des serviteurs de Dieu, qui, au lieu de quitter Israël, se sont établis à Béthel en laissant les montagnes de la Samarie (2 Rois XVII, 28; XXIII, 18), et qui cherchent à faire entrer leurs frères fidèles dans leur maison, pour détruire, autant que possible, la puissance de leur témoignage.

Le nouveau personnage qui paraît dans cette histoire était *Vieux et Prophète*; homme d'expérience et d'autorité, mais surtout serviteur de Dieu¹, puisqu'un prophète doit être la bouche de l'Éternel : « Moi aussi je suis prophète comme toi, » dit-il au verset 18. Et cependant « il lui mentait, » tout en prétendant lui donner un ordre de l'Éternel, contraire au témoignage de l'homme de Dieu. Les ruses de Satan sont

¹ v. 11. 20. 26. 30-32; 2 Rois XXIII. 15-18.

toujours les mêmes, dès le commencement (Gen. III, 1, 4).

Nous pouvons voir, en 1 Rois XX, 35-37, une preuve de la nécessité où sont les prophètes de se soumettre aux prophètes; et cette preuve est d'autant plus remarquable, qu'elle montre le besoin où nous nous trouvons d'user de discernement dans notre obéissance, puisque le jugement, par un lion, tomba, sur l'une des victimes, pour n'avoir pas obéi; sur l'autre, pour avoir obéi à son frère. Ici, l'homme de Dieu, en suivant le Vieux Prophète, prenait conseil de la chair et du sang; il écoutait un homme dans la chair; il recevait un autre évangile que celui qu'il venait d'annoncer; il participait à l'autel qu'il venait de juger et aux péchés contre lesquels il venait de s'élever en témoignage. (cf. v. 9, 17; Deut. XII, 5-14; Gal. I, 8, 9; II, 18).

Or, il était bien évident, que le Vieux Prophète n'aurait pas dû se trouver à Béthel. Il était évident qu'il aurait, au moins, dû quitter cette ville aussitôt que ses enfants lui eurent raconté toutes les choses que l'homme de Dieu y avait faites ce jour-là et les paroles qu'il avait dites au roi. L'Écriture nous apprend, en effet, que, dès le commencement de l'apostasie de Jéroboam, tous les Sacrificateurs et les Lévites, et même tous les Israélites pieux et droits de cœur étaient restés en Juda ou avaient quitté les contrées soumises à Jéroboam, pour renforcer le royaume de Juda (1 Rois XII, 17, 23; 2 Chron. X, 17; XI, 13-17; XIII, 10-12; XV, 8, 9, 13, 15, etc). L'homme de Dieu, qui était venu de Juda à Béthel, était peut-être lui-même un de ces fidèles émigrés; mais, quoi qu'il en soit, il fallait qu'il tint bien peu compte d'un fait aussi connu et aussi important, pour avoir pu se

laisser entraîner par le Vieux Prophète qui était resté à Béthel. La résolution, que ce dernier manifestait, de demeurer dans sa maison à Béthel et de conserver ainsi sa fausse position, dans un moment aussi décisif, le mettait, à tous égards, au premier rang de ceux avec lesquels l'homme de Dieu ne devait avoir aucune communion ; car si le Vieux Prophète n'eût pas été aveuglé par ses propres pensées, il n'aurait fait seller son âne que pour sortir d'Israël à la suite de son frère qui venait de prononcer la parole et le jugement de l'Éternel. Alors, au lieu de tromper ce dernier par des mensonges en le ramenant dans sa maison, comme en un piège, il aurait achevé sa course dans la communion des saints à Jérusalem, jouissant, sans interruption, de la paix que donne l'approbation du Témoin fidèle et véritable.

Mais ce Prophète, au lieu d'être un modèle à suivre, était un exemple à éviter ; il devint, en effet, un ange de ténèbres et un messager de mort pour le témoin de l'Éternel. Sa présence à Béthel faisait, en outre, servir le poids et l'influence de son saint caractère à colorer l'apostasie d'Israël d'une teinte religieuse et d'une apparence respectable. Les vérités mêmes qu'il aurait pu prêcher au milieu d'Israël, perdaient toute leur force divine à cause de la communion qu'il conservait avec ce peuple apostat. C'était du dehors au dedans, c'était de Juda que l'Éternel avait suscité son témoin contre Israël, et si le Vieux Prophète eût essayé de crier contre l'autel, il est évident que l'autel n'aurait été ni fendu ni souillé et que le roi n'aurait témoigné aucune irritation contre cet homme qui participait, au moins par sa demeure à Béthel, aux choses qu'il aurait jugées.

Rien n'est plus funeste que la religion qui, sous de

spécieux prétextes, s'arrête à Béthel. Rien n'est plus dangereux que d'écouter et de suivre les Vieux Prophètes qui y demeurent. L'homme de Dieu est tenu de se retirer de ceux qui pensent que la piété est une source de gain, de considération ou de bien-être en la chair, car leurs désirs insensés et pernicieux les font tomber dans le piège et les enfoncent dans la ruine, tandis que l'homme de Dieu doit poursuivre la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. Loin de participer aux œuvres infructueuses des ténèbres, il doit plutôt les reprendre : « Car c'est à cause de ces choses que la colère de Dieu vient sur les enfants de la rebellion. Ne soyez donc pas leurs complices, » dit le Seigneur (Éphés. V, 6, 7, 11 ; cf. Rom. II, 3 et 17-22). Et si quelqu'un vient auprès de vous et n'apporte pas cette doctrine, ne lui dites pas : Salut ! car celui qui lui dit : Salut ! participe à ses mauvaises œuvres.

Le témoin de Dieu, venu de Juda, avait résisté sans hésitation à l'influence naturelle de la faveur royale, sans céder, une seconde, à l'attrait des avances et des offres du puissant roi d'Israël ; mais toute sa décision échoue contre l'autorité, le poids et l'influence du Vieux Prophète, et ainsi Satan parvint à entamer son témoignage et à en altérer, autant que possible, la puissance et la valeur. « Il s'en retourna donc avec le Vieux Prophète, et mangea du pain et but de l'eau dans sa maison. »

Si nous comparons la conduite de notre prophète avec celle de Samuel, en 1 Samuel, XV, 24-35, nous verrons que les deux récits sont semblables, quant à leurs principales circonstances. Ils diffèrent par leur dénouement et la cause de cette différence me paraît digne d'être examinée.

Deux rois, rebelles à l'Éternel qui vient de les établir sur son peuple, sont en présence de deux prophètes qui témoignent contre eux. Chacun de ces rois commence par inviter l'homme de Dieu qui refuse de le suivre. Depuis ce moment la fidélité de Samuel se maintient, mais l'homme de Dieu de Juda tombe en obéissant au Vieux Prophète qui lui dit : « Moi aussi, je suis prophète comme toi. »

Samuel ne résista pas seulement à la première invitation de Saül et à sa première promesse d'adorer l'Éternel, mais la violence que lui fit le roi, en déchirant son manteau pour le retenir, fut, pour ce fidèle messager, une occasion de confirmer symboliquement son témoignage précédent. Toutefois, Saül lui ayant dit de nouveau : « Retourne-t'en avec moi, et je me prosternerai devant l'Éternel, ton Dieu, » Samuel suivit le roi. En donnant ainsi, au roi rebelle, le temps et l'occasion de se repentir sincèrement, pour glorifier réellement l'Éternel dans son cœur, Samuel agissait selon les pensées du Dieu qu'il connaissait. Il ne se fiait probablement pas entièrement à l'apparence des bonnes dispositions que manifestait Saül, mais il était prudent, patient et fidèle en suivant le roi et en observant son culte, sans y prendre aucune part. Loin d'entrer *dans aucune espèce de communion* avec le rebelle rejeté, loin de « l'honorer en présence des anciens de son peuple et en présence d'Israël, » l'ambassadeur de l'Éternel fait naître une dernière occasion d'humilier l'orgueil du roi et de rendre, contre lui, un témoignage sanglant, en mettant en pièces, de ses propres mains et « devant l'Éternel, » le roi Agag, qui était la cause du jugement de Dieu sur Saül et sur sa maison : « Et Samuel n'alla plus voir Saül, jusqu'au jour de sa mort.... » où il monta du tombeau

vers le roi, pour lui déclarer encore une fois que l'Éternel s'était retiré de lui et qu'il était devenu son ennemi (1 Sam. XXVIII). Samuel agissait suivant Dieu, sans avoir, pour se diriger, aucun ordre formel d'accepter ou de refuser l'invitation du roi. Sa position était, au fond, plus difficile que celle de l'homme de Dieu de Juda, qui se trouvait, lui, muni d'ordres précis et positifs et placé en présence, non d'un hypocrite comme Saül, mais d'un rebelle manifestement endurci. La partie, réellement difficile de la mission de l'homme de Dieu de Juda, était déjà accomplie au moment où il succomba, tandis que Samuel acheva fidèlement sa tâche au milieu de difficultés toujours croissantes. C'est que Samuel n'écoutait que le Seigneur, dans la communion duquel il vivait, tandis que l'autre prêta l'oreille aux discours du Vieux Prophète *de Béthel*. Samuel n'avait pas un tel piège à éviter.

Le but de cette digression sera atteint, si mes lecteurs en concluent avec moi, que l'influence et l'autorité religieuses, dans les mains d'hommes qui ne marchent pas dans la lumière, sont le plus perfide et le plus redoutable des écueils semés sur la route du Chrétien, qui aspire à réaliser le beau titre « d'homme de Dieu. »

Jérémie, lui aussi, dut être un homme de débats, sans cesse exposé, à cause de son administration fidèle de la parole prophétique, à l'opprobre et à la persécution de la part d'un peuple sourd à ses exhortations et parvenu au terme de la longue patience de son Dieu. Ce prophète, aussi obéissant qu'intelligent, ne prit point de femme et n'eut ni fils ni filles en son pays; il n'entra en aucune maison de deuil pour pleurer avec eux, parce que l'Éternel leur avait retiré sa

paix : « Et même, avait dit l'Éternel, tu n'entreras point en aucune maison de festin, afin de t'asseoir avec eux, pour manger ou pour boire » (XVI. 8.). Jérémie avait appris à se contenter de Dieu seul au milieu de la ruine et de la détresse générales. Il retenait ferme cette promesse qui venait de lui être adressée, alors qu'il se plaignait d'être seul, abandonné, maudit et méprisé de chacun : « Non ; je te tirerai de là pour te mettre en bon lieu, et je ferai venir à toi, suppliants au temps des revers et au temps de la détresse, tes propres ennemis » (XV. 14 ; cf. Apoc. III. 9.). Un Jérémie seul était alors capable d'apprécier l'obéissance des Récabites, séjournant comme étrangers et Nazaréens en Canaan, selon le commandement de leur père en la chair. Il sut opposer cette fidélité à l'état de révolte des Juifs, et sa parole fut confirmée par les bénédictions accordées aux Récabites comme par les châtiments qui fondirent sur le peuple de Dieu, selon que l'Éternel en avait parlé (Jér. XXXV.).

Bienheureux, encore aujourd'hui, celui qui écoute les derniers avertissements que le Seigneur donne à son Église, au moyen des dons qu'il suscite et qui exercent le ministère de l'Esprit, conformément à la Parole. Bienheureux les témoins qui, par une conduite opposée à l'imprudence de l'homme de Dieu de Juda, ne se trouveront pas dans le cas de faire, trop tard, la triste découverte du danger auquel ils s'exposent : « Et il arriva que, comme ils étaient assis à table, la parole de l'Éternel fut adressée au prophète qui l'avait ramené. Et il cria à l'homme de Dieu qui était venu de Juda, en disant : Ainsi a dit l'Éternel : Parce que tu as été rebelle.... ton corps n'entrera point au sépulcre de tes pères.... » Et un lion le rencontra

dans le chemin et le tua.... Puis son corps fut enterré dans ces lieux qu'il aurait dû fuir, et où vint le rejoindre, plus tard, le corps du Vieux Prophète qui l'avait entraîné hors des sentiers du témoignage de Dieu. C'est ainsi que celui qui sème pour sa chair, moissonnera aussi, de la chair, la corruption, tandis que celui qui sème pour l'Esprit, moissonnera, de l'Esprit, la vie éternelle. C'est pourquoi encore, que chacun prenne garde comment il édifie sur le fondement, car si son œuvre demeure, il en recevra la récompense.

La bouche du Vieux Prophète avait séduit son frère, sa bouche le condamna. Il avait brisé sa carrière et la course de son service; il dut relever son cadavre de ses propres mains, puis l'ensevelir en pleurant sur leur faute commune et, bientôt après, il se coucha avec lui dans le tombeau qu'il s'était creusé en Israël. La fin de ces deux frères, exemple frappant des suites de l'emploi de l'autorité humaine dans les choses de Dieu, était peut-être présente à la pensée du Seigneur Jésus, lorsqu'il disait : « Si un aveugle guide un autre aveugle, tous deux tombent dans la fosse. »

« NÉANMOINS, dit le verset 33, Jéroboam ne se détourna point de son mauvais train . . . » (cf vers. 34. XIV. 10; XV. 29). Le Seigneur s'était glorifié dans le châtement infligé à son serviteur, mais, quoique ce châtement et la bouche même du Vieux Prophète confirmassent aussi sa Parole, l'œuvre de l'homme de Dieu de Juda fut comme consumée; elle resta sans fruit et il dut en faire la perte. Et quoique l'Éternel eût été forcé de punir son serviteur comme prévaricateur, sa grâce sut néanmoins honorer et légitimer sa Parole dans la conservation et

dans la sépulture du corps de son messenger (27-33 ; 2 Rois, XXIII, 17, 18). Différent en cela des lions que l'Éternel envoya, près de trois cents ans plus tard , contre les Samaritains idolâtres , le lion de notre chapitre n'avait pas mangé le corps de l'homme de Dieu , ni déchiré l'âne qui l'avait apporté. Il les garda tranquillement jusqu'à ce que le tout pût être recueilli : « Et son corps était étendu dans le chemin , et l'âne se tenait auprès du corps , le lion aussi se tenait auprès du corps. » Le plus superbe et le plus humble des animaux étaient là , comme deux témoins vivants , d'accord pour signaler , par leur soumission à la Providence de Dieu , la folie de l'homme , roi déchu de cette création par un effet de l'orgueil qui l'assujettit à la mort.

« TOUTE L'ÉCRITURE est divinement inspirée. . . . afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement instruit pour toute bonne œuvre ; » et « toutes les choses qui ont été écrites auparavant , l'ont été pour notre enseignement , afin que , par la patience et la consolation des Écritures , nous retenions l'espérance ». Le cœur d'un fidèle lecteur de la Bible n'est-il pas soulagé en voyant , au milieu de ces tristes circonstances , le lion rugissant , ce magnifique instrument de la vengeance du Seigneur , forcé malgré ses instincts destructeurs de garder le corps du serviteur de Dieu , aussitôt après l'exécution de son jugement en la chair. Satan peut , si Dieu le permet , franchir le rempart que l'Éternel a formé lui-même autour des circonstances extérieures des siens. Le Seigneur peut même lui livrer le corps d'un de ses serviteurs rebelles , mais c'est seulement pour la destruction de la chair , et afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus-Christ. S'il est terrible de

voir un homme de Dieu tomber dans les mains du Dieu vivant, d'un autre côté cette même discipline n'est-elle pas un gage des soins paternels de sa miséricorde? Dieu glorifie ainsi la sainteté de sa grâce et la perfection de sa sainte et paternelle justice dans sa maison. Tels sont, ce me semble, les solennels avertissements que doit nous inspirer, et le calme de cette dernière scène de notre histoire, et les honneurs que l'Éternel fit rendre, plus de trois siècles ensuite, aux restes de nos deux prophètes, par Josias son serviteur.

Nous avons, comme témoins du Seigneur, à éviter deux écueils principaux : la légèreté et la paresse. Si c'est avec peine que le juste est sauvé, parce que le jugement commence par la maison de Dieu; s'il y a même des ouvriers imprudents du Seigneur, qui n'évitent l'embrasement de Sodome qu'en passant au travers du feu; si la verge de la discipline paternelle ne nous atteint jamais sans que toutes les divines et ineffables sympathies de notre glorieux Sauveur n'en soient émues; si, enfin, nous avons à tous égards la pensée du Christ, combien ne devons-nous pas veiller et prier pour apprendre, dans la communion de Jésus, à surmonter notre légèreté charnelle et la coupable indifférence de nos pauvres cœurs, à l'égard de tout ce qui touche à la gloire de Dieu, par le moyen de l'Église? Or cette même pensée de Christ, qui habite dans nos cœurs par la foi, nous gardera contre la paresse du lâche qui dit : « Un lion est là, dehors, au milieu de la rue, » je ne sortirai pas, « je serais dévoré. »

Il est à désirer que chaque membre du corps de Christ revête l'esprit et le caractère d'un témoin vraiment désireux d'obtenir la couronne qui lui est pro-

posée, et les sérieux enseignements de notre chapitre pourraient nous y encourager si nous cherchions, devant Dieu, une réponse claire aux questions suivantes : L'Église, en tant qu'un seul corps, vase du Saint-Esprit qui la rassemble et la forme en unité sur la terre, répond-elle à sa mission qui est d'amener le monde, par la vue de son union pratique ici-bas, à croire que Dieu avait envoyé Jésus? (Jean XVII. 21.). Ou bien, est-elle, à cet égard comme à bien d'autres encore, en état de déchéance complète et ainsi près du jugement, en tant que corps de témoins au milieu des ténèbres de ce siècle-ci? *Son invisibilité*, sa mondanité, ses divisions n'attestent-elles pas clairement l'infidélité de l'Épouse de Christ?

Écoutons-nous avec docilité, avec l'humilité convenable à des membres solidaires et responsables du triste état de tout le corps, la voix du témoignage de Jésus; ou de l'Esprit de la prophétie, qui nous annonce, dans sa Parole, ce que l'Église est dans la pensée de Dieu; ce qu'elle aurait dû être sur la terre sous la responsabilité de ses membres; et, enfin, ce qu'elle y est devenue, par la faute de tous ses membres, sans doute, mais surtout par la faute de ceux qui se sont mis en avant pour la conduire?

Gardons-nous soigneusement la parole de l'attente de ce Josias qui vient infailliblement, et bientôt; « avant lequel il n'y eut point de roi qui lui fut semblable.... et après lequel il ne s'en lèvera point de semblable à lui? » (2 Rois XXXIII. 25.).

Sommes-nous de Juda encore fidèle, ou de Béthel avec son autel, ses sacrificateurs, ses fêtes, ses offrandes, ses encensements et tous les commandements et les ordonnances que le roi Jéroboam avait

imaginés pour débaucher Israël et lui faire commettre un grand péché? (2 Rois XVII. 21.).

Sommes-nous des fils du Vieux Prophète qui, s'étant arrêté à moitié chemin de Jérusalem, vivait à Béthel dans l'intimité des ennemis de la maison de David et finit par séduire celui qui devait être un témoin de Dieu? Et si, dans une telle position, on peut dire impunément de dures vérités à Israël et peut-être à Jéroboam, ces vérités ne demeurent-elles pas sans puissance, parce qu'elles sortent de la bouche d'un homme qui mange du pain et boit de l'eau dans *sa maison à Béthel!* Un tel prophète, si vénérable qu'il paraisse, n'a plus de force que contre la vérité, dès qu'il se trouve en face d'un véritable témoin du Seigneur.

Combien il est précieux, le témoignage d'une bonne conscience devant ceux qui nous blâment, qui médisent de nous et calomnient notre bonne conduite en Christ, lorsque, tout en reconnaissant nos misères et notre faiblesse, nous pouvons nous dire disciples du seul Témoin fidèle et véritable! Unissons-nous *dans l'amour et dans la vérité* pour maintenir, de toutes les forces de la foi, les précieuses lumières qui nous ont été accordées par la grâce et la fidélité de Jésus. Il est possible que nous soyons quelques fois appelés à cheminer seuls, à pied, fatigués et méconnus, méprisés, peut-être, par plus d'un Vieux Prophète. Mais en ne rebroussant pas chemin avec eux, nous éviterons la fatale rencontre du lion, qui se mit aux aguets sur la route de l'homme de Dieu, pendant qu'il était revenu manger du pain et boire de l'eau de Béthel.

Dieu nous donne qu'il en soit ainsi, chers frères, et pour vous, et pour moi et pour tous, afin que nous puis-

sions entrer, joyeux et triomphants, dans la sainte cité.

Je ne crois pas qu'il ait jamais existé simultanément, au milieu du peuple de Dieu, deux témoignages qui fussent l'un et l'autre *le témoignage du Seigneur*, selon les besoins de sa maison et suivant les soins de sa souveraine Sacrificature pour la traversée du désert. Je parle ici en envisageant notre chapitre au point de vue de la gloire de Dieu au milieu des circonstances intérieures de son peuple. Je ne parle pas du témoignage plus ou moins individuel, rendu à la rédemption et à l'expiation, ou de l'évangélisation, mais de la position et de la marche collective de l'Église comme corps, portant la lumière de la Parole au milieu des ténèbres de ce présent siècle méchant.

Il y a bien, et c'est là déjà un mal, il y a bien deux camps principaux, dont chacun peut compter diverses bannières rangées sous son étendart, et ceci est encore un autre mal. Mais il n'y a qu'un seul témoignage au milieu de l'infidélité du peuple de Dieu. Ce témoignage n'en serait pas un, s'il ne venait pas de Dieu. Il s'adresse aux deux camps, suivant la lumière de la Parole et l'intelligence de l'Esprit, afin de signaler les besoins et d'indiquer les ressources qui sont en Jésus, selon l'activité de l'esprit de sacrificature ou selon les richesses de l'amour et de la sainteté de Christ, la tête et le Sauveur de l'Église. Le témoignage de Dieu est appelé à juger le mal, mais son office le plus doux et le plus précieux est d'appeler les saints à se séparer de ce mal, en fuyant la mondanité ainsi que toute recherche de la gloire qui vient des hommes. C'est en montrant la vérité, la glorieuse et bienheureuse espérance et la céleste vocation de l'Église, plutôt qu'en s'occupant du mal, que le témoignage avertit les rachetés de se détourner des faux

prophètes ainsi que de tout culte arbitraire et de toute organisation d'invention humaine, quelque subtilement spécieuse qu'elle puisse être.

Nous serons richement récompensés, quoique indignes par nous-mêmes, si nous gardons, dans la paix et dans le nazaréat, la parole de la patience de Celui qui a dit à l'ange de l'Église de Sardes : « Souviens-toi donc COMMENT tu as reçu et entendu et le garde et te repens. Si donc tu ne veilles pas, je viendrai contre toi comme un voleur, et tu ne connaîtras point à quelle heure je viendrai contre toi. »

Lui-même a dit aussi à l'ange de la tiède Laodicée : « Je vais te vomir de ma bouche, parce que tu dis : Je suis riche et je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien.... » Ainsi donc, frères, que celui qui entend prenne garde COMMENT il écoute. N'avons-nous pas déjà vu plus d'une calomnie s'user et tomber à mesure que la lumière a fait des progrès, par la grâce de Dieu. Et si ces calomnies se reproduisent çà et là, elles proviennent toujours de la même cause. C'est qu'elles étaient un fruit involontaire (nous devons le croire) de *la manière d'écouter*, c'est-à-dire de la position de ceux qui lisaient et entendaient mal.

Que chaque racheté, cherchant la communion du Seigneur dans la vigilance, dans la prière et dans le jeûne, revête le précieux caractère de témoin de Jésus. Je crois, en répétant ce vœu, n'être que l'écho de la plupart des chrétiens vivants de notre époque, où tant de besoins divers se font sentir dans la chère Église du Seigneur.

« Au reste, ce que vous avez, retenez-le, dit le Seigneur, jusqu'à ce que je vienne. Je viens subitement, retiens ce que tu as, AFIN QUE personne ne te prenne ta couronne. »

COUP D'ŒIL SUR JUGES XX.



« En ce jour-là j'effectuerai contre Héli tout ce que j'ai dit
« touchant sa maison, en commençant et en achevant. Car
« je l'ai averti que je m'en allais punir sa maison pour ja-
« mais, à cause de l'iniquité, laquelle il a bien connue,
« qui est que ses fils et ses filles se sont rendus infâmes et il
« ne les a point réprimés. » (1 Samuel III. 12, 13.)

A peine introduits par Josué dans le pays de la promesse, les enfants d'Israël avaient commencé à désobéir à l'Éternel leur Dieu. Toutefois la voix de l'ange de Jéhova les avait ramenés à la repentance. Ils pleurèrent en Bokim et sacrificèrent là à l'Éternel : puis, étant rentrés chacun en son héritage, ils avaient servi l'Éternel pendant tout le temps de Josué et pendant tout le temps des anciens qui lui avaient survécu. Mais, une nouvelle génération s'étant levée, les enfants d'Israël s'étaient mis à servir les dieux des nations que l'Éternel n'avait pas dépossédées, afin d'éprouver par elles, s'ils garderaient la voie de l'Éternel pour y marcher comme leurs pères l'avaient gardée, ou non. Mais ils firent ce qui déplait à l'Éternel pour l'irriter et la main de l'Éternel était contre eux en mal. La dureté du cœur de ce peuple était telle que, bien que l'Éternel eût pitié d'eux et leur suscitât, au plus fort de leur angoisse, des juges qui les délivraient, une fois le danger passé, ils ne voulaient pas même écouter ces juges, quoique l'Éternel fût avec ceux-ci, pendant tout le temps de leur ministère providentiel. « Et ils se corrompaient encore plus que leurs pères, ne diminuant rien de leur mauvaise conduite, ni de leur train obstiné » (Chap. II.).

Nous voyons dans l'histoire d'Israël, depuis les sages-femmes d'Égypte jusqu'à Esther, plusieurs cas où l'état du peuple était tel que le Seigneur devait employer la main d'une femme pour le juger ou pour le délivrer, afin de l'humilier en lui rappelant sa dégradation. De telles dispensations étaient bien propres aussi à ramener Israël vers Jéhova, leur unique rocher et la corne de leur salut : « Quant à mon peuple, des enfants sont ses prévôts et des femmes dominant sur lui, » disait Ésaïe à Israël qui, dans son égarement, « avait perdu la route de ses chemins. » Au temps des Juges, la chute d'Israël était si profonde qu'un Barac ne voulait point marcher sans Débora. C'est pourquoi la prophétesse lui dit : « Je ne manquerai pas d'aller avec toi; mais tu n'auras point d'honneur dans le chemin dans lequel tu iras; car l'Éternel vendra Sisera en la main d'une femme. »

La femme n'est-elle pas *destinée à être soumise à l'homme dont elle est l'aide, et à gouverner son ménage ?*

La mission des Juges était accidentelle, c'est-à-dire, qu'elle était, comme celle des prophètes, en dehors des voies consacrées pour le gouvernement régulier de Dieu et destinée, dans sa bonté, à ramener le peuple sous ce gouvernement. À l'époque dont parle le Livre des Juges, la sacrificature était le vrai lien établi de Dieu entre lui et le peuple dont Jéhova était le roi. Plus tard, le ministère des Juges et des prophètes étant devenu insuffisant, et la sacrificature ayant perdu sa force par sa propre corruption et par celle du peuple, nous voyons une nouvelle économie surgir au milieu de tout ce désordre.

La royauté nous montre d'abord Saül comme type

de l'Antichrist¹, puis David et Salomon comme types de Christ. Sous ce nouveau régime, le grand Sacrificateur se tenait devant l'Oint de l'Éternel, c'est-à-dire, au fond, devant Christ. Au temps des Juges, « en ces jours-là, il n'y avait point de roi en Israël ; mais chacun faisait ce qui lui semblait être droit » (XVII, 6 ; XVIII, 1 ; XIX, 1 ; XXI, 25). L'insistance avec laquelle le Saint-Esprit reproduit cette remarque, suffit pour nous faire comprendre quelle était la corruption de ce peuple charnel, dont chaque individu suivait les propres pensées de son cœur. Cette même remarque sert, pour ainsi dire, d'épigraphe au chapitre XIX, où nous lisons l'horrible attentat de Guibha, dont les résultats furent si désastreux pour toute la famille de Jacob. Toutefois cet événement ne fut qu'une occasion pour manifester l'épouvantable corruption qui s'était accumulée jusque là sous le régime du bon plaisir de chacun. Il est très-important de remarquer que la source même de ce mal, la cause de ce régime était le mépris de la personne de Jéhova, leur roi. « Une autre génération s'était levée après eux, laquelle n'avait point connu l'Éternel. » Ce mépris de *sa personne* avait naturellement amené l'abandon de ses ordonnances et de toutes ses pensées. Cela fut pleinement manifesté un peu plus tard, lorsque Jéhova dut dire à Samuel, alors juge et prophète : « Ce n'est pas toi, qu'ils ont rejeté ; mais c'est moi qu'ils ont rejeté, afin que je ne règne point sur eux.

Un lévite, un serviteur de Dieu, avait pris une concubine qui l'avait quitté après s'être prostituée. Il retourne chez elle, lui parle selon son cœur, passe les jours et les nuits à table, avec le père de cette

¹ Osée XIII. 9-11 ; 1 Sam VIII. 7. 19. 22 ; X. 19 ; XII. 1. 12. 19. 25.

femme, se met enfin tard en route et voulant éviter Jérusalem, habitée alors par des étrangers, il vient coucher à Guibha qui appartenait à Benjamin. Là il ne rencontre que l'inhospitalité de la part des enfants d'Israël, ses frères. Sa concubine y meurt, victime d'une brutalité et d'une impudicité qui dépassent même l'infamie de Sodome et de Gomorrhe : « Car une telle chose n'avait point été faite ni vue depuis le jour où les enfants d'Israël étaient montés du pays d'Égypte jusqu'à ce jour. »

L'émotion d'Israël, à l'ouïe de ce forfait, était donc légitime ; il s'agissait de la gloire de Dieu au milieu de son peuple et d'une occasion d'exercer la discipline fraternelle, dont ces temps de ruine et de désorganisation laissaient l'initiative à tout le peuple. « Prenez la chose à cœur, disait-on, délibérez et prononcez. »

Il n'y avait pas encore quarante années que le sage et vaillant Josué avait agi suivant le Seigneur, dans un cas de discipline tout aussi important, quoique moins odieux dans ses détails. « Israël avait péché, ils avaient dérobé de l'interdit ; ils avaient menti et en avaient mis parmi leurs effets. » Il fallait purger cet interdit et brûler les coupables, mais il était convenable de les reconnaître auparavant et de les mettre à part. C'est ce que Josué fit sans retard, mais aussi sans précipitation, sans accuser personne, mais laissant à chacun le temps de se reconnaître et de se débarrasser de toute influence de la chair, pour pouvoir se joindre, dans cet état, à ceux qui devaient agir. Josué fit tout cela dans la communion du Seigneur, selon la Parole de Dieu et pour sa gloire. Il se leva de bon matin et fit un examen tranquille de toute l'affaire, jusqu'à ce que Hacan, le seul vrai coupable, eût été saisi. Josué se conduisit *en père*

dans cette triste et solennelle occasion : « MON FILS , dit-il à Hacan , donne , je te prie , GLOIRE A L'ÉTERNEL , le Dieu d'Israël et fais LUI confession ; et déclare-moi , je te prie , ce que tu as fait. Ne me le cache point. » Grâce à cette sagesse et à cet amour , toute l'affaire fut terminée , à la gloire de Dieu , pour le bien de tout le peuple et sans aucune fâcheuse conséquence. « Mais » dit la Parole au sujet de la génération nouvelle qui s'était levée dès lors , « mais eux ne faisaient pas ainsi. » La conduite de Josué (Josué VII.) forme , en tout point , un contraste avec celle d'Israël dans notre chapitre. Elle pourrait , à la rigueur , lui servir de commentaire. Nous allons cependant exposer brièvement la manière dont Israël procéda au jugement de l'affaire de Guibha , afin d'en tirer , ensuite , quelques instructions assez générales pour être appliquées à chaque cas de discipline qui peut se présenter dans la maison de Dieu.

Vers. 2, 11, 17.) Les onze tribus prirent d'abord la résolution de réduire leur armée de 400,000 combattants à un corps d'expédition de 120,000 hommes , nombre plus que suffisant pour agir contre les 26,700 combattants de Benjamin , dans le cas où , en s'adressant convenablement à cette tribu , elle aurait néanmoins voulu soutenir l'iniquité des habitants de Guibha. Cette résolution était , ce me semble , conforme à l'intention qui dicta l'ordre que Dieu donna à Gédéon au chapitre VII , verset 2 , de notre Livre. Il fallait compter sur le Seigneur , non sur la chair , et prendre cependant une attitude capable de faire réfléchir tout homme de la tribu de Benjamin , qui aurait été tenté de tenir , contre Dieu , le parti de ses frères prévaricateurs.

V. 7-13.) Israël ne marche pas uniquement avec

Dieu et pour sa gloire, dans un esprit de solidarité, de sacrifice, d'humilité et d'amour; dans le sentiment, en un mot, de la terrible brèche qu'il va faire à la maison de Jacob. Ils disent nous, à l'exclusion de Benjamin, mais ils n'ont pas une seule pensée pour l'Éternel devant lequel ils étaient assemblés. L'orgueil national les domine et les empêche de laisser aux Benjamites le temps de se reconnaître et d'entrer dans les pensées de Dieu au sujet de « la turpitude que Guibha avait commise en Israël. » Cette immense multitude agit sans discernement; elle commence par porter des accusations, tandis qu'une plainte, exprimant nettement le désir que Benjamin s'occupât du cas pour séparer les coupables, aurait intéressé toute cette tribu à « donner gloire à l'Éternel, au Dieu d'Israël: » « Livrez-nous ces hommes, *filz de Bélial*¹, disent-ils, afin que nous les exterminions. » Il n'y a pas là l'idée de maintenir *l'unité du peuple* et ses précieuses relations avec Dieu. Il n'y a pas l'esprit de lumière, de douceur, de fermeté, d'exhortation qui cherche à distinguer les vrais coupables d'avec les faibles et les ignorants; qui donne à tous le temps et le désir de concourir à retrancher le mal, mais de ne juger les coupables qu'après les avoir entendus et

¹ C'est la traduction littérale; on ne comprend guère pourquoi cette locution a disparu de nos versions françaises; — de là vient qu'on est plus ou moins embarrassé quand on rencontre le mot *Bélial* dans le Nouveau-Testament, où il est employé une seule fois, 2 Cor, VI. 16. Encore y a-t-il dans l'original *Béliar*, qui pourrait signifier *le dieu des forêts* (Faune). Mais c'est plutôt, je pense, une altération du mot hébreu *Bélial*, qui signifie proprement : *pas haut, pas noble*; partant : *bas, ignoble* soit d'extraction soit de caractère, et de là *inutile, méchant*. Il s'emploie en parlant des hommes vicieux et du diable. On le trouve 27 fois

rappelés à l'ordre. Ceux qui avaient péché devaient dans l'Ancien-Testament, toujours rendu par quelque équivalent dans nos traductions. Ainsi :

	<i>Version de Martin.</i>	<i>Littéralement.</i>
Deut XIII, 13.	Quelques méchants garnements.	Des hommes, fils de Bélial.
» XV, 9.	quelque méchante intention.	une parole de Bélial.
Juges XIX, 22.	hommes fort corrompus.	} hommes, fils de Bélial.
» XX, 13.	ces méchants hommes.	
1 Sam. I, 16.	une femme qui ne vaille rien.	une fille de Bélial.
» II, 12.	} de méchants hommes.	des fils de Bélial.
» X, 27.		
» XXV, 17	homme si grossier —	un tel fils de Bélial —
» 23.	homme de néant.	
» XXX, 22.	mauvais et méchants hommes.	mauvais et de Bélial.
2 Sam. XVI, 7.	} méchant homme.	homme de Bélial.
» XX, 1.		
» XXII, 3.	les torrents des méchants.	les torrents de Bélial.
Ps. XVIII, 4.	les méchants.	(les) Bélial.
2 Sam. XXIII, 6.	deux méchants hommes.	deux hommes, fils de Bélial.
1 Rois, XXI, 10, 13. (bis).	imitateurs de la malice du démon.	fils de Bélial.
2 Chr. XIII, 7.	qu'il est un scélérat.	qu'il est un Bélial.
Job, XXXIV, 18.	quelque action telle que les méchants commettent.	une chose de Bélial.
Ps. XLI, 8.	de chose méchante.	de chose de Bélial.
» CI, 3.	l'homme qui imite le démon.	l'homme de Bélial.
Prov. VI, 12.	le méchant.	un homme de Bélial.
» XVI, 27.	le témoin qui a un mauvais cœur.	un témoin de Bélial.
» XIX, 28.	qui met en avant un méchant conseil.	un conseiller de Bélial.
Nah. I, 11.	les hommes violents.	les Bélials.
» I, 15.		

mourir, mais l'imprudencè charnelle des onze tribus fit agir la chair des Benjamites et causa non-seulement la ruine de toute cette tribu, mais encore une brèche déplorable du côté du bon droit.

Le défaut d'amour et l'absence de l'esprit de sacrifice imprimèrent à l'énergie d'Israël un caractère qui eut pour effet de diviser la grande famille en deux camps : celui d'Israël assemblé comme un seul homme contre son frère; celui de Benjamin où 26,000 guerriers prenaient la défense des 700 coupables de Guibha. En Juda dominait l'orgueil national irrité, tandis que l'esprit de parti froissé unissait Benjamin dans le mal (v. 14-17).

L'intention d'Israël pouvait être bonne, sa cause légitime et même leur manière de s'y prendre, convenable en de tels temps; mais l'absence des dispositions intérieures d'un cœur pénétré d'amour et d'humilité les rendit imprudents et les fit passer par une expérience pénible et douloureuse, quoique bénie dans ses résultats. Ils s'étaient assemblés à Mitzpa devant l'Éternel, mais tout s'y passa comme si c'eût été un lieu ordinaire de rendez-vous. Là, ils écoutent les accusations, prennent des décisions, offensent Benjamin tout entier, puis ils s'irritent de ce que ce dernier ne veut point écouter leur voix. Ils étaient déjà organisés, armés, dénombrés, lorsqu'ils montèrent de Mitzpa à Béthel pour consulter enfin l'Éternel; c'est-à-dire qu'ils finissent par où ils auraient dû commencer. C'est pourquoi aussi, le ton de leur question se ressent des tristes dispositions de leurs cœurs, entraînés jusques là par le courant de leurs propres pensées. Ils ne demandent pas grâce et pardon pour les coupables; ils ne disent pas « nous avons péché, » comme Daniel, humilié pour tout son peuple, le

disait à Babylone; ils ne pensent pas même à demander que Dieu agisse pour que les coupables seuls soient exterminés. Ils ne disent pas : « Irai-je contre *mon frère Benjamin*, ou m'abstiendrai-je ? » mais ils crient : *Qui de nous doit commencer à attaquer les fils de Benjamin ?* » C'est à qui commencera. Ce que l'on cherche là, c'est uniquement la permission de faire sa propre volonté et l'indication de la meilleure manière de s'y prendre pour ne pas manquer son but.

Alors Jéhova répondit : « Juda d'abord. » Ces deux mots renferment toute la pensée du Seigneur sur cette affaire. Celui qui est en tête aura la première leçon.

Les 26,700 Benjamites, entourés de 400,000 combattants, tuent 22,000 de leurs agresseurs, sans perdre un seul homme de leur côté.

Une première expérience manquée ne décourage pas les vrais serviteurs, mais elle les humilie et les ramène sous la dépendance de Dieu. Israël se fortifia et reprit sa place de bataille, *après avoir pleuré* devant l'Éternel jusqu'au soir. Ils consultent Jéhova, mais ici quel changement ! « *M'approcherai-je encore pour combattre contre les fils de Benjamin, DE MON FRÈRE ?* » Toute la question depuis son origine est soumise au Seigneur et c'était là réparer une grande partie du mal. On voit aussi percer un sentiment de solidarité et, en même temps, de fraternité dans ces mots, qui terminent leur question : « les fils de Benjamin, de mon frère. » L'Éternel n'avait pas encore épuré ses ouvriers pour un pareil service, qui est peut-être le plus sérieux, si ce n'est le plus saint, et qui doit être le plus pénible de tous pour ses serviteurs dans sa maison. Il répond : « Retournez contre lui. » Il accorde son autorisation; il donne un ordre,

si l'on veut; mais il n'y joint aucune promesse. Les voies d'Israël n'étaient pas encore bien réglées. Toutefois Israël, déjà mieux disposé pour l'œuvre du Seigneur, perd quatre mille hommes de moins que dans la première rencontre et les circonstances demeurent extérieurement les mêmes. Ces deux expériences coûtèrent à Israël quarante-mille hommes, c'est-à-dire juste le tiers des cent-vingt-mille, qui auraient été plus que suffisants pour châtier Guibha. Jusqu'ici le Seigneur s'était glorifié lui-même EN Israël, dans le but de le rendre capable d'être son serviteur et afin d'être finalement glorifié PAR Israël,

La scène change tout-à-fait depuis ce moment. Ce n'est plus le peuple debout, les armes à la main, pleurant ses morts devant Guibha, mais on est retourné à Béthel chercher Dieu dans sa maison. Il y a un complet dépouillement des propres pensées du cœur naturel et ainsi on est entré dans la communion du Seigneur. Un peuple, littéralement décimé et le front dans la poussière, ajoute le sérieux du jeûne à ses larmes précédentes. Quoique prêt à recommencer, Israël était revenu en arrière sous l'efficace puissante de la bonne odeur de l'holocauste et du sacrifice de prospérité, c'est-à-dire dans la jouissance du pardon et de l'exaucement. Ce sentiment était nécessaire pour une entreprise tentée en vue des droits de la magnificence de la sainteté de Jéhova.

« En ce jour-là » paraît l'arche qui n'avait pas encore été mentionnée, et le petit fils d'Aaron est à sa place entre Dieu et le peuple. La puissante présence de Dieu en grâce, reluit devant tous en lumière et en vérité, parce que les relations sont rétablies entre Jéhova et toute la maison de Jacob, selon le conseil de l'Éternel. Ici, comme ailleurs, nous voyons le témoi-

gnage de Dieu (négligé de tous jusqu'à ce moment), mais le témoignage de Dieu, placé entre deux camps également égarés et qui divisent son peuple. C'est Dieu lui-même acceptant et approuvant ceux qui, n'écoulant plus que sa voix, désiraient soumettre, en tout point, leur cœur et leur marche à sa Parole. Dès ce moment, Israël agit dans un véritable esprit de service, se tenant prêt à faire la volonté de Dieu, selon les circonstances et quelque pénible qu'elle puisse lui paraître : *Dois-je sortir encore un autre fois....?* Le pécheur est rappelé devant Dieu comme un frère, mais en exprimant, de plus, la possibilité et comme le désir qu'il fût laissé à lui-même. Telle était la disposition de Roboam dans le meilleur moment de son règne (1 Rois XII. 24). Et Jéhova dit : « Sortez, car demain je veux le livrer en ta main. » Ses serviteurs devenus spirituels et intelligents reçoivent l'assurance que Dieu travaillera avec eux à cette œuvre si douloureuse.

Dès lors le sort de tous ceux qui ne sont pas venus à Béthel devient semblable à celui des habitants d'Aï : « Et ils ne s'aperçurent pas que la ruine les atteignait. Et *Jéhova battit Benjamin* devant les fils d'Israël, » tellement qu'il ne resta ensemble que 600 hommes sur les 1,600 qui échappèrent d'entre les 26,700 guerriers de Benjamin. Ces derniers avaient eu le temps de se repentir en voyant, deux fois de suite, couler à grands flots le sang de leurs frères d'Israël. Cette leçon, donnée par le Seigneur à ceux qui combattaient pour lui, devait certainement servir, dans son conseil d'amour, à ramener ceux qui s'étaient élevés contre lui.

Trente guerriers tombèrent encore parmi ceux avec lesquels l'Éternel combattait; mais cet événe-

ment, dont Benjamin se prévalut à tort, contribua, sans doute, à garder l'Israël de Dieu dans une salutaire humilité.

Jusqu'à ce moment-ci Benjamin n'avait pas perdu un seul homme. Ceux-mêmes de cette faible tribu qui avaient la main droite paralysée n'avaient pas manqué leur homme « d'un cheveu . » Chacun de leurs coups avait atteint l'armée du Seigneur avec la même certitude et la même puissance que la pierre lancée par la fronde du héros de Dieu contre le Philistin Goliath. Mais maintenant que tout est en règle dans le camp de Dieu, l'aveuglement et la ruine enveloppent les opiniâtres et les orgueilleux. Ils se fondent comme la neige à l'ardeur d'un soleil d'été.

Je suis convaincu que ces exemples s'appliquent à l'Église. Il ne peut être question de discipline que dans la maison de Dieu et sur les membres de sa famille ; c'est pourquoi elle ne peut s'exercer que d'une manière spirituelle. On lapidait les coupables sous Moïse. Le bâton, l'épée, l'amende et la prison sont la discipline de la chair. La remontrance, l'exhortation, l'encouragement, la prière, le jeûne et l'humiliation forment la base de la discipline de l'Esprit.

On peut dire, d'une manière générale, que la négligence ou l'indifférence à l'égard de la personne de Christ, de son œuvre et de nos relations avec lui sont le principe et la cause de toute chute. Or, la discipline a pour mobile la gloire de Dieu et pour but capital le bien et le relèvement du membre ou de l'assemblée qui a péché. C'est pourquoi la discipline marche nécessairement avant le retranchement, ce dernier ne pouvant et ne devant avoir lieu, qu'après que le sujet dont on s'occupe s'est irrité et obstiné contre la vérité présentée avec amour et avec patience. Mais

discipline et retranchement sont également deux **SERVICES** rendus à Dieu et à l'Église, auxquels personne ne doit mettre la main sans un esprit d'humilité, de dévouement et de sacrificature. Il est donc indispensable, dans les cas graves, que les frères se réunissent devant la face de Dieu et qu'ils n'agissent qu'après avoir clairement compris sa volonté par l'Esprit, dans la Parole et dans la prière; qu'après avoir ainsi reçu l'assurance que Dieu sera ouvrier avec eux.

Les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres, mais il fait toutes choses **POUR SA GLOIRE**. C'est pourquoi notre vie entière, ici-bas, n'est qu'une précieuse école pour nous apprendre à exercer dans la communion de Christ, « le jugement de Dieu et l'amour de Dieu. » En dehors de ces pensées et de cette communion, on court le risque d'engager les faibles et les ignorants à se joindre aux méchants. Ce serait les pousser au jugement, mais c'est, dans tous les cas, s'exposer certainement soi-même à de longues et dures expériences.

La gloire de Dieu ne sera pas anéantie par nos fautes, mais si nous ne prenons garde à notre responsabilité, nous ferons d'immenses pertes, comme cela est arrivé à Israël en Guibha. Nous risquerons de ne voir aucun fruit de nos efforts les plus persévérants, avant d'avoir été ramenés au dépouillement de nous-mêmes, à l'humilité et à l'amour, et cela quelquefois par le chemin le plus long et le plus pénible.

Veuille le Seigneur donner à tous ses serviteurs un cœur ferme et zélé pour sa gloire, plein d'amour pour les hommes qui périssent, mais surtout un cœur qui chérisse l'Église de Dieu, d'autant plus qu'il voit ses plaies; un cœur qui cherche à ramener toutes les brebis autour du seul Grand Souverain Pasteur Jésus-Christ! (Ézéchiel XXXIV, 4.)

J. B. ROSSIER.

Le N° 4 est en préparation ; il renfermera une Étude sur Lévit. XXV : L'année sabbatique et le Jubilé.

SE TROUVE AUSSI :

A PARIS, chez Joël CHERBULIEZ, 6, Place de l'Oratoire.

A LYON, chez F. TRÉPIER, Port S^t-Clair, 19, maison Tolozan.

A LAUSANNE, chez M^{me} DURET-CORBAZ, rue St-Pierre.

A S^{te}-CROIX, chez Richard SCHERZER.

On peut se procurer aux mêmes adresses :

ETUDES SCRIPTURAIRES , N° 1. Lettre sur 2 Cor. XIII, 5,	fr. F ^e — 15 c.
N° 2. L'Église et les anges,	— 15
CHOIX D'HYMNES CHRÉTIENNES , 3 ^e éd. aug- mentée d'un Supplément, contenant 66 Hymnes.	1 35



ÉTUDES
SCRIPTURAIRES.

N° 4. 24 MARS 1851. PRIX : 30 c.

**L'ANNÉE SABBATIQUE ET LE
JUBILÉ.**



GENÈVE,
GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.

—
1851.

L'ANNÉE SABBATIQUE

ET LE

JUBILÉ.

Étude sur Lévitique XXV.

par C. F. Recordou.

The time of rest, the promised
Sabbath comes!

COWPER.



GENÈVE,

CHEZ GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.

1854.

L'ANNÉE SABBATIQUE ET LE JUBILÉ.

Lévitique, chap. XXV.

I.

L'Année Sabbatique.

Qui est-ce qui pourrait encore douter de la divinité des Écritures, s'il lisait sans prévention et avec simplicité de cœur un chapitre tel que celui-ci ! Quel autre que le Dieu créateur a pu parler de cette manière ! a pu donner à un peuple de semblables ordonnances ! Imaginez le plus puissant des rois de la terre, Nébucadnetzar ou Alexandre, César - Auguste ou Charlemagne, prescrivant à leurs sujets de laisser la terre en friche, chaque septième année ; d'interrompre alors tous les travaux de l'agriculture, et leur promettant néanmoins l'abondance..... chacun n'aurait-il pas le droit de se récrier contre l'absurdité barbare d'une pareille loi ? ne serait-ce pas décréter la disette en permanence ? exposer, quatre fois par génération d'hommes, tout un peuple à mourir de faim ?

Ah ! non, Dieu seul, le Créateur de toutes choses, Celui qui ouvre sa main et rassasie toute créature, a pu dire : « Pendant six ans tu sèmeras ton champ,

et pendant six ans tu tailleras ta vigne, et en recueilleras le rapport. Mais la septième année, il y aura un sabbat de repos pour la terre; ce sera un sabbat à l'Éternel; tu ne sèmeras point ton champ et ne tailleras point ta vigne. Tu ne moissonneras point ce qui sera prôvenu de soi-même, de ce qui sera tombé en moissonnant, et tu ne vendangeras point les raisins de ta vigne non-taillée¹; ce sera l'année du repos de la terre »

En effet, Dieu seul peut résoudre les doutes, calmer les inquiétudes, dissiper les angoisses de ceux qui reculent devant une telle ordonnance et qui disent : « Que mangerons-nous en la septième année, si nous ne semons point et si nous ne recueillons point notre récolte? » Dieu seul peut leur répondre : « Je commanderai à ma bénédiction de se répandre sur vous en la sixième année, et la terre rapportera pour trois ans..... et vous mangerez du rapport du passé jusqu'à la neuvième année. »

Dieu seul peut dresser la table à son peuple dans le désert; Il l'a fait pendant quarante ans, dans le grand désert, en envoyant chaque matin du ciel la manne pour nourrir Israël; Il l'a fait encore en rassiant, par deux fois, dans un lieu désert, des milliers de personnes avec quelques pains d'orge et quelques petits poissons; Il le fera encore une fois en nourrissant, dans le désert, la femme pendant 1260 jours (Apoc. XII. 6).

Sans doute Il a ordonné et infligé le travail à l'hom-

¹ Littéralement : « les raisins^s de ta *séparation*, » ou de « ta vigne dans son état de *Nazaréat*; » [allusion aux longs cheveux du Nazarien]; ou encore « les raisins dans leur état de *consécration* » à Dieu.

me, comme une des conséquences du péché; Il lui a dit : « Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage. » Mais Dieu qui peut, quand il lui plaît, suspendre les lois de la nature, peut aussi, quand il le veut, suspendre une loi telle que celle dont nous parlons.

Quoique la sagesse et la bonté de Dieu aient lié, pour l'homme, le droit de manger au travail (2 Thess. III. 10), il n'en est pas moins certain que ce n'est pas le travail de l'homme qui lui procure son pain. L'homme aurait beau labourer la terre, semer, planter, arroser, si le Créateur n'envoyait pas les pluies, les rosées et les saisons fertiles; s'Il ne donnait pas l'accroissement, tout le labeur de l'homme serait complètement inutile. Il est donc tout aussi certain, d'un autre côté, qu'ici comme à tout autre égard, Dieu, quand Il le veut, peut se passer du travail de l'homme. Il n'a nul besoin du concours de la créature pour la nourrir; et c'était là, nous le pensons, une première leçon que l'Éternel voulait donner à son peuple en lui prescrivant l'année du repos de la terre.

Par là-même, les enfants d'Israël devaient apprendre à se confier en Dieu, à vivre dans sa dépendance, à s'attendre à sa fidélité, à s'assurer, pour toute chose, en ses promesses, en sa puissance, et non pas en leurs propres forces. Quel admirable spectacle devait présenter ce peuple, tant qu'il eut assez de foi pour obéir à cette loi de son Dieu; (et il en faut souvent plus pour attendre la délivrance sans rien faire que pour agir)! Comme sa foi était récompensée! qu'il était beau de voir la promesse de Dieu se réaliser chaque sixième année, de telle sorte qu'alors la terre rapportait pour trois ans : pour cette sixième elle-même, pour la septième où l'on ne semait ni ne re-

cueillait, pour la huitième où l'on ne moissonnait pas, mais où l'on recommençait à semer pour récolter seulement en la neuvième année! Qu'il était beau de voir tout un peuple, ayant assez de confiance en son Dieu pour laisser ainsi le sol sans culture, et se trouvant néanmoins abondamment nourri! Oh! que la foi est admirable; qu'il est doux de la voir en activité; comme elle glorifie le Seigneur!

Et puis Canaan était tout spécialement la terre de Jéhova, le pays d'Emmanuel. Les Israélites étaient comme ses fermiers. Il voulait leur montrer qu'il avait tout droit sur cette terre, en leur rappelant que Lui seul en était le propriétaire et le maître. « La terre est à moi, et vous êtes étrangers et forains chez moi ¹.

Si Canaan était la terre de Dieu, Israël était le peuple de Dieu; issu d'une seule et même souche, d'un même père qui avait été l'ami du Seigneur et en considération duquel les Hébreux étaient et sont encore aimés. Les enfants d'Abraham étaient donc, dans l'intention de Dieu, une grande, une seule famille; ils devaient s'envisager et se traiter comme des frères. Plusieurs de leurs institutions tendaient à leur rappeler ce fait et à leur faire revêtir des affections de fraternité les uns pour les autres: tel était évidemment, sinon le but essentiel et premier, du moins l'un des buts de leurs fêtes solennelles, comme la Pâque, par exemple; tel était aussi l'un des buts de l'ordonnance de l'année sabbatique. Alors la terre de Dieu ou ses produits appartenait également à tous les habitants du pays. Nul ne pouvait moissonner

¹ Voir encore 2 Chron. VII, 20; Ps. XXXIX, 12; Es. VIII, 8; XIV, 2, 25; Joël II, 18.

son champ, ni vendanger sa vigne; mais leur provenance servait d'aliment à chacun, aux Israélites, aux étrangers demeurant avec eux, à leurs bêtes et aux animaux du pays; tout le rapport du sabbat de la terre était pour manger immédiatement. Ainsi, chaque septième année, on voyait un grand peuple réaliser sans difficulté ce qui fait depuis si longtemps, ce qui fait surtout de nos jours l'objet des rêves chimériques de tant de pauvres mondains. La communauté des biens ne peut s'établir que dans la famille de Dieu. Pour cela, il faut, comme ici, que Dieu la commande et la dirige; ou bien que, comme en Actes IV, 32-37, une *grande* grâce soit accordée à ceux qui la mettent en pratique. Au reste elle existe *de fait* (d'une manière même plus bénie, en tant qu'elle n'exclut pas l'exercice de la foi de la part des pauvres) chez tout enfant de Dieu pour qui la vocation céleste de l'Église est une vérité d'expérience et l'attente du Seigneur Jésus l'objet de désirs journaliers. Lorsque nous savons que nous avons dans les cieux des biens meilleurs et permanents, et que, dans très-peu de temps, Celui qui vient arrivera, nous pouvons accepter avec joie l'enlèvement de nos biens terrestres, à plus forte raison la communication de ces biens dont nous ne sommes que les administrateurs.

Enfin et surtout, cette institution se rattachait à toutes les ordonnances sabbatiques qu'elle complétait. Elle faisait partie de *ces sabbats*, dont Dieu disait, dans les reproches qu'il adressait aux enfants d'Israël : « Je leur donnai aussi *mes sabbats*, pour être un signe entre moi et eux, afin qu'ils connussent que je suis l'Éternel qui les sanctifie, » (Ézéch. XX, 12). En effet, il y avait plusieurs sabbats. Chaque septième jour ramenait le repos des pères, des

enfants, des maîtres, des serviteurs, des étrangers et du bétail. Dès le lendemain du sabbat qui suivait la Pâque, on comptait *sept* semaines ou *sept* sabbats, au bout desquels on célébrait la fête des semaines ou la Pentecôte. Le *septième* mois était tout particulièrement le mois des sabbats et des fêtes. Au premier jour, il y avait repos et mémorial de jubilation, c'était la fête des trompettes; le dixième jour était le grand jour des propitiations, c'était un sabbat bien solennel; au quinzième jour commençait la fête des Tabernacles qui durait huit jours, dont le premier et le huitième étaient aussi des jours de repos. Plus qu'aucune autre cette dernière fête préfigurait le repos final du peuple de Dieu. — Après ces sabbats de jours et de mois, venait le sabbat d'années, où Dieu prescrivait le repos *de la terre*. Ce n'est pas ici le lieu de développer le sujet du sabbat; nous nous bornons à rappeler qu'il renfermait l'idée, si précieuse pour nous aussi, de la participation au repos de Dieu. Pour Israël, il était un signe de l'alliance de Dieu; en effet il était les arrhes de cette promesse: « Ma face ira, et je te donnerai *du repos*. » Rappelons encore que, toutes les fois que Dieu donne quelque nouveau principe ou quelque nouvelle forme de relation entre Lui et son peuple terrestre, le sabbat est ajouté¹.

Recherchons maintenant, dans la Parole, quels étaient les détails de l'ordonnance relative à l'année sabbatique, nommée aussi l'année de relâche. Il en est fait mention, pour la première fois, en Exode XXIII, 10, 11; où nous voyons, clairement exprimé, l'un

¹ Voir pour le développement de ces pensées, une note, p. 150 ss. des *Études sur la Parole*, par J. N. DARBY, t. 1.

des buts que nous avons indiqués : « afin que les pauvres de ton peuple en mangent. » Dans Deut. XV, 1-15, il est encore parlé de l'année de relâche : « C'est ici la manière de la célébrer : que tout homme ayant droit d'exiger quelque chose que ce soit, qu'il puisse exiger de son prochain, donnera relâche et ne l'exigera point de son prochain ni de son frère, quand on aura proclamé le relâche en l'honneur de l'Éternel..... Prends garde à toi, que tu n'aies dans ton cœur quelque méchante intention¹, et que tu ne dises : La septième année, qui est l'année de relâche, approche, et que ton œil étant malin contre ton frère pauvre, afin de ne lui rien donner, il ne crie à l'Éternel contre toi, et qu'il n'y ait du péché en toi. Tu ne manqueras point de lui donner, et ton cœur ne lui donnera point à regret; car à cause de cela l'Éternel ton Dieu te bénira dans toute ton œuvre, et dans tout ce à quoi tu mettras la main. »

L'année sabbatique apportait donc encore ce bienfait signalé aux pauvres d'Israël. Elle était pour eux comme la quittance de toutes leurs dettes et mettait fin à toutes les exactions, dont ils pouvaient être les objets de la part de leurs frères.

Après quoi, nous avons, dans le même chapitre, l'affranchissement des esclaves, qui était aussi l'un des bénéfices de l'ordonnance du Jubilé : « Quand quelqu'un d'entre tes frères, soit Hébreu soit Hébreue, te sera vendu, il te servira six ans; mais en la septième année tu le renverras libre de chez toi. (Cf. Exod. XXI, 2). Et quand tu le renverras libre de chez toi, tu ne le renverras point vide. Tu ne manqueras pas de le charger de quelque chose de ton troupeau, de ton aire

¹ « Une parole de Bélial. » Voir *Études Script.* N° 3, p. 30.

et de ta cuve ; tu lui donneras de ce en quoi l'Éternel ton Dieu t'aura béni. » Les esclaves étaient donc renvoyés libres et avec un présent.

Enfin nous voyons, en Deut. XXXI, 10 ss, un acte important, qui devait se renouveler chaque septième année : « De sept ans en sept ans, au temps précis de l'année de relâche, en la fête des tabernacles ; quand tout Israël sera venu pour comparaître devant la face de l'Éternel ton Dieu, au lieu qu'il aura choisi, tu liras alors cette loi devant tout Israël, eux l'entendant. » C'est probablement pour se conformer à cette ordonnance que Josué, Josias et Esdras lurent ou firent lire le livre de la loi à tout le peuple rassemblé.

Telle était en résumé l'institution de l'année sabbatique, à l'observation de laquelle, comme nous venons de le voir, de précieuses bénédictions étaient liées. — Le peuple de col roide ne tint pas grand compte, du moins pas longtemps, de ces bénédictions ; il ne tarda pas à transgresser cette ordonnance, comme les autres ordonnances de son Dieu ; il méprisa et profana bientôt les sabbats de Jéhova, ceux d'années aussi bien que ceux de jours ; et ainsi il attira les jugements de Dieu. Il est hors de doute que le mépris du repos de la septième année fut une des iniquités des Juifs, qui amenèrent les *soixante et dix* ans de captivité à Babylone. — C'était là un accomplissement de cette menace de l'Éternel à son peuple sous la loi : « Si vous ne m'écoutez point, et que vous ne fassiez pas tous ces commandements, et que vous rejetiez mes ordonnances..... je vous disperserai parmi les nations, et je tirerai l'épée après vous, et votre pays sera en désolation et vos villes en désert. Alors la terre prendra plaisir à ses sabbats tout

le temps qu'elle sera désolée ; et , lorsque vous serez au pays de vos ennemis, la terre se reposera, et prendra plaisir à ses sabbats. Tout le temps qu'elle demeurera désolée , elle se reposera, *au lieu qu'elle ne s'était point reposée en vos sabbats lorsque vous y habitiez*¹. » — Le second livre des Chroniques nous montre cette menace réalisée, quand il est dit au chap. XXXVI, 20, 21 : « Nébucadnetzar transporta à Babylone tous ceux qui étaient échappés de l'épée, et ils lui furent esclaves à lui et à ses fils, jusqu'au temps de la monarchie des Perses ; afin que la parole de l'Éternel, prononcée par Jérémie, fût accomplie, *jusqu'à ce que la terre eût pris plaisir à ses sabbats*, et durant tous les jours qu'elle demeura désolée, elle se reposa, pour accomplir les soixante-dix années. »

Voyez encore ce que Dieu dit au peuple, par la bouche de Jérémie², sur la non-observation d'une des ordonnances qui, comme nous l'avons vu, faisait partie de l'institution sabbatique : « Ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Je traitai alliance avec vos pères, le jour que je les tirai hors du pays d'Égypte, de la maison de servitude, en disant : Dans la septième année vous renverrez chacun votre frère hébreu, qui vous aura été vendu ; il te servira six ans, puis tu le renverras libre d'avec toi ; mais vos pères ne m'ont point écouté, et n'ont point incliné leur oreille. Et vous vous étiez convertis aujourd'hui ; et vous aviez fait ce qui était juste devant moi, en publiant la liberté chacun à son prochain..... Mais vous avez changé d'avis, et avez souillé mon Nom ; car vous avez fait revenir chacun son serviteur, et chacun sa servante, que vous aviez renvoyés libres pour

¹ Lévit. XXVI, 14, 15, 33-35. ² Jérém. XXXIV, 8-17.

être à eux-mêmes, et vous les avez assujettis, afin qu'ils vous soient serviteurs et servantes. C'est pourquoi ainsi a dit l'Éternel : Vous ne m'avez point écouté pour publier la liberté chacun à son frère, et chacun à son prochain; voici, je vais publier, dit l'Éternel, la liberté contre vous à l'épée, à la peste et à la famine; et je vous livrerai pour être transportés par tous les royaumes de la terre. »

La captivité de Babylone eut quelques résultats extérieurs qu'il ne faut pas méconnaître : elle inspira aux Juifs l'horreur des dieux étrangers, auxquels leurs pères avaient si souvent sacrifié. C'est ce que veut dire le Seigneur Jésus dans la parabole de l'esprit impur qui est sorti d'un homme. L'homme figurait évidemment « la génération méchante » au milieu de laquelle Jésus vivait. Or quand le démon retourne dans la maison d'où il est sorti, il la trouve vide et balayée des souillures de l'idolâtrie¹.

A en juger par un fait que rapporte l'historien juif Josèphe, il paraît que le peuple de Juda, de retour de la captivité, serait aussi revenu à la fidèle observation de l'ordonnance relative à l'année sabbatique. Voici ce fait : Le conquérant Alexandre-le-Grand, étant entré en ami à Jérusalem, demanda au souverain sacrificateur Jaddua, auquel il témoignait le plus grand respect, quelles faveurs les Juifs désiraient recevoir de lui. Jaddua lui répondit qu'ils le suppliaient de leur permettre de vivre selon les lois de leurs pères, et de les exempter, en la septième année, du tribut qu'ils lui payeraient durant les autres. Alexandre le lui accorda²; et rien n'était plus juste.

¹ Matth. XII, 43-45. ² *Flavius Josèphe*. — Antiquités Judaïques, Liv. XI, ch. 8.

Les Juifs ne faisant aucune récolte cette année-là , il n'aurait pas été raisonnable d'exiger d'eux les contributions ordinaires.

II.

L'Année du Jubilé.



« Tu compteras aussi sept semaines d'années, sept fois sept ans, et les jours de ces sept semaines feront quarante-neuf ans. Puis tu feras sonner la trompette de jubilation le dixième jour du septième mois; le jour des propitiations, vous ferez sonner la trompette par tout votre pays; et vous sanctifierez l'an cinquantième, et publierez la liberté dans le pays à tous ses habitants; ce vous sera l'année du Jubilé, et vous retournerez chacun en sa possession et chacun en sa famille. Cette cinquantième année vous sera un Jubilé; vous ne sèmerez point et ne moissonnerez point ce que la terre rapportera d'elle-même, et vous ne vendangerez point les fruits de la vigne non taillée; car c'est un Jubilé; elle vous sera sainte; vous mangerez ce que les champs rapporteront cette année-là. »

Telle est l'autre institution mentionnée dans ce précieux chapitre et dont nous désirons surtout nous occuper, en demandant à notre Dieu de nous assister par son Esprit de lumière et de vérité dans l'étude de cette portion trop négligée de sa sainte Parole.

Disons d'abord quelques mots sur le nom de Jubilé, donné par l'Éternel à cette cinquantième année.

Il vient du mot hébreu *Jobel*, employé treize fois dans notre chapitre pour la désigner. On le trouve encore six fois, avec la même acception, au chapitre XXVII^{me} et une fois en Nomb. XXXVI, 4. — Il ne se trouve ailleurs qu'en Exod. XIX, 13, où Martin le traduit par *le cor*, et en Jos. VI, 4, 5, 6, 8, 13, où nous lisons : *cors de bélier*. Mais dans ces derniers passages de Josué, la plupart des traductions allemandes, d'accord avec les LXX et la Vulgate, disent : *les sept trompettes du Jubilé*. De Wette et van Ess traduisent de même cette expression en Exod. XIX, 13.

Les avis sont partagés sur l'étymologie de ce mot : les uns lui donnent le sens d'un son longuement prolongé, par opposition à un son saccadé et interrompu ; d'autres le font dériver d'un mot arabe qui voudrait dire un bélier, de là *cor de bélier* ou fait avec une corne de bélier ; d'autres encore de Jubal, l'inventeur des instruments de musique. Il nous semble plus probable, tout en conservant l'idée d'un son de trompette, qu'il vient d'un verbe, qui signifie restaurer ou ramener, parce que, au jour où commençait le Jubilé, la trompette d'argent proclamait le relâche, l'affranchissement, la restauration par tout Israël¹.

¹ Un autre mot hébreu (*Theroumah*) traduit quelques fois par *jubilation*, par exemple, au vers. 9^{me} de notre chapitre, en Lévit. XXIII, 24 ; Nomb. XXIX, 4, l'est ailleurs par *retentissement bruyant* (Nomb. X, 5, 6 ; 2 Chron. XIII, 12 ; Jérém. IV, 19 ; XX, 16) ; par *cris de joie* (Jos. VI, 5, 20 ; 1 Sam. IV, 5, 6, etc.) ; par *cris de réjouissance* (Ps. XXVII, 6 ; XXXIII, 3 ; XLVII, 5 ; LXXXIX, 15 ; CL, 5 ; voir ces passages dans la version de Perret-Gentil) ; et enfin par *alarme* (Jérém. XLIX, 2 ; Ézécl. XXI, 27 ; Amos I, 14 ; II, 2 ; Sophon. I, 16 ; — dans tous ces passages Perret-Gentil dit : *cris de guerre*). Une idée commune à toutes ces diverses acceptions du même mot, c'est encore le son des trompettes.

Notre mot *jubilation* qui signifie *réjouissance*, et le latin *jubilatio* : *acclamations, cris de joie*, viennent de l'hébreu *Jobel*, et sont en rapport avec les sentiments que réveillait la trompette du Jubilé dans les âmes angoissées, dans les cœurs brisés du nombreux troupeau des désolés en Israël.

Le Jubilé ne commençait pas avec l'année sacrée, avec le mois où les épis mûrissent, dont Dieu avait dit à Moïse : « Ce mois-ci vous sera le commencement des mois ; il vous sera le premier des mois de l'année, » c'est-à-dire de l'année sacrée, en rapport avec les diverses fêtes de l'Éternel.

Le Jubilé commençait au septième mois, le premier de l'année civile ; il ramenait donc cette année civile, remplacée depuis l'exode par l'année sacrée. Ainsi, comprenant la dernière moitié de la quarante-neuvième année et la première moitié de la cinquantième, il ne nécessitait pas deux ans successifs de repos de la terre. Sans doute durant son cours, (vers. 11 et 12) le peuple ne semait point la terre, parce que les semailles auraient dû se faire au neuvième mois de l'année sabbatique ; on ne moissonnait ni ne vendangeait, parce qu'on n'avait ni semé les champs, ni taillé la vigne l'année précédente ; mais le Jubilé finissant au 7^{me} mois de l'année sacrée, on pouvait en cette même année recommencer les travaux de l'agriculture, et ainsi cet ordre de Dieu avait son cours sans interruption : « Pendant six ans tu sèmeras ton champ, et pendant six ans tu tâtilleras ta vigne, et en recueilleras le rapport. »

Mais, de plus, le jour de l'ouverture du Jubilé est clairement indiqué au verset 9^{me} ; c'est le dixième jour du septième mois, le grand jour des Expiations, l'un des plus solennels de l'année, ce jour où tout

Israélite, sous peine d'être retranché, devait affliger son âme devant Dieu; ce jour du deuil, de l'humiliation, des larmes de tout le peuple avait été choisi par l'Éternel, comme le premier jour de l'année de la liberté, de la grâce et de l'allégresse.

Ah! c'est que les actes du souverain sacrificeur dans le jour des Expiations mettent sous nos yeux, de la manière la plus frappante, l'œuvre parfaite de Jésus pour son peuple, seule source de tout pardon, de toute grâce, de tout affranchissement, et par conséquent de toute joie vraiment digne de ce nom.

Le chapitre XVI du Lévitique est tout entier consacré à décrire ce qui se faisait par Aaron en ce jour solennel; il agissait tour à tour pour lui-même et pour sa maison (type de l'Église), et pour toute l'assemblée des enfants d'Israël (type du peuple terrestre). Il revêtait les saints vêtements de lin (type de la nature humaine parfaitement sainte de Christ); il offrait un veau pour le péché, faisant propitiation pour soi et pour sa maison; il jetait ensuite le sort sur deux boucs et présentait celui qui avait été désigné pour l'Éternel; il entrait dans le lieu très-saint, au-delà du voile, avec du parfum qu'il faisait fumer devant l'Éternel; puis il faisait par sept fois aspersion du sang du veau sur et devant le propitiatoire. Après quoi, il égorgeait le bouc du peuple pour le péché; il en portait le sang au dedans du voile, et en faisait aspersion comme il avait fait du sang du veau. Il faisait expiation pour le sanctuaire, pour le tabernacle et pour l'autel d'or et les nettoyait des souillures des enfants d'Israël. Les péchés de toute la congrégation étaient confessés sur la tête du bouc vivant, lequel était envoyé au désert,

emportant sur lui toutes leurs iniquités dans une terre inhabitable. Puis Aaron changeait de vêtements, et s'étant revêtu de ses vêtements (Exod. XXVIII, 2), dans le sanctuaire, il en sortait et offrait son holocauste et l'holocauste du peuple, et faisait fumer sur l'autel la graisse de l'offrande pour le péché. Celui qui avait conduit le bouc pour Hazazel se lavait et rentrait au camp. Les victimes pour le péché, dont le sang avait été porté dans le sanctuaire, étaient brûlées hors du camp. C'était là un sabbat de repos et d'affliction qu'on devait célébrer chaque année; une ordonnance perpétuelle.

Chaque fois que revenait cette grande journée, rien ne pouvait égaler la tristesse, l'humiliation, le deuil et la douleur, avec laquelle Israël la voyait commencer, si ce n'est la joie et les transports d'allégresse avec lesquels le même Israël la terminait. Chacun s'en retournait en paix dans sa demeure, emportant la précieuse assurance que la propitiation pour tous ses péchés était accomplie selon la loi. Tant que le souverain sacrificateur était encore dans le sanctuaire, tant qu'il lui restait quelque chose à faire, toute la congrégation, qui se tenait au dehors, était dans l'appréhension, dans les larmes, dans le sentiment des transgressions qui pesaient encore sur la conscience des adorateurs. Mais quand, revêtu des vêtements de gloire et d'honneur, le sacrificateur oint sortait du tabernacle, quand, élevant ses mains, il mettait le nom de Jéhova sur les enfants d'Israël, en les bénissant selon l'ordre de Dieu; quand il avait prononcé ces paroles : « L'Éternel te bénisse et te garde. L'Éternel fasse luire sa face sur toi et te fasse grâce. L'Éternel tourne sa face vers toi, et te donne la paix¹! »

¹ Nomb. VI, 22-27,

Alors on n'entendait plus, du milieu de cette immense multitude, que des acclamations de réjouissance, qu'un chant de triomphe royal.

Mais s'il en était ainsi à chaque retour ordinaire de cette fête de l'Éternel, combien la joie du peuple ne devait-elle pas être plus grande et plus vive encore, alors que le jour des Expiations ramenait l'année du Jubilé. Après quarante-neuf de ces solennités, après sept années de relâche et de sabbat de la terre, au moment où la fête du dixième jour du septième mois touchait à son terme, lorsque la congrégation du peuple était congédiée par la bénédiction du souverain sacrificateur, alors les sacrificateurs embouchaient les trompettes d'argent (Nombr. X. 8), dont le joyeux son proclamait le commencement de l'année de la bienveillance du Seigneur et publiait la liberté dans le pays à tous ses habitants.

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous encore un peu sur la précieuse instruction que Dieu nous donne par cet admirable rapprochement de la grande journée des Expiations, immédiatement suivie de l'année de la plus vive allégresse.

L'Épître aux Hébreux nous montre, en divers endroits, Jésus comme la grande réalité des institutions lévitiques, comme le corps qui projetait son ombre sur ces rudiments du monde. Elle nous le montre, en particulier, réalisant d'une manière parfaite tous les actes du souverain sacrificateur juif dans le jour des propitiations, qui, comme toute la parole prophétique, rendaient d'avance témoignage des souffrances du Christ et des gloires qui les suivraient — S'il a été proclamé de Dieu Souverain Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec (V. 10), il n'est pourtant point encore entré dans l'exercice de ce

glorieux sacerdoce ; jusqu'ici , c'est le type de celui d'Aaron qu'il a accompli et qu'il accomplit encore. Ainsi Jésus a dû en toutes choses être rendu semblable à ses frères , afin qu'il fût un miséricordieux et fidèle Souverain Sacrificateur dans les choses qui regardent Dieu , *afin de faire la propitiation pour les péchés du peuple* (II. 17). Il nous convenait d'avoir un tel Souverain Sacrificateur , saint , sans méchanceté , sans souillures , séparé des pécheurs et élevé plus haut que les autres , qui n'a pas chaque jour besoin , comme les souverains sacrificateurs , d'offrir des victimes , *premièrement pour ses propres péchés , ensuite pour ceux du peuple* , vu qu'il l'a fait une seule fois , s'étant offert lui-même (VII. 26, 27). Ces choses étant ainsi disposées (dans le lieu saint et dans le lieu très-saint) , les sacrificateurs qui accomplissent le culte entrent bien continuellement dans la première tente (le lieu saint) ; mais , dans la seconde , (le lieu très-saint) , *entre , une fois l'année , le souverain sacrificateur seul , non sans du sang qu'il offre pour lui-même et pour les erreurs du peuple.....* Mais Christ s'étant avancé , Souverain Sacrificateur des biens à venir , à travers la tente plus grande et plus parfaite qui n'est pas faite par des mains , c'est-à-dire qui n'est pas de cette création , est entré une seule fois dans le sanctuaire , non au moyen du sang des boues et des veaux , mais au moyen de son propre sang , *ayant trouvé un rachat éternel* (IX. 6, 7, 11, 12). Car ce n'est pas dans un sanctuaire fait par des mains , image correspondante au véritable , que le Christ est entré , mais dans le ciel même , afin de paraître maintenant devant la face de Dieu pour nous (IX, 24).

Les sacrifices offerts par Aaron , dans le jour des Expiations , son entrée dans le saint des saints avec

de l'encens et du sang, son intervention devant le propitiatoire en faveur du peuple : voilà ce que Jésus a pleinement réalisé. A quoi nous pouvons ajouter que, comme Aaron devait après ces choses échanger ses vêtements de lin contre les magnifiques vêtements qui lui étaient affectés pour gloire et pour ornement, notre céleste Aaron a de même revêtu un corps glorifié; et maintenant nous le voyons couronné *de gloire et d'honneur*¹.

Il ne reste donc à accomplir que le dernier acte d'Aaron dans le jour des Expiations, c'est-à-dire qu'il faut encore que notre grand Souverain Sacrificateur sorte glorieux du sanctuaire pour bénir le peuple; il faut que le Christ, qui a été offert une seule fois pour porter sur lui les péchés d'un grand nombre, soit vu une seconde fois sans péché, par ceux qui l'attendent pour le salut (Hébr. IX, 28). Jusques-là l'antitype du Jubilé ne peut réellement pas être introduit.

Cependant l'Église, étant vivifiée avec Christ, étant ressuscitée ensemble, et assise ensemble dans les lieux

¹ Hébr. II, 9. Comparez le grec avec Exod. XXVIII, 2, dans les LXX, vous trouverez les mêmes expressions, rendues ici par *gloire et honneur* et dans l'Exod. par *gloire et ornement*. J'ai déjà rappelé (*Études scripturaires* N° 2, p. 4) que, en général, c'est d'après les LXX que l'auteur de l'Épître aux Hébreux cite l'Ancien Testament; j'ajouterai, en passant, qu'il est tel passage (Hébr. XI, 5, par exemple) qui n'est intelligible qu'autant que l'on tient compte de ce fait.... « Avant sa translation, Énoch avait reçu le témoignage d'avoir été agréable à Dieu, » Cela n'est pas dit formellement dans nos traductions de Genès. V, 22, 24; mais c'est ainsi que les LXX ont traduit le commencement de ces versets : « Énoch fut agréable à Dieu, » au lieu de « Énoch marcha avec Dieu. » De même dans Genès. VI, 9; XVII, 1 etc. où le même verbe se trouve.

célestes dans le Christ Jésus, participe déjà, par anticipation, d'une manière spirituelle, à toutes les bénédictions apportées par l'année du Jubilé. — Quelles étaient ces bénédictions? On peut les résumer aux suivantes : 1^o Remise des dettes; 2^o affranchissement des esclaves; 3^o recouvrement des propriétés aliénées et rétablissement de toutes choses; 4^o provisions abondantes pour les pauvres, et repos de la terre et de l'homme durant toute l'année.

Nous lisons dans Luc IV que Jésus, étant entré un jour de sabbat dans la synagogue de Nazareth, se leva pour lire. Alors on lui donna le livre d'Ésaïe le prophète; et l'ayant déployé, il trouva l'endroit où il est écrit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle à des pauvres; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé; pour publier aux captifs la liberté, et aux aveugles le recouvrement de la vue; pour mettre en liberté ceux qui sont écrasés; pour publier l'année agréée du Seigneur » (Es. LXI. 1, 2). Puis ayant plié le livre, et l'ayant rendu au serviteur, il s'assit, et les yeux de tous, dans la congrégation, étaient arrêtés sur lui. Alors il se mit à leur dire : Aujourd'hui cette Écriture est accomplie à vos oreilles. — On est généralement d'accord pour penser que cette « année agréée du Seigneur » était une allusion à l'année du Jubilé, au sujet de laquelle Dieu disait aussi : « Vous publierez la liberté¹ dans

¹ Le mot rendu deux fois par *liberté* dans le verset 19 de Luc IV, est ἀφεσις; c'est le même mot qui est employé par les LXX dans Lévit. XXV, 10, 11, 12, 13 etc., pour dire *Jubilé* et *liberté*. Au vers. 10 : διαβοήσατε ἀφεσιν, vous publierez la liberté. Vers. 10-13 : ἐνιαυτὸς ἀφέσεως, ou ἀφέσεως σημασία, année ou signal

le pays à tous ses habitants. » Or comment, si le Jubilé, comme type, n'a pas reçu son accomplissement, comment Jésus a-t-il pu dire : « Aujourd'hui cette Écriture est accomplie à vos oreilles ? » La chose ne nous semble pas difficile à expliquer : Le fait seul que Jésus lui-même, l'Oint de Dieu, lisait ces paroles que l'Esprit prophétique avait placées d'avance dans sa bouche, ce fait, si l'on y fait attention, était un accomplissement de ces paroles. Jésus avait *en effet* l'Esprit du Seigneur ; Il avait *en effet* été oint pour évangéliser aux pauvres ; il avait *en effet* été envoyé pour guérir ceux qui avaient le cœur brisé ; pour publier aux captifs la liberté etc. De son côté et du côté du Père, tout était prêt pour l'accomplissement. D'où vient donc que la réalisation du Jubilé, de cette année agréée du Seigneur que Jésus publiait, a été ajournée et renvoyée aux derniers temps ? Ah ! c'est l'endurcissement des Juifs qui en a été la cause. — En vain le Roi les a conviés, en vain il leur a fait dire : « Toutes choses sont préparées, venez aux noces ; » eux, n'en tenant aucun compte, s'en sont allés, l'un à sa métairie et l'autre à son trafic. Quant à Israël, le Seigneur a dû dire : « Tout le jour, j'ai étendu mes mains vers un peuple rebelle et contredisant. » — Jésus a dû dire, comme cela était annoncé dans le même Ésaïe (XLIX) : « J'ai travaillé en vain ; j'ai usé ma force pour néant et sans fruit.... L'Éternel m'a dit que je lui ramène Jacob, mais Israël ne se rassemble point.... » « Jérusalem, Jérusalem ! combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme

de liberté. Le même mot est traduit par *relâche* et appliqué à l'année sabbatique dans Deut. XV. Josèphe appelle le Jubilé *l'année de la liberté* (ἐλευθερίας).

une poule sa couvée sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ? »

Jean-Baptiste, le Précurseur qui devait préparer les voies du Seigneur, prêche dans les déserts de Judée, en disant : « Convertissez-vous, car le royaume des cieux s'est approché. » Il avait pour mission d'engager le peuple à revêtir les sentiments de vrais enfants d'Israël dans le jour des Expiations, à affliger leurs âmes devant Dieu, pour être disposés à recevoir le Messie qui eût, dans ce cas, établi le royaume des cieux ou le vrai Jubilé. De grandes foules sortirent vers lui, et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain, confessant leurs péchés, tout comme ces péchés étaient confessés sur la tête du bouc Hazazel par le souverain sacrificateur. Jésus lui-même commence par prêcher, comme Jean, la repentance et la conversion, parce que le royaume de Dieu était proche (Matth. IV, 17). C'est que, dans tous les cas, le Jubilé ne pouvait commencer qu'après la fête des Propitiations. — Malgré tant de belles apparences dans l'origine, malgré l'empressement avec lequel on venait à Jean, Jésus a dû dire : « Qui a cru à notre prédication ? » Cette piété des Juifs n'était que comme la rosée du matin qui se dissipe bientôt; elle se montre encore un moment quand les multitudes accueillirent par des hommages le Roi débonnaire, monté sur le poulain d'une ânesse, et crièrent : « Hosanna! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur! » mais quelques jours plus tard, ces mêmes Juifs, n'écoutant plus que la voix de leurs chefs, criaient plus fort encore : « Ote, ôte! Crucifie, crucifie! » et au lieu de s'identifier par la foi avec la parfaite acceptation de l'Agneau sans défaut et sans tache qui allait être immolé, au lieu de se placer sous l'aspersion du

sang précieux qui allait être répandu, ils ne craignent pas d'appeler ce sang en condamnation sur eux et sur leurs enfants.

Néanmoins, Jésus ayant prié pour ses meurtriers, Jésus ayant dit sur la croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font; » en réponse à cette prière, Dieu appelle encore une fois en grâce ce malheureux peuple. — Alors le grand Souverain Sacrificateur a achevé son œuvre de propitiation : il s'est offert lui-même en sacrifice ; il est ressuscité ; il est monté au ciel, il est entré dans le véritable sanctuaire ; il a envoyé le Saint-Esprit aux disciples.

Et dans ces mots qu'il adresse aux apôtres, avant de monter au ciel, il y a encore une allusion au type du jour des Expiations et du Jubilé : « C'est ainsi qu'il est écrit, et c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît, et qu'il se relevât d'entre les morts, le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la conversion et le pardon des péchés parmi toutes les nations, en commençant par Jérusalem. » (Luc XXIV, 46, 47).

Aussi les douze parlent, avec hardiesse, des grandes choses de Dieu aux foules qui les entourent, et Pierre leur dit : « Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude, que Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié » (Act. II, 36). Plus tard le même apôtre, s'appuyant sur la prière de Jésus en croix, leur dit encore : « Je sais que vous avez agi par ignorance, » et il leur offre, au nom du Christ mort et ressuscité, le pardon que le Christ avait demandé pour eux : « Convertissez-vous donc, ajoute-t-il, et retournez à Dieu, pour que vos péchés soient effacés; en sorte que viennent les temps de rafraîchissement par la présence du Seigneur, et qu'il envoie Jésus-Christ qui vous a été prêché

d'avance, et que le ciel doit contenir *jusqu'aux temps du rétablissement de toutes les choses*, dont Dieu a parlé de tout temps par la bouche de tous ses saints prophètes » (Act. III. 17, 19-21).

Qu'est-ce que c'était que cette prédication, sinon une dernière sommation adressée à Israël de réaliser, par la repentance et la conversion, la part qu'il devait prendre dans la fête des Expiations, et l'assurance que, dans ce cas, le grand Sacrificateur, qui, lui, avait parfaitement accompli son œuvre, reviendrait comme Roi de gloire, apportant à son peuple la rémission ou le pardon, le rafraîchissement ou le repos, et le rétablissement de toutes les choses dont Dieu a parlé; en d'autres termes, les précieuses réalités qui se trouvaient voilées sous le type des bénédictions jubilaires ?

En entendant ces choses, un grand nombre de Juifs, il est vrai, eurent le cœur touché de componction, reçurent avec plaisir la parole et furent baptisés. Pierre, dont Jésus avait fait un pêcheur d'hommes vivants, eut la joie de voir, à son premier coup de filet, trois mille âmes arrachées aux pièges du Diable et converties à Jésus-Christ. D'autres milliers se séparèrent ensuite de la génération perverse et formèrent le premier noyau si béni de l'Église de Dieu sur la terre. Mais avec tout cela la nation demeura sous le jugement prononcé contre elle (Es. VI). Étienne dut dire aux Juifs : « Gens de col roide et incirconcis de cœur et d'oreilles, vous vous opposez toujours au Saint-Esprit; vous êtes tels que vos pères. » Il paya de sa vie ce fidèle témoignage rendu contre leur endurcissement; il fut comme cet ambassadeur que les concitoyens du roi envoyèrent après lui dans une contrée éloignée, pour lui dire : « Nous ne voulons

pas que celui-ci règne sur nous » (Luc XIX. 14). Et Paul, qui avait une grande affection pour ses frères, ses parents selon la chair, dut aussi témoigner contre eux : « qu'ils comblaient toujours la mesure de leurs péchés. » « Aussi, dit-il encore, la colère est-elle parvenue sur eux au dernier terme » (1 Thess. II. 16).

La colère, et non la faveur de leur Dieu, voilà ce que jusqu'à cette heure moissonnent les malheureux Juifs. Le vrai Jubilé devait leur apporter *la rémission de leurs dettes*, le pardon de leurs péchés, et voici ils sont encore, comme nation, sous le poids de ces péchés et de la malédiction qu'ils ont prononcée contre eux-mêmes. C'est encore le temps de l'indignation de Jéhova contre son peuple. Au lieu de *l'affranchissement* et de *la liberté*, ils ne connaissent que l'esclavage et la servitude; ils sont sous le joug humiliant de leurs préjugés, de leur ignorance, de leur aveuglement, de leur endurcissement. « Leurs entendements ont été endurcis.... Lorsque Moïse leur est lu, un voile reste sur leur cœur. » Satan les tient dans ses chaînes. — Au lieu de se voir *rétablis dans leur terre*, leur maison est laissée déserte, leur pays est désolé; ils sont toujours, depuis dix-huit siècles, errants dans le désert des peuples, et Jérusalem est toujours foulée aux pieds par les Gentils. — Ils n'ont pas davantage trouvé le *repos*; le sabbat, ce signe entre l'Éternel et eux, leur a été ôté. « La Judée a été emmenée captive, tant elle est affligée, et tant est grande sa servitude, elle demeure maintenant parmi les nations, et ne trouve point de repos » (Lament. I. 3). L'Éternel l'a dit et l'a fait : « Je ferai cesser toute sa joie, ses fêtes, ses nouvelles lunes, ses sabbats et toutes ses solennités. Et je gâterai ses vigno-

bles et ses figuiers.... et je les réduirai en forêt.» (Osée II, 11, 12).

Ainsi les Juifs ont perdu pour un temps tous les privilèges que promettait le Jubilé ¹; ils ont été mis de côté, rejetés jusqu'à ce que l'indignation soit passée. Alors l'Église est intervenue. Dieu a visité les nations et les visite encore, afin d'en tirer un peuple pour son nom. L'Église, corps de Christ, de ses os et de sa chair, est bénie en Christ de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes. Coupée de l'olivier sauvage selon la nature, et entée sur l'olivier franc à la place des branches qui ont été retranchées, elle est devenue participante de la racine et de la graisse de l'olivier; et par conséquent elle a droit, mais dans un sens infiniment supérieur, spirituel et céleste, à toutes les grâces que les types de la loi ou les promesses de Dieu garantissent aux enfants d'Israël, qui en jouiront un jour quand la plénitude des nations étant entrée, l'Église ne sera plus sur la terre.

C'est de cette manière que nous tous, croyants,

¹ L'arc de triomphe, érigé à Rome pour célébrer la victoire de Titus sur les Juifs, subsiste encore et, selon toute probabilité, subsistera jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis, redisant d'âge en âge l'opprobre d'Israël et son assujettissement aux Gentils. En témoignage de quoi, sont sculptées sur ce trophée les principales dépouilles enlevées par le vainqueur au temple de Jérusalem; telles que *le chandelier d'or*, représentant jadis Israël comme lumière au milieu des ténèbres; *la table des pains de proposition*, dépouillée de ses pains, vu que les douze tribus qu'ils figuraient, sont dispersées; et enfin les *deux trompettes d'argent*, dont on sonnait jadis dans les jours de réjouissance du peuple, et aussi pour annoncer le Jubilé. Ces objets, qui faisaient un jour la gloire des enfants de Jacob, n'existent plus qu'en effigie, sur ce monument de l'orgueil de leurs oppresseurs Gentils. Preuve frappante de l'*I-Cabod* prononcé sur eux, et de leur privation de Jubilé.

membres du corps de Christ, nous participons aux bénédictions signalées dans l'institution de l'année du Jubilé, comme nous allons maintenant le faire voir.

Quels étaient, en Israël, les individus que réjouissait le plus le son de la trompette, annonçant le commencement de l'année agréable au Seigneur? Évidemment, c'étaient les pauvres, les infortunés, les débiteurs insolvables; ceux qui, dans leur misère, avaient dû se vendre à leurs frères, dont ils étaient les esclaves, ou qui avaient été expropriés de leurs maisons et de leurs biens; tous ceux qui gémissaient accablés de peine et de travaux, consumés de jour par le hâle, et de nuit par la gelée, et voyant le sommeil fuir de devant leurs yeux. Quel bonheur, quels transports d'allégresse ne devaient pas leur causer ces joyeux sons, qui leur annonçaient la délivrance et la fin de leurs peines! Eh bien! c'est aux pauvres aussi que la bonne nouvelle est prêchée; ce sont les malheureux pécheurs, perdus et enfants de colère par nature, que Jésus est venu chercher et sauver. — L'Église de Jésus-Christ se recrute peu à peu comme celle de David : « Tous ceux qui étaient mal dans leurs affaires, et qui avaient des créanciers dont ils étaient tourmentés, et qui avaient le cœur plein d'amertume s'assemblèrent vers lui, et il fut leur chef » (1 Sam. XXII, 2).

Ah! c'était un beau jour pour les malheureux chargés de dettes, que celui où résonnait dans tout le pays la trompette de jubilation : c'était pour eux comme une quittance générale que Dieu leur donnait; c'était la déclaration que tous les titres contre eux étaient déchirés, annulés, anéantis. Le matin, ils étaient des débiteurs insolvables; le soir, ils ne devaient plus

rien ; leur dette était censée payée , elle était *remise*. Il est vrai que ce n'est qu'à l'occasion de l'année du relâche qu'il est parlé de l'extinction des dettes, comme d'un des privilèges qui la caractérisaient. Mais si l'on se souvient que le Jubilé n'était que la continuation, la plénitude et la perfection d'une année de relâche, on comprendra que tout ce qui avait lieu en grâce dans cette dernière année, devait, par conséquent, avoir lieu aussi dans celle du Jubilé. D'ailleurs nous nous occupons ici de ces deux années bénies. Eh bien ! nous le répétons, oh ! quelle joie, quel bonheur pour les pauvres débiteurs en entendant le son de la trompette de réjouissance !

Mais que sont cette joie et ce bonheur en comparaison du bonheur et de la joie, qui inonde l'âme d'un pauvre pécheur, prêtant l'oreille avec foi au son doux et subtil de la grâce, à la voix de Jésus qui lui dit : « Tes péchés te sont pardonnés ; va-t'en en paix ! » — On le sait, les péchés sont souvent représentés comme des dettes ; notre créancier, c'était la justice de Dieu, qui avait le droit de nous demander jusqu'au dernier quadrain. Et par nature nous sommes tous des débiteurs insolubles ; bien loin de pouvoir, en quoi que ce soit, diminuer cette dette immense, l'homme ne fait que l'augmenter chaque jour et à chaque instant du jour. Aussi que serions-nous devenus si Dieu n'avait eu compassion de nous ; si Dieu, dans son grand amour, ne nous avait donné son Fils qui a payé pour nous, qui s'est offert en rançon pour nous ?

C'est « en Lui que nous avons le rachat par le moyen de son sang, le pardon (*la rémission*¹) des

¹ ἀφεσις proprement *rémission, acquittement, libération*. (V. p. 21, n. 1.) A cet égard, nous dirons encore qu'un résidu juif comprenait

offenses, selon la richesse de sa grâce. » Nous avons affaire à un maître compatissant qui nous a remis gratuitement toute notre dette (Matth, XVIII, 27). La mort de Jésus a été, en quelque sorte, le paiement de cette dette; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui; il s'en est volontairement chargé, et c'est pour cela qu'il a goûté la mort et passé par la prison du sépulcre. Et la résurrection de Jésus a été comme la quittance que Dieu a publiquement donnée, témoignant que notre dette était pleinement acquittée. Quand un débiteur sort de prison, c'est une preuve qu'il a satisfait son créancier; à plus forte raison quand il en sort glorieux. Ainsi Jésus, qui s'était constitué débiteur à notre place, a pleinement satisfait la justice de Dieu qui l'a ressuscité et glorifié.

« Tous les prophètes lui rendent témoignage, que tout homme qui croit en lui reçoit le pardon des péchés par son nom. Sachez donc, hommes frères, que par lui le pardon des péchés vous est annoncé, et que quiconque croit, est justifié par lui de toutes les

probablement dans un autre sens que nous, cette demande de la prière du Seigneur : » *Remets-nous nos dettes, comme nous les remettons nous-mêmes à nos débiteurs* » (Matth. VI, 12,), ou comme dans Luc XI, 4 : « *Remets-nous* (même verbe ἄφεσις qu'en Matth. VI) *nos péchés, car nous aussi, nous remettons les dettes à quiconque nous doit.* » Ce motif (*car*) faisait allusion à un fait positif; chaque septième année, tout Juif fidèle était tenu de *remettre les dettes* à tous ses débiteurs. Que ceux à qui Jésus parlait constituassent alors un résidu de disciples juifs et non pas l'Église, c'est ce qu'il est bien facile de prouver. Sans vouloir ici traiter ce sujet, je me bornerai à rappeler ces paroles que, plus tard, le Seigneur adressait à Pierre après la confession de celui-ci : « *Sur cette pierre j'édifierai mon Église.* » Elles montrent suffisamment que l'Église était à venir et n'avait pas encore reçu l'existence. (Voir dans les *Études Scripturaires* N° 2, la note au bas de la page 8).

choses dont vous n'aviez pu être justifiés par la loi de Moïse » (Act. X, 43; XIII, 38, 39). C'est ainsi que les Apôtres prêchaient aux Juifs le Jubilé évangélique. Et maintenant c'est à nous aussi que s'adressent ces paroles : « Vous qui étiez morts dans vos offenses, et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a fait vivre ensemble avec lui, *vous ayant fait grâce de toutes vos offenses; ayant effacé l'acte écrit qui était contre nous*, par les ordonnances, et qui nous était contraire, *et il l'a annulé, l'ayant cloué à la croix* (Coloss. II. 13, 14.

Voilà, pour nous, actuellement, la trompette du Jubilé; voilà la bonne nouvelle qui a réjoui nos cœurs d'une joie ineffable et glorieuse, quand il nous a été donné de la recevoir et de la croire. Et, on le voit, cette bonne nouvelle, cette *rémission*, ce pardon gratuit et complet, se rattache intimément à l'œuvre parfaite de notre Souverain Sacrificateur; elle en dépend, elle en découle, ainsi que toutes les autres bénédictions dont nous avons à parler encore; de la même manière que le Jubilé juif procédait du jour des Expiations.

Le Jubilé ouvrait encore une source de grande joie à une autre classe de malheureux, savoir à tous ceux qui, par excès de misère, s'étaient vus dans la dure nécessité de se vendre à leurs frères ou à l'étranger (vers. 39 à 55). « Quand ton frère sera devenu pauvre auprès de toi, et qu'il se sera vendu à toi,.... il te servira jusqu'à l'année du Jubilé. Alors il sortira de chez toi avec ses enfants; il s'en retournera dans sa famille »... Sans doute, Dieu ne voulait pas qu'un Israélite fût traité comme un esclave par un autre Israélite. Sans doute, il ne voulait pas qu'un étranger dominât rigoureusement sur un fils d'Abraham; et,

de plus, il y avait droit de rachat pour l'esclave, au cas où un de ses proches parents pût et voulût le racheter ou que lui-même en eût les moyens (vers. 47-50). « Car, dit l'Éternel, ils sont *mes serviteurs*, que j'ai retirés du pays d'Égypte; c'est pourquoi ils ne seront point vendus comme on vend les esclaves¹. » — Malgré ces précautions de la bonté compatissante de Dieu, il n'en restait pas moins certain qu'elle était bien cruelle et amère, la position de ces pauvres qui ne s'appartenaient plus à eux-mêmes, qui ne pouvaient disposer ni de leur temps, ni de leurs forces pour eux et pour leurs familles. — Aussi avec quelle ardeur ne soupiraient-ils pas après l'heureuse journée qui devait ramener l'année de la délivrance! et avec quels transports d'allégresse n'accueillaient-ils pas les sons de la trompette qui publiait la liberté dans le pays à tous ses habitants, qui leur permettait de dire à leurs maîtres : « Nous voilà affranchis et libres comme vous; vous n'avez plus de domination sur nous : nous rentrons dans la pleine jouissance de nos droits. Dieu l'a déclaré; la trompette sacrée le proclame de sa part. »

Eh bien! quels que pussent être les transports de joie d'un pauvre Israélite, affranchi de la servitude par l'introduction du Jubilé, ils étaient peu de chose comparés à ceux qui remplissent ou qui devraient remplir le cœur d'un malheureux pécheur, affranchi par la grâce d'un joug bien autrement pesant, ignominieux et odieux. En effet, nous étions tous, par

¹ Ces mots rappelleront probablement à plus d'un lecteur les versets 22 et 23 de 1 Corinth. VII : « L'esclave appelé en notre Seigneur est un affranchi du Seigneur; pareillement aussi l'homme libre appelé est un esclave de Christ. Vous avez été achetés à prix; ne devenez pas esclaves des hommes. »

nature, les pauvres esclaves du péché, de Satan et de la mort. — Car, dit la Parole, « on est asservi à celui par lequel on est subjugué. » Et « tout homme qui pratique le péché est esclave du péché. » « Ne savez-vous pas que si vous vous présentez à quelqu'un comme esclave pour obéir, vous êtes esclave de celui à qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice..... Lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la justice. Quel fruit aviez-vous donc alors ? — Des choses dont maintenant vous avez honte ; car la fin de ces choses, c'est la mort. »

Et n'est-il pas vrai que, nous aussi, « nous étions asservis à diverses convoitises et à diverses voluptés, esclaves de la corruption, marchant selon le train de ce monde, selon le chef de l'autorité de l'air, de l'esprit qui déploie maintenant son efficace dans les fils de la rébellion ? » N'étions-nous pas, nous aussi, du nombre des captifs de l'homme fort, enserrés dans les pièges du Diable, « par lequel nous avons été pris vivants pour faire sa volonté ? » — N'était-ce pas « un esprit de servitude » que celui qui nous animait ; et ne connaissions-nous pas, par une bien triste expérience, l'humiliant esclavage auquel sont condamnés tous ceux qui sont encore dominés par « la crainte de la mort¹, » solde du péché ?

Eh bien ! l'Évangile est encore pour nous la bonne nouvelle, la proclamation de la liberté à tous ces égards. La connaissance de la vérité nous a rendus libres. Le Fils nous ayant affranchis, nous sommes réellement libres. Nous sommes les enfants de la

¹ 2 Pier. II, 19 ; Jean VIII, 34 ; Rom. VI, 16, 20, 21 ; Tite III, 3 ; Éphes. II, 2 ; 2 Tim. II, 26 ; Hébr. II, 15.

femme libre. C'est un Esprit d'adoption que nous avons reçu ; or là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté, en sorte que tu n'es plus esclave, mais fils. « Tenez-vous donc fermes à la liberté, par laquelle Christ vous a rendus libres, et ne soyez pas de nouveau retenus au joug de l'esclavage. » « Ayant été rendus libres du péché, vous avez été asservis à la justice.... asservis à Dieu. » Oui, « la loi de l'Esprit de la vie qui est dans le Christ Jésus, nous a affranchis de la loi du péché et de la mort. » « Le péché n'a plus *domination* sur nous, car nous sommes sous la grâce. » — Jésus, Celui qui est plus fort que l'homme fort, est survenu et l'ayant vaincu, il lui a enlevé toute son armure et a fait le partage de ses dépouilles. Il a délivré les captifs de ce tyran. Étant monté en haut, il a emmené captive la captivité. « Ayant dépouillé les principautés et les autorités, il les a produites ouvertement en spectacle, *ayant triomphé d'elles* en la croix. » Il a vaincu le monde et son prince. Par sa mort, il a rendu impuissant celui qui a le pouvoir de la mort, e'est-à-dire le Diable, et il a délivré ceux qui, par la crainte de la mort, méritaient toute leur vie l'esclavage. — Bien loin de craindre encore ce Roi des épouvantements, chacun de nous peut dire avec Paul : « Pour moi, vivre c'est Christ, et mourir est un gain.... Mon désir est de m'en aller et d'être avec le Christ, car c'est beaucoup meilleur. » « O mort ! où est ton aiguillon ? où est, lieu invisible ! ta victoire ?.... Grâce à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ¹ ! »

¹ Jean VIII, 32, 36 ; 2 Corinth. III, 17 ; Gal. IV, 7, 31 ; V, 1 ; Rom. VI, 14, 18, 22 ; VIII, 2 ; Éphés. IV, 8 ; Coloss. II, 15. Jean XVI, 33 ; Hébr. II, 14 ; Phil. I, 21, 23 ; 1 Cor. XV, 55, 57.

Une troisième classe d'infortunés dont la trompette de jubilation réjouissait les cœurs, se composait de tous ceux que la pauvreté avait contraints de vendre leurs maisons et leurs terres. Dès que le Jubilé commençait, ils rentraient de plein droit en possession de leurs propriétés aliénées¹. « Ce vous sera l'année du Jubilé, et vous retournerez chacun en sa possession, et chacun en sa famille² » (vers, 10, 13). — Quel bonheur pour ces pauvres dépossédés ! ils peuvent aller avec assurance aux créanciers qui leur ont succédé dans la jouissance de leurs champs ou de leurs demeures — et leur dire : « C'est assez — maintenant ces biens nous appartiennent de nouveau. La trompette l'a proclamé; Dieu l'a dit. » Quelle douceur pour eux que de se retrouver possesseurs de ces lieux, qui leur rappellent tant d'heureux souvenirs; de ces maisons où s'est écoulée leur enfance au milieu de

¹ Il n'y avait d'exception que pour les maisons des Israélites, non-lévites, placées dans des villes fermées de murailles. Si ces maisons n'étaient pas rachetées dans l'année accomplie, elles demeureraient à l'acheteur absolument; vers. 29, 30. C'est-à-dire probablement, que ce qui était tout spécialement l'ouvrage de l'homme, pouvait bien être aliéné, Dieu ne garantissant la possession que de *la terre*, et des campagnes dont les villages étaient censés faire partie. Tout ce qui est *racheté* par le Seigneur subsistera; tout ce qui est de l'homme sera consumé. Quant aux maisons des Lévites, même dans les villes, elles ne pouvaient pas être aliénées, parce qu'elles étaient *un don de Dieu* à leur égard (Rom. XI, 29). Barnabas, lévite, en vendant son champ, montrait que *ses possessions* étaient maintenant ailleurs qu'ici-bas, (Act. IV, 36, 37).

² Et c'était encore là *le rétablissement de toutes choses*, car chacun rentrant dans sa possession, à chaque Jubilé, la terre de Canaan se trouvait ainsi de nouveau répartie entre les familles d'Israël, comme elle l'avait été dans l'origine par Josué.

leur famille ! Quelle joie pour eux qui recouvrent ainsi gratuitement tout ce qu'ils avaient perdu !

Mais encore ici, que pouvait être cette joie auprès de celle que nos cœurs éprouvent à la pensée et dans la conviction de tout ce que l'œuvre de Christ nous fait recouvrer ? — L'homme, comme on l'a dit, est *un roi dépossédé*. Le Diable l'a dépouillé des privilèges qu'il possédait; le péché a effacé en lui l'image de son Créateur, l'a banni d'Éden, de la présence de Dieu. Maintenant, par nature, il n'y a point de différence entre les hommes, puisque tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu (Rom. III, 23). Dans l'histoire solennelle de la passion du Sauveur, où même les paroles des adversaires du Fils de l'homme semblent se ressentir de l'excessive gravité du moment, ou sont suggérées par l'Esprit de Dieu soit pour accomplir les Écritures soit pour exprimer, à l'insu de ceux qui les prononçaient, d'importantes vérités, l'impie Caïphe prophétisa, et Pilate, le païen, l'indifférent, le profane Pilate *prophétisa* de même, lorsqu'il dit : « Voici l'homme. » Pilate avait pris Jésus, et l'avait fait battre de verges. Et les soldats ayant tressé une couronne d'épines, la lui avaient mise sur la tête et l'avaient revêtu d'un vêtement de pourpre. C'est dans cet état, que Pilate présente Jésus aux Juifs et qu'il leur dit : « Voici l'homme ! » Oui, c'était bien là « l'homme, » ô Pilate ! — Jésus, le Saint de Dieu, était là comme le représentant des pécheurs, offrant à tous les regards l'image de ce que *l'homme* était devenu par le péché.

Voilà, en effet, ce qu'est maintenant la royauté primitive de l'homme. Sa couronne est une couronne d'épines; le manteau royal qu'il porte encore est un vêtement dérisoire qui, comme celui de Jésus, recou-

vre des épaules meurtries et saignantes. Son sceptre n'est plus qu'un sceptre de roseau! Gloire, dignité, excellence morale, il a tout perdu par la connaissance du bien et du mal.

Mais, en Jésus mort et ressuscité pour nous, nous recouvrons tous ces biens, ou plutôt des biens infiniment plus précieux et que personne ne peut plus nous ravir. Le nouvel homme, dont nous sommes revêtus en Christ, *est créé selon Dieu* dans la justice et la sainteté de la vérité; il se renouvelle pour la connaissance, selon l'image de Celui qui le créa. « Si quelqu'un est dans le Christ, c'est *une nouvelle création*. » Nous qui autrefois étions loin, nous avons été rapprochés par le sang du Christ; nous avons, par Christ, accès auprès du Père en un seul Esprit. En Jésus, nous sommes déjà glorifiés; il nous a faits *rois* aussi bien que sacrificateurs à son Dieu et Père. Participants de la vocation céleste, nous avons notre droit de bourgeoisie dans les cieux. C'est là qu'est notre patrie, et nous nous en approchons tous les jours, en traversant ce monde comme des étrangers et des voyageurs. C'est là qu'est notre héritage, incorruptible, sans souillure, inflétrissable, *conservé* dans les cieux pour nous, qui, par la puissance de Dieu, *sommes gardés* par le moyen de la foi, pour le salut prêt à être révélé dans le dernier temps. Aussi chacun de nous, Chrétiens, a-t-il le privilège de pouvoir s'écrier comme l'apôtre des Gentils : « Je suis persuadé que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni puissances, ni choses présentes, ni choses à venir, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu dans le Christ, Jésus notre Seigneur¹. »

¹ Éphes. IV, 24; Coloss. III, 10; 2 Cor. V, 17; Éphes. II, 13,

Cependant les terres et les maisons pouvaient être recouvrées avant le Jubilé, si le vendeur avait quelque proche parent, *ayant droit de rachat* qui pût et voulût racheter la chose vendue par son frère, ou si celui-ci trouvait *de soi-même* suffisamment de quoi faire le rachat de ce qu'il avait vendu (vers. 25-27). Il en était de même, comme nous l'avons vu, du rachat d'un Hébreu devenu l'esclave de l'étranger (vers. 47-50). C'est là un détail que nous ne pouvons pas passer sous silence, car il met encore sous nos yeux l'œuvre d'amour et de rédemption de Jésus à notre égard. Aucun homme n'était en état de se racheter par soi-même; nul de nous n'aurait jamais trouvé *suffisamment* de quoi faire le rachat de son âme vendue au péché et à Satan. — Nul homme, nul parent de la terre ne pouvait « avec ses richesses racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon; car le rachat de leur âme est trop considérable, » et il n'eût jamais pu se faire¹ par l'homme. Mais Jésus, qui, étant en forme de Dieu, n'a point estimé usurpation d'être égal à Dieu, Jésus a pris la forme de serviteur fait à la ressemblance des hommes. Comme les enfants participent à la chair et au sang, lui aussi semblablement a participé aux mêmes choses. Il s'est fait semblable à nous, sauf le péché; il est devenu notre parent, notre proche parent, et comme tel, il a été, il est le *Racheteur*, le Rédempteur, celui « qui avait le droit de rachat, » droit qu'il a exercé en répandant son sang pour la rançon de son peuple. Il a parfaitement accompli le rôle de notre *Goël*²; il a pu et voulu nous

18; Apoc. I, 6; 1 Pier. I, 4, 5; Rom. VIII, 38, 39.

¹ Ps. XLIX, 7, 8.

² Goël, c'est le mot hébreu, traduit au vers. 25 et 26, par

racheter de la main de l'étranger et nous rendre infiniment au delà de tout ce que le péché avait fait perdre à notre premier père. Il nous a acquis un rachat éternel, et cela *avant le Jubilé*. A lui la gloire et la louange!

Enfin, tous les pauvres, en général, avaient sujet de se réjouir de l'approche et de l'arrivée du Jubilé, comme, au reste, de l'année sabbatique; car, en ces années, il y avait à la fois pour eux, abondance de provisions et repos. Point de récoltes: tout le produit des champs, des vignes, des oliviers appartenait à tous également, aux indigents tout aussi bien qu'aux riches propriétaires — et même l'un des buts clairement indiqués de ces institutions, était, comme nous l'avons déjà dit: « afin que les pauvres de ton peuple en mangent » (Exod. XXIII, 11). Et d'un autre côté, repos entier, du moins, quant à tous les travaux de l'agriculture, car on ne labourait, on ne semait pas plus qu'on ne récoltait. « Tu donneras du relâche à la terre et tu la laisseras reposer. » C'était pour les pauvres hébreux la réalisation de cette parole des Proverbes (X, 22): « La bénédiction de l'Éternel est celle qui enrichit, et il n'y ajoute aucun travail. »

Eh bien! voilà encore des bénédictions dont nous

« celui qui a le droit de rachat. » — Il y aurait toute une étude à faire sur le Goël. Nous nous bornons à dire ici, que dans la traduction de Martin, il est tour à tour: « celui qui garantit, Gen. XLVIII, 16; Ps. CIII, 4; celui qui a le droit de retrait lignager, Nomb. V, 8; Ruth (9 fois); celui qui a le droit de venger (le sang), ou de faire la vengeance (du sang), Nomb. XXXV, 12, 19, 21, 24, 25, 27; Deut. XIX, 6, 12; Jos. XX, 3, 5, 9; le garant (du sang), 2 Sam. XIV, 11; un garant, Prov. XXIII, 11; un parent, 1 Rois XVI, 11; celui qui délivrait, Ps. LXXVIII, 35; ton défenseur, És. XLI, 14; et enfin le Rédempteur, Job XIX, 25; Ps. XIX, 14; És. XLIII, 14; XLIV, 6, 24; XLVII, 4; XLVIII, 17; XLIX, 7, 26; LIV, 5, 8; LIX, 20; LX, 16; LXIII, 16; Jérém. L, 34.

jouissons spirituellement par la foi en Jésus. Il y a, en Lui, abondance de provisions pour les âmes des *pauvres* qui croient en son Nom. Ceux qui ont faim et soif de la justice sont rassasiés. « Je suis, » dit-il, « le pain de la vie; qui vient à moi, n'aura jamais faim, et qui croit en moi, n'aura jamais soif. » Il dit encore : « Je suis la porte; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; et il entrera, et sortira, et trouvera de la pâture..... Je suis venu afin que mes brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance. » Dieu a établi Jésus l'héritier de toutes choses — toute gloire lui a été donnée. Et il veut tout partager avec l'Église, son Épouse, sa co-héritière. « Nous avons tous reçu de sa plénitude et grâce pour grâce, » et maintenant le Saint-Esprit nous déclare que toutes choses sont à nous, soit les ouvriers du Seigneur, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir. Oui, « toutes choses sont à vous, et vous à Christ, et Christ à Dieu. » — En Lui aussi nos âmes trouvent le repos et la paix; en Lui dont la voix d'amour appelle encore les pauvres pécheurs, en leur disant : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos..... Soyez instruits par moi.... et vous trouverez du repos pour vos âmes. » « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. » Nous avons la paix auprès de Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ; la paix de Dieu pour garder nos cœurs et nos pensées dans le Christ Jésus, et le Dieu de la paix qui écrasera bientôt Satan sous nos pieds, et qui, en attendant, peut nous sanctifier entièrement et nous garder sans reproche à l'arrivée de notre Seigneur Jésus-Christ. — Nous avons donc tout sujet de nous écrier : « L'Éternel est mon berger, je n'aurai point

de disette. Mon âme, retourne en ton repos, car l'Éternel t'a fait du bien¹. »

Maintenant je m'adresse à vous, mon cher lecteur. Si, comme j'aime à l'espérer, vous êtes un enfant de Dieu par la foi en Jésus, vous connaissez par une précieuse expérience toutes les grâces que je viens de rappeler. Vous savez et vous croyez que vos péchés vous sont pardonnés; vous appréciez, en quelque mesure, la liberté des fils de Dieu à laquelle vous avez été appelé; vous savez que le ciel est à vous avec la faveur, la bienveillance et tous les trésors de la grâce du Dieu du ciel; vous avez part à toutes les bénédictions dont le Père vous a béni en Christ, et vous savourez, j'espère, avec délices l'ineffable paix de Jésus. Que puis-je vous dire de plus? Rien, si ce n'est: Réjouissez-vous dans le Seigneur; oh! oui, réjouissez-vous toujours en Lui. — Soyez joyeux dans l'espérance — et marchez d'une manière digne de votre vocation; marchez en Christ comme des rachetés, des bourgeois des cieux, des enfants de la lumière et du jour, des affranchis du Seigneur, des témoins de Jésus, des amis de la paix. Autant qu'il est en vous procurez la paix, soyez en paix entre vous et avec tous les hommes et que vos paroles donnent une grâce à ceux qui les entendent. En un mot, glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit, qui appartient à Dieu, car ayant été achetés à prix vous n'êtes plus à vous-mêmes.

Mais si vous étiez encore étranger à Jésus, à la grâce et à la paix de Dieu, je ne pourrais que vous

¹ Jean VI, 33; X, 9, 10; Hébr. I, 2; Jean I, 16; 1 Corinth. III, 22, 23; Matth. XI, 28, 29; Jean XIV, 27; Rom. V, 1; Phil. IV, 7; Rom. XVI, 20; 1 Thess. V, 23; Ps. XXIII, 1; CXVI, 7.

exhorter sérieusement à croire en Jésus-Christ pour être sauvé. Plus d'une fois la trompette évangélique, annonçant le Jubilé des âmes, a retenti à vos oreilles. Plus d'une fois la bonne nouvelle du salut vous a été prêchée sans doute. Ne l'eût-elle pas été auparavant, elle l'est dans ce moment, elle se fait entendre à vous dans ces pages que vous parcourrez. Oh ! prenez donc garde comment vous l'écoutez. Si vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur. Pendant qu'il en est temps, pendant que cet aujourd'hui dure encore, avant le Jubilé final, qui sans cela ne vous apporterait que le jugement et la condamnation, croyez, oh ! croyez à l'Évangile. Que le Dieu de toute grâce vous donne des oreilles pour entendre et vous fasse grâce. Que le Seigneur Jésus, l'ami des pécheurs, prononce sur vous un puissant Ephphatha, afin que vous puissiez entendre sa voix qui vous appelle, et voir s'accomplir pour vous aussi cette déclaration du Sauveur : « Amen, amen, je vous dis que l'heure vient, et qu'elle est maintenant, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue, vivront ! » (Jean V, 25). Le désir de mon cœur pour vous, c'est que vous soyez sauvé. Dieu veuille l'accomplir selon sa puissante grâce en Jésus !

Mais, je le répète, il faut voir dans ce qui précède une application morale plutôt qu'un accomplissement du type du Jubilé. Le temps de cet accomplissement n'est pas encore venu ; c'est Israël, plutôt que l'Église, qui est directement intéressé dans la réalisation de ce magnifique type ; c'est aussi la terre d'Israël, et, dans un sens plus éloigné, la création toute entière.

Le sabbat du septième jour, venant après six jours de travail, comme l'année du repos de la terre succédant à six ans de labeurs, préfiguraient le repos de

Dieu, sans doute, mais aussi une période bénie pour la terre et pour ses habitants, après d'autres périodes de souffrances, de gémissements et de travaux de toute espèce. Or le Jubilé, qui revenait après sept années sabbatiques, après sept fois sept ans, après la perfection de la plénitude ou la plénitude de la perfection, désignait, d'une manière plus frappante encore, cette époque de paix, de bonheur, de liberté et de repos; cette époque que le Saint-Esprit appelle « l'administration (ou l'économie) de la **PLÉNITUDE des temps** » (Ephés. I. 10), et que l'on nomme généralement le *millénium*. — Alors seulement aura lieu la réalisation complète des types qui nous ont occupés, par l'établissement du royaume de Christ et de Dieu sur la terre.

En effet, je rappelle que le Jubilé ne commençait qu'à la fin du jour des Expiations, après que les rôles du souverain sacrificateur et du peuple, en cette journée solennelle, étaient pleinement accomplis ¹. — Or, nous l'avons vu, Israël, par son endurcissement et son impénitence, a méconnu le temps de sa visitation, et a refusé de se convertir. Et, d'un autre côté, Jésus, le grand Souverain Sacrificateur, n'est point encore sorti du véritable sanctuaire pour venir bénir son peuple au nom de Jéhova.

Mais bientôt le long intervalle, sans fêtes, qui succédait à la Pentecôte, prendra fin pour Israël; bientôt commencera pour ce peuple de Dieu l'antitype des fêtes du septième mois. Bientôt ces paroles au-

¹ J'ajoute que ce jour des Expiations s'était répété pendant sept fois sept années, avant que le Jubilé fût proclamé: ce qui indique la plénitude et la perfection de l'expiation faite par Jésus une fois pour toutes.

ront de nouveau, pour les Juifs, un sens actuel, une réalité bénie : « *Sonnez la trompette en la nouvelle lune, en la solennité, pour le jour de notre fête; car c'est un statut à Israël, une ordonnance du Dieu de Jacob.* — Et il arrivera en ce jour-là, qu'on sonnera *de la grande trompette*, et ceux qui s'étaient perdus au pays d'Assyrie, et ceux qui avaient été chassés au pays d'Égypte, reviendront, et se prosterneront devant l'Éternel, en la sainte montagne, à Jérusalem. » — Plus tard encore, (car il s'agit dans ces passages soit de la trompette de rassemblement (Nomb. X, 3) soit de celle du Jubilé) plus tard, « le Fils de l'homme, venant sur les nuées du ciel avec grande puissance et grande gloire, enverra ses anges *avec une grande voix de trompette*; et ils rassembleront ses élus, des quatre vents, depuis l'une des extrémités des cieux jusqu'à l'autre extrémité¹, »

C'est surtout, dans Joël II, que nous voyons le peuple convoqué au son de la trompette, avant le grand jour de l'humiliation et invité à s'y préparer : « *Maintenant donc, dit l'Éternel, retournez-vous jusqu'à moi de tout votre cœur, avec jeûne, avec larmes et lamentation. Et déchirez vos cœurs, et non pas vos vêtements, et retournez à l'Éternel, votre Dieu; car il est miséricordieux et pitoyable, tardif à colère, et abondant en miséricorde, et qui se repent d'avoir affligé. Qui sait si l'Éternel, votre Dieu, ne viendra point à se repentir, et s'il ne laissera point après soi bénédiction, gâteau et aspersion? Sonnez du cor en Sion, sanctifiez le jeûne, publiez l'assemblée solennelle.*

¹ Ps. LXXXI, 3, 4; Ésaïe XXVII, 13; Matth. XXIV, 30, 31. Les *élus* de ce dernier passage sont évidemment les dix tribus d'Israël.

Assemblez le peuple, sanctifiez la congrégation, amassez les anciens, assemblez les enfants, et ceux qui sont à la mamelle; que le nouveau marié sorte de son cabinet, et la nouvelle mariée de sa chambre nuptiale. Que les sacrificateurs qui font le service de l'Éternel pleurent entre le porche et l'autel, et qu'ils disent : Éternel, pardonne à ton peuple, et n'expose point ton héritage à l'opprobre.... » (vers, 12-17).

Le résidu fidèle prête l'oreille à ces exhortations et connaît enfin, par la grâce de son Dieu, la sérieuse réalité, quant à lui, du grand jour des Propitiations. C'est ce que nous voyons dans Zacharie XII, 10-14, où le Seigneur parle ainsi : « Je répandrai sur la maison de David, et sur les habitants de Jérusalem, l'Esprit de grâce et de supplications; et ils regarderont vers moi, qu'ils auront percé; et ils en mèneront deuil, comme quand on mène deuil d'un fils unique; et ils en seront en amertume, comme quand on est en amertume à cause d'un premier-né. En ce jour-là, il y aura un grand deuil à Jérusalem, tel que fut le deuil d'Hadad-Rimmon dans la plaine de Méguiddo¹. Et la terre mènera deuil, chaque famille à part..... » Dès cet instant, « il y aura une source ouverte en faveur de la maison de David, et des habitants de Jérusalem, pour le péché et pour la souillure. » — Israël ou le résidu, ayant affligé son âme devant Dieu, comme l'exigeait la loi relative au jour des Expiations, Jésus achèvera son office de Souverain Sacrificateur selon l'ordre d'Aaron; il sortira du sanctuaire céleste et viendra régner selon l'ordre de Melchisédec; « il sera sacrificateur sur son trône. » « Et l'Éternel sera roi sur toute la terre².

¹ Juges XX, 43, 47; XXI, 13; 2 Chron. XXXV, 22-25.

² Zachar. XIII, 1; VI, 15; XIV, 9.

Alors les enfants d'Israël jouiront, d'une manière parfaite et à certains égards littérale, de toutes les bénédictions préfigurées par le Jubilé, et cela toujours en considération de l'œuvre parfaite de Jésus, Messie, Roi et Sacrificateur. Ainsi, s'agit-il de la *remise des dettes* : ces paroles prophétiques auront leur entier accomplissement : « Consolez, consolez mon peuple, dira votre Dieu. Parlez à Jérusalem selon son cœur, et lui criez que son temps marqué est accompli, *que son iniquité est tenue pour acquittée*, qu'elle a reçu de la main de l'Éternel le double pour tous ses péchés. » « Ils seront miens, a dit l'Éternel des armées, lorsque je mettrai à part mes plus précieux joyaux ; et je leur pardonnerai ainsi que chacun pardonne à son fils qui le sert. » « Je serai apaisé à l'égard de leurs injustices, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités. »

S'agit-il de la délivrance de l'esclavage : « Quant à toi aussi, *à cause du sang de ton alliance, je mettrai tes prisonniers hors de la fosse où il n'y a point d'eau*. Retournez à la forteresse, vous prisonniers qui avez espérance ; même aujourd'hui je t'annonce que je te rendrai le double. » — « Ainsi a dit l'Éternel (à son Christ) : Je t'ai exaucé au temps de la bienveillance, et je t'ai aidé au jour du salut : je te garderai, et je te donnerai pour être l'alliance du peuple, *pour rétablir la terre*, et afin que tu possèdes les héritages désolés : *disant à ceux qui sont garrottés : Sortez ; et à ceux qui sont dans les ténèbres : Montrez-vous....* Le pillage sera-t-il ôté à l'homme puissant ? et les captifs du juste seront-ils délivrés ? Ainsi a dit l'Éternel : Même les captifs pris par l'homme puissant lui seront ôtés, et le pillage de l'homme fort sera enlevé ; car je plaiderai moi-même avec ceux qui plaident contre toi, et je

délivrerai tes enfants.... et toute chair connaîtra que je suis l'Éternel qui te sauve, et ton Rédempteur (Goël), le Puissant de Jacob. » Car « l'année de mes rachetés est venue ¹. »

S'agit-il du bénéfice que le Jubilé apportait aux pauvres *dépossédés*, bénéfice exprimé par ces mots : « Vous retournerez chacun en sa possession, » c'est surtout ici que le type se réalisera vraiment à la lettre. Selon la promesse positive et inconditionnelle faite par l'Éternel à Abraham, la terre de Canaan a été donnée aux enfants d'Abraham en possession perpétuelle (Gen. XIII, 14, 15, etc.). Ils en ont été chassés à cause de leurs infidélités, mais ce n'est que pour un temps. La promesse de Jéhova demeure et bientôt les oracles, annonçant leur réintégration dans leur terre, auront aussi leur accomplissement. Entre une foule de passages sur ce sujet, je ne citerai que les suivants : « Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : Voici, je vais prendre les enfants d'Israël entre les nations parmi lesquelles ils sont allés; je les rassemblerai de toutes parts et *je les ferai rentrer en leur terre.... Et ils habiteront au pays que j'ai donné à Jacob*, mon serviteur, dans lequel vos pères ont habité; ils y habiteront, dis-je, eux et leurs enfants, et les enfants de leurs enfants, à toujours; et David, mon serviteur, sera leur prince à toujours. Et je traiterai avec eux une alliance de paix; et il y aura une alliance éternelle avec eux; *et je les établirai*, et les multiplierai; je mettrai mon sanctuaire au milieu d'eux à toujours... Et je se-

¹ És. XL, 1, 2; Malach. III, 17; Hébr. VIII, 12; Zach. IX, 11, 12; És. XLIX, 8, 9, 24-26; LXIII, 4, « l'année de mes rachetés, » de ceux en faveur de qui j'ai rempli le rôle de *Goël* (racheteur).

rai leur Dieu, et ils seront mon peuple¹. » « Et je ramènerai de la captivité ceux de mon peuple d'Israël qui auront été emmenés captifs, et on rebâtera les villes désertes et on y habitera; ils planteront des vignes, et ils en boiront le vin; ils feront aussi des jardins, et ils en mangeront les fruits. *Je les planterai sur leur terre, et ils ne seront plus arrachés de leur terre, laquelle je leur ai donnée, dit l'Éternel, ton Dieu*². » Dans la renaissance, dit encore Jésus au résidu juif qui l'avait suivi, « *tout homme qui aura laissé maisons, ou frères.... ou champs, à cause de mon nom, recevra le centuple, et héritera de la vie éternelle* » (Matth. XIX, 28, 29).

S'agit-il enfin de l'abondance et du repos, que le Jubilé procurait aux pauvres, c'est encore là ce qu'une foule de prophéties annoncent à Israël pour les derniers temps. — Après les longs siècles de désolation pendant lesquels la terre se sera reposée, en prenant plaisir à ses sabbats, elle sera de nouveau habitée; alors « le désert et le lieu aride se réjouiront, et le lieu solitaire s'égaiera, et fleurira comme une rose : » « Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, que le laboureur atteindra le moissonneur, et que celui qui foule les raisins atteindra celui qui jette la semence; et les montagnes distilleront le moût, et tous les coteaux en découleront. » « Sion, dit le Seigneur, est mon repos à perpétuité; j'y demeurerai, parce que je l'ai chérie. Je bénirai abondamment ses vivres : je

¹ Ézéch. XXXVII, 21-27. En lisant attentivement ce passage, il est facile de voir qu'il n'avait pas rapport au retour de Babylone, car, ici, il s'agit de Juda et d'Éphraïm qui doivent être *une seule nation, n'avoir qu'un roi etc.* vers, 22.

² Amos IX, 14, 15.

« rassasierai de pain ses pauvres. » « L'Éternel a juré par sa droite, et par le bras de sa force.... : Ceux qui auront amassé le froment, le mangeront, et ils loueront l'Éternel; et ceux qui auront recueilli le vin, le boiront dans les parvis de ma sainteté. » « En ces jours-là, Juda sera délivré, et Jérusalem *habitera en assurance*, et c'est ici le nom dont elle sera appelée : L'Éternel, notre justice. » « Tous tes enfants seront enseignés de l'Éternel, et la *paix de tes fils sera abondante*. » « Ceux dont l'Éternel aura payé la rançon, retourneront, et viendront en Sion avec chant de triomphe, et une joie éternelle sera sur leur tête; ils obtiendront la joie et l'allégresse; la douleur et le gémissement s'enfuiront. » « Chacun *se reposera* sous sa vigne et sous son figuier, et il n'y aura personne qui les épouvante; car la bouche de l'Éternel des armées a parlé ¹. »

Toutes ces bénédictions qui attendent Israël se trouvent admirablement résumées dans le chapitre XXXVI d'Ézéchiel, vers. 22 à 38 : « Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : Je ne le fais point à cause de vous, ô maison d'Israël ! mais à cause du nom de ma sainteté, que vous avez profané parmi les nations, au milieu desquelles vous êtes venus. Et je sanctifierai mon grand nom, qui a été profané parmi les nations, et que vous avez profané parmi elles; et les nations sauront que je suis l'Éternel, dit le Seigneur, l'Éternel, quand je serai sanctifié en vous, en leur présence. Je vous retirerai donc d'entre les nations, je vous rassemblerai de tous pays, et je vous ramènerai en votre terre.

¹ És. XXXV, 1; Amos IX, 13; Ps. CXXXII, 14, 15; És. LXII, 8, 9; Jérém. XXIII, 6; És. LIV, 13; XXXV, 10; Mich. IV, 4.

Et je répandrai sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés; je vous nettoierai de toutes vos souillures, et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un nouveau cœur; je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Et je mettrai mon Esprit au dedans de vous; je ferai que vous marcherez dans mes statuts, et que vous garderez mes ordonnances, et les ferez. Et vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos pères; et vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. Je vous délivrerai de toutes vos souillures; j'appellerai le froment, je le multiplierai, et je ne vous enverrai plus la famine; mais je multiplierai le fruit des arbres, et le revenu des champs, afin que vous ne portiez plus l'opprobre de la famine entre les nations. Et vous vous souviendrez de votre mauvaise voie, et de vos actions qui n'étaient pas bonnes; et vous détesterez en vous-mêmes vos iniquités et vos abominations. Je ne le fais point pour l'amour de vous, dit le Seigneur, l'Éternel, afin que vous le sachiez. Soyez honteux et confus à cause de votre voie, ô maison d'Israël! Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : Au jour que je vous aurai purifiés de toutes vos iniquités, je vous ferai habiter dans des villes, et les lieux déserts seront rebâti. Et la terre désolée sera labourée, au lieu qu'elle n'a été que désolation en la présence de tous les passants. Et on dira : Cette terre-ci, qui était désolée, est devenue comme le jardin d'Éden; et ces villes, qui avaient été désertes, désolées et détruites, sont fortifiées et habitées. Et les nations qui seront demeurées de reste autour de vous, sauront que, moi, l'Éternel, j'aurai rebâti les lieux détruits, et planté le pays désolé. Moi, l'Éternel, j'ai parlé, et je le ferai.

Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : Encore serai-je recherché par la maison d'Israël, pour leur faire ceci, savoir, que je multiplie leurs hommes comme un troupeau de brebis. Les villes qui sont désertes seront remplies de troupes d'hommes, tels que sont les troupeaux des bêtes sanctifiées, tels que sont les troupeaux des bêtes qu'on amène à Jérusalem en ses fêtes solennelles; et ils sauront que je suis l'Éternel. »

Telles sont les délivrances, telles les bénédictions qu'apportera avec lui le Rédempteur (le Goël), lorsqu'il « viendra en Sion, vers ceux de Jacob qui se convertissent de leur péché. » Quelle vérité auront alors ces paroles du Psalmiste : « Heureux le peuple qui connaît l'appel de la trompette ! Éternel ! il marche à la clarté de ta face. » — « Jérusalem, loue l'Éternel : Sion, loue ton Dieu.... Car il a béni tes enfants au milieu de toi. C'est lui qui rend paisibles tes contrées, et qui te rassasie de la moëlle du froment ¹ »

Ainsi le Jubilé millénial sera bien réellement pour Israël, par la présence du Seigneur, le temps du rafraîchissement, et aussi celui du rétablissement de toutes les choses dont Dieu a parlé; mais il le sera de même pour toutes les créatures. « Car le vif désir de la création attend la révélation des fils de Dieu (car la création fut soumise à la vanité, non volontairement, mais à cause de celui qui l'y soumit), dans l'espérance que la création elle-même sera aussi *rendue libre de l'esclavage* de la corruption, pour avoir part à la *liberté de la gloire* des enfants de Dieu. Car nous savons que toute la création à la fois soupire et est en travail jusqu'à maintenant ². »

¹ És. LIX, 20; Ps. LXXXIX, 15 (Perret-Gentil). Ps. CXLVII, 12, 14. ² Rom. VIII, 19-22.

Alors prendra fin pour toujours cet immense soupir, incessamment poussé par toutes les créatures, gémissant sous le poids de la malédiction, et souffrant, elles aussi, des conséquences de l'introduction du péché et de la mort dans ce monde. Alors il y aura repos pour la terre, rétablie dans l'état où elle était avant la chute. Alors aussi affranchissement, soulagement, restauration dans leur état primitif, de tous les animaux. Le même Dieu, qui fait cette promesse à Israël : « Voici, je vais créer Jérusalem, pour n'être que joie, et son peuple, pour n'être qu'allégresse, » dit immédiatement avant : « Voici, je m'en vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre; et on ne se souviendra plus des choses précédentes, et elles ne reviendront plus au cœur. » — Alors « le loup demeurera avec l'agneau, et le léopard gîtera avec le chevreau; le veau, et le lionceau, et le bétail qu'on engraisse seront ensemble, et un petit enfant les conduira. La jeune vache paîtra avec l'ourse, leurs petits gîteront ensemble, et le lion mangera du fourrage comme le bœuf. Et l'enfant qui tette s'ébattra sur le trou de l'aspic; et l'enfant qu'on sèvre mettra sa main au trou du basilic. On ne nuira et on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté; parce que la terre aura été remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent¹. »

« Et il arrivera que tous ceux qui seront restés de toutes les nations.... monteront en foule chaque année pour se prosterner devant le Roi, l'Éternel des armées, et pour célébrer la fête des tabernacles. »
 « Les nations des sauvés marcheront à la lumière »

¹ És. LXV, 17, 18; XI, 6-9.

de la sainte cité. Alors on chantera des cantiques tels que ceux-ci qui auront une glorieuse actualité : « L'ÉTERNEL RÈGNE; que la terre s'en égaie, et que plusieurs îles s'en réjouissent..... Les cieux annoncent sa justice, et tous les peuples voient sa gloire. » — « Louez de la terre l'Éternel; louez-le, baleines et tous les abîmes; feu et grêle, neige et vapeur; vent de tourbillon, qui exécutez sa parole; montagnes, et tous coteaux; arbres fruitiers, et tous cédres; bêtes sauvages, et tout bétail; reptiles, et oiseaux qui avez des ailes; rois de la terre, et tous peuples; princes, et tous gouverneurs de la terre; ceux qui sont à la fleur de leur âge, et les vierges aussi, les vieillards, et les jeunes gens : qu'ils louent le nom de l'Éternel; car son nom seul est haut élevé; sa majesté est sur la terre et sur les cieux . Alléluia¹ ! »

Et remarquez-le bien : cette glorieuse délivrance de la création sera la conséquence de l'œuvre de Christ, tout aussi bien que notre rédemption et celle d'Israël. Il est aussi le *Goël* pour la terre. La terre est aussi « la possession que Jésus a acquise » par sa mort; le monde est le champ dans lequel était caché un trésor (l'Église) et Jésus est l'homme qui a vendu tout ce qu'il avait (ou donné sa vie) pour acheter le champ. Bientôt il viendra délivrer son acquisition qui est encore sous le joug de l'adversaire. Bientôt il rompra les sceaux du livre qui contient comme le contrat d'acquisition, ou les titres de l'Agneau Rédempteur à la possession et à l'héritage de toutes choses. Quand tous ces sceaux auront été ouverts, le Jubilé de la création commencera, car le Seigneur entrera dans son règne. (Apocal. V; XI, 15, 17).

¹ Zachar. XIV, 16; Apoc. XXI, 24; Ps, XCVII, 1, 6; CXLVIII, 7-14.

Mais nous aussi, Chrétiens, nous-mêmes qui avons les prémices de l'Esprit, nous-mêmes qui sommes unis à Christ et rendus participants de la nature divine, nous aussi nous soupirons en nous-mêmes, parce que si, par l'homme intérieur, nous appartenons à la nouvelle création, par nos corps nous tenons encore à cette création-ci qui soupire et est en travail. Sans doute, notre vie est cachée avec Christ en Dieu, mais nous n'avons pas encore revêtu l'immortalité. Nous gémissons étant chargés, attendant le moment d'échanger notre maison terrestre, qui est une tente, contre la maison éternelle que nous avons de Dieu dans les cieux, c'est -à-dire contre un corps glorifié. Dès à présent notre droit de bourgeoisie est dans les cieux, mais nous en sommes encore à attendre pour Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera le corps de notre humiliation, pour qu'il soit conforme au corps de sa gloire. — En Jésus, nous avons la rédemption, savoir la rémission de nos péchés, mais nous soupirons après la rédemption de nos corps, toujours misérables, vils, faibles et mortels, et à cet égard nous ne sommes sauvés qu'en espérance. Nous sommes les affranchis du Seigneur, mais toujours exposés aux attaques de l'ennemi, toujours en lutte avec les malices spirituelles dans les lieux célestes; portant en nous l'Esprit de Dieu, sans doute, mais aussi une chair constamment rebelle qui a des désirs contraires à ceux de l'Esprit. Nous sommes du ciel, sans doute, mais vivant encore au milieu d'un monde qui est tout entier plongé dans le mal, d'un monde toujours hostile à la vérité de Dieu, à Jésus qu'il a crucifié, d'un monde qui est déjà jugé. Aussi quoique jouissant par la foi de la paix du Sauveur, ce n'est point ici le lieu de notre repos, et pour nous aussi, cette

terre est un désert aride, altéré et sans eau. Nous avons à rencontrer, en le traversant, des épreuves, des combats, des tribulations de tout genre. « Vous aurez de l'angoisse au monde, » nous a dit Jésus. — Le repos, le bonheur, la gloire sont encore au devant de nous. Eh bien! chers Frères, nous savons qu'il « reste un sabbatisme pour le peuple de Dieu. » La gloire nous est promise par le même Dieu qui nous a fait part de la grâce. Dès à présent, nous sommes adoptés par lui en Jésus-Christ, à la louange de la gloire de sa grâce. Bientôt nous serons à la louange de sa gloire. Bientôt, oui bientôt, l'Église réalisera, mais d'une manière toute céleste, les types de l'année du relâche et du Jubilé.... « Il est juste, devant Dieu.... qu'à vous qui êtes dans la tribulation, *il donne du relâche avec nous, en la révélation du Seigneur Jésus.* Bientôt, grâce à l'œuvre expiatoire de Christ, nous serons revêtus d'un corps glorifié, et introduits par Lui, selon sa promesse, dans la maison du Père où il y a beaucoup de demeures. « Je vais, dit-il, vous préparer une place; et quand je serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis vous soyez aussi. » « Quand le Christ aura été manifesté, lui qui est notre vie, alors nous aussi serons avec lui manifestés en gloire. » Toute gloire appartient à Jésus, mais nous sommes, par adoption et rédemption, devenus ses cohéritiers — et il a dit au Père : « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée¹. »

Ces « très grandes et précieuses promesses » s'ac-

¹ Hébr. IV, 9; Éphés. I, 6, 12; 2 Thess. I, 6, 7; Coloss. III, 4; Jean XIV, 2, 5; XVII, 22.

compliront pour nous au moment où le Seigneur descendra du ciel. Alors les saints qui se sont endormis en Lui ressusciteront à sa voix, et nous, les vivants qui resterons, serons enlevés ensemble avec eux, sur les nuées, à la rencontre du Seigneur en l'air. Et chose remarquable ! de la même manière que le Jubilé était introduit au son de la trompette, c'est aussi au son de la trompette de Dieu, car la trompette sonnera, que les morts en Christ se réveilleront incorruptibles, et que nous serons transmués, en un instant, en un clin d'œil⁴.

Est-ce là, chers Frères, ce que nous attendons tous ? est-ce là pour nous l'avenir, le seul avenir ? — La dernière parole que, dans les Écritures, le Seigneur Jésus adresse à son Église : « Voici, je viens bientôt » — est-elle une précieuse réalité pour nos âmes ? Les derniers mots que, dans les Écritures, le Seigneur Jésus ait mis dans la bouche de son Église : « Oui, viens, Seigneur Jésus ! » sont-ils souvent répétés par nous, comme l'expression sincère du désir de nos cœurs ?

Il est bien important de pouvoir répondre affirmativement à ces questions ; en effet, l'attente du Seigneur Jésus a pour nous l'influence la plus active sur tous les détails de la sanctification pratique. C'est ce que nous désirons faire voir en développant encore deux passages de notre chapitre, les seuls, nous semble-t-il, qui nous restent à traiter pour que le sujet en soit épuisé, du moins selon nos faibles lumières et notre petite mesure d'intelligence.

Versets 14 à 16 : « Si tu fais quelque vente à ton prochain, ou si tu achètes quelque chose de ton pro-

⁴ 1 Thess. IV, 16, 17 ; 1 Cor XV, 52.

chain, que nul de vous ne foule son frère; mais tu achèteras de ton prochain selon le nombre des années après le Jubilé; pareillement on te fera les ventes selon le nombre des années du rapport. Selon qu'il y aura plus d'années, tu augmenteras le prix de ce que tu achètes; et selon qu'il y aura moins d'années, tu le diminueras; car on te vend le nombre des récoltes. »

Cette clause de l'ordonnance est bien facile à concevoir : Chaque Israélite rentrant, au Jubilé, en ses possessions, il est bien évident que ce n'était proprement pas les terres que l'on vendait, mais seulement un nombre de récoltes plus ou moins considérable, selon que le Jubilé était plus ou moins éloigné. Ainsi celui qui vendait son champ deux ans après le Jubilé n'en vendait que *l'usufruit* de 47 ans, ou plutôt de 40 ans, car il fallait retrancher encore les années du repos de la terre, pendant lesquelles il n'y avait point de récoltes. Celui qui vendait sa vigne deux ans avant le Jubilé ne vendait donc qu'une ou deux *vendanges* de cette vigne. Ainsi donc les propriétés foncières variaient de prix, suivant que le Jubilé était plus ou moins rapproché. Plus cette année de rédemption et de rétablissement de toutes choses était éloignée, plus les biens de la terre avaient de valeur; plus, au contraire, elle était proche, et moins toutes les possessions terrestres avaient de valeur. — Eh bien! chers amis, il en a toujours été, il en est toujours ainsi dans l'Église.

Tant que les rachetés de Christ ont gardé la parole de l'attente du Seigneur; tant qu'ils ont réellement cru que « la nuit est fort avancée et que le jour est approché; » tant qu'ils ont pu répéter avec Paul : « Nous *les vivants qui resterons* » à l'arrivée de Jésus;

ant que chacun d'eux a pu dire avec David : « Mon âme attend le Seigneur, plus que les sentinelles n'attendent le matin, plus que les sentinelles n'attendent le matin¹, » leurs affections, déprises des choses d'en bas, se portaient sans effort vers celles du ciel : là étaient leurs biens, leur trésor, leur vie, leur repos, leur gloire, leur cité, leur patrie, leur maison éternelle, celui qu'ils aimaient, et, par conséquent, leurs cœurs, leurs pensées, *leur conversation*. C'étaient des Nazaréens plus nets que la neige, et plus blancs que le lait. Ils marchaient sur la terre, en étrangers et voyageurs, en bourgeois des cieux; n'aimant point le monde ni les choses qui sont dans le monde, mais au contraire montrant par toute leur vie, par leur modération, leur désintéressement, leur sobriété à tous égards, leur esprit toujours content, qu'ils étaient morts au monde. Ils comprenaient d'autant mieux qu'ils la réalisaient chaque jour, cette exhortation de Paul aux saints de Corinthe : « Or je dis ceci, frères, que *le temps se resserre désormais*; afin que même ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point; et ceux qui pleurent, comme ne pleurant pas; et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas; et ceux qui achètent, comme ne possédant pas; et ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas; car la figure de ce monde passe. » Leurs richesses étant au ciel, ils prenaient au sérieux et à la lettre la défense du Seigneur Jésus : « Ne vous amassez point des trésors sur la terre. » Ils n'avaient pas l'idée « d'entasser pour eux-mêmes de la boue épaisse. » Leurs mœurs étaient sans amour de l'argent, étant contents de ce qu'ils avaient. Comme Paul ils pou-

¹ Apoc. III, 10; Rom. XIII, 12; Ps. CXXX, 6.

vaient dire : « Je suis initié, en tout et partout, soit à être rassasié soit à avoir faim, soit à être dans l'abondance soit à être dans l'indigence. Je puis tout dans le Christ qui me fortifie¹. »

Mais dès que les chrétiens ont perdu de vue cette précieuse vérité, dès que les serviteurs ont dit : « Le Seigneur tarde à venir; » dès qu'une science fausement ainsi nommée eut traité d'exaltation l'attente de Jésus et eut enseigné à n'appliquer qu'à la mort les passages si nombreux, relatifs à l'avènement du Christ; dès l'instant où l'on confondit généralement l'arrivée de Jésus dans les nuées pour l'Église, et la venue du Fils de l'homme, avec l'Église et sur la terre, pour le jugement du monde, et qu'en conséquence on mit arbitrairement avant la première l'accomplissement de certains événements que les Écritures disent devoir précéder la seconde; dès l'instant où l'on remplaça l'Évangile du règne que prêchaient Jean, Jésus et les apôtres, par le règne de l'Évangile qui n'est qu'une invention humaine; dès l'instant que l'homme crut pouvoir travailler à l'avancement du règne de *Christ*, comme on le dit, et que l'on rêva la conversion de nations en masse, malgré des déclarations aussi formelles et aussi positives que Lue XVII, 26-30; 2 Tim. III, 1-5, 13; 2 Thess. II, 1-12, etc., etc., alors, tout naturellement, les enfants de Dieu ainsi égarés et mal enseignés attendirent, non plus le Seigneur, mais la réalisation des rêves de leur imagination et de leurs sentiments. Et quel fut le principal résultat moral de cette déviation de la vérité? Hélas! il n'est encore que trop manifeste en tout lieu : n'est-

¹ 1 Cor. VII. 29-31; Matth. VI, 19; Habac. II, 6; Hébr. XIII, 5; Phil. IV, 12, 13;

il pas évident que l'esprit mondain est entré dans l'Église et l'a envahie, à proportion que l'attente de Jésus s'en retirait! Oui, l'Église en cessant de croire à la proximité du retour du Sauveur et par conséquent à celle de l'introduction du Jubilé céleste et glorieux qui l'attend lors même qu'elle ne l'attendrait plus.... l'Église s'est mondanisée; elle s'est placée sous le patronage des grands, des nobles, des riches et des puissants du siècle; elle a méconnu et souillé son nazaréat et s'est enivrée du vin et de la cervoise du monde; elle s'est unie et mélangée avec les ennemis de son Sauveur; elle a cherché à s'établir ici-bas et à y trouver de l'aisance, de l'honneur et du repos. De là chez les saints une marche souvent si relâchée; des pensées, des opinions, un langage, des actes, qui n'ont que trop de rapport avec les actes, le langage, les opinions et les pensées du monde, dont ils devraient être le contraste. Ils n'ont plus voulu être citoyens du ciel seulement; les biens célestes qui *seuls* nous sont promis et assurés en Christ, ne leur ont plus suffi; ils ont recherché leurs propres intérêts plus encore que ceux de Jésus-Christ; on a pu dire d'eux aussi que leurs pensées étaient aux choses de la terre. La vocation céleste a été méconnue et oubliée. Le caractère d'étrangers et voyageurs a été regardé comme une exagération; le sel a perdu sa saveur; l'égoïsme, l'avarice, la mondanité ont ravagé, affaibli et déshonoré, pendant de longs siècles, l'Église de Dieu. Hélas! on ne pouvait plus dire comme aux premiers temps: « Ici est le peuple céleste du Seigneur, la réunion de ceux qui ne sont pas du monde, comme Jésus n'était pas du monde; de ceux qui, à l'exemple de leur Maître, rendent du monde le témoignage que ses œuvres sont mauvaises; — là est le monde, tou-

jours ennemi de Jésus, le monde dont Satan est le dieu. »

Mais malgré toutes les infidélités de l'Épouse du Christ, le cœur de Jésus ne peut pas un instant l'oublier et la délaisser. Si nous ne croyons pas, lui demeure fidèle : il ne peut se renier lui-même. Aussi, par sa patiente grâce, de meilleurs jours semblent luire maintenant pour l'Église. Aujourd'hui plus que jamais peut-être, depuis les temps apostoliques, elle est de nouveau exhortée à se réveiller pour attendre son Seigneur. En tout lieu, Dieu suscite de nombreux témoins de la prochaine apparition de Jésus, cette vérité de toute importance sur laquelle la Parole insiste et revient peut-être plus fréquemment que sur aucune autre. Aujourd'hui plus que jamais, le Saint-Esprit fait répéter de tous côtés : « Considérons la saison où nous sommes, parce que c'est ici l'heure de nous réveiller du sommeil; car maintenant le salut (le vrai Jubilé) est plus près de nous que lorsque nous avons cru. » De toutes parts le cri se fait entendre : « Voici, l'Époux vient, sortez à sa rencontre. » — Qu'est-ce que cela prouve, sinon que le temps est proche! — Veuille le Seigneur, qui agit ainsi en grâce envers ses pauvres et pourtant bienheureux enfants, nous donner de comprendre, du cœur et d'une manière pratique, ces appels qu'il nous adresse, et que l'on voit de plus en plus les saints frères se glorifier dans l'espérance de la gloire de Dieu, vivre comme étant toujours à la veille du jour solennel où la trompette sonnera, pour proclamer l'éternel Jubilé. Alors aussi ils comprendront toujours mieux, en s'y conformant avec bonheur, des exhortations telles que celles-ci : « Cherchez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu;

pensez aux choses d'en haut, et non à celles qui sont sur la terre. »

Mais si l'attente du Seigneur doit détacher nos cœurs des biens, des joies et des vanités d'en bas, elle n'a nullement pour tendance de nous détourner du chemin de l'obéissance et, en particulier, de l'œuvre de la foi et du travail de l'amour soit envers nos frères soit envers nos semblables. Rien n'est plus propre, au contraire, à en renforcer la responsabilité dans nos consciences. C'est ce que nous désirons faire voir en terminant.

Dieu avait bien prévu que la cupidité, l'égoïsme, la paresse ou l'insouciance de méchants Israélites pouvaient se prévaloir, à leur profit, de l'approche de l'Année Sabbatique ou de celle du Jubilé. Il y avait, en effet, moyen de spéculer là-dessus et d'en faire une occasion de gain, ou un moyen de justifier son avarice et sa dureté. On pouvait dire : « L'année de la réhabilitation des pauvres approche ; alors ils connaîtront de nouveau l'abondance ; je puis donc me passer de leur tendre la main et de les secourir : il leur reste si peu de temps à souffrir. D'ailleurs, alors toutes les dettes seront remises : ce serait donc une duperie et une perte pour moi que de leur prêter maintenant ; aussi je m'en garderai bien. Tel ou tel de mes frères est esclave d'un étranger ; je pourrais le racheter, mais voici bientôt le Jubilé qui le rendra libre ; pourquoi donc employerais-je mon argent pour lui épargner un temps si court de servitude ? Attendons tranquillement que la trompette de l'affranchissement sonne : il peut bien se passer de moi ».

Or voici comment Dieu répondait à ces calculs de l'intérêt personnel : « Quand un de tes frères sera pauvre au milieu de toi, en quelque lieu de ta demeure,

dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, tu n'endurciras point ton cœur, et tu ne resserreras point ta main à ton frère, qui sera pauvre. Mais tu ne manqueras pas de lui ouvrir ta main, et de lui prêter sur gages, autant qu'il en aura besoin pour son indigence, dans laquelle il se trouvera. Prends garde à toi, que tu n'aies dans ton cœur quelque méchante pensée, et que tu ne dises : La septième année, qui est l'année de relâche, approche, et que ton œil étant malin contre ton frère pauvre, afin de ne lui rien donner, il ne crie à l'Éternel contre toi, et qu'il n'y ait du péché en toi. Tu ne manqueras point de lui donner, et ton cœur ne lui donnera point à regret¹. »

Et dans notre chapitre, voyez aussi toutes les recommandations, en rapport avec le Jubilé, que Dieu fait à son peuple : « Quand ton frère sera devenu pauvre, et qu'il tendra vers toi ses mains tremblantes, tu le soutiendras; tu soutiendras aussi l'étranger et le forain, afin qu'il vive avec toi. Tu ne prendras point de lui d'usure ni d'intérêt; mais tu craindras ton Dieu, et ton frère vivra avec toi. Tu ne lui donneras point ton argent à usure, ni ne lui donneras de tes vivres à surcroît. Je suis l'Éternel, votre Dieu, qui vous ai retirés du pays d'Égypte, pour vous donner le pays de Canaan, afin de vous être Dieu. Pareillement, quand ton frère sera devenu pauvre auprès de toi, et qu'il se sera vendu à toi², tu ne te serviras point de lui comme on se sert des esclaves; mais il sera chez toi comme serait le mercenaire et l'étran-

¹ Deut. XV, 7—10.

² Comme les deux fils de la pauvre veuve, 2 Rois IV, 1.

ger, et il te servira jusqu'à l'année du Jubilé.... Tu ne domineras point sur lui rigoureusement; mais tu craindras ton Dieu, » (vers. 35—43).

On le voit, la glorieuse perspective du Jubilé ne nous dispense point de nos devoirs actuels, mais au contraire elle nous y encourage et nous y excite. Quelque rapprochée que soit pour nos cœurs cette perspective de « la bienheureuse espérance, et de l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, la grâce de Dieu ne nous instruit pas moins à renoncer à l'impiété et aux désirs mondains, et à vivre dans le présent siècle sagement, justement et pieusement ».

Sans doute, en divers temps, d'impies fanatiques ont su habilement exploiter de téméraires et absurdes prédictions d'une prétendue *fin du monde*, pour s'enrichir aux dépens des foules crédules; mais les enfants de Dieu, dociles aux enseignements de la Parole, seront toujours gardés de pareilles énormités. Rien, plus que la conviction du retour prochain de Jésus, ne les poussera à l'obéissance et à la sainteté : c'est là, ne l'oublions pas, le grand motif, le motif ordinairement présenté par l'Écriture à l'appui des préceptes qu'elle donne aux saints; on peut dire qu'il n'est pas un devoir, pas un détail de la marche de l'enfant de lumière qui ne soit étayé sur ce fait si prochain, si certain, si solennel, si glorieux.

Dira-t-on, par exemple, que l'attente journalière de l'avènement de Jésus nous rendra indifférents aux misères morales ou temporelles de notre prochain? Quant à nous, nous estimons que rien n'est plus capable de nous donner une chrétienne sympathie pour ces misères. En effet, ne pensez-vous pas que Noé, prédicateur de la justice, Noé, averti d'avance des

jugements qui allaient fondre sur le monde des impies, conjurait avec d'autant plus d'ardeur ses contemporains de se convertir et de fuir la colère à venir, en se réfugiant dans l'arche, que le répit des 120 ans accordés par l'Éternel, s'approchait de son terme? Et nous, Bien-aimés, si nous croyons véritablement que le Seigneur est près, et qu'une fois Celui qui maintenant fait obstacle ôté, l'inique sera révélé, en toute séduction d'injustice en ceux qui périssent; l'efficace d'erreur leur sera envoyée pour qu'ils croient le mensonge; le temps de la patience et de la grâce sera passé pour eux; l'apostasie sera à son comble, amenant à sa suite la grande tribulation et le jugement.... oui, si nous croyons vraiment ces choses, dont, nous aussi, nous avons été divinement avertis — ah! je vous le demande, pourrons-nous demeurer indifférents au sort de ceux qui nous entourent? ne serons-nous pas pressés de leur crier de se sauver du milieu de la génération perverse qui va à la perdition, de croire en Jésus afin qu'ils soient rendus dignes d'éviter toutes ces choses qui doivent arriver, et d'être mis au nombre de ceux que Jésus gardera hors de l'heure de la tentation qui doit venir sur toute la terre, pour tenter ceux qui habitent sur la terre? (Apoë. III, 10). Ces convictions ne sont-elles pas puissantes pour pousser chaque racheté de Christ à rendre un fidèle témoignage à la grâce et à la vérité de son Dieu, à porter au devant de lui la parole de la vie; puis aussi pour exciter ceux que *le Seigneur a donnés* comme messagers de la bonne nouvelle à proclamer le salut en Jésus, seul nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes, par lequel ils puissent être sauvés? Et d'un autre côté, n'est-elle pas aussi décourageante que décevante, l'attente d'un

règne *spirituel* de Christ et de la conversion des peuples par le moyen de la prédication de l'Évangile, attente toujours trompée depuis des siècles, toujours plus démentie par les faits, et qui n'en continue pas moins à être le mobile des travaux missionnaires d'un grand nombre de pieux ouvriers du Seigneur ?

Quant aux misères temporelles du prochain, comment serait-il possible que l'espérance de la gloire et de l'apparition de Jésus nous rendit indifférents à leur soulagement : puisque, d'un côté, comme nous l'avons vu, cette espérance détache nos cœurs des biens de la terre, et que, d'un autre, nous savons que le Seigneur se plaira tout particulièrement à reconnaître et à récompenser, en grâce, les œuvres de l'amour. Au reste, ouvrons la Parole et nous verrons comment elle sait rattacher ces œuvres à l'attente de Jésus-Christ.

1 Thessal. III, 12, 13 : « Que le Seigneur vous fasse augmenter et abonder en amour les uns à l'égard des autres et à l'égard de tous.... pour affermir vos cœurs sans reproche dans la sainteté, devant notre Dieu et Père, à l'arrivée de notre Seigneur Jésus-Christ avec tous ses saints. »

Hébr. X, 24, 25 : « Prenons garde les uns aux autres, pour nous exciter à l'amour et aux bonnes œuvres; n'abandonnant pas notre rassemblement entre nous, comme c'est la coutume de quelques-uns, mais nous exhortant, et cela d'autant plus que vous voyez approcher le jour. »

Citons enfin quelques passages, entre beaucoup d'autres, qui prouvent *la tendance pratique* et sanctifiante, en général, de la croyance à la proximité du céleste Jubilé; ils démontreront l'importance majeure que doit avoir cette vérité aux yeux de tout

chrétien qui désire glorifier le Seigneur. — En effet elle nous est présentée comme motif à *l'amour pour Christ*.

1 Corinth. XVI, 22 : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit exécration, *Maranatha*, c'est-à-dire : *Notre Seigneur vient*. »

A la mortification des convoitises charnelles.

Coloss. III, 4, 5 : « Quand le Christ *aura été manifesté*, lui qui est notre vie, alors vous aussi serez avec lui manifestés en gloire. Faites donc mourir vos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, les passions, les mauvais désirs, et l'avarice qui est une idolâtrie. »

A l'obéissance, à la sainteté, en général.

1 Jean II, 28 : « Et maintenant, petits enfants, demeurez en lui; afin que, *lorsqu'il sera manifesté*, nous ayons assurance, et que nous ne soyons pas couverts de honte de par lui, à son arrivée. » — *Ibid.* III, 2, 3 : « Nous savons que, *lorsqu'il aura été manifesté*, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. Et quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur. »

2 Pier. III, 14 : « C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, empressez-vous à être *trouvés par lui* sans tache et sans défaut dans la paix. »

A nous garder des jugements téméraires.

1 Cor. IV, 5 : « Ne jugez de rien avant le temps, *jusqu'à ce que vienne le Seigneur*, etc.

A la vigilance.

Lue XII, 35-37 : « Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées. Et soyez semblables à des hommes qui attendent leur Seigneur, quand il s'en ira des noces; afin que lorsqu'il sera venu, et qu'il aura heurté, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux ces es-

claves-là que le Seigneur, *en arrivant*, trouvera veillant !

Marc XIII, 33-37 : « Voyez, veillez et priez ; car vous ne savez quand est le temps. Comme un homme qui s'en va au loin laisserait sa maison, et donnerait autorité à ses esclaves, et à chacun son œuvre, et commanderait au portier qu'il veillât, veillez donc, car vous ne savez quand vient le maître de la maison, au soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou au matin, de peur qu'*arrivant tout-à-coup*, il ne vous trouve endormis. Or ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez ¹. »

A la patience et au support.

Hébr. X, 36, 37 : « Vous avez besoin de patience, afin qu'après avoir fait la volonté de Dieu, vous remportiez la promesse. Car encore un peu, très-peu de temps, et *Celui qui vient arrivera, et il ne tardera pas.*

Jaç. V, 7, 8 : « Usez donc de patience, frères, *jusqu'à l'arrivée du Seigneur.* Voici, le cultivateur attend le précieux fruit de la terre, usant en cela de patience..... Usez de patience, vous aussi ; affermissez vos cœurs ; *parce que l'arrivée du Seigneur est proche.* »

1 Pier. IV, 12, 13, (conf. 1, Pier. I, 6, 7) : « Bien-aimés, ne trouvez point étrange qu'il y ait au milieu de vous une fournaise pour votre tentation, comme s'il vous arrivait quelque chose d'étrange ; mais, selon que vous participez aux souffrances du Christ,

¹ Ces deux passages ont rapport au retour du Fils de l'homme, et par conséquent ils ne concernent pas directement l'Église ; mais ils sont aussi écrits pour nous quant à leur *application* pratique, qui, dans le dernier surtout, est des plus générales. On sait qu'il en est plusieurs autres dans le même sens.

réjouissez-vous ; afin qu'aussi , *en la révélation de sa gloire* , vous vous réjouissiez avec allégresse.

A la douceur , à la sobriété , à une confiance sans inquiétude.

Philip. IV , 5 , 6 : « Que votre modération soit connue de tous les hommes. *Le Seigneur est près ; — ou : Le Seigneur est près.* Ne vous inquiétez de rien.

1 Pier. I , 13 : « Ayant ceint les reins de votre entendement , et étant sobres , espérez parfaitement dans la grâce qui vous est apportée , *en la révélation de Jésus-Christ.* »

A la fidélité dans le service et dans l'exercice des dons que l'on a reçus du Seigneur pour l'avantage commun.

1 Timoth. VI , 13-15 : « Je te recommande devant le Dieu qui fait vivre toutes choses , et le Christ Jésus qui fit la belle confession devant Ponce-Pilate , de garder le commandement , sans tache , sans reproche , *jusqu'à cette apparition de notre Seigneur Jésus-Christ* , que montrera en ses propres temps le bienheureux et seul Souverain , le Roi de ceux qui régneront , et le Seigneur de ceux qui dominent. » Voir aussi 2 Tim. IV , 1 , 2.

1 Pier. V , 1-4 : « J'exhorte les anciens qui sont parmi vous , moi qui suis ancien avec eux , et témoin des souffrances du Christ , et qui ai aussi communication de la gloire qui doit être révélée ; paisez le troupeau de Dieu qui est parmi vous ; surveillant , non par contrainte , mais de bon gré ; non pour des gains honteux , mais de bon cœur ; non point comme dominant sur les héritages , mais en étant les modèles du troupeau. *Et lorsque le souverain berger aura été manifesté* , vous recevrez la couronne inflétrissable de la gloire. »

Combien de déclarations scripturaires ne pourrions-nous pas citer encore ! S'agit-il du but de Dieu en convertissant à lui les pécheurs, ce but est double : 1° servir le Dieu vivant et véritable ; 2° « attendre des cieux son Fils qu'il a réveillé d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère à venir. » 1 Thess. I ; 9, 10. — S'agit-il de consolations à donner à ceux qui mènent deuil sur des parents qui se sont endormis en Jésus : « Consolez-vous les uns les autres par ces paroles, » dit l'Apôtre. Voyez dans 1 Thess. IV, 13-17 quelles sont ces paroles. — S'agit-il de savoir à qui le Seigneur se manifesterait quand il reviendra, nous lisons qu'il « sera vu une seconde fois sans péché, par ceux qui l'attendent pour le salut » (Hébr. IX, 28). — S'agit-il de la question de savoir jusqu'à quand l'Église doit faire la cène en mémoire de Jésus, il est dit qu'en mangeant ce pain, et en buvant cette coupe, nous annonçons la mort du Seigneur, *jusqu'à ce qu'il vienne*. — S'agit-il de la confiance que nous pouvons et devons avoir en Celui qui nous a aimés, chaque fidèle peut dire, quant à lui-même, comme Paul : « Je sais qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il est puissant pour garder mon dépôt *jusqu'à ce jour-là*. » (2 Tim. I, 12) — et quant à nos frères : « Étant bien persuadé de ceci, que celui qui a commencé en vous une bonne œuvre, l'achèvera *jusqu'au jour de Jésus-Christ* » (Phil. I, 6). Enfin, s'il est une couronne de la justice, dont Paul, près de sceller par la mort son fidèle service, disait : « Le Seigneur, le juste Juge me la rendra *en ce jour-là*, » qui sont ceux qui doivent recevoir avec lui cette distinction spéciale ? « Et non-seulement à moi, ajoute-t-il, mais à tous ceux qui auront aimé son apparition » (2 Tim. IV, 8).

Que pourrais-je ajouter à cette masse de témoignages en faveur de la sérieuse responsabilité, sous laquelle nous sommes de garder la parole de l'attente du Seigneur, et par conséquent de l'attente du vrai Jubilé, sinon cette exhortation de Jésus lui-même à chacun de ceux qui gardent cette parole : « Retiens ce que tu as, afin que nul ne prenne ta couronne » (Apoc. III, 11) ; sinon encore ce vœu de Paul, que j'élève pour nous tous au Père de toute grâce : « Que le Seigneur dirige nos cœurs vers l'amour de Dieu et vers l'attente patiente du Christ ? (2 Thess. III, 5).

Or, à Celui qui peut nous garder exempts de chute, et nous présenter devant sa gloire, sans défaut et dans l'allégresse, à Dieu seul sage, notre Sauveur, gloire et majesté, pouvoir et autorité, et maintenant et pour tous les siècles, Amen !



HYMNE, IMITÉE DE L'ANGLAIS DE SIR EDWARD DENNY.



Au pays d'Israël, le Créateur du monde,
Étranger, pauvre, obscur, vécut jadis ;
Puis ses jours de douleurs, d'amertume profonde,
Il les finit sur la croix des maudits.

O Sion ! quand alors ton Sauveur, plein de grâce,
Avec amour venait à toi des cieux,
Ton cœur impénitent ne vit rien en sa face
Qui le rendit désirable à tes yeux.

Cependant, toujours doux, patient, débonnaire,
 Le saint Martyr poursuivait son chemin ;
 Aussi put-il bien dire, au bout de sa carrière :
 « J'ai consumé toute ma force en vain. »

Mais non — ô Canaan ! Terre toujours chérie !
 La gloire encor sur toi resplendira ;
 Christ que tu rejetas, ton Goël, ton Messie
 Comme ton Roi bientôt apparaîtra.

Il faut que de Jésus l'Épouse bien-aimée,
 Qui doit régner avec Lui dans le ciel,
 A son image soit tout d'abord transformée,
 Puis le Sauveur viendra pour Israël.

Soumis avec amour au règne, à la victoire
 De Jésus-Christ et des célestes saints,
 Tes enfants, ô Sion, messagers de sa gloire,
 La publieront chez les peuples lointains.

Attirés par l'éclat de ta magnificence,
 Vois les Gentils venir en foule à toi ;
 Les îles de la mer trouvent leur jouissance
 A répéter les hymnes de ta foi.

Au doux nom de Jésus, dans les cieus, sur la terre,
 Tous les genoux fléchiront en ce jour ;
 Les sauvés jouiront, dans une paix entière,
 Du long Sabbat de son immense amour.



SE TROUVE AUSSI :

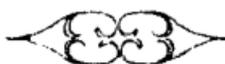
- A PARIS**, chez Joël CHERBULIEZ, 6, Place de l'Oratoire.
A LYON, chez F. TRÉPIER, Port S^t-Clair, 19, maison Tolozan.
A LAUSANNE, chez M^{me} DURET-CORBAZ, rue St-Pierre.
A S^{te}-CROIX, chez Richard SCHERZER.

On peut se procurer aux mêmes adresses :

- ÉTUDES SCRIPTURAIRES**, N^o 1. Lettre sur
2 Cor. XIII, 5, fr. F^o — 15 c.
N^o 2. L'Église et les anges, — 15
N^o 5. Le Vieux Prophète et Coup-d'œil sur Ju-
ges XX. — 20



- OPÉRATIONS DE L'ESPRIT DE DIEU**, par J.
N. Darby. Pau 1850. 1 vol. in-12^o 1 50
ÉTUDES SUR LA PAROLE, par le même; 2^{me}
partie. Montpellier 1850. 1 vol. in-12^o 1 50
COURT, MAIS SÉRIEUX EXAMEN des princi-
pes émis par M. Gaussen, dans son livre de
Daniel le Prophète, par le même. Montpel-
lier 1850. Brochure in-12^o — 50



ÉTUDES
SCRIPTURAIRES.

N° 5. 8 SEPTEMBRE 1854. PRIX : 30 c.

L'APPEL DE DIEU.



GENÈVE,

GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.

—
1854.

L'APPEL DE DIEU.

De nos jours où la profession du christianisme est si générale, il importe tout particulièrement que les chrétiens soient bien pénétrés de la nécessité de réaliser *individuellement l'appel de Dieu*, sans lequel il ne peut y avoir ni fermeté ni persévérance dans la marche chrétienne.

Il est assez facile de faire profession quand la profession est en honneur; mais il n'est jamais facile de marcher par la foi; — il n'est jamais facile d'abandonner les choses présentes, dans l'espérance des « biens à venir ».

Une seule chose peut donner à l'homme la force de poursuivre jusqu'au bout une carrière qui, dans un monde où tout est mauvais, — où tout est en désordre, — est toujours semée d'épreuves et de difficultés, — c'est le principe énergique que l'Apôtre appelle « *la substance des choses qu'on espère, la démonstration de celles qu'on ne voit point* » (Hébr. xi, 1). Il faut que nous soyons bien *persuadés* de la réalité d'une gloire encore à venir — d'une gloire qui est digne de notre attente — d'une gloire qui fera plus que compenser toutes les peines et les fatigues d'un long pèlerinage, avant que nous puissions nous lever du milieu de nos circonstances naturelles et du milieu du mon-

de, « pour poursuivre avec patience notre course dans le combat qui est devant nous. » (Hébr. xii, 1).

L'histoire d'Abraham nous donne un bel exemple de ces principes en action, exemple que fait encore ressortir, par le contraste, le caractère de Lot et celui d'autres personnages qui figurent dans le cours de la narration.

Au chapitre VII^me des Actes des Apôtres nous lisons les paroles suivantes, qui ont un rapport direct avec notre sujet : « Le Dieu de la gloire apparut à notre père Abraham, lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il habitât à Carran ; et il lui dit : Sors de ton pays et de ta parenté, et viens au pays que *je te montrerai* » (versets 2 et 3). Ici, nous voyons poindre les premiers rayons de cette lumière qui attira Abraham hors des ténèbres d'Ur des Chaldéens et qui, resplendissant de temps en temps sur son pénible sentier, donnait chaque fois une nouvelle vigueur à son âme, alors qu'il chemina à la recherche de « la cité qui a des fondements, dont Dieu est l'architecte et l'ouvrier. » « Le Dieu de la gloire, » en révélant son caractère à Abraham, lui fit voir, dans cette lumière, le véritable état des choses à Ur ; ensuite, Il lui donna de recevoir son témoignage relatif à la gloire et à l'héritage à venir : aussi Abram n'hésite pas, mais sur-le-champ il se ceint pour se mettre en route.

Cependant, en comparant avec soin le commencement du 7^me chapitre des Actes, avec le premier verset de notre 12^me chapitre de la Genèse, nous découvrons un principe fort important. Depuis le moment où Dieu apparut à Abram jusqu'à celui où il arrive enfin dans la terre de Canaan, il se passa un événement qui nous présente une sérieuse instruc-

tion. Je veux parler de la mort du père d'Abram ; il est dit en Actes vii, après les paroles que nous en avons déjà citées : « Alors, étant sorti du pays des Chaldéens, il habita à Carran ; et de là, *après la mort de son père*, Dieu le fit émigrer dans cette terre où vous habitez maintenant » (verset 4). Cela nous aide à comprendre la force de l'expression employée en Genèse xii, 1 : « L'Éternel *avait dit* à Abram » etc. De ces deux passages, on peut conclure que, si Taré et sa famille s'étaient mis en chemin, comme cela nous est rapporté en Genèse xi, 31, c'était en conséquence d'une révélation faite par « le Dieu de gloire » à Abram ; mais il ne paraît pas que *Taré* en eût reçu une semblable de la part de Dieu ; car il nous est présenté comme un obstacle plutôt que rien autre pour son fils ; en effet ce ne fut qu'après sa mort, qu'Abram put entrer dans le pays de Canaan, c'est-à-dire parvenir à la destination que Dieu lui-même avait fixée à son voyage.

Eh bien ! cette circonstance quelque peu importante qu'elle puisse paraître à un lecteur superficiel, confirme avec beaucoup de force ce que déjà nous avons avancé, savoir que, à moins que l'appel de Dieu, — ou la révélation procédant « du Dieu de la gloire » — ne soit *personnellement réalisé*, il ne peut y avoir ni persévérance ni fermeté dans la marche chrétienne. Si Taré eût réalisé cette vocation, d'un côté, il n'aurait pas été une entrave pour Abram dans le sentier de la foi, et d'un autre côté, il ne serait pas mort, comme un homme simplement naturel, avant d'atteindre le pays de la promesse. — Plus tard (en Gen. xxiv.), Laban nous offre un exemple tout-à-fait analogue : il savait parfaitement apprécier la valeur de l'or, de l'argent et des bijoux que le servi-

teur d'Abraham avait apportés, mais il n'avait plus ni sens ni cœur, dès qu'il s'agissait d'apprécier *le témoignage* d'Élihézer, relativement aux choses à venir. En d'autres mots, il n'avait point reçu de révélation du « Dieu de la gloire, » et en conséquence il fut et demeura un véritable enfant du monde.

La même vérité nous apparaît encore dans le récit de la conversion de Saul de Tarse. Il n'était pas seul, quand il fut renversé par l'éclat de la lumière qui resplendit du ciel; or ceux qui étaient avec lui « virent bien la lumière, » — ils furent témoins de plusieurs des circonstances extérieures qui contribuèrent à calmer et à convertir le furieux persécuteur; mais, comme il le raconte lui-même, « ils n'entendirent pas la voix de Celui qui *ME* parlait » (Act. xxii, 9). Et c'est là la grande affaire. Il faut que la voix *me* parle — il faut que « le Dieu de la gloire » m'apparaisse, *à moi*, avant que je puisse prendre la position d'étranger et de voyageur dans le monde, et poursuivre avec persévérance la course qui m'est proposée. Ce n'est pas une *foi nationale*, ce n'est pas une *foi de famille*, mais une *foi personnelle* qui fait de nous de vrais témoins de Dieu dans le monde.

Mais quand Abram fut délivré de l'obstacle qui l'arrêtait dans sa marche, ou en d'autres termes quand son père fut mort, il put entrer avec vigueur et décision dans le sentier de la foi, — sentier que « la chair et le sang » n'ont jamais foulé, ne fouleront jamais, — sentier qui, du commencement à la fin, est difficile, pénible, fatigant, et dans lequel Dieu seul peut soutenir l'âme. « Et Abram passa au travers de ce pays jusqu'au lieu de Sichem, jusqu'en la plaine de Moré; et les Cananéens étaient alors dans ce pays-

là. Et l'Éternel apparut à Abram et dit : Je donnerai ce pays à ta postérité. *Et Abram bâtit là un autel à l'Éternel qui lui était apparu* » (Gen. xii, 6, 7). Ici, nous voyons soudain Abram prendre position comme *adorateur*, en présence des Cananéens. L'autel le signale comme un homme qui, ayant été délivré des idoles d'Ur des Chaldéens, avait appris à se prosterner devant le seul vrai Dieu, « qui a fait les cieux et la terre. » Le verset suivant nous donne un autre grand trait du caractère de ce fidèle, savoir *la tente*, dénotant sa qualité d'étranger dans le monde. « Par la foi, il alla habiter dans la terre de la promesse, comme dans une *terre étrangère*, *logeant dans des tentes* avec Isaac et Jacob, *les cohéritiers* de la même promesse, » (Hébr. xi, 9).

Nous aurons plus tard occasion de revenir plus amplement sur ces deux traits importants de la vie d'Abraham ; nous nous contenterons donc, pour le moment, de constater le fait, que la tente et l'autel nous le présentent, de la manière la plus claire, comme un *étranger* et un *adorateur*, qui, par cela-même, était entièrement séparé du train de ce siècle mauvais.

A peine Abram était-il entré dans la carrière, qu'il eut à rencontrer une de ces difficultés qui servent spécialement à éprouver la valeur de la foi, soit quant à sa nature, soit quant à son objet. « La famine était grande au pays. » La famine.... dans le pays même où le Seigneur l'avait appelé et conduit ! Or, quand nous voyons l'épreuve et la douleur, des privations et des difficultés nous attendant sur « le chemin étroit et resserré, » ce n'est certes pas chose facile d'y persévérer, — d'y marcher en avant, et tout particulièrement lorsque nous découvrons, comme le fit A-

bram, qu'en sortant tant soit peu de ce chemin, nous serions entièrement exempts de l'épreuve spéciale qui nous apporte bien des angoisses. Les hommes de ce monde « ne sont point en travail avec les autres hommes, et ils ne sont point battus avec les autres hommes. » Ce qui contribue encore à accroître ce sentiment de trouble et d'anxiété, c'est l'absence totale, pour autant qu'il s'agit de la vue, de tout ce qui pourrait contribuer à confirmer notre espérance. Abram ne possédait pas en Canaan même de quoi poser le pied, — autour de lui la famine sévissait de tous côtés, *excepté en Égypte* : si seulement il pouvait y aller, il serait à son aise et dans l'abondance.

Et cependant l'homme de foi doit demeurer dans le chemin de la simple obéissance. Dieu avait dit : « Sors de ton pays.... et viens au pays que je te montrerai. » Abram peut, il est vrai, découvrir plus tard que l'obéissance à ce commandement exige qu'il habite un pays, où la seule chose qui l'attende, ce semble, c'est la disette. Mais alors même qu'il en serait ainsi, Dieu n'avait nullement modifié le commandement. Non — la parole était simple et précise : « viens au pays que *Je* te montrerai. » Elle devait être aussi vraie et aussi obligatoire pour Abram, quand la famine se faisait sentir autour de lui que quand la paix et l'abondance y régnaient. La disette n'aurait donc pas dû l'engager à quitter le pays, non plus que l'abondance à y demeurer. Les termes qui devaient seuls influencer sur lui étaient : « Je te montrerai. »

Mais Abram s'éloigne de cette terre de Canaan — il succombe, pour un moment, à la pénible tentation ; ses pas dévient vers l'Égypte ; il laisse derrière

lui sa tente et son autel. En Égypte il trouva le soulagement qu'il cherchait et le luxe, — il y échappa, sans doute, à la redoutable épreuve dont il avait souffert « au pays de la promesse; » mais, pendant tout le temps qu'il y fut, il perdit son culte et sa position d'étranger, c'est-à-dire précisément ce que le cœur d'un pèlerin devrait toujours estimer au-dessus de tout le reste ici-bas.

En Égypte, Abram ne trouvait absolument aucune nourriture pour l'homme spirituel; en tant qu'homme naturel, il pouvait y trouver et il y trouva, en effet, l'abondance, mais c'est là tout ce qu'elle pouvait procurer. L'Égypte ne donnait rien à Abram, à moins qu'il ne renonçât à son caractère soit d'étranger soit d'adorateur du vrai Dieu. Il est presque superflu de faire observer qu'il en est toujours absolument de même à l'heure qu'il est. Il y a, dans le monde, une abondance dont notre vieil homme pourrait se repaître à discrétion. Il y a de nombreuses délices « de la chair et de l'entendement, » et de nombreux moyens de satisfaire les désirs du cœur; mais à quoi servent toutes ces choses, dont la jouissance a nécessairement pour effet de nous faire sortir du sentier de la foi — du sentier de la simple obéissance?

La question se pose donc ainsi pour le chrétien : Qu'est-ce que je dois préférer : l'or, l'argent et les troupeaux, — le luxe actuel et l'opulence de l'Égypte, ou la tente et l'autel de la terre promise? Que voudrais-je posséder : les aises charnelles et les voluptés du monde, ou une paisible et sainte marche avec Dieu *ici-bas*, et le bonheur et la gloire dans l'éternité? Nous ne pouvons avoir l'un et l'autre; il faut choisir; car « si *quelqu'un* aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. »

Et si quelqu'un demande : mais pourquoi Abram dut-il rencontrer la famine et l'épreuve dans le pays de la promesse ? Pourquoi n'y trouva-t-il pas une patrie et l'abondance ? la réponse à ces questions se trouve au chap. xiii, 7 : c'est parce que « les Cananéens et les Phérésiens demeuraient au pays. » Ce pays n'était pas encore préparé à devenir la demeure des rachetés de Jéhova. La foi d'Abram avait pu le rendre capable de pénétrer à travers la longue et terrible période qui le séparait de l'accomplissement de la promesse ; mais c'était ce principe même de foi qui faisait de lui « un étranger et un voyageur. » Il pouvait attendre le temps de Dieu et jusque là demeurer sans avoir « même de quoi poser le pied » (Act. vii, 5). Il en doit encore être ainsi maintenant. Le véritable homme de foi ne peut trouver un chez-lui dans le monde, parce que « les Cananéens » y sont. Bientôt il n'en ira plus de même, car « toutes les occasions de chute » seront recueillies et mises hors du royaume, et « les royaumes du monde deviendront les royaumes de notre Seigneur et de son Christ » (Apoc. xi, 15) ; alors la justice prévaudra d'une « mer jusqu'à l'autre mer, et du fleuve aux extrémités de la terre. »

CHAPITRE XIII.

Ce beau chapitre nous montre l'homme de foi restauré, ramené et relevé par la fidélité et la gratuité de Dieu, qui ne laisse jamais ses pauvres enfants s'égarer trop loin à travers champ, ni demeurer trop longtemps dans le chemin de l'infidélité. L'or et l'argent, les troupeaux et les esclaves de l'Égypte ne pouvaient pas longtemps satisfaire Abram ni com-

penser dans son cœur la privation de sa tente et de son autel. C'est pourquoi, une fois encore, dans une nouvelle énergie de foi, il se lève, pour ainsi dire, du milieu de la poussière de l'Égypte et rebrousse chemin vers la terre de la promesse. Heureux réveil! réjouissant relèvement! preuve évidente d'une résolution ferme et sincère de servir le Seigneur. Le navire a beau être ballotté par les vagues et la tempête, l'aiguille aimantée pointe toujours au nord.

Quelques expressions du commencement de ce chapitre confirment pleinement ce que nous avons déjà dit, savoir que, « devant Dieu, » Abram ne gagna rien par son voyage en Égypte. Ainsi, par exemple : « Abram s'en retourna en suivant la route qu'il avait tenue du midi à Béthel, jusqu'au lieu où il avait dressé ses tentes *au commencement*..... au même lieu où était l'autel qu'il y avait bâti *au commencement* » (vers. 3 et 4). Les mots *au commencement*, deux fois répétés, me semblent prouver qu'Abram n'avait fait ni profit véritable ni progrès pendant qu'il était en Égypte, et que tout le temps qu'il y avait passé avait été, en quelque sorte, un temps perdu pour lui. Il y reçut, il est vrai, une salutaire leçon, et il est toujours bon pour nous d'apprendre, même par nos chutes, à nous défier de notre cœur et à redouter les funestes influences du monde. Abram apprit qu'il ne pouvait y avoir ni tente ni autel en Égypte. Ce n'est que la foi qui peut rendre un homme capable d'élever un autel ou de dresser une tente; mais en Égypte tout est vue, la foi n'y a que faire : aussi dès l'instant qu'Abram y mit le pied, il cessa de manifester les véritables fruits de la foi — et ce sont précisément les mêmes motifs qui l'amènèrent, d'un côté

té, à quitter le pays de la promesse, et d'un autre, à abandonner son caractère d'étranger et d'adorateur.

Avec quelle force cela nous rappelle une proposition faite, longtemps après, par un roi d'Égypte à la postérité d'Abraham. « Pharaon appela Aaron et Moïse et leur dit : Allez, sacrifiez à votre Dieu dans ce pays » — (Exod. viii, 25). Et voilà, ce semble, comment l'adversaire a toujours cherché à engager les enfants de Dieu — la sainte semence — à se souiller en sacrifiant à Dieu ou en l'adorant *dans le monde* ; c'est-à-dire, en s'efforçant de concilier leur caractère d'adorateurs de Dieu avec le caractère d'hommes du monde — d'hommes occupant une place dans la société où Christ a été méprisé et rejeté, et par là-même, en professant, autant qu'il est en eux, qu'il n'y a point de différence entre la religion du monde et la religion de Dieu : effrayante illusion, capable de fourvoyer bien des âmes hors du chemin de la vérité et de la sainteté !

Il est bien triste d'entendre parfois des personnes qui devraient mieux connaître la vérité, mais qui prétendent manifester un *esprit large et libéral*, il est bien triste de les entendre parler de la religion du monde dans toutes ses formes variées, comme si tout cela était bon et légitime ; ou comme s'il était complètement indifférent de demeurer en communion avec l'erreur ou non. Oh ! ne nous laissons pas séduire. Le principe de Dieu quant à la séparation est aussi strict, aussi obligatoire de nos jours, qu'il l'était au temps d'Abram ou de Moïse. « Sortez du milieu d'eux, et vous séparez, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, » voilà un ordre qui doit subsister aussi longtemps que ce qui est

impur » subsiste ; et aucune forme extérieure ne pourra jamais changer le caractère — le vrai, l'essentiel caractère de « ce qui est impur, » de manière à le rendre pur.

Moïse n'était pas large et libéral dans le sens que l'on donne à ces mots, car il refusa sans hésiter de paraître approuver la religion du monde. « Il n'est pas à propos de faire ainsi, » telle fut sa réponse. Réponse bien remarquable ! Plût à Dieu qu'il y eût parmi nous beaucoup plus de chrétiens qui, quand on les engage à soutenir ou à justifier la religion du monde, sussent aussi répondre : « Il n'est pas à propos de faire ainsi ! » Abram ne pouvait pas adorer Dieu en Égypte ; ses descendants ne le purent pas davantage.

Mais Abram avait, plus que d'autres, des difficultés à rencontrer. Le sentier, que tout homme de foi est appelé à suivre, passe entre deux dangereux extrêmes. L'un est la tentation de retourner au monde ; l'autre, d'avoir des querelles avec des frères en chemin. Abram venait d'échapper aux effets du premier de ces extrêmes ; nous allons le voir triompher de l'autre.

Dès l'instant qu'Abram est sorti d'Égypte, il nous apparaît d'une façon toute particulière, comme placé sous une nouvelle responsabilité, celle de marcher en bonne harmonie avec son frère. Quand il était en Égypte, cette responsabilité demeurait entièrement dans l'ombre. Les institutions de l'Égypte, ses lois, ses mœurs, son luxe et son bien-être devaient grandement contribuer à effacer de son esprit tout sentiment de ce genre. Toutes ces choses devaient avoir pour effet d'élever autour de chacun des barrières qui tendaient à l'empêcher de se souvenir qu'il

était « le gardien de son frère. » Et il n'en va pas autrement aujourd'hui. — Aussi longtemps que nous demeurons dans le monde — le monde religieux, comme on l'appelle, — nous nous trouvons et croyons complètement affranchis de la tâche difficile d'être « les gardiens de nos frères. » Ceux qui s'efforcent de justifier cette position dans le monde peuvent nier ce fait, mais ils le nient en vain, car l'Écriture et l'expérience le démontrent également. Abram et Lot ne se querellaient pas en Égypte, et un établissement religieux a, au moins, cela pour attirer des sectateurs — et ce n'est pas peu de chose ; je veux dire qu'il prévient en effet des *frottements entre frères* ; et naturellement, là où il n'y a pas de frottements, il ne peut pas y avoir de querelle ni de dispute ; et d'un autre côté, là où des frottements ont lieu, il faut qu'il y ait ou bien assez de grâce pour nous rendre capables de marcher néanmoins dans l'unité d'esprit, ou bien des querelles et des divisions. Mais l'Égypte détruit les ressorts de la grâce en nous sortant de la position de simple dépendance du Seigneur (car la dépendance produit toujours la grâce et le support) — et par là-même, elle nous apprend ou du moins elle tâche de nous faire croire que nous n'avons pas besoin de grâce, en nous introduisant dans une sphère où la responsabilité envers les frères n'est jamais réalisée : ainsi nul besoin à ce sujet ne se fait sentir ; la faiblesse est prise pour de la force, la folie pour de la sagesse.

Quand le chrétien commence sa carrière, il ne rêve que perfection chez ses frères en Christ ; mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il s'est trompé, car nous avons tous nos infirmités, et, comme un Apôtre le dit, « nous bronchons tous en beaucoup de

choses. » Mais comment, demandera peut-être quelqu'un, comment expliquer en Abram et Lot un aussi rapide développement de misères après leur sortie d'Égypte? A cela nous répondons qu'ils étaient maintenant appelés à marcher à la seule lumière et par la seule force d'un principe, sans aucun des états, aucune des barrières de l'Égypte. Ils devaient marcher par la foi, et « la foi déploie son efficace par le moyen de l'amour. »

« Or en ce temps-là, les Cananéens et les Phérésiens demeuraient au pays. » Ce fait seul aurait dû prévenir toute querelle entre des « *Frères*, » parce que les Cananéens ne peuvent rien comprendre aux infirmités des fidèles, et par conséquent ils mettent toutes les chutes de ceux-ci sur le compte de quelque imperfection dans les principes qu'ils professent.

Cependant, dans toute dispute entre frères, il y a faute quelque part. Dans la contestation entre Paul et Barnabas, l'un ou l'autre était en faute; et il n'est pas très-difficile de décider lequel avait tort. Barnabas était d'avis de prendre *son cousin* (comp. Act. xv, 37 et Coloss. iv, 10) avec eux, mais ce cousin s'était précédemment montré peu propre ou au moins peu disposé à « endurer les travaux, comme un bon soldat de Jésus-Christ; » aussi ce ne pouvait pas être avec un œil simple, regardant uniquement à l'œuvre du Seigneur, que Barnabas désirait s'associer Marc pour compagnon. Le Seigneur lui-même décide la question en faveur de Paul, en lui procurant bientôt après un bien-aimé fils et un compagnon d'œuvre, en Timothée, dont il disait qu'il n'avait « personne d'un tel cœur » que lui.

Eh bien! il en est exactement de même dans le cas d'Abram et de Lot. Nous n'hésitons pas un instant à

affirmer que la faute était du côté de Lot, qui nous apparaît comme n'étant pas entièrement affranchi de l'esprit du monde; or quiconque se laisse encore dominer par cet esprit trouvera toujours le chemin de la foi trop étroit pour lui; il en fut ainsi dans ce cas : « ils ne pouvaient demeurer l'un avec l'autre. »

Et si quelqu'un nous demandait quels sont nos motifs pour prononcer que les torts étaient du côté de Lot, — nous répondrions : 1° La conduite subséquente de Lot, et 2° : les voies de Dieu avec Abram, « après que Lot se fut séparé de lui. »

Que fit donc Lot? « *Il éleva ses yeux.* » C'est toujours ainsi que nous agissons quand nous ne sommes pas sous l'efficace immédiate de la foi. Or toutes les fois que nous élevons nos yeux sans une direction du Seigneur, nous sommes sûrs de nous égarer. Je dis : « sans une direction du Seigneur, » parce que nous voyons bientôt après l'Éternel ordonnant à Abram de lever ses yeux; mais c'était là une toute autre chose que dans le cas de Lot, qui ne procédait que d'une sagesse et d'une prévoyance purement humaines. La sagesse et la prévoyance humaines ne nous aideront jamais à faire des progrès comme hommes de foi; mais tout au contraire, la sagesse humaine nous suggérera toujours des expédients qui, si nous les adoptons, nous conduiront à l'opposite du sentier de l'homme de foi. Car Lot, en élevant ses yeux, ne pouvait rien voir au-delà des « choses visibles qui ne sont que pour un temps. » C'était là l'extrême limite de la portée de sa vision. Et les choses sur lesquelles ses regards s'arrêtèrent étaient précisément celles avec lesquelles il s'était familiarisé, pendant son séjour en Égypte; en effet, il est dit v. 10 : « Il vit toute la plaine du Jourdain qui..... était

arrosée partout..... *comme le pays d'Égypte* ». C'est là ce qui détermina son choix et c'est ce qui nous donne lieu de penser que, dans son cœur et dans ses affections, Lot n'avait jamais été réellement détaché de l'Égypte; que jamais encore, à la lumière de choses plus excellentes, il n'avait appris à connaître l'insuffisance et la vanité des trésors de l'Égypte; que jamais encore il n'avait su opposer à ce pays *« la ville qui a des fondements, dont Dieu est l'architecte et l'ouvrier. »* En un mot, Lot *« ayant mis la main à la charrue, »* commençait maintenant *« à regarder en arrière, »* et il montrait par là-même qu'il n'était pas *« propre pour le royaume de Dieu. »*

Quelques mots, dans ce chapitre, sont comme une explication frappante de ce caractère de Lot. On les trouve aux versets 1 et 5 et déjà au verset 4 du chapitre précédent: *« Lot alla avec Abram. »* *« Abram monta d'Égypte..... et Lot avec lui. »* *« Lot qui marchait avec Abram. »* Ces expressions nous dévoilent les causes de l'instabilité subséquente de Lot. Il paraît qu'il marchait *avec Abram* plutôt que *avec Dieu*, et la conséquence en fut que, dès qu'il fut séparé d'Abram, il n'eut plus aucun appui pour le soutenir. Jusqu'alors il s'était comme abrité sous la garde et la direction d'Abram au lieu de se placer directement devant le Seigneur; aussi quand il perdit Abram, il ne tarda pas à s'égarer.

Le moment est aussi venu pour Abram de *« lever ses yeux, »* au commandement de l'Éternel — et combien est différente la scène qui s'offre à sa vue! Tandis que Lot ne pouvait pas dépasser les étroites limites des choses actuelles et visibles, Abram peut promener ses regards sur la longueur et la largeur de l'héritage de Dieu. Il s'élève hardiment sur les ailes

rapides de la foi et va , pour ainsi dire , se perdre dans la gratuité illimitée de Dieu ; tandis que Lot , l'homme qui marche par la vue , va risquer de se perdre dans le gouffre sans fond de la corruption de Sodome.

Avant de quitter ce chapitre , jetons encore un regard sur les circonstances diverses de ces deux hommes qui étaient partis ensemble du même lieu. « Lot éleva ses yeux , » et la perspective sur laquelle ils s'arrêtent était , comme on pouvait s'y attendre , appropriée à ses désirs naturels : « des plaines bien arrosées » qui , quelque belles qu'elles fussent aux regards de l'homme , n'en étaient pas moins , aux yeux du Seigneur , remplies d'une horrible méchanceté. (Comparez les versets 10 et 13). Abram , au contraire , laisse errer ses yeux sur la longueur et la largeur de l'héritage *promis* — il ne voit rien autre , il se borne à contempler le bon pays que Dieu *réserve* à sa postérité , et il prend une position qui est en harmonie avec ce qu'il vient de voir.

Ainsi nous voyons Lot dans l'impie et profane contrée de Sodome ; et Abram — l'étranger et voyageur , avec sa tente et son autel , — va demeurer « dans les plaines de Mamré , qui est en Hébron , » (vers. 18). Nous passons au

CHAPITRE XIV.

Ici , nous avons un récit fort détaillé d'une bataille livrée « par quatre rois contre cinq. » L'on se demande quel rapport peut avoir cette lutte entre des « pots de terre » d'ici-bas , avec l'histoire du peuple de Dieu. Avec Abram , sans doute , elle n'en avait point dans un sens , car il était en dehors de tout cela. *Sa tente* le signalait comme étranger

à toutes ces choses — elle le signalait comme un homme pour qui la bataille de « quatre rois contre cinq » n'avait, par elle-même, aucune espèce d'importance. Et d'un autre côté, son autel le désignait comme un homme dont les désirs et les recherches étaient d'un tout autre caractère, car ils étaient célestes. Sa tente le caractérisait comme étranger sur la terre; son autel, comme étant citoyen du ciel. Heureux Abram! heureux pèlerin! qui pouvait ainsi, de la position élevée qu'il occupait, de la haute tour de la foi, contempler en paix et avec indifférence les champs de bataille d'un monde méchant. Peu importait à Abram que le laurier de la victoire ceignit le front du roi de Sodome ou celui de Kédor-Lahomer, roi d'Hélam : ses vrais biens ne couraient aucun risque de cette querelle, parce qu'il les possédait dans un lieu « où les larrons ne percent ni ne dérobent. »

Mais si c'était l'heureux lot d'Abram d'avoir son trésor et son cœur hors et au-dessus de la portée des guerres, il n'en était pas de même de son frère, hélas! mondanisé. Celui-ci s'était, par son propre choix, placé de telle manière, qu'il se trouvait au milieu même du débat; aussi l'issue de cette bataille était nécessairement pour lui d'une très-grande importance. Si l'enfant de Dieu arrive, de chute en chute, jusqu'au point de se mêler avec le monde, il peut compter de participer aux convulsions du monde; or, malheur à celui qui aura choisi sa part dans le monde, en ce jour (qui est à la porte) où toutes choses seront ébranlées par la puissante main de Dieu agissant en jugement!

Je voudrais encore faire remarquer ici que la seule chose qui attire l'attention du Saint-Esprit sur l'histoire des nations, sur les actes des puissants de la

terre et des conquérants, c'est la relation de ces événements avec l'histoire du peuple de Dieu. Hors de là, ils n'ont aucune importance pour l'Esprit Saint, qui ne saurait se plaire à s'arrêter sur l'histoire abstraite de l'homme. Les débats agités et le tumulte des peuples — les sanglants démêlés d'impies tyrans se disputant le pouvoir suprême — les évolutions des armées — sont, par eux-mêmes, sans intérêt pour l'Esprit de paix. Néanmoins, quand ces événements se rattachent, en quelque mesure, à l'histoire d'une « âme juste, » le Saint-Esprit peut s'arrêter sur les moindres circonstances d'une bataille, comme on peut le remarquer dans le cas dont nous nous occupons maintenant.

Eh bien! quels furent pour Lot les résultats de cette guerre? La ruine et celle de sa famille. Il fut fait prisonnier et tous ses biens furent pris (vers. 12). Il avait amassé pour lui-même un trésor sur la terre et les larrons l'avaient dérobé. Ainsi — tandis qu'Abram était au-dessus de tout cela par la puissance qu'il puisait dans sa séparation du mal et dans sa communion avec Dieu, Lot se voyait prisonnier et ruiné. Il avait semé à la chair, et de la chair il doit maintenant « moissonner la corruption. »

Quant à Abram, c'était précisément le moment de montrer l'énergie puissante de son amour. Jusqu'alors, comme nous l'avons dit, il avait pu contempler avec une calme indifférence ces mouvements des rois et de leurs armées; mais la même foi, qui le rendait complètement neutre au milieu des débats des hommes, l'excitait à prendre un vif intérêt aux circonstances *d'un frère* dans la détresse. Si, d'un côté, la foi purifie le cœur des désirs mondains et charnels, d'un autre côté, « elle déploie son efficace par le

moyen de l'amour, » comme on le voit d'une manière si frappante en Abram : car « quand Abram eut appris que son frère avait été emmené prisonnier, il arma 318 de ses serviteurs » etc. (vers. 14).

Cela nous fait voir encore que c'est dans l'heure de l'angoisse et de la tribulation que la relation de *frère* occupe la première place. Dans les jours sereins d'une paix que rien ne venait altérer, Lot pouvait bien être considéré par Abram comme « le fils de son frère ; » mais maintenant il est dans la peine, et ce sont les droits de la fraternité qui reviennent au cœur du patriarche, et qui agissent avec une puissante efficacité sur lui. Lot, il est vrai, avait occasionné des querelles — il s'était séparé de son vénérable compagnon, il était allé se fixer à Sodome ; mais qu'importe tout cela ? Aujourd'hui il est dans le trouble, c'est pourquoi tout est oublié à la seule exception de ce fait, c'est qu'Abram et Lot sont frères.

Vient ensuite une scène d'un profond intérêt. Abram est sur le point de rencontrer une tentation — tentation soudain repoussée, il est vrai, par la puissance de Dieu qui agit en lui, mais qui n'en est pas moins une tentation. Le roi de Sodome allait arriver et étaler ses trésors devant les yeux d'Abram, qui, par nature, avait un cœur aussi susceptible qu'un autre de se laisser éblouir et captiver par ces trésors.

Il ne connaît pas son propre cœur, celui qui peut dire que le monde ne présente pas beaucoup d'attraits au cœur naturel. Il est une sorte de misanthropie qui peut paraître une élévation au-dessus du monde, mais qui, après tout, n'est rien moins que cela. Quand le cynique Diogène disait à Alexandre de se retirer de son soleil, il était tout aussi mondain et tout aussi orgueilleux qu'Alexandre lui-même. Il n'y

a que la connaissance des choses célestes qui puisse réellement nous séparer du monde et nous élever au-dessus de lui, et, par la grâce de Dieu, Abram avait été amené à cette connaissance.

Mais ce n'est pas à quelque force qui fût en lui, qu'Abram fut redevable de la victoire qu'il remporta dans cette occasion. Je le répète, il avait un cœur très-capable d'apprécier et d'aimer les choses que l'ennemi voulait lui donner; si donc il triompha, ce dut être par l'efficace d'une force en dehors de lui. Dans toute cette conjoncture, celui qui avait veillé sur son bien-aimé serviteur durant la sombre période de son séjour en Égypte, et qui de plus, par ce séjour même, lui avait appris à discerner le vrai caractère du monde, veillait encore maintenant avec sollicitude sur toutes les voies de ce juste et préparait d'avance tout ce qu'il fallait pour le fortifier. Il connaissait, du commencement à la fin, tous les mouvements et les desseins de l'adversaire, c'est pourquoi il prend soin de tenir prêt un céleste antidote qui neutralisera les effets du poison de l'ennemi.

Il est bien remarquable de voir que c'est dans l'intervalle qui sépare le moment où le roi de Sodome vient au-devant d'Abram, et celui où il lui fait une proposition relativement « aux personnes et aux biens, » qu'un personnage éminent est introduit sur la scène, savoir Melchisédec. Cet étranger, délégué de Dieu pour cela, se met en chemin pour fortifier le cœur d'Abram, au moment même où l'adversaire s'était aussi mis en route pour l'attaquer. (Comparez les versets 17, 18 et 21). Or, pourquoi le « Sacrificateur du Dieu Souverain » ne vint-il pas plus tôt à la rencontre d'Abram? parce que c'était maintenant le moment où Abram avait surtout besoin

de la force que Melchisédec devait lui apporter. L'adversaire allait déployer ses appâts dorés sous les yeux de l'homme de Dieu, et en conséquence Melchisédec est là pour présenter à ses regards les divines réalités du royaume. Il allait nourrir et fortifier l'âme du patriarche avec le « pain » et la réjouir avec le « vin » du royaume, en sorte que, « avec la force que lui donnerait ce repas, » il pût s'élever au-dessus de l'influence de toutes les séductions du monde. Cela nous apprend encore que c'est dans la communion avec les joies et les gloires du royaume, que nos cœurs trouvent la force de rejeter les souillures du monde.

Lecteur, de quoi vous nourrissez-vous ? Quels sont les objets qui constituent la nourriture habituelle de vos esprits et de vos cœurs ? Est-ce le pain et le vin que donne le Seigneur, ou sont-ce les biens de Sodome ? Vos oreilles sont-elles ouvertes aux funestes suggestions du *Roi de Sodome*, ou aux célestes communications du *Roi de Salem* ? Fasse le Seigneur que vos cœurs choisissent toujours les choses auxquelles Il prend lui-même plaisir !

Mais, en outre, Melchisédec met l'âme d'Abram en communion avec LE DIEU SOUVERAIN, POSSESSEUR DES CIEUX ET DE LA TERRE, ce qui est un dernier trait du prodigieux contraste entre « le roi de Sodome » et « le Dieu Très-Haut, » entre « les biens de Sodome » et les possessions infinies des cieux et de la terre. Contraste béni, que la foi saura toujours discerner ! Il va sans dire que maintenant Abram repoussera sans hésitation les offres du roi de Sodome. Le pain, le vin, et la bénédiction du Sacrificateur du Dieu Souverain ont élevé Abram à une telle hauteur que, d'un seul et vaste regard, il pouvait embrasser les immenses possessions de la terre et des cieux, puis apprê-

cier, de cette hauteur, les misérables propositions du roi de Sodome et les rejeter. Melchisédec venait de dire : « le Dieu Souverain, possesseur des cieux et de la terre, » et Abram s'empare de ces paroles et en fait usage dans sa réponse à l'adversaire ! « J'ai levé ma main à l'Éternel, le Dieu Souverain, possesseur des cieux et de la terre, que je ne prendrai rien du tout de ce qui est à toi, depuis un fil jusqu'à une courroie de soulier, afin que tu ne dises point : J'ai enrichi Abram. » (vers. 22 et 23).

Abram semble ici respirer dans l'atmosphère même de la présence de Celui, « qui a mesuré les eaux avec le creux de sa main, et qui a compassé les cieux avec la paume; qui a rassemblé la poussière de la terre dans un boisseau, et qui a pesé les montagnes au crochet et les coteaux à la balance; aux yeux duquel les nations sont comme une goutte qui tombe d'un sceau et sont réputées comme la menue poussière d'une balance. Voilà, il a jeté çà et là les îles comme de la poudre. Et le Liban ne suffirait pas pour faire le feu, et les bêtes qui y sont ne seraient pas suffisantes pour l'holocauste. Toutes les nations sont devant lui comme un rien, et il ne les considère que comme de la poussière et une chose de néant. »

Et nous pouvons bien le dire; ce n'est que dans cette position qu'Abram put et pouvait triompher. Ah! que celui qui ne se meut pas, en quelque mesure, dans la même sphère, n'affecte pas de mépriser le monde! — rien ne serait plus vain que cette prétention. Il faut que nous connaissions par expérience « la meilleure chose; » il faut que nous sachions ce qu'est la précieuse et bienheureuse espérance « des biens à venir, » pour que nous puissions remporter la victoire sur les choses visibles, actuelles, et sur

nos convoitises mondaines. « Vous avez accepté avec joie l'enlèvement de vos biens, *sachant en vous-mêmes que vous avez dans les cicux des biens meilleurs et permanents* » (Hébr. x, 34). Si nous attendons véritablement la manifestation de la gloire, nous serons trouvés à part de tout ce qui sera jugé en ce jour-là, dont il est écrit : « Encore une fois, je remuerai, non-seulement la terre, mais aussi le ciel. Or ce mot « encore une fois » indique le déplacement des choses ébranlées, en tant que choses qui ont été faites, afin que celles qui ne sont pas ébranlées demeurent » (Hébr. xii, 26, 27).

Le dernier verset de ce chapitre nous présente encore un trait intéressant du caractère d'Abram, ce véritable homme de foi. Il ne voulait pas forcer les autres à marcher selon la règle morale, si élevée, de sa conduite. Quoiqu'il fût à même de rejeter, de la manière la plus décidée, les offres du roi de Sodomie, *d'autres* pouvaient ne pas être en état d'en faire autant; c'est pourquoi il dit relativement à « Hanner, Escol et Mamré : qu'ils prennent *leur part.* » De même, nous devrions toujours marcher « selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun » (Rom. xii, 3). On voit quelquefois des personnes qui, après avoir renoncé à bien des choses mondaines, se replongent ensuite plus profondément que jamais dans ces choses. — Pourquoi cela? Parce qu'elles ont agi uniquement par imitation, par entraînement, par influence humaine, sans pouvoir dire avec Abram : « J'ai levé ma main à l'Éternel. »

CHAPITRE XV.

Le premier verset de ce chapitre renferme un principe tout rempli de consolation et d'encouragement

pour nous, principe éminemment propre à faire naître, à développer, à mettre en exercice un esprit de vrai dévouement au Seigneur. Nous pouvons admirer ici la grâce du Seigneur qui reconnaît et accepte le sacrifice offert sur son autel, l'offrande volontaire du cœur dévoué de son serviteur. Notre Dieu ne tarde jamais à reconnaître les actes de dévouement et à les rémunérer au centuple. Abram venait de manifester un esprit de renoncement en refusant les offres séduisantes du roi de Sodome. Il n'avait pas voulu être enrichi par un tel homme et avait pris « le Dieu Souverain » pour son lot et sa récompense ; aussi l'Éternel vient fortifier l'âme de son serviteur par ces paroles : « Abram, ne crains point, JE SUIS ton bouclier, et ta grande récompense. » « Dieu n'est pas injuste pour oublier l'œuvre et le travail de l'amour » (Hébr. vi, 10). Nous avons déjà pu remarquer un principe analogue dans le chapitre xiii, où l'on voit Abram céder ses droits à Lot, au sujet du choix du pays. L'unique sollicitude d'Abram dans cette circonstance, e'était la gloire de Dieu, qu'il désirait maintenir par l'accord et l'union de « Frères, » en présence « des Cananéens et des Phérésiens. » « Je te prie, » dit-il, « qu'il n'y ait point de dispute entre moi et toi.... *car vous sommes frères.* » Et ce n'est pas *en exigeant des concessions* de la part de Lot, qu'Abram veut empêcher les querelles ou y mettre fin. Non, il est, au contraire, tout disposé à faire, lui-même, toutes les concessions possibles, à se prêter à toutes les prétentions, à sacrifier toute espèce d'avantage, pourvu qu'il n'y ait plus d'occasion de dispute. « *Tout le pays n'est-il pas à ta disposition ? Prends ce que tu voudras, choisis la plus belle contrée qui soit autour de nous.* — Voilà, vraiment,

de la libéralité, le désintéressement de la foi. Qu'é-tait le pays pour Abram en comparaison de la gloire du Seigneur? Rien. Il pouvait tout abandonner, renoncer à tout pour cette gloire. Or comment le Seigneur considère-t-il et traite-t-il cette abnégation de la part de son serviteur? Précisément comme il le fait dans ce XV^{me} chapitre, en intervenant, dans la plénitude de sa bonté pour lui accorder cent fois plus qu'il n'a laissé. « Lève maintenant tes yeux..... car je te donnerai, et à ta postérité pour jamais, *tout le pays que tu vois* » (xiii, 14, 15). Oh! comme il est bon, le Seigneur qui donne à son serviteur la volonté et la force de lui faire un sacrifice, et qui ensuite récompense ce sacrifice par un surcroît de bénédictions! Telles sont ses voies — ses voies à jamais adorables!

Nous devons maintenant nous arrêter sur un autre trait du caractère d'Abram, qui manifeste, d'une manière toute spéciale, le haut degré de sa communion avec Dieu. Après toutes les révélations qu'il avait reçues de son Dieu, après toutes les promesses que l'Éternel lui avait faites, son âme aspire encore à la possession d'un objet, sans lequel tout le reste était imparfait pour lui. Sans doute, il avait parcouru, des yeux de la foi, l'héritage promis — le don magnifique de la divine bienveillance; néanmoins, malgré tout cela, un grand désir de son cœur demeurait non-satisfait; il y avait encore, dans sa vie, une immense lacune. Il soupirait après UN FILS. Au jugement d'Abram, un fils *seul* pouvait compléter tous ses privilèges précédents. « Et Abram répondit : Seigneur Éternel, que me donneras-tu? Je m'en vais sans enfants, et celui qui a le maniement de ma maison, c'est cet Élihézer de Damas. Abram dit aussi : Voici, tu

ne m'as point donné d'enfants ; et voilà , *le serviteur né dans ma maison* sera mon héritier » (vers. 2 et 3). En suivant jusqu'ici la carrière de cet homme remarquable , nous l'avons vu déployer , par fois , un vraiment noble caractère. Sa générosité , la grande élévation de son esprit , ses mœurs d'étranger et pèlerin , — tout dénote en lui un homme des plus éminents ; cependant je n'hésite pas à dire que , plus encore que tout ce que nous avons découvert en lui jusqu'à présent , le passage que je viens de citer nous montre en Abram une âme toute pénétrée d'affections célestes. Abram désirait de voir sa maison animée par les cris d'un enfant. Assez longtemps il avait expérimenté l'esprit de servitude , respiré par « l'intendant de sa maison ; » mais les titres de *seigneur* et *maître* , tout excellents qu'ils soient à leur place , ne pouvaient pas satisfaire le cœur d'Abram , car Abram avait été enseigné de Dieu ; or Dieu enseigne toujours à ses enfants les choses qu'Il aime et qu'Il manifeste dans ses voies à leur égard. Et ici , je voudrais faire observer , que dans le cas du fils prodigue , en Luc xv , nous voyons le développement d'un principe qui a beaucoup de rapport avec ce que nous venons de dire. Au milieu de sa profonde misère , le prodigue dit : « Je me lèverai , et j'irai vers mon père , et je lui dirai : *Mon Père.* » C'est là un trait bien intéressant du caractère de ce pauvre égaré. Il avait un tel sentiment de la grâce de celui contre lequel il avait péché , qu'il pouvait encore dire : « *Mon Père* , » malgré sa longue carrière de folie et de rébellion.

Observons , de plus , avec quelle exactitude Abram saisit le grand principe , exposé plus tard par l'Esprit en Romains viii : « *Si enfants , aussi héritiers.* » Abram sentait que la qualité de fils et celle d'héritier

étaient inséparablement unies, et cela à tel point que, sans la première, la dernière ne pouvait pas exister. C'est là le sens et la portée de cette question : « Seigneur Éternel, que me donneras-tu, vu que je m'en vais sans enfants, et que l'intendant de ma maison est cet Élihézer de Damas ? » Abram jugeait avec raison que ne point avoir de *postérité*, était équivalent à ne point avoir d'*héritage*, car la Parole dit, non pas : Si *intendants ou serviteurs, donc héritiers* ; mais : « Si *enfants, donc héritiers* » (Rom. viii, 17).

Combien n'est-il pas important que nous soyons toujours bien convaincus, que tous nos privilèges actuels et toutes nos perspectives d'avenir se rattachent intimement à notre caractère de Fils. Sans doute, il est bon et même très-précieux, à sa place, que nous réalisions la responsabilité où nous sommes d'agir comme « des serviteurs fidèles et prudents, » durant l'absence de notre Maître; néanmoins les plus amples privilèges, les plus sublimes jouissances, les gloires les plus éclatantes qui nous appartiennent, par la grâce et la miséricorde de notre Dieu, sont étroitement liées à notre caractère et à notre position de *Fils*. (Comparez Jean i, 12; Rom. viii, 14, 19; 1 Jean iii, 1,2; Éphés. i, 5; v. 1; Hébr. xii; 5).

Nous avons encore une sorte d'explication des doctrines de Rom. viii, dans la vision qui termine ce chapitre, et qui fut accordée à Abram en réponse à cette question : « Seigneur Éternel, à quoi connaîtrai-je que je le posséderai ? » Cette vision a pour but d'apprendre à Abram, que *l'héritage* ne peut être atteint qu'à travers la *souffrance* — que *les héritiers* doivent passer par *la fournaise*, avant de pouvoir entrer dans la jouissance des biens que leur réserve le Seigneur. Je suis persuadé que si nos expériences de

la vie divine étaient plus habituelles et plus profondes, nous comprendrions infiniment mieux la convenance morale de ce mode d'éducation. Ici donc, la souffrance est liée, non à la qualité *de fils*, mais à celle *d'héritier*; et la même instruction nous est présentée en Rom. viii : « Si enfants, aussi héritiers; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ; si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui. » De même, dans Actes xiv, 22 : « C'est à travers beaucoup de *tribulations* qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. » Le Seigneur Jésus lui-même n'a-t-il pas aussi réalisé le principe dont nous parlons. Avant que les mondes existassent, il occupait la place et jouissait des privilèges de Fils (Prov. viii); cependant, avant de pouvoir mettre la main sur l'héritage, il faut qu'il passe par la souffrance. Il devait être baptisé d'un baptême, et il était pressé jusqu'à ce qu'il fût accompli. De même, quand il se rappelle que « le grain de blé » doit tomber dans la terre et mourir, sinon il demeure *seul*, son âme est *troublée*. Eh bien! nous devons le connaître dans « la communion de ses souffrances, » avant que nous puissions le connaître dans la participation à sa gloire. C'est à quoi sont appelés tous les rachetés dans tous les temps; ainsi la grande foule, mentionnée en Apocal. vii, de ceux qui portent des palmes dans leurs mains devront, eux aussi, passer par « la grande tribulation, » avant d'arriver dans leur paisible demeure, dans leur patrie céleste. A l'appui de cette vérité, je pourrais citer une multitude de passages des Écritures, mais je me contenterai de renvoyer mes lecteurs aux suivants : Phil. i, 29; 1 Thess. iii, 4; 2 Thess. i, 5; 1 Tim. iv, 10; 2 Tim. ii, 12; 1 Pierre v, 10.

Mais dans cette remarquable vision, deux choses méritent une mention toute particulière, parce qu'elles jouent un grand rôle dans toute l'histoire subséquente d'Israël : je veux parler du « four fumant et du brandon de feu » ou de la fournaise et de la lampe, du verset 17. Toute l'histoire d'Israël peut se résumer dans ces deux mots : « la fournaise et la lampe. » L'Égypte fut une fournaise d'épreuve pour la postérité d'Abraham, fournaise excessivement ardente, mais qui fut bientôt suivie du « brandon de feu » de la délivrance de Dieu. Le cri de cette postérité affligée était monté jusqu'aux oreilles de Jéhova. Il avait entendu leurs gémissements et vu leur affliction et il était descendu pour faire briller au-dessus de leurs têtes « la lampe » du salut. « Je suis descendu pour les délivrer, » dit-il à Moïse. Satan peut prendre plaisir à allumer la fournaise et à en alimenter l'ardeur; mais, d'une autre part, le Dieu tout bon prend toujours plaisir à projeter les rayons de sa lampe sur le sombre sentier de ses héritiers souffrants. Ainsi encore, quand Jéhova, dans la fidélité de son amour, les eût introduits dans le pays de Canaan, ils ne cessèrent d'allumer une fournaise par leurs péchés et leurs transgressions; et de son côté, Dieu ne cessait de leur susciter des libérateurs dans la personne des Juges, qui étaient pour eux comme autant de lampes de délivrance. Et puis, quand, à force de rébellions de leur part, ils furent plongés dans la fournaise allumée à Babylone, là aussi nous apercevons les lueurs du « brandon de feu, » qui brille à la fin de tout son éclat pour leur complète délivrance, dans l'édit de Cyrus.

Or le Seigneur a pris soin de rappeler constamment cette vérité aux enfants d'Israël. Il leur dit :

« Et l'Éternel vous a pris, et vous a tirés hors... du *fourneau de fer* » (Deut. iv, 20 ; 1 Rois viii, 51). Et ailleurs : « Maudit soit l'homme qui n'écouterait point les paroles de cette alliance, laquelle j'ai ordonnée à vos pères, le jour que je les ai retirés du pays d'Égypte, du *fourneau de fer*. » (Jérém. xi, 3, 4).

Enfin si l'on demande : est-ce que les enfants d'Abraham, selon la chair, sont actuellement dans la fournaise de l'épreuve, ou sous les rayons réjouissants de la lampe de Dieu? — car il faut qu'ils fassent l'expérience de l'une ou de l'autre — nous n'hésitons pas à répondre que c'est maintenant pour eux le tour de la fournaise. En effet ils sont dispersés sur la face de la terre pour être en opprobre, en proverbe, en raillerie et en malédiction parmi toutes les nations de la terre. Ils sont donc encore dans le fourneau de fer. Mais, comme cela a toujours eu lieu, « le brandon de feu » suivra certainement « le four fumant, » car « tout Israël sera sauvé, selon qu'il est écrit : Le Libérateur viendra de Sion, et détournera de Jacob les impiétés, » (És. lix, 20 ; Rom. xi, 26).

Ainsi nous voyons cette histoire si dramatique des enfants d'Israël, liée, d'un bout à l'autre, au four fumant et au brandon de feu, qu'Abram voit ici dans une vision. Les Israélites nous sont toujours présentés soit dans la fournaise de l'affliction à cause de leurs péchés, soit dans la jouissance des effets du salut de Dieu ; et même dans le moment actuel, où, comme nous l'avons dit, ils sont évidemment dans la fournaise, nous pouvons néanmoins entrevoir l'accomplissement de cette promesse de Dieu si souvent répétée : « Et j'en donnerai une tribu à son fils, afin que David, mon serviteur, ait *une lampe* à jamais devant moi dans Jérusalem, qui est la ville que

j'ai choisie pour y mettre mon nom. » (1 Rois xi, 36; xv, 4; 2 Rois viii, 19; 2 Chron. xxi, 7; Ps. cxxxii, 17). Mais où luit maintenant cette lampe? Ce n'est certes pas sur cette terre, car Jérusalem, lieu de sa manifestation terrestre, est « foulée aux pieds par les Gentils; » mais l'œil de la foi peut la voir briller d'un vif éclat dans le vrai tabernacle, où elle continuera à briller « jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée. » Alors, quand la fournaise, aperçue dans notre chapitre par l'illustre père des Israélites, sera chauffée au plus haut degré d'intensité, quand le sang des tribus d'Israël coulera comme de l'eau autour des murailles de Jérusalem, oui, alors même, la lampe de bénédiction sortira du lieu où elle resplendit maintenant, et jettera sa réjouissante lumière sur le sombre chemin du résidu opprimé et affligé, en rappelant à son esprit ces paroles d'une application si fréquente : « TU T'ES PERDU TOI-MÊME, O ISRAEL ! MAIS EN MOI RÉSIDE TON SECOURS ¹. »

¹ A l'appui de ce que j'ai dit sur *la lampe*, je renvoie encore le lecteur aux passages suivants : Exod. xxvii, 20 ; 2 Sam. xxii, 29 ; Ps. cxix, 105 ; Prov. vi, 25 ; xiii, 9 ; És. lxii, 1. — Le traducteur croit devoir ajouter que, dans ces passages, comme dans ceux cités dans le texte, les mots (*Nir* et *Nér*), traduits par *lampe*, sont tout autres que celui qui se trouve dans Gen. xv, 17, rendu par *lampe* aussi, dans la Bible anglaise, et par *brandon d'âne* dans notre version de Martin. Ce dernier mot (*Lappid*) n'est, dans Martin, traduit par *lampe* que trois fois, soit en És. lxii, 1 ; Ézécl. i, 13 ; Dan. x, 6 (comparaisons figurées) ; il l'est par *éclair* dans Exod. xx, 18 ; par *flambeau*, partout ailleurs, soit dans Juges vii, 16, 20 ; xv, 4, 5 ; Job xii, 5 ; xli, 10 ; Nah. ii, 4 ; Zach. xii, 6.

Le mot *Thannour*, du même verset, rendu par *furnace* ou *fournaise* dans la Bible anglaise, signifie littéralement un *four*. C'est ainsi que Martin le traduit toujours, excepté dans És. xxxi, 9,

CHAPITRES XVI-XVII.

Ces deux chapitres nous racontent l'expédient employé par Abram, à la sollicitation de sa femme, dans le but de se procurer par lui-même la postérité promise ; ainsi que la manière dont Dieu s'y prend pour lui faire comprendre l'inutile vanité d'un pareil recours aux seules forces naturelles.

Dès l'origine de la carrière d'Abram, nous avons vu sa foi mise à l'épreuve à l'occasion de la famine ; mais ici nous le voyons éprouvé d'une toute autre manière, qui impliquait un exercice de foi et d'énergie spirituelle beaucoup plus élevé. « Son corps déjà amorti et l'état de stérilité de Sara, » quoique en général « il n'y regardât pas, » doivent avoir agi avec beaucoup de force sur son esprit dans cette circonstance.

Or comme, dans le cas de la famine, l'Égypte se trouvait à la portée d'Abram, auquel elle offrait un moyen de sortir de détresse, et une abondance de vivres ; de même, dans le cas actuel, « une servante égyptienne » — probablement une de « ces servantes » qu'Abram avait reçues de Pharaon (xii, 16) pendant son séjour dans ce pays si funeste à son âme — lui fut offerte comme un moyen de délivrance,

où il dit « *le fourneau.* » Voyez Exod. viii, 3 ; Lévit. ii, 4 ; vii, 9 ; xi, 35 ; xxvi, 26 ; Néh. iii, 11 ; xii, 38 ; Ps. xxi, 9 ; Lam. v, 10 ; Os. vii, 4, 6, 7 ; Malach. iv, 1. — Quand il est question de la *fournaise* ou du *fourneau* de fer de l'affliction, ou du *creuset* de l'épreuve, ce n'est plus le mot *Thannour*, mais *Kour* qui est employé. Voir, outre les passages cités dans le texte : Prov. xvii, 3 ; xxvii, 24 ; És. xlvi, 10 ; Ézééh. xxii, 18, 20, 22.

lorsqu'il était dans l'anxiété au sujet de la postérité qui lui avait été promise, « et Abram acquiesça à la parole de Saraï. »

Mais pourquoi introduire chez lui l'élément de la servitude ? Pourquoi l'esprit d'Abram ne repoussait-il pas la pensée de « la servante et de son fils, » de même qu'il avait repoussé la pensée d'avoir pour héritier « l'intendant de sa maison ? » La question : « Seigneur, que me donneras-tu ? » n'aurait-elle pas dû être faite relativement à ce dernier cas tout comme elle l'avait été relativement au premier ? Assurément il était tout aussi contraire à l'économie divine d'accorder l'héritage à la postérité « de la servante, » que de l'accorder « au serviteur. » Dans l'un et l'autre cas, c'eût été une reconnaissance ou une approbation des prétentions de la nature, qui ne peut jamais avoir lieu.

Les principes impliqués dans cet acte d'Abram nous sont pleinement exposés dans le commentaire inspiré que nous en donne l'épître aux Galates. Là nous lisons : « Abraham eut deux fils, l'un de la servante, et l'autre de la femme libre. Mais celui qu'il eut de la servante fut engendré selon la chair, et celui qu'il eut de la femme libre, le fut par la promesse. Ces choses sont dites allégoriquement, car ce sont les deux alliances : l'une, de la montagne de Sina, qui engendre pour l'esclavage, c'est Agar (car Agar est la montagne de Sina en Arabie, et correspond à la Jérusalem de maintenant, or elle est asservie avec ses enfants) ; et l'autre, la Jérusalem d'en haut, est la femme libre ; c'est la mère de nous tous. » (chap. iv, 22-26).

Les églises de Galatie s'étaient laissé détourner de la simplicité et de la liberté en Christ, et elles en re-

venaient à « *la chair*. » On y commençait à mettre des cérémonies religieuses à la place de l'efficace énergique de l'Esprit de Christ. De là vient que l'Apôtre, dans le cours de son argumentation avec eux au sujet de leur déplorable égarement, rappelle le fait raconté dans notre chapitre; la manière dont il l'explique nous dispense de nous y arrêter davantage. Par cette démarche Abram ne fit que « engendrer pour l'esclavage; » il introduisit dans sa maison un élément mal sain et funeste; et plus tard, comme nous le verrons, il dut le chasser avant qu'il acquit tout son développement.

Au chapitre xvii, nous avons le remède de Dieu à un si grand mal. Il est bien consolant de voir comment le Seul Bon intervient pour ramener son serviteur à la *simple* mais *difficile* position de foi en Lui — simple, parce qu'elle ne présente qu'un seul objet à nos pensées — difficile, parce que nous y avons à lutter contre les effets d'un « méchant cœur d'incrédulité » qui nous porte « à nous retirer du Dieu vivant. »

« Puis Abram étant âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, l'Éternel lui apparut et lui dit : JE SUIS LE DIEU TOUT-PUISSANT; *marche devant MA FACE, et sois intègre.* » C'était là un remède efficace pour l'inquiétude et l'impatience : « Je suis le Tout-Puissant » — Je puis ressusciter les morts — Je puis appeler les choses qui ne sont point comme si elles étaient — Je puis, s'il le faut, des pierres mêmes, te susciter des enfants — nulle chair ne se glorifiera en ma présence. « Je suis le Dieu Tout-Puissant; marche devant ma face, et sois intègre. »

Une des plus précieuses pensées dont nos esprits puissent être occupés, c'est peut-être le sublime

principe qui nous est encore ici manifesté, savoir que notre Dieu désire se faire toujours mieux connaître, dans la variété de ses perfections, à l'occasion des besoins de son peuple. Nous avons déjà vu un exemple remarquable de cet important principe dans le cas de la rencontre d'Abram avec le roi de Sodome, au chap. xiv. Là, quand Abram était tenté par les offres de l'ennemi, il trouve de la force en apprenant à connaître Dieu comme « le Dieu Souverain, possesseur des cieux et de la terre. » Le caractère de la communion, dans laquelle Melchisédec introduisit l'âme d'Abram, était bien approprié aux circonstances du patriarche. Il en est exactement de même dans ce chapitre xvii. La communion avec le « Dieu Tout-Puissant » était le seul moyen de dissiper l'impatiente anxiété quant à l'accomplissement de la promesse.

En effet, lorsque le Seigneur se révèle lui-même dans son caractère de « Tout-Puissant, » il n'est absolument rien qui puisse s'opposer au déploiement de sa grâce ; car quand un pouvoir tout-puissant s'unit à une grâce toute puissante en faveur du pécheur, la foi peut compter sur une riche et abondante moisson.

Aussi les promesses dont ce chapitre abonde sont précisément telles que nous pouvions les attendre : « Je te ferai croître très-abondamment, et je te ferai devenir des nations ; même des rois sortiront de toi. Et j'établirai mon alliance entre moi et toi, et ta postérité après toi en leurs âges, pour être une alliance perpétuelle, afin que je te sois Dieu, et à ta postérité après toi. Et je te donnerai, et à ta postérité après toi, le pays où tu demeures comme étranger, tout le pays de Canaan, en possession perpétuelle, et je leur serai Dieu » (xvii, 6-8). Assurément ce

sont là des promesses que la *toute-puissante grâce* pouvait seule faire entendre, que la *force toute-puissante* pouvait seule accomplir.

Ces promesses sont liées à l'alliance de la circoncision, qui est particulièrement importante, si on la considère comme se rattachant aux efforts propres d'Abram pour se procurer une postérité autrement que par les opérations de la puissance même de Dieu. Il serait utile de nous arrêter un peu sur la doctrine de cette alliance de la circoncision; mais mon but, en étudiant cette histoire, n'est nullement de la traiter sous le point de vue des doctrines qu'elle renferme, mais plutôt d'en tirer quelques-uns de ces grands principes d'une tendance positivement pratique, dont elle est si riche. C'est pourquoi je passe rapidement sur les chapitres xvi et xvii, qui contiennent une mine abondante de vérités précieuses sous le rapport des doctrines, qui suffirait amplement pour faire le sujet d'un traité spécial¹.

Avant de clore mes considérations sur cette partie de notre récit, je voudrais dire encore que c'est la foi seule, qui peut rendre capable, comme Abram le fait ici, de prêter l'oreille aux promesses du Dieu Tout-Puissant; or tant que la foi écoute, Dieu continue de parler. Abram obtient le changement de son nom en celui d'Abraham, et le Seigneur lui dévoile la future grandeur et la multiplication de sa postérité, tandis qu'Abraham écoute dans le respec-

¹ Je voudrais faire observer ici que la doctrine de l'épître aux Galates se rattache d'une manière intime aux chapitres xvi et xvii — ainsi que, du reste, l'importante doctrine du rétablissement futur d'Israël. Nous avons aussi la doctrine de la justification par la foi clairement établie dans le chapitre xv.

tueux silence de la foi. Mais lorsque « le Dieu Tout-Puissant » en vient à Saraï et dit : « Quant à Saraï ta femme, tu n'appelleras plus son nom Saraï, mais son nom sera Sara. Et je la bénirai, et même je te donnerai un fils d'elle. Je la bénirai, et elle deviendra des nations; des rois chefs de peuples sortiront d'elle » (versets 15 et 16), Abraham est comme accablé par ces assurances d'une puissance et d'une grâce qui doivent opérer de tels prodiges en sa faveur. Cela dépasse tout ce qu'il a entendu jusqu'ici et « Abraham se prosterne la face en terre. » Comme il est beau de voir Abraham ainsi prosterné dans la poussière, surmonté par la plénitude du pouvoir et de la grâce du Tout-Puissant! Ah! nous pouvons bien dire, en méditant un passage tel que celui-ci, qu'il n'y a que la foi qui puisse vraiment accueillir « le Dieu Tout-Puissant; » *seule*, elle peut lui donner la place dont il est digne et qui lui appartient; *seule*, elle peut l'honorer, comme il doit être honoré. Quand le Tout-Puissant se manifeste, le *moi* doit être exclu : aussi, dans tout ceci, nous voyons *Abram* mis de côté — *Saraï* est perdue de vue — *la servante et son fils* disparaissent pour le moment — l'on ne voit plus que le Dieu Tout-Puissant dans la souveraineté et la plénitude de sa grâce et de son pouvoir, et la foi qui se tient prosternée en terre, dans une silencieuse adoration d'un pareil déploiement des divines gloires.

Quelle différence entre ce chapitre et le précédent! Là, nous voyons Abram prêtant l'oreille aux suggestions de Saraï sa femme relativement à la servante. Ici, nous le voyons prêtant l'oreille à la voix de Jéhova, le Tout-Puissant, qui va vivifier le corps amorti de Sara, appeler les choses qui ne sont point com-

me si elles étaient, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui. Là, c'est Abram et Saraï *sans Dieu*; — ici, c'est Dieu *sans Abram et Saraï*. En un mot, là, c'est la *chair*; ici, c'est l'Esprit — là, c'est la *vue* — ici, c'est la *foi*. Prodigeux contraste ! Exactement analogue à celui que l'Apôtre exposait plus tard aux églises de Galatie, quand il s'efforçait de les arracher aux funestes influences des « pauvres éléments » de la chair et du monde, et de les ramener à la pleine liberté par laquelle Christ les avait rendus libres.

CHAPITRES XVIII—XIX.

Je réunis ces deux chapitres, parce que, de même que ceux que nous venons d'examiner, ils nous présentent un contraste — contraste des plus marqués, des plus frappants, entre la position d'Abraham au chapitre xviii et la position de Lot au chapitre xix.

Quand Judas, non pas l'Isariote, demanda à Jésus : « Seigneur, d'où vient que tu te feras connaître à nous et non pas au monde ? » le Seigneur lui répondit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean xiv, 22, 23). Ailleurs : « Voici, je me tiens à la porte, et je heurte; si quelqu'un entend ma voix, et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi » (Apoc. iii, 20). Eh bien ! Abraham nous fournit un commentaire des plus intéressants de la vérité présentée dans ces déclarations du Seigneur. « L'Éternel lui apparut dans les plaines de Mamré, comme il était assis à la porte de sa tente pendant la chaleur du jour » (xviii, 1). Ici, nous retrouvons Abraham dans la franche profession de son caractère

d'étranger. *Mamré* et la *tente* sont associés dans notre esprit avec le jour de son triomphe sur le roi de Sodome. Abraham est toujours un étranger et un voyageur « demeurant dans des tentes. » La révélation qu'il a reçue du Dieu Tout-Puissant n'a rien changé à son caractère sous ce rapport, mais lui a plutôt donné une nouvelle vigueur et une plus grande énergie. Une simple confiance aux promesses du Dieu Tout-Puissant était le plus efficace moyen de lui faire conserver sa position d'étranger.

Or il est extrêmement instructif de voir quel honneur est ici accordé au caractère et à la condition d'étranger. Dans toute la vaste étendue de ce monde, il n'y avait absolument qu'un seul endroit où l'Éternel pût accepter l'hospitalité et se regarder comme chez lui : c'était sous la tente d'un étranger et voyageur. Le Seigneur n'eût pas voulu honorer de sa présence les somptueux palais de l'Égypte. Non : toutes ses sympathies et toutes ses affections étaient concentrées sur l'étranger de Mamré, le seul homme qui, au milieu d'un monde mauvais, avait vraiment à cœur de prendre Dieu pour sa portion.

Quel moment de bonheur ce dut être pour Abraham, lorsqu'il vit ces étrangers célestes assis à sa table prendre part aux offrandes de son généreux cœur ! Remarquez avec quelle activité il met en mouvement toute sa maison afin de faire honneur à ses hôtes. Il court de la tente au troupeau, et du troupeau à la tente, et semble s'oublier lui-même dans ses efforts pour faire plaisir aux autres.

Et ce n'est pas seulement en participant à l'hospitalité d'Abraham que le Seigneur manifeste la haute estime qu'il a pour lui ; mais aussi en lui renouvelant sa promesse relativement à un fils — et en lui dévoi-

lant ses décrets relativement à Sodome. « Cacherais-je, dit-il, à Abraham ce que je m'en vais faire ; puisque Abraham doit certainement devenir une nation grande et puissante, et que toutes les nations de la terre seront bénies en lui ? *Car je le connais*, et je sais qu'il commandera à ses enfants, et à sa maison après lui, de garder la voie de l'Éternel, pour faire ce qui est juste et droit, afin que l'Éternel fasse venir sur Abraham tout ce qu'il lui a dit » (vers. 17-19).

Ici, Abraham nous apparaît comme « l'ami de Dieu » : « le serviteur ne sait pas ce que son maître fait ; » mais Abraham est informé de ce que le Seigneur allait faire à Sodome, tandis que Lot, lui qui était si directement et si fort intéressé à ce solennel événement, — fut jusqu'au dernier instant laissé dans une complète ignorance à cet égard.

Et quel usage fait Abraham du privilège qui lui est conféré ? S'en sert-il pour assurer toujours plus solidement, pour garantir ou pour accroître les futurs intérêts de sa maison ? Sans doute le cœur naturel l'eût immédiatement poussé à tirer ce parti de l'avantage dont il jouissait dans sa proximité de Jéhova. Mais écoute-t-il son cœur naturel ? Se prévaut-il pour lui-même de sa position bénie ? Recherche-t-il ses propres intérêts ? Non, Abraham avait assez été initié dans la connaissance des voies de Dieu pour savoir éviter cette voie d'égoïsme d'un monde sans cœur. Mais eût-il même eu la pensée d'une telle chose, il n'avait pas besoin de dire un seul mot sur ce sujet, car le « Dieu Tout-Puissant » avait amplement satisfait tous les désirs de son cœur relativement aux intérêts éternels de sa maison ; Il avait établi cette maison sur un tel fondement qu'une pensée d'inquiétude ou d'anxiété en Abraham eût témoigné d'un

complet désordre moral dans l'âme de celui-ci. Aussi il ne pense nullement à lui-même ou à sa maison, mais comme un véritable homme de foi, il profite de sa position devant Dieu pour intercéder en faveur d'un frère, que sa mondanité avait plongé au milieu même de la contrée qui allait être livrée à une destruction éternelle. « Et Abraham s'approcha, et dit : Feras-tu périr le juste même avec le méchant? » *Le juste!* A qui peut-il faire allusion par cette expression? Est-ce à l'homme qui avait si délibérément tourné le dos au sentier de la foi pour aller fixer sa demeure à Sodome? Oui — c'est de Lot qu'il parle — c'est Lot qu'il appelle *juste* — il en parle précisément dans les mêmes termes qu'un apôtre en parlait plus tard par le St-Esprit, quand il l'appelle « le juste Lot » et une « âme juste » (2 Pier. ii, 7, 8).

Abraham, lui aussi, était enseigné de Dieu; c'est pourquoi il pouvait reconnaître « un juste, une âme juste » dans l'homme entouré de toute la corruption de Sodome¹.

Tout homme enseigné de Dieu reconnaîtra, sans doute, que la conduite d'Abraham dans ce chapitre met sous nos yeux l'un des plus importants résultats d'une marche sainte et séparée du mal. Nous y voyons un homme plaidant avec Dieu de la manière la plus instante en faveur de celui qui s'était détourné de lui et qui avait choisi Sodome pour son domicile. Comme l'âme d'Abraham devait être élevée au-dessus des « choses visibles, » quand il pouvait ainsi oublier la « querelle » et le départ, la monda-

¹ Tout en croyant que Lot était le principal objet des pensées d'Abraham, quand il intercedait auprès de l'Éternel, je n'oublie pas cependant, qu'il est fait mention de « cinquante justes » etc.

nité et le péché de Lot, et intercéder encore pour lui comme pour « un juste ! » Si, dans d'autres circonstances et dans d'autres scènes, Abraham nous apparaît comme « l'ami de Dieu, » ici il se présente plutôt à nous comme *l'enfant* de Dieu, mettant admirablement en pratique les principes qu'il avait appris dans la communion avec son céleste Père.

Laissons maintenant, pour un moment, Abraham jouir de son heureuse position devant le Seigneur, pour contempler une dernière et déplorable scène de la carrière de celui qui semble avoir estimé les choses de cette vie beaucoup plus qu'il ne convenait à « un étranger et voyageur » ou à « une âme juste. »

Depuis la séparation d'Abraham et de Lot, le premier semble avoir marché « de force en force ; » tandis que l'autre, au contraire, semble avoir toujours reculé ou descendu d'infirmité en infirmité ou de chute en chute, jusqu'à ce que, finalement, nous le trouvons faisant naufrage et perdant tout, à la seule exception de sa vie qu'il emporte pour tout butin. La perte de tous ses biens lors de la bataille de « quatre rois contre cinq, » n'eut, ce semble, aucune influence sur l'esprit de Lot, pour lui faire comprendre le mal et le danger d'être mêlé avec le monde ; au contraire, il paraît même beaucoup plus enfoncé dans la mondanité après cet événement ; auparavant il n'avait fait que « dresser ses tentes jusqu'à Sodome » (chap. xiii, 12), tandis que, actuellement, nous le trouvons « assis à la porte de Sodome, » (xix, 1), ce qui, nous le savons, était alors la place d'honneur. Quand un homme a mis une fois la main à la charrue, s'il commence à regarder en arrière, « il n'est point *propre* pour le royaume de Dieu, » nous dit Celui qui ne peut errer. Ah ! il n'est pas

possible de calculer l'effroyable degré d'éloignement de Dieu où peut arriver un homme, dès l'instant qu'il a laissé le monde, sous une quelconque de ses faces variées, prendre possession de son cœur, ou qu'il a commencé à s'éloigner du peuple de Dieu. La terrible dégradation dont il est parlé en Hébreux x, qui va jusqu'au point de « fouler aux pieds le Fils de Dieu, » a pour origine l'acte, en apparence, bien peu grave « d'abandonner le rassemblement de nous-mêmes. » Combien il importe donc que nous prenions garde à nos voies, et que nous veillions sur les avenues de nos cœurs et de nos esprits, pour que nous ne nous laissions pas dominer par quelque péché qui, quoique pouvant d'abord paraître bien peu de chose, pourrait nous conduire aux plus effrayants résultats.

En examinant les détails qui nous sont donnés au commencement de ce chapitre xix, on y voit, de la manière la plus évidente, la preuve de l'état de chute de Lot. L'Éternel lui-même n'y apparaît pas du tout. Il demeure à distance de la plaine souillée; Il se borne à envoyer *ses anges* exécuter ses ordres à l'égard de la ville maudite de Sodome. Les anges, de leur côté, manifestent de toute façon leur éloignement, leur répugnance, leur position d'étrangers dans ces abominables lieux. Quand Lot les invite à entrer dans sa maison pour y loger, ils refusent en disant : « Non, mais nous passerons cette nuit dans la rue. » Et si ensuite ils cèdent aux instances de Lot et entrent dans sa maison, c'est bien moins pour y chercher du repos que pour y combattre les déplorables conséquences de la fâcheuse position de Lot. Quelle différence entre la scène actuelle et celle qu'ils avaient contemplée naguère près

de la tente de l'étranger de Mamré. Le tumulte des hommes de Sodome — auxquels, malgré tous leurs actes et toutes leurs paroles impies, Lot donne le titre de «Frères» — le visible embarras que Lot éprouve d'être trouvé par ses hôtes dans de telles circonstances — la détestable proposition qu'il est forcé de faire dans le but de garantir les étrangers célestes de la violence des hommes impies de Sodome — le débat, le bruit affreux à la porte, le danger de Lot; toutes ces choses devaient être bien choquantes pour ces étrangers, et elles formaient un contraste des plus marqués avec la sainte paix, la tranquille retraite de la tente d'Abraham, ainsi qu'avec les procédés calmes et dignes de cet ami de Dieu, pendant tout le temps que les habitants du ciel avaient passé chez lui. Ces anges avaient donc bien sujet d'être étonnés de trouver, dans un semblable lieu, « un juste » qui eût pu, dans la compagnie de son frère séparé du mal, goûter les joies paisibles et saintes de sa marche ferme, conséquente et fidèle.

Mais l'heure était venue où la coupe de la colère de Dieu devait être répandue sur Sodome. « Ces hommes dirent à Lot : Qui as-tu encore ici qui t'appartienne?... Fais-les sortir de *ce lieu*; car nous allons détruire ce lieu, parce que leur cri est devenu grand devant l'Éternel, et il nous a envoyés pour le détruire » (verset 12 et 13). Le moment critique, désigné fréquemment dans les Écritures par le mot extrêmement solennel JUSQU'À CE QUE, était arrivé pour les insoucians habitants de Sodome qui ne songeaient qu'à continuer « de manger, de boire, d'acheter, de vendre, de planter, de bâtir, de se marier et de donner en mariage. » Un répit d'un instant est accordé pour que Lot puisse porter à ses gendres un

avertissement, un témoignage sur l'approche rapide du jugement; mais, hélas! quelle influence le témoignage d'un homme qui était volontairement venu s'établir parmi eux, pouvait-il exercer sur ceux qui, dès leur enfance, avaient vécu sur ce théâtre d'impiété! Comment Lot pouvait-il espérer que ses *paroles* auraient quelque poids, après que ses *actes* en avaient été si longtemps la flagrante contradiction? Il avait beau maintenant, avec des traits bouleversés par la terreur et avec les supplications les plus vives, les presser de quitter un lieu qu'il savait être condamné à une éternelle destruction; hélas! ses gendres pouvaient se souvenir de quelle manière libre et délibérée il était venu, d'abord « dresser ses tentes jusqu'à Sodome, » et finalement fixer sa demeure « à la porte; » aussi, comme il était aisé de le présumer, « il semblait à ses gendres qu'il se moquait » (vers. 14). Et si l'on ne considère que Lot, comment pouvait-il en être autrement? Sans doute ses gendres devaient être, sans doute ils étaient responsables devant Dieu du rejet de ce témoignage, mais Lot ne pouvait, en aucune façon, espérer qu'ils feraient grande attention à ses paroles; en effet, nous voyons que lui-même était lent à partir de la ville, car, « comme il tardait » — parce que son cœur était encore arrêté par tel ou tel objet qui lui était cher, « ces hommes le prirent par la main; et ils prirent aussi par la main sa femme et ses deux filles, parce que l'Éternel l'épargnait; et ils l'emmenèrent, et le mirent hors de la ville » (vers. 16). D'après cela, il est évident que, si ces hommes ne l'eussent pas « pris et emmené, » Lot aurait sans doute « tardé » jusqu'à ce que le feu du jugement de Dieu fût tombé sur lui et l'eût empêché même de « sauver sa vie. »

Mais ils « l'arrachèrent hors du feu, » parce que « l'Éternel l'épargnait. »

C'est Abraham qui recueillit une nouvelle louange à l'occasion de cette délivrance de Lot ; en effet, nous lisons que, « lorsque Dieu détruisait les villes de la plaine, *il s'était souvenu d'Abraham, et avait envoyé Lot hors de la subversion,* » (vers. 29). Ainsi, de même que l'épée d'Abraham avait délivré Lot après la défaite du roi de Sodome, de même sa prière le délivra lors de la finale destruction de cette ville, car « elle peut beaucoup, la supplication d'un juste faite avec énergie. » Et le contraste entre ces deux hommes ne s'arrête pas ici. Il est une autre scène encore, dans laquelle ils se trouvent à une grande distance l'un de l'autre quant à l'état moral de leurs âmes. Abraham, se levant de bon matin, vint au lieu où il s'était tenu devant l'Éternel » (vers. 27). L'homme de foi, le saint pèlerin lève une fois encore les yeux sur cette immense scène de désolation. Sodome et ses coupables habitants avaient disparu pour toujours ; « il montait de la terre une fumée comme la fumée d'une fournaise. » Affreux spectacle ! Le mouvement, le bruit, le fracas de cette ville la veille encore si agitée, avaient cessé — partout régnait un silence de mort — il n'était plus question d'acheter et de vendre, de manger et de boire, de se marier et de donner en mariage — toutes ces relations de la vie sociale avaient été soudainement interrompues de la manière la plus effrayante. Le solennel JUSQU'À CE QUE était finalement arrivé — le seul homme qui, au milieu de toute cette race méchante, pouvait, malgré sa chute et son misérable état, en être regardé comme « le sel, » avait été éloigné — la mesure de l'iniquité de Sodome avait été comblée — le jour du

long support de Dieu était arrivé à son terme, et maintenant les regards d'Abraham ne rencontraient plus que ruine et désolation dans toute l'étendue de la plaine. Quel triste aspect ! Et cependant ce n'était là qu'un type d'une désolation infiniment plus terrible qui fondra comme l'éclair sur ce monde coupable, — lorsque le Fils de l'homme apparaîtra, — lorsque tout œil le verra, et que toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui.

Ainsi « Abraham se tenait *devant* l'Éternel, » complètement exempt, quant à lui, de toutes les affreuses conséquences de la récente visitation de Dieu. Sa position d'étranger qui, dans les jours de Kédor-Lahomer, l'avait tenu éloigné de Sodome et de toutes ses circonstances, le sauvegarde encore maintenant et le fait échapper à l'inexprimable malheur de Sodome. Si Abraham avait cédé aux sollicitations du roi de Sodome et participé aux choses de Sodome, il eût été, en quelque mesure, comme son frère Lot, enveloppé dans la destruction de cette ville. Quant à lui, il eût été sauvé, mais son œuvre aurait été consumée. Or Abraham attendait « une cité qui a des fondements, » et il savait bien que cette cité n'était pas Sodome ; aussi ne voulait-il avoir absolument rien à faire avec elle. Il eût « haï même la tunique souillée par la chair » — il n'eût pas voulu « toucher à ce qui était impur ; » maintenant il pouvait moissonner les résultats bénis de sa conduite : car tandis que Lot, pénétré de confusion et de douleur, cherchait une retraite dans une caverne de la montagne, après avoir perdu sa femme et tous ses biens, Abraham, dans toute la sérénité et la dignité qui le caractérisaient, conserve sa position bénie en

présence de Jéhova, et c'est de là qu'il parcourt des yeux ce lamentable spectacle.

Cependant que devient Lot? Comment se termine sa carrière? Oh! « n'allez point le dire dans Gath, et n'en portez point les nouvelles dans les places d'Askelon! » Nous pouvons bien désirer de jeter un voile sur la scène finale de la vie de celui, qui paraît n'avoir jamais réalisé, comme il l'aurait dû, la puissance de *l'appel de Dieu*. Il avait toujours montré une secrète inclination pour les choses d'Égypte ou pour celles de Sodome. Son cœur, semble-t-il, n'avait jamais été complètement détaché du monde; c'est pourquoi sa marche fut toujours chancelante et inconstante. Dès le moment où il se sépara d'Abraham, il alla toujours en empirant — jusqu'à ce qu'à la fin sa carrière se termine par les abominations dont la caverne fut témoin, et dont les résultats furent Moab et Ammon, les ennemis du peuple de Dieu.

Ainsi finit la course de Lot, dont l'histoire devrait servir de sérieux avertissement à tous les chrétiens qui se sentent enclins à se laisser entraîner par le monde. Cette histoire ne nous a pas été transmise sans but. « Toutes les choses qui ont été écrites auparavant, l'ont été pour notre enseignement. » Pussions-nous donc apprendre de ce récit, « à ne point être désireux de choses mauvaises, » car quoique « le Seigneur sache délivrer de la tentation les hommes pieux, » nous n'en devons pas moins, autant qu'il est en nous, nous tenir éloignés de la tentation, veiller et prier continuellement « afin que nous n'entrions pas en tentation, » « Le monde s'en va, ainsi que sa convoitise; mais celui qui pratique la volonté de Dieu demeure éternellement, » (1 Jean ii, 17).

CHAPITRES XX—XXI.

Lot a maintenant disparu de la scène¹ — son soleil s'est couché au milieu d'épais nuages et d'une sombre atmosphère. Il nous reste à poursuivre, quelques moments encore, le récit de la vie d'Abraham, et des voies de Dieu à son égard.

J'ai complètement passé sous silence un détail qui se trouvait au chapitre xii, vu qu'il devait se présenter de nouveau à nous dans le chapitre xx.

Quand Abraham descendit en Égypte, il fit avec Sara sa femme un accord dans le but de *cacher une partie de la vérité*. « Dis, je te prie, » lui demandait-il, « que tu es ma sœur » (xii, 13). Un mal conduit toujours à un autre mal. Abraham suivait une mauvaise direction, quand il descendit en Égypte pour y chercher du secours ; c'est pourquoi il n'y fit pas voir cette délicatesse de conscience qui lui aurait fait sentir la haute inconvenance morale de cette réserve mentale. « Parlez vrai chacun à son prochain ; » c'est là un principe de Dieu, qui devrait toujours exercer son influence sur celui qui marche dans la communion avec Dieu ; mais précisément le désir d'Abraham de sortir de l'épreuve actuelle, en suivant ses propres pensées et son propre chemin, était la preuve d'une lacune dans cette communion, et par là-même son sens moral n'était ni aussi sensible ni aussi élevé qu'il eût dû l'être. Et même, bien que le Seigneur eût frappé Pharaon et sa maison de

¹ Le nom de Lot ne se retrouve, dans l'Ancien-Testament, qu'en Deut. ii, 9, 19 ; et Ps. lxxxiii, 8, seulement pour désigner les fils de son péché ; et dans le Nouveau, en Luc xvii, 28, 29, 52, et 2 Pier. ii, 7. (Le Traducteur).

grandes plaies, parce qu'il avait enlevé Saraï; bien que, de plus, Pharaon eût reproché à Abraham sa conduite en cette affaire, cependant ce dernier ne dit absolument rien sur l'accord qu'il avait positivement fait avec sa femme de céder une partie de la vérité : il reçoit en silence les reproches du roi d'Égypte, et s'en va, conservant dans son cœur la racine du mal, tout prêt à se manifester de nouveau dès que les circonstances en provoqueront l'essor.

Après cela, n'est-il pas étonnant de voir Abraham remonter d'Égypte, bâtir un autel et dresser une tente, montrer la noble générosité de la foi, vaincre Kédor-Lahomer, et repousser la tentation du roi de Sodome, demander instamment un fils et un héritier, et recevoir de Dieu la plus miséricordieuse réponse, se prosterner la face en terre devant l'Éternel dans le sentiment de sa grâce et de son pouvoir tout-puissants, accueillir les étrangers célestes et intercéder pour son frère Lot? N'est-il pas, dis-je, étonnant de voir Abraham traverser, d'une manière si honorable, toutes ces phases de bénédiction, qui embrassent une longue série d'années, et conserver pourtant dans son cœur, durant toute cette période, sans l'avoir jugée, cette grave chute qui avait signalé ses premiers pas dans la carrière? Elle ne reparut plus, il est vrai, pendant tout ce temps, mais pourquoi? Parce qu'Abraham ne se trouva pas dans des circonstances qui la provoquassent, mais le principe n'en demeurerait pas moins toujours là. Le mal n'était pas *entièrement sorti* — il n'était pas confessé — Abraham n'en était pas délivré; la preuve en est que, dès l'instant où il se trouve de nouveau dans des circonstances qui pouvaient agir sur son *côté faible*, ce côté faible se remontre soudain de la manière la plus ma-

nifeste. La tentation qui lui fut présentée par le roi de Sodome n'était nullement en rapport avec son infirmité particulière ; l'on peut en dire autant de tout ce qui lui arriva, depuis le jour où il remonta d'Égypte jusqu'à celui où il descendit à Guérrar ; car si cette infirmité eût été excitée par quelqu'un de ces événements, elle se serait indubitablement produite au dehors.

Nous ne pouvons connaître *expérimentalement* ce qui est dans nos cœurs qu'autant que des circonstances surgissent pour le mettre au dehors. Pierre n'aurait jamais imaginé qu'il pût renier son Maître ; mais quand il se fut jeté lui-même dans des circonstances, qui devaient agir avec force sur son côté faible, il manifesta aussitôt l'existence de cette infirmité.

Il fallut une longue période de quarante ans passés dans le désert, pour faire connaître aux enfants d'Israël « ce qui était dans leur cœur » (Deut. viii, 2) ; et l'un des grands résultats de la discipline de Dieu envers tous ses enfants, c'est de les amener à une plus profonde connaissance de leur propre faiblesse et de leur néant. « Nous nous sommes vus comme ayant *en nous-mêmes la sentence de mort*, afin que nous n'eussions point de confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts. » (2 Cor. i, 9). Plus nous aurons le sentiment de nos infirmités, et plus aussi nous éprouverons le besoin de nous tenir étroitement collés à Christ — de puiser plus abondamment dans le trésor de sa grâce, et de réaliser plus complètement l'efficace sanctifiante et la valeur de son sang expiatoire. Au commencement de sa carrière, le chrétien ne connaît jamais son propre cœur ; et à la vérité, il ne pourrait pas en supporter alors

la complète connaissance ; il en serait accablé. « Dieu ne nous conduit pas par le chemin des Philistins, de peur que nous ne voyions la guerre, » et que nous ne tombions dans le découragement et le désespoir ; mais, dans sa miséricorde, il nous fait faire un circuit, parfois bien long, afin que notre intelligence de sa grâce puisse toujours être au niveau des progrès que nous faisons dans la connaissance de nous-mêmes.

Dans ce chapitre xx, nous voyons donc Abraham, après un laps de plusieurs années, retomber dans son ancien péché, supprimer la vérité, et recevoir pour cela les reproches mérités d'un homme du monde. Celui-ci, dans cette occurrence, semble, pour le moment, posséder un sens moral plus scrupuleux que l'homme de Dieu. Qu'on en juge par sa réponse au Seigneur : « Ne m'a-t-il pas dit : c'est ma sœur ? et elle-même aussi n'a-t-elle pas dit : c'est mon frère ? J'ai fait ceci dans l'intégrité de mon cœur et dans la pureté de mes mains. » Mais remarquez de quelle manière Dieu entre en scène dans le but de justifier son serviteur. Il dit à Abimélec : « Voici, tu es mort. » Oui, avec toute « l'intégrité de son cœur et la pureté de ses mains » — avec tout son sentiment moral du juste et de l'injuste, il n'était « qu'un homme mort, » dès l'instant qu'il s'agissait de le mettre en parallèle avec un enfant de Dieu, même égaré. Dieu, dans sa grâce, considérait son bien-aimé serviteur d'un tout autre point de vue que ne le faisait Abimélec. Tout ce que ce dernier pouvait apercevoir en Abraham³, c'était un homme coupable d'un acte manifeste de tromperie, mais Dieu voyait plus que cela ; c'est pourquoi il dit à Abimélec : « Maintenant donc rends à cet homme-là sa femme ; *car il est pro-*

phète, et il priera pour toi, et tu vivras. » Quelle gloire pour Abraham ! Dieu lui-même prend sa défense devant le monde ! Pas un mot de reproche ! — Pas une apparence de désapprobation ! Non, mais : « il est prophète, et il priera pour toi, et tu vivras. » Quelle puissante consolation pour le pauvre fidèle, souvent faible et lassé, dans la pensée que son Père le voit toujours comme au travers du Seigneur Jésus-Christ ; et qu'ainsi Il ne voit absolument rien autre en son enfant sinon l'excellence et la perfection de Jésus ! Aussi, bien qu'un homme du monde puisse avoir sujet de reprendre un enfant de Dieu, comme dans le cas qui nous occupe, Dieu déclare qu'il estime le caractère, que le croyant a reçu de Lui, infiniment plus que toute l'amabilité, l'intégrité et l'innocence dont l'homme naturel peut se glorifier¹.

Cela nous rappelle la manière dont le Seigneur fait l'apologie du Baptiseur devant la multitude, quoiqu'il lui eût envoyé un message qui devait profondément l'affecter. « Je vous le dis : entre ceux qui sont nés de femme, il n'y a nul prophète plus grand que Jean-Baptiste » (Luc vii, 28). Ainsi, quelque défavorable apparence que puisse avoir un enfant de Dieu aux yeux du monde, Dieu s'en montre toujours le défenseur. « Il n'a pas souffert qu'aucun les outra-

¹ Si nous regardons à travers un verre coloré, tous les objets s'offrent à nous avec la couleur particulière de ce verre ; quelque grande que puisse être la variété de leurs couleurs propres, nous les apercevons toujours avec le reflet du milieu à travers lequel nous les observons. Il en est ainsi de Dieu : Le milieu à travers lequel il regarde son peuple, c'est Christ ; aussi ne voit-il pas les diverses ombres, les nombreuses imperfections des rachetés, parce que tous présentent à ses yeux la perfection du Seigneur Jésus. « Tel qu'il est, tels nous sommes. »

geât; même il a châtié les rois pour l'amour d'eux, en disant : Ne touchez point à mes oints, et ne faites point de mal à mes prophètes » (1 Chron. xvi, 21, 22).

Cependant, ainsi que nous l'avons dit, le message envoyé par le Seigneur à son serviteur Jean le Baptiseur, devait avoir bien vivement touché le cœur de celui-ci dans son isolement; eh bien! il en est de même dans le cas d'Abraham, qui, lui aussi, doit avoir éprouvé une bien profonde humiliation à la pensée de ce qui s'était passé, humiliation que devait encore augmenter la conscience de la bonté de Dieu qui ne voulait pas entrer en jugement avec lui au sujet de son péché. Quand Abraham fit la même chute en Égypte, nous ne voyons pas que les reproches de Pharaon aient produit sur lui aucun effet sensible. Il n'en fut du moins pas humilié au point de faire une confession de toute la chose. Il part de l'Égypte, mais la *racine* du mal demeure dans son cœur, toute prête à bourgeonner de nouveau. Il n'en est pas ainsi dans ce xx^{me} chapitre, qui nous découvre, au contraire, la racine même du mal : Abraham y ouvre tout son cœur; il confesse que, dès les premiers pas de ses pèlerinages, il avait entretenu en lui ce mal qui, deux fois déjà, l'avait entraîné à une œuvre de ténèbres, pour n'en rien dire de plus. Et comme il y a de sa part l'entière confession de ce mal, il y en a aussi le complet abandon; il en est entièrement délivré; il n'en reste en lui ni racines ni rameaux. Le levain est banni de tous les recoins de son cœur; il écoute les censures d'Abimélec et il en profite : c'était l'instrument dont Dieu se servait pour faire sortir cette lèpre et pour en délivrer l'âme de son serviteur.

Mais il restait une autre question à régler, avant qu'Abraham pût atteindre le point le plus élevé de sa marche d'homme de foi ; la servante et son fils étaient encore chez lui. Il faut qu'il les chasse de *sa maison*, comme il a chassé le mal de *son cœur*. Ainsi que le cœur, la maison doit être purifiée. Or le xxi^me chapitre nous fait voir les choses arrivant à une crise, relativement à la servante et à son fils, dont jusqu'ici nous n'avions guère été entretenus. L'élément de servitude était jusqu'alors demeuré inerte dans la maison d'Abraham, parce qu'il n'avait pas été réveillé et mis en action par un autre élément d'une nature et d'une tendance opposées. Mais cet autre élément, nous le voyons introduit par la naissance d'Isaac, le fils de la femme libre, l'enfant de la promesse. L'esprit de liberté et l'esprit d'esclavage sont alors mis en contact, et le conflit entre les deux ne peut avoir d'autre issue que l'expulsion de l'un ou de l'autre. Impossible qu'ils demeurent rapprochés et en harmonie, car « comment deux marcheront-ils ensemble, s'ils ne sont pas d'accord ? »

Eh bien ! l'apôtre Paul, dans son épître aux Galates, nous fait voir, dans ces deux enfants, « les deux alliances : » l'une engendrant pour *l'esclavage* ; l'autre, pour la *liberté*. De plus, il nous montre en eux des types de la postérité charnelle et de la postérité spirituelle d'Abraham ; la première « née selon la chair ; » la seconde « née selon l'Esprit. » Et rien ne peut être plus prononcé que la ligne de démarcation qui sépare, non-seulement les deux alliances, mais aussi les deux postérités. Elles sont entièrement distinctes l'une de l'autre, et ne peuvent jamais, par aucun moyen quelconque, être amenées à s'unir en un seul corps l'une avec l'autre. Abraham devait faire

l'expérience, bien pénible pour lui, de cette vérité : « Chasse cette servante et son fils ; car le fils de cette servante n'héritera point avec mon fils, avec Isaac » (xxi, 10). Ici, le résultat naturel se manifeste. Les deux éléments ne peuvent pas coexister simultanément, pas plus que le vent du nord et celui du midi ne pourraient être déchainés en même temps sans exciter un bouleversement dans la nature.

Mais c'était pour Abraham une obligation bien pénible que celle de repousser loin de lui son fils. « Cela déplut fort à Abraham au sujet de son fils. » Mais n'importe ; cet enfant doit être chassé ; car le fils de la servante ne pouvait pas hériter des promesses qui n'étaient faites qu'à la postérité spirituelle. Si Ismaël eût été conservé dans la tente d'Abraham, c'eût été une vraie reconnaissance des prétentions de la chair. Abraham aurait trouvé quelque chose « selon la chair » et ainsi il aurait eu « un sujet de se glorifier. » Mais non — toutes les promesses de Dieu doivent se réaliser pour ceux-là seulement qui, de même qu'Isaac, sont les enfants de la promesse, nés selon l'Esprit « non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » (Jean i, 13). Ismaël était évidemment « né de la volonté de la chair et de la volonté de l'homme ; » or « la chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu. » C'est pourquoi la chair doit être brisée et réduite en servitude, quelque pénible que cela puisse être pour nos cœurs. Le chrétien trouvera souvent bien rude et difficile la tâche de tenir en bride le vieil homme qui convoite toujours contre le nouveau ; mais le Seigneur nous fortifie pour cette lutte, en sorte que « nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. »

Mais je dois encore une fois rappeler au lecteur,

qu'il n'entre pas dans mon cadre actuel de poursuivre ce sujet sous le rapport des doctrines mêlées à cette instructive histoire ou qui en découlent. Cela m'entraînerait fort au-delà des limites que je me suis prescrites dans cet écrit, dont l'unique dessein, je le répète, est de diriger l'attention du lecteur sur quelques grands principes qui ressortent de la narration.

CHAPITRE XXII.

Les circonstances, par lesquelles Abraham a passé dans les chapitres xx et xxi, étaient assurément d'une grande importance. Un péché, longtemps recélé dans son cœur, en avait été banni; la servante et son fils, qui si longtemps avaient fait paisiblement leur séjour dans sa maison, en avaient été chassés, et maintenant il se présente à nous comme « un vase sanctifié et bien utile au Maître, ayant été préparé pour toute bonne œuvre. »

« Or il arriva *après ces choses*, que Dieu éprouva Abraham; » ce qui le place dans une position particulière de gloire et de dignité. Quand Dieu éprouve un individu, cela démontre qu'il a confiance en lui. Nous ne voyons pas que Dieu ait jamais éprouvé Lot. Ah! c'est que les biens de Sodome présentaient à Lot une tentation plus que suffisante. L'ennemi lui avait tendu, dans les plaines bien arrosées de Sodome, un piège dans lequel il ne semblait que trop enclin à tomber. Il n'en était pas ainsi d'Abraham. Il vivait bien plus en la présence de Dieu, et il était, par conséquent, bien moins susceptible de se laisser influencer par ce qui avait enlacé et égaré son frère.

L'épreuve à laquelle Dieu soumet Abraham, le creuset dans lequel il l'éprouve indique d'abord un

métal pur et précieux ; si la foi d'Abraham n'eût pas été aussi réelle que pure , il aurait certainement regimbé contre la fournaise ardente , en laquelle nous le voyons entrer dans ce beau chapitre. Quand Dieu promit un fils à Abraham , celui-ci crut la promesse « et cela lui fut imputé à justice. » — « Il n'eût point d'hésitation sur la promesse de Dieu par incrédulité , mais il fut fortifié dans la foi , donnant gloire à Dieu. » Mais ensuite , ayant obtenu ce fils , ayant réalisé la vérité de la promesse , n'était-il pas maintenant exposé au danger de se confier dans *le don* plutôt que dans *le donateur* ? Ne risquait-il pas de s'appuyer sur Isaac en comptant sur la future postérité et le futur héritage , plutôt que sur Dieu lui-même qui lui avait promis l'une et l'autre ? Évidemment , c'était bien là le cas , et Dieu le savait ; c'est pourquoi il éprouve son serviteur d'une manière plus propre qu'aucune autre à mettre en évidence quel était au fond le véritable objet de la confiance de son âme. La grande question posée à Abraham et adressée à son cœur , dans cette étonnante transaction , c'est celle-ci : « Marches-tu toujours devant LE DIEU TOUT-PUISSANT — LE RÉSURRECTEUR DES MORTS ? » Dieu voulait qu'Abraham montrât s'il connaissait l'Éternel comme Celui qui était tout aussi capable de susciter des enfants du milieu des cendres de son fils sacrifié , que du corps amorti de Sara. En d'autres termes , Dieu voulait démontrer que la foi d'Abraham s'élevait JUSQU'À LA RÉSURRECTION , car si elle fût demeurée en-deçà , elle n'aurait jamais pu répondre et se soumettre à ce redoutable commandement : « Prends maintenant ton fils , ton unique , celui que tu aimes , Isaac , et t'en va au pays de Morijah , et l'offre là en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai. » Mais Abraham n'hésite

pas. Il répond aussitôt à l'appel qui lui est adressé. Dieu lui demandait Isaac; il est tout prêt à donner Isaac, et cela sans l'apparence d'un murmure. Tant que ses regards demeurent fixés sur « le Dieu Tout-Puissant, » il peut tout donner, quoi que ce soit ou qui que ce soit. Et remarquez comment Abraham parle de son ascension au mont Morijah : « Moi et l'enfant marcherons jusque là *et adorons.* » Ah! c'est que c'était bien là un acte d'adoration, car il allait placer, sur l'autel de Celui qui ressuscite les morts, le jeune homme sur la tête duquel toutes les promesses de Dieu étaient concentrées. C'était un acte d'adoration — dans le sens le plus élevé, car il allait prouver à la vue des cieux et du monde, que le Dieu Tout-Puissant seul remplissait son âme. Aussi quel calme! quelle possession de lui-même! quel pur dévouement! quelle élévation d'esprit! quelle parfaite abnégation! Il ne chancela pas un instant. Il se lève de bon matin, il met le bât sur son âne, prépare le bois, et se met en route pour le mont Morijah, sans laisser apercevoir aucune pensée d'inquiétude, quoique, selon toute apparence, il fût sur le point de perdre l'objet des plus tendres affections de son cœur, celui à la vie duquel étaient liés les futurs intérêts de sa maison.

Abraham montre donc ici, d'une manière admirable, que, quelque cher que lui fût Isaac, son cœur avait trouvé un autre objet qui lui était plus cher encore; il montre aussi que, relativement aux futurs intérêts de sa race, sa foi s'appuyait sur un autre objet que son fils, et que, après comme avant la naissance d'Isaac, il se confiait simplement et uniquement en la promesse du Dieu Tout-Puissant.

Contemplez cet homme de foi, montant la colline de Morijah, dans la compagnie de son bien-aimé,

Quelle étonnante scène¹ ! Avec quelle sollicitude et quel intérêt les armées célestes devaient suivre tous les pas de cet illustre patriarche dans ce merveilleux voyage, jusqu'à ce qu'enfin elles le virent avancer sa main et saisir le couteau pour égorger son fils — ce fils après lequel il avait si longtemps et si ardemment soupiré ; et pour lequel son assurance en l'Éternel avait été si ferme ! Et d'un autre côté, quelle occasion pour Satan de lancer ses dards enflammés ! Avec quelle abondance et quelle force ne pouvait-il pas suggérer à Abraham des pensées du genre de celles-ci : « Qu'advient-il de la promesse de Dieu relative à la postérité et à l'héritage, si tu sacrifies ainsi ton fils unique ? Prends garde de ne pas te laisser égarer par quelque fausse révélation — ou, *s'il est bien vrai*, que Dieu t'ait donné un pareil ordre, est-ce que Dieu ne sait pas que, dès le moment où tu sacrifieras ton fils, toutes tes espérances seront anéanties ? — et puis, songe à Sara ; que deviendra-t-elle si elle perd Isaac, après t'avoir engagé à chasser Ismaël de ta maison ? » Toutes ces suggestions et bien d'autres encore, l'ennemi pouvait les employer pour tourmenter le cœur d'Abraham. Et celui-ci, par lui-même, n'était nullement hors de la portée de ces

¹ Je suis frappé de l'idée, que le voyage d'Abraham au mont Morijah nous offre un type remarquable de la scène mystérieuse qui se passa plus tard sur le mont Calvaire (voisin de Morijah), lorsque Dieu se pourvoyait réellement d'un agneau pour l'holocauste. Il ne nous est pas difficile de faire abstraction d'Hérode et de Pilate, des souverains sacrificateurs et des scribes, des pharisiens et de la multitude ; après quoi il ne nous reste plus que **LE PÈRE ET LE FILS** qui montent, « tous deux ensemble, » la colline, où ils accomplissent, dans la solitude, l'œuvre mystérieuse de la rédemption. [Comparez aussi Genèse xxii, 6 et Jean xix, 17. *Le Trad.*]

pensées et de ces raisonnements qui, dans une pareille conjoncture, devaient tout naturellement s'élever dans son intérieur. Quelle était donc sa réponse à tous ces doutes, à toutes ces sombres suggestions? **LA RÉSURRECTION!** « Par la foi, Abraham, étant tenté, offrit Isaac; et celui qui avait reçu les promesses offrit son unique, à l'égard duquel il avait été dit : « C'est en Isaac que te sera appelée une postérité; » AYANT ESTIMÉ QUE DIEU EST PUISSANT, MÊME POUR RESSUSCITER D'ENTRE LES MORTS; C'EST POURQUOI AUSSI IL LE REÇUT EN FIGURE. » (Hébr. xi, 17-19).

La résurrection est le puissant remède de Dieu à toutes les misères et à toutes les ruines amenées par Satan. Quand une fois nous sommes arrivés au même point qu'Abraham, nous en avons fini avec la puissance de Satan, dont le dernier exercice a lieu dans la mort. Satan ne peut pas toucher à la vie, qui a été reçue par une résurrection; l'efficace de son pouvoir finit dans le sépulchre de Christ, au-delà duquel il ne peut rien faire. De là vient la sécurité de l'Église, dont « la vie est cachée avec Christ en Dieu. » Précieuse et sûre retraite pour elle! Puissions-nous en jouir et nous en réjouir chaque jour davantage!

Il est temps de terminer cet écrit. Nous avons suivi Abraham, depuis Ur des Chaldéens jusqu'à la montagne de Morijah. Nous l'avons vu, à l'appel de Dieu, renoncer à sa famille et à sa parenté, à ses terres et à ses biens, à ses aises et à sa prospérité mondaines; enfin, nous l'avons vu, dans la puissance de la foi, au même appel de Dieu, monter la colline solitaire, dans le but de mettre « son fils unique » sur l'autel de Dieu, et de manifester ainsi qu'il pouvait tout abandonner à l'exception de Dieu seul; — et que, connaissant la signification des mots de Tout-

PUISSANT et de RÉSURRECTION, il n'avait aucune inquiétude, dût-il se trouver dans le cas d'attendre que, des pierres-mêmes, une postérité lui fût suscitée.

D'un autre côté, nous avons suivi Lot depuis Ur des Chaldéens aussi; mais, hélas! son sentier était bien différent de celui de son frère. Il ne paraît pas avoir réalisé, dans son âme, la puissance de l'appel de Dieu; il se mouvait sous l'influence d'Abraham plutôt que sous celle de Jéhova; aussi voyons-nous que, tandis qu'Abraham, à chaque pas qu'il faisait en avant, laissait le monde de côté, Lot faisait précisément le contraire: il s'attachait au monde sous toutes ses formes, et il obtint à la fin ce qu'il avait tant recherché, mais ensuite....! Quel fut le terme de ce chemin? Ah! c'est là la grande affaire; quelle fut la fin de Lot? Au lieu d'être un noble spectacle aux anges, et pour toutes les futures générations des croyants, un modèle de ce que la foi peut donner à un homme « de faire et de souffrir » pour Dieu, il fut précisément le contraire: il se laissa entraîner par l'ennemi de son âme qui le séduisit au moyen des choses du monde; il passa ses jours au milieu des abominations de Sodome, et son histoire se termina par les lamentables circonstances de la caverne. Tout ce qu'il fit pour Dieu ou pour son peuple, ce fut d'engendrer l'Ammonite et le Moabite, ennemis de l'un et de l'autre.

Qu'elle est donc merveilleuse cette grâce qui, en parlant de l'histoire d'un tel homme, a pu dire: « Et il délivra le juste Lot qu'affligeait profondément la conduite infame des abominables; car ce juste, habitant parmi eux, tourmentait de jour en jour son âme juste, par ce qu'il voyait et ce qu'il entendait de leurs actions iniques » (2 Pier.. ii, 7, 8).

SE TROUVE AUSSI :

- A **PARIS**, chez Joël CHERBULIEZ, 6, Place de l'Oratoire.
A **LYON**, chez F. TRÉPIER, Port St-Clair, 19, maison Tolozan.
A **LAUSANNE**, chez M^{me} DURET-CORBAZ, rue St-Pierre.
A **S^{te}-CROIX**, chez Richard SCHERZER.

On peut se procurer aux mêmes adresses :

ÉTUDES SCRIPTURAIRES,

- | | |
|--|-------------|
| N ^o 1. Lettre sur 2 Cor. XIII, 5, | fr. — 15 c. |
| N ^o 2. L'Église et les anges, | — 15 |
| N ^o 3. Le Vieux Prophète et Coup-d'œil sur Ju-
ges XX. | — 20 |
| N ^o 4. L'Année sabbatique et le Jubilé, | — 50 |



Faute essentielle à corriger dans le précédent N^o des Études.

Page 28, ligne 25 : au lieu de celle lisez : l'armée.



ÉTUDES
SCRIPTURAIRES.

N° 6. 14 OCTOBRE 1851. PRIX : 15 c.

PENSER ET MARCHER.



GENÈVE,

GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.

—
1851.

PENSER ET MARCHER

OU

Quelques réflexions sur Philippiens III, 15, 16.

Par J.-G. ROSSIER

Me ferait-on 'quitter mon bon vin,
qui réjouit Dieu et les hommes, afin
que j'aille m'agiter avec les autres ar-
bres? Juges ix, 13.



GENÈVE,

CHEZ GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.

—
1851.

PENSER ET MARCHER.

« Que la grâce et la vérité ne t'abandonnent point : lie-les à ton cou et écris-les sur la table de ton cœur. » PROV. III, 5.

La Parole de Dieu est une épée à deux tranchants. Elle juge le mal et sépare la lumière d'avec les ténèbres.

L'emploi que l'on peut faire de passages de la Parole, en les isolant de leur contexte, devient toujours funeste à ceux qui s'en servent ainsi pour accréditer leurs vues particulières. Je crois que tel est le cas pour Philippiens iii, 16, lorsque des chrétiens citent ce verset dans l'intention d'engager les rachetés à reconnaître et à tolérer les uns chez les autres une marche antiscrituraire. On est ainsi amené à appeler secondaires des vérités qui, quoique rejetées par un grand nombre de chrétiens, n'en sont pas moins des vérités de Dieu, opposées à la doctrine et à la pratique généralement admises.

Voici la traduction de Philippiens iii, 15, 16, selon la version de Lausanne ou version suisse, sur le texte grec reçu :

« Tout autant ¹ donc que nous sommes de parfaits, « pensons de cette manière, et si en quelque chose « vous pensez autrement, Dieu vous le révélera aussi. « Cependant il faut marcher (suivant une même rè-

¹ Le mot grec n'est traduit qu'ici par *tout autant que*. Il se trouve environ 115 fois dans le N. T. où on l'a traduit fréquem-

naissance ; — la nécessité de marcher en Christ et de réaliser notre mort, notre résurrection et notre glorification *en Lui et avec Lui* ; — la recherche des choses d'en haut et une ferme espérance d'être bientôt « manifestés avec Lui en gloire : » Voilà autant de choses que Paul présente aux saints dans ces deux chapitres, où il les qualifie également du titre de « parfaits. » Il s'agit de l'exercice et du développement de notre nature divine et de notre vie cachée avec Christ en Dieu. Car Christ est notre vie.

Quelle réalité d'aussi glorieuses vérités ne présentaient-elles pas à l'Apôtre, puisqu'il a pu dire aux Colossiens : « Pourquoi donc, COMME SI VOUS VIVIEZ DANS LE MONDE.....? »

Notre appel d'en haut, de Dieu, en Jésus-Christ, renferme l'idée de tous nos privilèges ; et nous venons de voir que, dans notre passage comme dans les Colossiens, c'est là une *pensée* qui doit être commune à Paul et à tous les rachetés.

L'Épître aux Éphésiens présente aussi la même doctrine sous l'image d'un combat : « Parce que ce n'est pas contre la chair et le sang qu'est notre lutte, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs universels des ténèbres de ce siècle-ci, contre les méchancetés spirituelles *dans les lieux célestes*, » là-même où nous sommes bénis en Christ de toute bénédiction spirituelle ; où Dieu nous a fait asseoir ensemble dans le Christ, et où l'Église fait connaître aux principautés et aux autorités la sagesse de Dieu infiniment variée (cf. Éphés. vi, 12 ; i, 3, 20 ; ii, 6 ; iii, 10 ; Col. ii, 10, 15 ; Phil. ii, 9, 10).

Cette ferme assurance dans l'espérance de la gloire d'un héritage que nous possédons en Christ et pour lequel nous sommes gardés par la puissance de Dieu,

par le moyen de la foi, était ce que Paul demandait sans cesse dans ses supplications à Dieu le Père pour tous les saints (Éphés. i, 15, sqq. iii, 14-19; Phil. i, 9-11; Col. i, 3-6, 9-14; etc.).

L'Épître aux Hébreux poursuit, d'un bout à l'autre, le même but que le chapitre troisième de celle aux Philippiens. Paul, ci-devant zélé serviteur de la Loi, avait fait, dans le Judaïsme le plus strict, des progrès supérieurs à beaucoup de ceux de son âge dans sa nation. Il détaille tous ses avantages en la chair, mais seulement pour les estimer comme une perte et comme des ordures en comparaison de la grâce qui l'avait établi en Christ. Sa vocation céleste et glorieuse est le point de vue qui lui fait juger et abandonner tout le reste, à cause de son ardent et insatiable désir de croître, de marcher et de demeurer en Christ. Le but et le terme de sa course était la résurrection d'entre les morts ou la meilleure résurrection. Il faisait, comme on dit, chemin et manière pour y parvenir : « Je poursuis, dit-il, ou je continue pour atteindre ce pour quoi aussi j'ai été saisi ou atteint par le Christ Jésus. Frères! je ne pense pas, quant à moi-même, avoir atteint, mais voici, oubliant les choses qui sont derrière, et m'étendant vers celles qui sont devant, je continue vers le but, pour le prix de la vocation d'en haut (ou céleste), de Dieu, dans le Christ Jésus (Phil. iii, 13, 14). » Il voulait être trouvé en Christ et revêtu de la justice de Dieu à l'arrivée du Seigneur. Le commencement du douzième chapitre aux Hébreux est tout-à-fait analogue à ce dernier passage et, en général, à l'ensemble du troisième chapitre de l'Épître aux Philippiens.

L'Épître aux Hébreux met l'ancienne alliance en

contraste avec la nouvelle. Elle présente la marche d'Israël dans le désert comme un type de la marche de l'Église dans le monde, l'Église étant cependant introduite dans une meilleure espérance au moyen de laquelle nous nous approchons de Dieu. Jésus, couronné de gloire et d'honneur, est notre Grand Souverain Sacrificateur¹, tout-puissant, sympathique et miséricordieux; il peut sauver, jusqu'au bout de la carrière, ceux qui s'approchent de Dieu par Lui, qui est toujours vivant pour intervenir en leur faveur. Le chemin, le but, l'héritage et les promesses de la nouvelle alliance sont autant supérieurs en excellence à ces mêmes choses dans l'ancienne alliance, que les cieux le sont à la terre, Christ à Aaron et le sang de Christ à celui des taureaux et des boucs.

Tout cela nous engage à retenir ferme, jusqu'à la fin, l'assurance et le sujet de gloire de l'espérance. Notre paix, nos progrès pratiques et notre bonheur ici-bas dépendent de notre empressement à entrer, par la foi, dans le repos réservé au peuple de Dieu. Quoique le but évident de cette Épître soit de tourner les pensées des Juifs des ombres de la Loi vers la réalité de l'espérance de la gloire de Christ, elle n'en est pas moins, dans son ensemble, « une nourriture solide pour les parfaits qui ont le sens exercé à discerner le bien et le mal, » ou qui ont « l'expérience de la parole de la justice. » Il s'agit pour nous tous aussi d'hériter les promesses par la foi et par la patience, en considérant Christ dans sa gloire et en attendant le retour du « Fils qui est consommé pour toujours. »

Sur la considération de ces contrastes et de ces rapprochements, le St-Esprit fonde, dans nos con-

sciences, dans nos âmes et dans nos cœurs, une paix solide et éclairée. Dieu aime à nous voir marcher, pendant la courte épreuve du temps présent, avec une pleine certitude de foi et d'intelligence, en sa présence et dans sa proximité, en retenant inébranlablement la profession de l'espérance. « Ne rejetez donc point votre confiance qui a une grande rémunération. Car vous avez besoin de patience, afin qu'après avoir fait la volonté de Dieu, vous remportiez la promesse. »

Au chapitre xi^{m^e} l'Apôtre trace un tableau vivant de la foi qui marche et qui agit en s'appuyant sur la fidélité, la puissance et l'amour de Dieu. Ce tableau est couronné par des paroles qui attestent l'excellence de la vocation de l'Église sur toute autre vocation précédente : « Et tous ceux-là qui ont reçu témoignage, par le moyen de la foi, n'ont point obtenu la promesse; Dieu ayant pourvu à quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne fussent pas consommés sans nous. » (cf. 1 Pier. i, 9-12).

Le résumé qui précède peut suffire, tout faible et incomplet qu'il soit, pour démontrer que l'idée dominante de l'Épître aux Hébreux est aussi celle de l'appel de l'Église en Jésus-Christ, appel touchant lequel Paul écrivait aux Philippiens : « Tout autant donc que nous sommes de parfaits, pensons cela. »

Le xii^e chapitre aux Hébreux a de nombreux et frappants rapports avec le troisième de la lettre aux Philippiens. Il nous donne, de plus que ce dernier, le détail très-précieux « *des choses auxquelles nous sommes parvenus*, » afin que nous marchions en cela-même. Il appartenait à l'Apôtre qui, à cause de Jésus, avait fait la perte de tous ses brillants avantages dans le Judaïsme, qui les estimait comme des ordures à

cause de l'excellence de la connaissance de Christ et de la puissante douceur de sa communion, il lui appartenait d'écrire aux Hébreux : « Ayant déposé tout fardeau, et le péché qui enveloppe facilement, fournissons par une attente patiente notre course dans le combat qui est devant nous, fixant nos yeux sur le prince et le consommateur de la foi, Jésus... » « Un homme allant à la guerre ne s'embarrasse pas dans les affaires de la vie, afin de plaire à celui qui l'a enrôlé, » dit ailleurs le même Apôtre. Un seul coup d'œil sur les versets 8, 12, 13 et 14 du troisième chapitre aux Philippiens suffit pour voir l'analogie que je cherche à mettre en évidence. Il faut, en effet, qu'une âme soit pleine de la grâce et de la gloire à venir, pour qu'elle puisse abandonner les vanités du monde, les appâts de la chair ou les ombres de la Loi. La pensée de Christ dans ses souffrances et dans la gloire qu'il a reçue, après avoir fait, par Lui-même, la purification de nos péchés, est aussi un exercice et une nourriture bien propres à nous fortifier, par la grâce de Dieu, dans la course et dans le combat. Plus nous jouirons de ces vérités, plus nous serons disposés à veiller à ce que personne ne se prive d'une grâce aussi magnifique.

Le profane Ésaü, réprouvé pour avoir abandonné son droit d'aînesse, est un type remarquable des Juifs charnels et rebelles depuis la venue du Seigneur. Aussi leur est-il proposé comme un exemple à éviter. Combien cet exemple ne contraste-t-il pas fortement avec le modèle de « Jésus qui, en vue de la joie qui était devant lui, ayant méprisé la honte, s'est assis à la droite de Dieu! » Quoi de plus propre que le contraste d'un tel exemple de lâcheté avec un tel modèle de dévouement, à nous empêcher de suc-

comber sous la lassitude ou de nous laisser abattre dans nos âmes ! (Gen. xxv, 30-34 ; Hébr. xii, 2, 3, 16, 17 ; Phil. ii, 4-11 ; iii, 4-14).

Ésaü las et affamé vendit son droit d'aînesse pour un mets vulgaire. Paul vivait dans un combat incessant. Il se nourrissait de la manne cachée, qui est Christ monté au ciel après avoir accompli la grande œuvre de la rédemption. Aussi Paul avait-il abandonné avec joie (et cet abandon était un gain pour lui) tout ce qui l'aurait empêché de suivre Celui qui l'avait appelé du haut des cieux et dont la voix vibrait toujours dans son âme. Les Hébreux aussi sont loués par l'Apôtre pour avoir accepté avec joie l'enlèvement de leurs biens, sachant qu'ils avaient, en eux-mêmes, dans les cieux, des biens meilleurs et permanents. Tel est l'effet de la foi qui a reçu la « meilleure espérance » fondée sur l'immutabilité du conseil de Dieu en Jésus qui est toujours le même. Ces promesses se résument ainsi dans le xii^e chapitre aux Hébreux : Le ciel et la terre seront encore remués et changés. Mais la foi reçoit un royaume inébranlable et retient la grâce qui nous a donné et qui affermit en nous l'espérance de la gloire. C'est bien là ce à quoi nous sommes tous parvenus. Et, dans les deux passages que nous comparons, ces choses sont opposées aux faibles éléments qu'avait administrés Moïse. Ces éléments n'étaient qu'une ombre des biens célestes et éternels dont les versets 22 à 24 nous donnent enfin un tableau aussi précieux qu'important à cause de ses détails : « Car vous ne vous êtes pas approchés d'une montagne qu'on touche avec la main.... Mais vous vous êtes approchés¹ d'une

¹ En Phil. iii, 16, et en Hébr. xii, les verbes grecs sont différents, mais au fond le sens en est le même.

montagne de Sion — et d'une ville du Dieu vivant, d'une Jérusalem céleste — et de myriades d'anges, d'une réunion générale — et d'une Église des premiers-nés inscrits dans les cieux — et d'un juge Dieu de tous — et des esprits de justes consommés — et de Jésus Médiateur d'une nouvelle alliance — et d'un sang d'arrosement qui prononce de meilleures choses qu'Abel. »

Or, il n'y a pas de croyant qui ne soit parvenu à ces choses, puisqu'elles sont la propriété de la foi et que, en dehors d'elles, il n'y a pas de salut. C'est donc *cela qu'il faut penser* ; et en cela-même qu'il faut aussi *marcher*, car tel est le prix de l'appel d'en haut, de Dieu, en Jésus-Christ. C'est de ces choses aussi que de mauvais ouvriers voulaient détourner les disciples, parce que « LES PENSÉES » de ces ouvriers étaient « *aux choses de la terre.* » C'était en échange d'aussi glorieux privilèges que Paul avait fait, comme un gain, la perte de tout le reste. Laisant tout derrière lui, et chutes et progrès et prérogatives charnelles, il courait sans relâche en avant, guidé par la lumière qu'il ne perdait pas de vue. Il était ainsi dans

Dans l'Épître aux Hébreux, le privilège et le devoir de *s'approcher* de Dieu ou du trône de la grâce fait de l'Église une famille d'adorateurs célestes. Nous n'avons plus un Dieu de loin ; mais nous avons un Dieu de près. Le voile ayant été déchiré et Jésus étant notre précurseur, l'acte de *s'approcher* de Dieu par son moyen est un culte, un hommage rendu au Père par le moyen du Fils, en Esprit et en vérité.

Avant sa mort, Christ avait révélé aux disciples de l'Évangile du royaume les relations d'un peuple sur la terre, avec le Père qui était dans les cieux. Depuis la glorification du Christ, l'Évangile révèle une famille céleste qui, quoique vivant sur la terre, s'approche dans le ciel, par Christ, d'un Père céleste (Hébr. iv, 16 ; vii, 19, 25 ; x, 1, 22 ; xi, 6 ; xii, 18, 22).

la lumière. Il marchait dans la lumière, quoique n'en ayant pas encore atteint le foyer.

Or quand même les uns ou les autres *d'entre nous* l'ignoreraient, ils n'en sont pas moins parvenus à cela-même, parce que c'est à cela-même que la foi nous a amenés en Jésus.

Ne serait-il pas bien triste de connaître qu'on est parvenu à de tels privilèges, à une telle vocation et de *n'y pas marcher*? Ne serait-il pas encore plus triste, *lorsqu'on n'y marche pas* pour une cause ou pour une autre, d'inviter ceux qui réalisent, autant que possible, cette vocation d'en haut, à en sortir et à « *penser autrement?* » Et souvenons-nous que Dieu n'éclairera ceux qui pensent autrement, qu'Il ne leur dévoilera ce qui leur est caché, qu'autant que le désir d'une obéissance humble et simple sera dans leur cœur (Jean vii, 17; 2 Cor. iii, 16).

On peut avoir foi au sang de Christ sans le connaître encore pleinement comme le Médiateur d'une alliance nouvelle, comme le Fils consommé pour toujours, comme Celui qui est la Tête et *dans lequel* nous sommes parfaits. On peut ignorer la différence qui existe entre les esprits de justes consommés et L'ÉGLISE des premiers-nés (Hébr. 1, 6; Rom. viii, 29; Col. i, 18; Apoc. I. 5 etc.). Il est possible, qu'un frère, d'ailleurs bien cher dans le Seigneur, ne connaisse pas davantage en quoi diffèrent L'ÉGLISE et la réunion générale, et les myriades d'anges. Il n'y a que trop d'enfants de Dieu qui n'attendent guères la cité qui a des fondements et dont parlent l'Épître aux Hébreux, Phil. iii, 20, Jean xiv, xvii, Apoc. xxi, ainsi que tant d'autres précieux passages de la Parole. En toutes ces choses, je crois même, que nous péchons *tous* du plus au moins en fait

d'intelligence. Mais comment y pensera-t-on et comment y marchera-t-on, si on les ignore ?

Toutefois il est écrit : « Si quelqu'un est faible dans la foi, recevez-le... car Dieu l'a reçu. » Il peut être et je crois qu'il est plus difficile à ceux qui ignorent ces choses ou qui n'y marchent pas qu'à ceux qui y marchent, d'obéir à cette parole : « Or le Dieu de la patience et de la consolation vous donne d'avoir, *les uns à l'égard des autres*, UNE MÊME PENSÉE selon le Christ Jésus, afin que, *d'un commun accord*, vous glorifiez, *d'une même bouche*, le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ. » Quoi qu'il en soit des difficultés, la vérité subsiste et les paroles que nous venons de lire nous présentent le culte des saints, en commun et en dehors du monde, comme le moyen de glorifier Dieu sur la terre, au point de vue ecclésiastique. Tous les saints devraient penser ainsi et marcher ainsi. Or voici le moyen d'y parvenir : « C'EST POURQUOI, recevez-vous *les uns les autres* de même que le Christ aussi nous a reçus, pour la gloire de Dieu. » (Rom. xv, 5-7). Si l'on invoque une même règle suivant laquelle il faille marcher, je n'en vois pas d'autre que la réception mutuelle et réciproque des rachetés pour rendre culte à Dieu et pour croître ensemble dans la connaissance et dans la grâce de Dieu, puisqu'il s'agit de *s'approcher ensemble* des choses auxquelles nous sommes parvenus. Si, au contraire, on se sert de Phil. iii, 15, 16, pour m'engager à reconnaître ou à paraître approuver une marche sectaire quelconque, en me présentant pour prétexte la bonne conduite individuelle de plusieurs frères, dont la marche ecclésiastique est en opposition à leur vocation céleste, je repousse une telle interprétation, parce qu'elle dé-

truit toute saine notion du témoignage. Les chrétiens ne doivent ni s'unir, ni s'allier dans le mal.

Il est pénible d'être forcé d'avouer que tant de saints vivent absolument comme s'il n'y avait pas une Église de Dieu sur la terre — comme s'ils n'étaient pas parvenus à l'appel céleste de Dieu en Jésus-Christ, au trône de la grâce et au mont de Sion, siège immuable de la grâce et de la gloire royale du vrai David.

Nous devrions tous mieux mériter le reproche des incrédules qui disent : Laissez-les ! ce sont *des gens de l'autre monde*. Oh ! si nous étions assez pleins de l'amour de Dieu et de l'attente du Seigneur Jésus pour que personne ne pût nous refuser le titre de *chrétiens* et pour qu'aucun mondain ne pût s'en revêtir ! Le monde ne possédera jamais la puissance qui fait agir et marcher les rachetés. Il dit bien : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Mais la vérité serait : Dis-moi qui tu aimes, je te dirai ce que tu es. L'amour pour Christ, voilà ce qui caractérise le chrétien. Voilà la puissance et le mobile qui peuvent nous faire penser et marcher suivant une même règle.

La connaissance d'un tel amour et de la vocation céleste de l'Église agira certainement avec plus d'efficacité sur les cœurs que toutes les ordonnances et que tous les commandements possibles. On ne peut pas penser à des choses que l'on ne connaît pas ; on ne peut les aimer et il est impossible d'y marcher, ni seul ni ensemble, si l'on n'y croit pas.

La Loi laisse fleurir dans les cœurs la racine de l'ignorance et de l'incrédulité. L'amour de Dieu remplit le cœur ; son jugement éclaircit la vue ; sa grâce est seule capable de nous faire servir Dieu d'une ma-

nière qui lui soit agréable, avec respect et crainte.

Notre devoir à l'égard de tous les saints ne change pas, lors même qu'ils se privent de la grâce et des promesses; lors même qu'ils pensent ou paraissent en être privés. Nous devons les recevoir, veiller sur eux, prier pour eux, prendre garde à eux, les soigner selon nos forces, les avertir, les instruire, les exhorter, les consoler, les fortifier selon la mesure de notre foi. Chacun de nous peut avoir besoin des offices d'un tel amour (Hébr. iii, 12; iv, 1; x, 24; xii, 12, 13, 15).

Mais prenons garde à la vérité!

La vérité sans l'amour, c'est la Loi. L'amour sans la vérité n'est que chair. La chair et la Loi mènent à la mort. Mais l'amour se plaît avec la vérité et la grâce et la vérité sont par Jésus-Christ. Nous ne pouvons pas être des imitateurs du Dieu de vérité comme étant ses enfants bien-aimés, si, sous prétexte d'amour, nous abandonnons la plus petite parcelle de la vérité, pour autant qu'elle nous est connue (Jérémie xv, 19). Et si nous devons recevoir, aimer et soigner ceux qui pensent et qui marchent encore comme s'ils n'étaient pas parvenus à l'appel céleste, cela ne signifie pas que nous devons penser et marcher avec eux suivant une même règle, puisque leur règle, s'ils en ont une, n'est pas du tout conforme à l'exemple de Paul en Philippiens iii. Nous ne devons pas avoir une même pensée dans l'ignorance, la désobéissance ou l'incrédulité; mais il est écrit: « Qu'il y ait en vous une même pensée que dans le Christ Jésus » — savoir le renoncement, le dévouement, l'obéissance et l'espérance de la gloire. La pensée qui était en Christ peut, en effet, se résumer en ceci: « Ma nourriture est de faire la volonté de

Celui qui m'a envoyé. » N'avoir aucune volonté propre, c'est l'opposé du péché ; c'est la pensée qui était dans le Christ, celle qui doit être la nôtre et en particulier celle de tous les ouvriers du Seigneur : « Prenez garde, disait Paul, à ceux qui marchent selon le modèle que vous avez en nous » — mais aussi : Prenez garde à ceux « dont les pensées sont aux choses de la terre » (cf. Phil. iii, 19; Matth. xvi, 23; xvii, 17; Luc ix, 55; xxiv, 25, etc.).

Recevons et aimons les frères qui ignorent encore bien des points de la saine doctrine sur l'Église et sur la gloire et le retour du Seigneur ; que nos cœurs soient larges avec eux et pour eux, mais en même temps que nos pieds ne quittent jamais l'étroit sentier du témoignage et le terrain ferme et net de la Parole.

Il y a un témoignage collectif ou ecclésiastique¹. Ne l'oublions pas ! « Et si quelqu'un ignore, qu'il ignore. »

« TU AS DONNÉ UNE BANNIÈRE A CEUX QUI TE CRAIGNENT, AFIN QU'ILS LA TIENNENT HAUT ÉLEVÉE POUR L'AMOUR DE TA VÉRITÉ². » Combien une telle pensée est

¹ Traiter ce sujet ici, m'entraînerait trop loin. Je l'ai touché dans le N° 3 des « Études Scripturaires » pages 21 à 23. Je suis bien éloigné de vouloir mettre de côté ou affaiblir la nécessité d'un témoignage pratique individuel (Éphés. ii, 10; Tite ii, 11-14; iii, 8; Hébr. x. 24, 25). Mais quelque important qu'il soit, le témoignage individuel est très-incomplet, si on l'isole du témoignage collectif ou ecclésiastique (d'Église). Nous nous occupons surtout de ce dernier, parce que l'on entend fréquemment citer Phil. iii, 16, pour en affaiblir l'importance et la nécessité. La vérité est que, si un témoignage individuel est incomplet sans le témoignage ecclésiastique, ce dernier est impossible pour les individus qui ne rendraient pas le premier.

² Ps. lx, 4. A quoi l'on peut opposer Ps. lxxiv, 4 et 9, où le résidu dit à son Dieu :

éloignée des sentiments de ces pauvres chrétiens qui disent : « *Lorsque nous serons tous réunis dans le ciel, ne sera-t-il pas bien égal, alors, que nous ayons marché ici-bas suivant telle ou telle vue secondaire quant à l'Église?* » Non! Non! chers frères; vous ne le croyez pas vous-mêmes, puisque vous nous pressez de marcher *ensemble* suivant une même règle et d'avoir une même pensée — que vous. Non! Non! Dieu n'est pas injuste pour oublier, dans le jour de Christ, de donner toutes les couronnes et toutes les récompenses qu'Il a promises aux fidèles témoins de « Sa vérité. » Or cette vérité est une et « aucun mensonge ne vient de la vérité. » « Ta Parole est la vérité. »

Il ne s'agit pas ici de disputes d'opinions, mais de penser aux choses d'en haut, à notre appel céleste, aux choses auxquelles *nous* sommes tous parvenus, en Christ, par la foi. Enfin il s'agit de « MARCHER DANS CES CHOSES MÊMES. » C'est une chose bonne et agréable que « les frères s'entretiennent ensemble. » L'huile de la sacrificature et l'onction du Saint découlent sur l'unité de sa robe faite d'un seul tissu et sans couture depuis le haut jusqu'en bas. Je veux dire que Dieu a ordonné la vie et la bénédiction à toujours sur le rassemblement *des frères*, d'après le principe essentiel et fondamental de l'Unité de l'Église, corps de Christ sur la terre.

La vocation d'en haut introduit tous les frères saints dans un même sentiment, dans les pensées de Dieu

« L'ennemi a tout renversé au lieu saint. Tes adversaires ont rugi au milieu de tes synagogues, ils ont mis leurs enseignes pour enseignes.... Nous ne voyons plus nos enseignes. » Hélas! l'ennemi n'a que trop réalisé, par anticipation, l'accomplissement de ces paroles au milieu de la chrétienté.

à l'égard de l'Église et, ainsi, dans une même voie qui est celle « d'une même espérance de notre appel. » Le quatrième chapitre aux Éphésiens trace clairement la route des élus qui veulent obéir à l'appel d'en haut, de Dieu, en Jésus-Christ, et qui cherchent à jouir des choses célestes comprises dans cet appel, choses dont le douzième chapitre de l'Épître aux Hébreux nous a fourni une esquisse. La paix de Dieu est le lest de cette flotte. L'union *sur le pied de l'unité* est son unique point de ralliement. « Et que la paix de Dieu, pour laquelle vous fûtes appelés en un seul corps, règne dans vos cœurs et soyez reconnaissants » (Col. iii, 15). Or il ne s'agit nullement d'union entre des sectes qui renfermeraient plus ou moins de membres de ce « seul corps » : Ce serait un non-sens. Il ne s'agit point de paix entre des sectes ou entre leurs membres, mais il s'agit, au contraire, de paix et d'union entre les membres d'un seul corps, *comme marchant sur le terrain ou selon le principe de l'unité de ce seul corps*. Joseph, cette glorieuse victime des dissensions *de sa famille*, ne dit-il pas aussi à chacun de nous individuellement et uniquement au point de vue de la fraternité : « Ne vous querellez point en chemin ? » (Gen. xlv, 24.) Mais pour manifester l'unité du corps par une vie de famille tout en traversant le désert, il faut croire à cette unité, il faut y penser.

Paul connaissait la foi des Éphésiens et « *leur amour pour tous les saints*. » C'est pourquoi Paul priaît le Père de les éclairer sur l'espérance de *Son appel*, sur la richesse de leur héritage commun et sur la puissante grâce qui les avait rendus dignes et capables d'y participer. Il fallait que l'amour embrassât tous les saints comme membres les uns des autres et

comme membres d'un seul corps. Comment l'idée des sectes pourrait-elle se mêler à une telle union sans la détruire ?

Il fallait que les Éphésiens connussent l'unité opérée par le Saint-Esprit, l'unité selon Dieu, afin qu'ils pussent penser et marcher selon l'appel de Dieu en Jésus-Christ.

Ils avaient été rapprochés de Dieu pour avoir accès, les uns et les autres, auprès du Père en un seul Esprit, comme étant une seule famille céleste, un seul temple, l'Église ou l'habitation de Dieu par l'Esprit. Tels sont *les faits* sur lesquels se base l'exhortation des six premiers versets d'Éphésiens iv : « Je vous exhorte donc..... à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés..... vous supportant les uns les autres dans l'amour (ce qui suppose que l'on fait route ensemble comme une famille qui n'a qu'un seul et même camp), vous empressant de CONSERVER l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix. »

Il y a donc une unité opérée par le Saint-Esprit selon le conseil et l'appel de Dieu, une unité que nous devons conserver, garder en pratique dans le lien de la paix et d'une manière sensible par l'union visible des membres de cette Unité. Il ne s'agit donc nullement de créer, d'imaginer, d'inventer, de constituer un accord entre des choses qui, dans leur existence même, diffèrent essentiellement de « l'Unité de l'Esprit. »

Le chemin est tout tracé. C'est une vocation commune, une espérance commune, des affections et des intérêts communs, qui unissent les cœurs des frères dans l'amour du Père et dans la paix. Pour que la caravane marche ensemble et bien unie, il faut

qu'elle ait la conscience de ce qu'elle est et de ce qu'elle fait. Or elle est « UN SEUL CORPS ET UN SEUL ESPRIT. » C'est une unité formée et rassemblée sur la terre par l'Esprit qui la conduit là où le Père l'appelle, là où son Chef, sa tête, et son Seigneur l'a déjà introduite par sa présence, dans le ciel : « Un seul Esprit, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous (de tous les membres de cette unité, y compris la Tête), qui est sur tous et au travers de tous et au dedans de vous tous. » Le tabernacle, dans le désert, était une ombre de ceci. Il était uni et relié ensemble par des tisons et par des barres, dont l'une passait au milieu de tous les ais et les quatre autres dans les anneaux d'or fixés à ces ais, afin que les barres courussent d'un bout à l'autre de l'édifice (Exode xxvi, 13; xxxvi, 33, 34)¹.

Pensent-ils ainsi et marchent-ils ainsi, les chrétiens qui nient la ruine de l'Église? Pensent-ils et marchent-ils ainsi, ceux qui, à l'imitation des hommes politiques du siècle, acceptent cette ruine comme un fait accompli; fait auquel, par conséquent, « l'on doit se conformer tout bonnement? » A quoi sont-ils parvenus? A s'entendre et à s'allier sur le terrain de l'abandon que l'Église a fait de son union extérieure

¹ La première barre figurait, je pense, le Saint-Esprit qui est *au dedans* de nous tous, ce qui forme *un seul* tabernacle; les autres barres, *extérieures*, représentaient, peut-être, les *jointures de fournissement* ou les dons que Christ fournit pour que le corps demeure *étroitement uni*. Hélas! ces dons, le plus souvent hors de place, ont plutôt contribué à la division; tant il est vrai que l'ennemi a trop bien réussi à désunir les enfants de Dieu par les grâces mêmes que Jésus avait accordées pour le maintien de leur union, comme les dons et la cène, par exemple.

et cela à la suite de son mépris ou de son ignorance quant à « l'unité de l'Esprit. »

Serons-nous désireux de parvenir à remplacer l'union et l'unité par des concessions réciproques mais opposées à notre appel en un seul corps ?

J'estime que ce serait abandonner les pensées de Dieu pour obéir à l'esprit charnel et sectaire de l'homme, quitter le chemin et l'appel de Dieu pour suivre le chemin de la sagesse humaine et l'appel de la chair. Laissons-leur leurs rêves d'une Église de l'avenir. Soyons de l'Église d'à-présent, de l'Église de Dieu et d'aucune autre.

Nous rejetterons donc l'emploi que l'on essaie de faire de Phil. iii, 16, pour engager les chrétiens à demeurer dans des *églises particulières* c'est-à-dire dans des sectes ; ou bien encore dans des confédérations, ou des alliances de sectes, nous souvenant qu'il est écrit : « N'appellez pas confédération tout ce que ce peuple appelle confédération, » et nous ne justifierons pas chez nos frères la froideur et la négligence à rechercher la vérité ecclésiastique pour la pratiquer.

Frères bien-aimés dans le Seigneur ! Puissiez-vous tous, sans exception, dire : « Nous sommes parvenus à toutes les richesses renfermées dans l'appel céleste de Dieu en Jésus-Christ. Nous attendons Celui qui a été mort, mais qui vit et qui intervient devant Dieu pour nous, en vue de nos infirmités. Il nous ramènera avec Lui, dans sa gloire, pour régner avec Lui. » Et si vous pensez ces choses et si vous voulez marcher en cela-même, après avoir abandonné tout le reste, alors quoique nous soyons tous faibles, bien faibles, nous allons tous nous rencontrer, *marchant en cela-même.* »

En effet, « comment deux marcheront-ils ensemble, s'ils ne sont pas d'accord? » (Amos iii, 3).

Une règle pour « les choses de Dieu » n'est que mensonge si elle vient de l'homme. Il en est de même de toute pensée de l'homme ou du cœur naturel. Marcherons-nous suivant les doctrines, les institutions et les commandements des hommes ou selon la Parole de la grâce de notre Dieu? Deviendrons-nous membres d'une dénomination ou d'une *église particulière*, c'est-à-dire d'une secte? Aurons-nous « un culte arbitraire » dans lequel la sacrificature universelle est sacrifiée, parce que le ministère de la Parole s'est emparé de tous les actes de cette sacrificature et de la direction du culte? (Col. ii, 8, 18-23). Remplacerons-nous, dans le culte des saints, L'ESPRIT D'ORDRE et de décence, ainsi que l'efficace de la présence de Jésus au milieu de deux ou trois réunis en son Nom, par une présidence humaine, par des formes et des règlements? Remplacerons-nous le culte des rachetés par une prédication officielle et par des prières officielles, sous la présidence d'un homme officiel?

Devons-nous, pour « marcher ensemble suivant une même règle et avoir une même pensée, » nous allier avec le monde pour les choses de Dieu, ou reconnaître des alliances selon cette règle-là? Devons-nous abandonner la discipline et les moyens de maintenir pure la table du Seigneur?

Dites-nous, « frères saints, participants de l'appel céleste, » si vous avez pour règle « le rassemblement *de nous-mêmes* ensemble » sur le simple et unique pied de la fraternité et de l'amour fraternel en Jésus? Dites-nous si vous avez pour pensée et pour règle, de rendre à Dieu un culte en Esprit et en vé-

rité, c'est-à-dire un culte commun et mutuel, placé sous la seule présidence du Seigneur Jésus et sous l'unique direction de son Esprit, selon LES COMMANDEMENTS exprès, détaillés et positifs DU SEIGNEUR? (1 Cor. xiv, surtout 34 à 40; Rom. xii, 6-8; 1 Pier. iv, 10, 11; Rom. xv, 6-14; 1 Cor. vi, 9-13; Hébr. x, 25; 2 Cor. vi, 14-18; Éphés. v, 6-21; Col. iii, 16, 17). N'est-ce pas, chers frères; que ces passages sont des pensées et des règles de Dieu, sur l'unité de l'Esprit, sur l'unité du corps, sur la séparation d'avec le monde et sur *notre marche* conformément à l'appel d'en haut, c'est-à-dire conformément à la vocation céleste de l'Église!

Eh bien! s'il en est ainsi, permettez-moi de vous demander si vous réalisez ces choses et si vous marchez en cela-même. Et si, après avoir lu attentivement ces passages, vous pouvez dire, la main sur le cœur: Oui, nous pensons cela et nous voulons marcher en cela-même, alors rien ne vous sépare plus de vos frères qui, depuis longtemps, pensent ainsi et marchent ainsi. Vous ne nous objecterez pas nos misères et nos faiblesses dans la pratique de ces pensées et de ces règles de Dieu. Un cœur droit et sincère ne juge pas, ou plutôt il ne condamne pas les principes de Dieu par la faiblesse des disciples de la Parole qui leur fournit ces mêmes principes. Nous savons tous assez que, avec de tels raisonnements, on peut attaquer le christianisme lui-même, sans qu'il ait tort pour cela; et vous ne voudriez pas vous servir de la tactique de Satan contre la vérité.

S'il est vrai que vous vouliez « penser cela et marcher en cela-même, » faites donc mieux que ceux que vous blâmez et qui sont sur cette voie, mais faites mieux « en pensant ainsi et en marchant en cela-

même. » Il serait bien bon que nous missions tous la plus ardente émulation à courir ensemble dans la présente vérité.

Si vous l'essayez, alors, bien-aimés du Seigneur, il n'y aura plus de *nous et de vous*. Il y aura seulement « tout autant de parfaits, » marchant ensemble en Christ, sur le même terrain qui est celui que parcourt une foi conséquente avec l'appel céleste de l'Église. Ce terrain est celui de la Parole de Dieu et de notre dépendance du Saint-Esprit. Si vous y marchez (mieux que d'autres, peut-être) nous ferons tous, forts et faibles, partie d'une caravane unie et bien serrée, qui n'aura qu'une même règle, la Parole, et une même pensée, celle de Christ.

Et si quelqu'un, dans cette caravane, « *pense* quelque chose autrement, Dieu lui dévoilera aussi cela. » Les progrès dans la connaissance de Dieu et de sa volonté sont liés, dans notre texte, au combat et à la course dans l'arène de la vérité : « Je continue m'étendant vers les choses qui sont en avant; je continue vers le but.... Pensons donc tous cela et si (en pensant ainsi et en marchant comme moi) vous pensez quelque chose autrement, Dieu vous dévoilera aussi (ce que vous ignorez, ce que vous ne voyez pas). »

Comment discernerait-on les choses qui diffèrent pour en juger sainement, si l'on marche et si l'on pense selon la chair et non selon l'appel céleste de Dieu en Jésus, l'Époux glorifié de l'Église?

« Que cries-tu à moi? Parle aux enfants d'Israël, QU'ILS MARCHENT! »

On ne chante le cantique du culte en Esprit et en vérité qu'après avoir quitté l'Égypte, réalisé la délivrance et marché à travers la mer Rouge. Il n'y a de jouissance des bénédictions célestes, il n'y

a de liberté et de force qu'à mesure que l'on obéit.

J'ai cherché à montrer qu'il n'y avait d'accord possible entre les chrétiens que sur la base de l'appel céleste de Dieu, en Jésus-Christ. Si donc on nous parle de pensées et de règles communes, je crois pouvoir résumer les unes et les autres en cinq mots :
SOYONS CE QUE NOUS SOMMES.

Telle est, me semble-t-il, la portée des passages que nous avons examinés et mis en regard les uns des autres.

Que Dieu garde les frères de marcher dans des pensées qui ne seraient pas la pensée du Christ, ou d'abandonner la vérité pour revêtir de beaux semblants de largeur et d'amour. La volonté propre, l'indifférence et les concessions ne sont ni l'amour ni la vérité. La vérité est de Dieu. Il nous l'a donnée et confiée. Il ne nous appartient pas d'en disposer à notre gré.

Que Dieu garde ses chers enfants de marcher selon les institutions, les ordonnances, les constitutions et les règles de l'homme. Qu'Il leur accorde l'amour et la recherche de la vérité pour la pratiquer à travers tous les obstacles du présent siècle méchant. Il n'y a, dans la Parole de Dieu, que des vérités éternelles, puisque cette Parole est la Vérité. Rendons grâces à notre Dieu de ce qu'Il a dévoilé, par son Esprit et dans Sa Parole, les vérités nécessaires aux cœurs des siens pour les guider et les soutenir dans les derniers temps difficiles, auxquels nous sommes parvenus par Sa Grâce. Amen !

Le frère, J.-B. ROSSIER,

Sully, le 25 Septembre 1851.

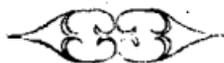
SE TROUVE AUSSI :

- A PARIS, chez Joël CHEREULIEZ, 6, Place de l'Oratoire.
A LYON, chez F. TRÉPIER, négociant.
A LAUSANNE, chez M^{me} DURET-CORBAZ, rue St-Pierre.
A S^{te}-CROIX, chez Richard SCHERZER.

On peut se procurer aux mêmes adresses :

ETUDES SCRIPTURAIRES,

- | | |
|--|-------------|
| N ^o 1. Lettre sur 2 Cor. XIII, 5, | fr. — 15 c. |
| N ^o 2. L'Église et les anges, | — 15 |
| N ^o 3. Le Vieux Prophète et Coup-d'œil sur Ju-
ges XX, | — 20 |
| N ^o 4. L'Année sabbatique et le Jubilé, | — 30 |
| N ^o 5. L'Appel de Dieu. | — 30 |



ÉTUDES
SCRIPTURAIRES.

N° 3. 14 MAI 1852. PRIX : 25 c.

1. LES SAINTS SELON LA PAROLE.
2. PÉCHER ET NE PAS PÉCHER.
3. NOUS AVONS VU LE SEIGNEUR.
4. LA VIE CÉLESTE ET L'ÉGLISE.



GENÈVE,
GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.

—
1852.

LES SAINTS SELON LA PAROLE.

Les traditions font le plus grand tort au Christianisme ; elles l'ont défiguré, matérialisé, corrompu dans la religion romaine ; elles l'affaiblissent et l'altèrent parmi les protestants. — Car, il ne faut pas s'abuser : pour avoir rompu avec Rome, la Réforme n'a pas rejeté tout ce qui venait de Rome. Combien de doctrines, de pratiques, de formes, de locutions n'a-t-elle pas conservées, qui ne sont qu'une défroque du papisme ! combien n'en a-t-elle pas reçu, qui ne sont que des théories de ses docteurs et de ses théologiens ! — Combien de chrétiens ignorants ou peu éclairés, esclaves des hommes ou bigots, qui croient devoir être « extrêmement zélés des traditions de leurs pères, » sans jamais avoir la pensée d'examiner sérieusement si et jusqu'à quel point ces traditions sont conformes à la seule règle infaillible, la Parole de Dieu ! Aujourd'hui comme aux temps où Jésus était sur la terre, les traditions humaines ont leurs ardents partisans ; les scribes, les pharisiens, les formalistes de nos jours sont toujours disposés à condamner ceux qui repoussent tout joug d'homme et qui veulent s'en tenir « à la loi et au témoignage. » Et pourtant, maintenant comme jadis, les traditions ont constamment pour effet de rejeter le

commandement de Dieu, d'annuler sa Parole, et de dépouiller ses enfants de quelqu'un de leurs privilèges en Christ. Aussi cet avertissement conserve toute sa force pour les disciples du Sauveur : « Prenez garde que *personne ne vous dépouille* au moyen de la philosophie et d'une vaine déception, *selon l'institution (ou tradition) des hommes*, selon les éléments du monde, et non selon le Christ. » (Coloss. ii, 8).

En effet, chers frères, nous ne saurions trop être sur nos gardes, car nous vivons au milieu de traditions; elles sont, pour ainsi dire, dans l'air que nous respirons. En veut-on quelques exemples? — Presque toutes les notions qui ont cours sur l'Église et les églises ne sont que des traditions opposées à la Parole : Église visible et invisible : Tradition! Église actuellement triomphante : Tradition! Églises dites nationales : Tradition! Églises dites de multitude : Tradition! Églises à constitutions humaines : Tradition! Clergé : Tradition! Distinction entre ecclésiastiques et laïques : Tradition! Succession dite apostolique; nécessité d'une consécration ou ordination pour l'exercice du ministère; cet exercice lui-même accordé ou octroyé seulement à certains individus qui en ont le monopole; nomination de ces ministres, ou pasteurs, ou anciens, soit par un gouvernement, soit par un troupeau, soit par un presbytère : Traditions, traditions! Traditions sur le culte que la plupart des chrétiens font consister en ce qui n'est point culte, se dépouillant ainsi, *par un culte arbitraire*, d'un des plus précieux privilèges des enfants de Dieu. Traditions sur le Saint-Esprit, dont on demande l'effusion sur l'Église, comme si l'Église ne l'avait pas déjà; en attendant une *nouvelle Pentecôte*,

comme s'il pouvait y en avoir une, comme si nous n'étions pas sous l'économie du « Saint-Esprit envoyé du ciel. » Traditions sur le dimanche, que l'on a voulu ramener au sabbat judaïque. Traditions sur la loi, sous le joug de laquelle on cherche constamment à placer les affranchis du Seigneur, au mépris des déclarations les plus expresses de l'Évangile. Traditions sur ce qui concerne l'avenir, sur le retour du Seigneur, que plusieurs confondent avec la mort, et dont d'autres ont fait ce qu'ils appellent un retour *spirituel*. Traditions sur le règne de Christ, auquel on se permet de substituer le règne de l'Évangile¹. — Mais le temps me manquerait si je voulais énumérer seulement toutes les imaginations, que l'on a mises à la place des pensées de Dieu, et par lesquelles tant de chrétiens mal affermis sont égarés et appauvris. Grâce à Dieu, plusieurs de ces inventions ont été signalées dans ces derniers temps, — et la vérité, telle qu'elle est en Christ, a été clairement annoncée et établie sur mainte doctrine naguère encore sous le boisseau. Je voudrais, si le Seigneur m'en donne la capacité, le temps et les forces, en attaquer quelques autres, en les faisant passer au creuset de l'Écriture, afin que leur néant soit manifesté. — Aujourd'hui pour commencer cet examen, je vais parler de l'abus que l'on a fait et que l'on fait encore du mot « *saint*, » appliqué à des hommes, et si souvent employé dans un sens tout

¹ Et lorsque, sur ces divers points, un écrivain ou un prédicateur se permet de penser autrement que la foule, aussitôt les critiques religieux, les docteurs, ceux qui se posent en régulateurs de la doctrine et en législateurs de l'Église, de s'élever à l'envi contre ce qu'ils appellent *des vues particulières*, qui n'ont pourtant d'autre tort que d'être *particulières* à la Bible.

papiste, même par les plus zélés champions du protestantisme.

Je lis dans un traité religieux : « La foi qui animait Abel, Énoch, Abraham, Moïse, Samuel, Ésaïe, *saint Jean, saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, Calvin, Luther, Knox, Viret, Newton, Fénelon etc.* » ou du moins j'ai souvent lu des phrases analogues dans des écrits, d'ailleurs pieux et édifiants; et je me suis demandé comment leurs auteurs ont pu les écrire. Pourquoi, s'ils disent : *Saint Augustin*, ne disent-ils pas aussi : *Saint Abraham, saint Moïse*? D'où vient qu'après avoir écrit : *Saint Bernard*, il leur paraît ridicule d'écrire : *Saint Calvin, saint Luther etc*? Abraham est-il moins saint que Bernard de Clairvaux? Viret et Calvin sont-ils moins saints que Jérôme ou le fils de la pieuse Monique? — Ce n'est certes point leur pensée : en parlant ainsi, ils n'ont fait que céder à une habitude traditionnelle, et s'accommoder, sans scrupule de conscience, à l'une des plus funestes hérésies du romanisme. — En effet, qu'est-ce que nous rappelle ce mot de *saint*, accolé à un nom d'homme? Hélas! pas autre chose que la canonisation papale, c'est-à-dire, selon le dictionnaire, « la déclaration du pape, par laquelle il met au nombre des saints révéérés dans l'Église romaine, une personne morte en odeur de sainteté. » Ainsi se forme le catalogue des *saints*, dont les noms sont mis au calendrier. C'est là une caste à part de personnages, au secours, à l'intercession, aux mérites desquels les pauvres catholiques romains croient pouvoir recourir. Et voilà ce que vous sanctionnez, autant qu'il est en vous, en adoptant le langage dont nous venons de parler.

Mais, prenons-y garde; nous sacrifions, nous aussi, à la tradition, lorsque nous disons : *Saint Matthieu, saint Luc, saint Jean, saint Paul, saint Pierre* etc. Cela est toujours fâcheux, car nous n'avons aucun exemple de locutions semblables dans l'Écriture, et il ne peut jamais être que nuisible pour nous de vouloir être sages plus que la Parole ou autrement que la Parole. Ensuite, c'est toujours là reconnaître une caste de saints à part; c'est imiter ceux qui, sur la négation de la sacrificature universelle des chrétiens, ont établi un sacerdoce à part, ou du moins ceux qui acceptent la sacrificature universelle, pourvu qu'elle ne soit exercée que par quelques personnes désignées pour cela. C'est maintenir et propager une très-grave erreur, savoir que la sanctification et la sainteté sont essentiellement un but à atteindre, au lieu d'être avant tout un point de départ: que l'on devient saint par ses propres efforts et ses propres œuvres et non pas par la grâce de Dieu en Christ. Vous voyez, bien-aimés, que ce n'est pas ici une dispute de mots et qu'il vaut la peine de régler son langage d'après la Parole de Dieu, lorsque de telles conséquences peuvent se rattacher à l'emploi abusif d'une seule expression. Il vaut la peine aussi d'étudier cette question, la Parole à la main, pour savoir qui sont ceux qu'elle appelle *saints*, et ce qu'est un *saint*, et c'est ce que je me propose de faire aussi brièvement que possible.

On est assez généralement d'accord sur le sens des mots *saint* et *sanctifier*. On sait qu'ils signifient : *mis à part* et *mettre à part* une personne ou une chose pour qu'elle soit consacrée à Dieu.

Sous l'économie de la loi, il y avait des personnes, des lieux, des temps et des objets sanctifiés ou mis à part.

Le peuple d'Israël tout entier était, dans ce sens, un peuple sanctifié, une nation sainte (Deut. xiv, 2), à part des autres peuples, séparé des autres nations par toutes ses institutions, par son culte, ses ordonnances, son sabbat, pour appartenir à l'Éternel son Dieu. C'était une sanctification de position, due avant tout au bon plaisir et à la souveraine grâce de Dieu, qui leur répète fréquemment : « Je suis l'Éternel qui vous sanctifie » (Exod. xxxi, 13; Lévit. xx, 8; xxi, 8; Ézécl. xx, 12). De là découlait pour Israël la responsabilité de *se sanctifier*, d'être *saints* dans leurs voies; de là des commandements, tels que ceux-ci, si souvent répétés, et qui ne pouvaient être donnés qu'à un peuple mis à part : « Sanctifiez-vous donc et soyez saints; car je suis l'Éternel votre Dieu. Gardez aussi mes ordonnances et les faites : *Je suis l'Éternel qui vous sanctifie* » (Lévit. xx, 7, 8). Et encore au vers. 26 du même chapitre : « Vous me serez donc saints; car je suis saint, moi l'Éternel, et je vous ai *séparés* des autres peuples, afin que vous soyez à moi. »

Mais, dans ce peuple, tout entier saint, il y avait des personnes plus particulièrement sanctifiées. Et d'abord les premiers-nés, selon ce qui était écrit : « *Sanctifie-moi* tout premier-né.... car il est à moi; » tel est le motif de cet ordre indiqué en Exod. xiii, 2, ou comme il est dit en Nomb. iii, 13 : « Tout premier-né *m'appartient* depuis que je frappai tout premier-né au pays d'Égypte; je me suis *sanctifié* tout premier-né en Israël.... *ils seront à moi.* » (Cf. Luc. ii, 23).

Pour pouvoir les conserver, les parents israélites devaient racheter leurs fils aînés (Exod. xxxiv, 20). Et l'Éternel leur facilitait ce rachat, en disant : « Voi-

ci, j'ai pris les Lévites d'entre les enfants d'Israël, *au lieu de tout premier-né....* c'est pourquoi *les Lévites seront à moi* » (Nomb. iii, 12). En conséquence, les Lévites étaient particulièrement *sanctifiés*. « L'Éternel avait *séparé* la tribu de Lévi pour porter l'arche de l'alliance de l'Éternel, pour se tenir devant la face de l'Éternel, pour le servir et pour bénir en son nom » (Deut. x, 8).

D'entre les Lévites, Dieu avait choisi la famille d'Aaron pour lui exercer la sacrificature; Aaron et ses fils devaient être consacrés et sanctifiés pour cela (Exod. xxix, 1, 9). Les sacrificateurs étaient plus rapprochés de Dieu que leurs frères lévites et que le reste du peuple. Et parmi eux, le souverain-sacrificateur était plus rapproché encore et plus sanctifié, car lui seul pouvait entrer dans le lieu très-saint et porter les saints vêtements, qui lui étaient pour gloire et pour ornement, et qui le *sanctifiaient*. (Exod. xxviii, 2, 3). C'était, selon la loi, le personnage le plus saint en Israël.

Quant aux lieux *saints*, je me borne à mentionner, en général, la terre de Canaan, qui pouvait bien s'appeler « la Terre Sainte, » puisqu'elle est la Terre de Jéhovah et d'Emmanuel. En Canaan, Jérusalem, la ville *sainte* (Matth. iv, 5; xxvii, 53). Dans Jérusalem, le temple, le *saint* temple, l'habitation de Dieu, la maison de prières, avec son lieu *saint* et son lieu *très-saint*.

Et puis les Juifs devaient *sanctifier* et garder soigneusement des jours, des mois, des temps et des années : des jours, c'est-à-dire le sabbat; des mois, c'est-à-dire les nouvelles lunes; des temps, c'est-à-dire leurs fêtes annuelles; des années, telles que l'année sabbatique et celle du Jubilé.

Enfin il y avait des objets sanctifiés, ou consacrés à l'Éternel, mis à part pour Lui et qui, par conséquent, ne pouvaient pas être employés à des usages profanes ou ordinaires. Tels étaient les vaisseaux et les ustensiles divers du tabernacle ou du temple. La colère de Jéhovah s'enflamma contre Belsatsar, qui avait profané les vases d'or et d'argent, enlevés au temple, en y buvant du vin avec ses mille convives. Et le jour viendra, quand l'Éternel sera roi sur toute la terre, où tout sera également sanctifié à Dieu, où les mots gravés sur la lame d'or qui ornait la tiare du souverain-sacrificateur : LA SAINTETÉ À L'ÉTERNEL, seront écrits jusque sur les sonnettes des chevaux, et où toute chaudière qui sera dans Jérusalem et en Juda, sera sainteté à l'Éternel des armées (Zachar. xiv, 20, 21).

Telles étaient, sous la loi, les personnes et les choses *saintes*; telle était la *sanctification* toute formelle et extérieure de ce régime des ombres et des types. Ce que nous en avons dit peut néanmoins servir à jeter du jour sur la *sanctification chrétienne*, dont nous allons maintenant nous occuper.

Comme ce n'est que dans le Nouveau-Testament que nous pouvons trouver des lumières sur une question de ce genre, je viens d'examiner plus de cent passages, dans lesquels les mots : *sanctifier, sanctification, saint* et *sainteté* se trouvent employés, en rapport avec des hommes — et voici les résultats, bénis pour moi, de cette recherche.

1°. Jamais le mot *saint* ne se trouve accolé à un nom propre, ce qui devrait suffire pour condamner une telle locution. Il se trouve quelquefois joint à une classe ou à une catégorie d'individus. Sans parler des *saints Anges*, puisque nous ne nous occupons

que de personnes humaines, nous avons les *saints prophètes* (Luc i, 70; Act. iii, 21; 2 Pierre iii, 2); les *saints apôtres et prophètes* (Ephés. iii, 5); les *saints hommes de Dieu* (2 Pier. i, 21); les *saintes femmes* d'autrefois (1 Pierre iii, 5); des *saints* qui étaient endormis et qui ressuscitèrent (Matth. xxvii, 52). Ce que nous avons dit jusqu'ici suffit pour nous faire comprendre la valeur et la convenance de cette épithète, appliquée à ces divers personnages; mais remarquons qu'il n'est jamais dit : *un saint apôtre, un saint prophète, une sainte femme, etc.*

2°. Nous n'avons trouvé qu'un seul passage où les mots *saint* et *sanctifié* désignent simplement une sanctification ou sainteté de position, qui n'implique qu'un privilège extérieur et non une grâce intérieure et salutaire; il se trouve dans 1 Cor. vii, 14 : « Le mari incrédule est *sanctifié* en sa femme, et la femme incrédule est *sanctifiée* en son mari; autrement certes vos enfants seraient impurs; mais maintenant ils sont *saints*. »

3°. Quant aux choses *saintes* ou *sanctifiées*, à l'exception de celles qui sont appelées ainsi selon la notion juive de ces mots, comme *la ville sainte* (Matth. iv, 5; xxvii, 53 etc.); le *lieu saint* (Act. vi, 13; xxi, 28); la *sainte montagne* (2 Pier. i, 18), nous ne connaissons qu'un seul endroit où il soit question d'objets matériels qui peuvent être *sanctifiés*. Nous voulons parler de 1 Tim. iv, 5 : L'Apôtre nous apprend que les aliments ont été créés de Dieu, « pour être pris avec actions de grâces par ceux qui sont fidèles et qui ont connu la vérité; parce que toute créature de Dieu est bonne, et qu'aucune n'est à rejeter, lorsqu'elle est prise avec actions de grâces. » Puis il ajoute : « car elle est *sanctifiée* par la parole de Dieu

et par la prière. » Un roi de la Fable avait obtenu la triste faculté de changer en or tout ce qu'il toucherait, ce qui devait le conduire à mourir de faim. Le chrétien, qui a connu la vérité et qui est fidèle et reconnaissant, a le privilège infiniment plus précieux de changer en *sainte* nourriture ce qui n'est qu'une nourriture tout ordinaire sur la table de l'infidèle ou du mondain. Le chrétien sait, par la parole de son Dieu, que ces aliments lui sont donnés par le Seigneur qui les a créés. Il en rend grâces au Seigneur, et de cette manière ils sont *sanctifiés* et comme consacrés à Dieu.

4°. Nous avons encore : le *saint commandement* et la *loi sainte* (Rom. vii. 12; 2 Pier. ii, 21); la *sainte alliance* de Dieu (Luc i, 72); les *saintes Écritures* et les *saintes Lettres* (Rom. i, 2; 2 Tim. iii, 15); le *saint appel*, par lequel Dieu nous a appelés et sauvés (2 Tim. i, 9); le *saint baiser*, par lequel les disciples se saluaient mutuellement (Rom. xvi, 16; 1 Cor. xvi, 20; 2 Cor. xiii, 12; 1 Thess. v, 26) et notre *très-sainte* foi (Jud. 20). Dans tous ces exemples, le mot *saint* s'explique de lui-même sans difficulté.

5° Approchons davantage de notre sujet proprement dit. Venons-en à l'Église, mais à l'Église selon la Parole et non selon les notions des théologiens. Possédant en grâce des privilèges offerts à Israël sous la condition de l'obéissance et qu'Israël a perdus sous cette responsabilité, l'Église est une *sainte sacrificature* et la *nation sainte* (1 Pier. ii, 5, 9, cf. Exod. xix, 5, 6,); elle est le *saint temple* de Dieu, un *temple saint* en notre Seigneur (1 Cor, iii, 17; Éphés. ii, 21), et un jour Christ se la présentera glorieuse..... *sainte* et sans défaut (Éphés. v. 27). Ici encore il n'est pas besoin de montrer pourquoi l'É-

glise est appelée *sainte*. Il suffit, pour le moment, de rappeler que Dieu a visité et visite les nations, afin d'en tirer un peuple pour son nom (Act. xv, 14) et que ce peuple, ainsi *mis à part*, c'est l'Église.

6°. Enfin, considérons le mot *saint*, appliqué aux pécheurs sauvés par grâce. Arrêtons-nous d'abord un moment sur les diverses dénominations qui leur sont données outre celle de *saints*. On les appelle *les chrétiens*, *les fidèles* ou *les croyants*, *les enfants de Dieu*, *les frères*, *les disciples*. Je range ces noms dans l'ordre selon lequel ils me paraissent être le plus usités dans les écrits ou discours religieux, en faisant observer qu'il n'en est pas précisément de même dans le Nouveau-Testament. Ainsi chacun sait que le mot de *chrétien* ne s'y rencontre que trois fois (Act. xi, 26; xxvi, 28; 1 Pier. iv, 16). L'expression de *fidèle* ou *croyant*, employée substantivement, pour désigner un chrétien ou des chrétiens, ne se trouve guère que quatre ou cinq fois, par exemple, dans 2 Cor. vi, 15 et 1 Tim. iv, 10, 12; v, 16. Le titre *d'enfants de Dieu*, comme dénomination des croyants, revient assez rarement aussi. Dans le sens dont je parle, voyez Jean xi, 52; Rom. viii, 21; Galat, iii, 26; 1 Jean v, 2. Les termes, les plus ordinaires, pour qualifier les enfants de Dieu, sont ceux de *disciples*, de *frères*, et de *saints*. Mais remarquons, d'abord, que si les deux premiers sont fréquemment employés au singulier, il n'en est jamais ainsi du troisième. Il est dit souvent *un disciple* (ainsi dans Actes ix, 10, 26; xvi, 1; xxi, 16); de même *un frère* ou *le frère* (1 Cor. vii, 12; viii, 11; Éphés. vi, 21; Coloss. iv, 7; Philém. 7, 16, 20; Jaq. i, 9; ii, 15); mais il n'est jamais dit : *un saint* ou *le saint*,

en parlant d'un racheté¹. Ensuite, le mot *disciple* se trouve souvent rapproché d'un nom propre (voir les passages cités ci-dessus relativement à cette dénomination); le mot *frère* se trouve parfois placé immédiatement avant ou après un nom propre; ainsi nous avons dans Rom. xvi, 23 : Le *frère* Quartus; dans 1 Cor. i, 1 : Le *frère* Sosthènes; dans 2 Cor. i, 1; Coloss. i, 1; Philém. 1 : Le *frère* Timothée; dans Coloss. iv, 9 : Le fidèle et bien-aimé *frère* Onésime; dans 1 Pier. v, 12 : Silvain, *frère* fidèle; dans 2 Pier. iii, 15 : Notre bien-aimé *frère* Paul; mais jamais le mot *saint* n'est employé de cette manière; jamais le Saint-Esprit ne dirait et n'a dit : Le *saint* Quartus, le *saint* Sosthènes, *saint* Timothée, *saint* Onésime, *saint* Silvain, et pas davantage, *saint* Paul.

Observons encore que si, pour désigner les sauvés, on fait plus ou moins usage de tous les autres titres dont nous venons de parler, il est rare, parmi les chrétiens de langue française du moins, que l'on emploie le terme de *saints*. Il semble que l'on en a peur ou qu'on le regarde comme trop présomptueux. Sauf dans la phrase reçue : « les assemblées de *tes saints*, » on l'évite soigneusement; on craindrait, semble-t-il, de s'en servir pour indiquer les fidèles, en général, mais bien plus encore quand on voudrait parler des chrétiens d'une localité². Et pourtant il est, dans ces deux sens, très-habituel aux écrivains

¹ Nous lisons, en Marc vi, 20 : « Hérode craignait Jean, le connaissant pour un homme juste et *saint*. » Je ne connais pas un autre emploi analogue du mot *saint*. Toutefois il n'est pas dit : « pour un *saint*. »

² Les frères, en Angleterre, sont plus simples et plus scripturaires que nous à cet endroit. Ils ne craignent nullement, en général, de parler des *saints*, comme la Bible.

sacrés du Nouveau-Testament. D'où peut venir cette divergence, au sujet de cette expression, entre les saints hommes de Dieu et les chrétiens de nos jours? Probablement de ce que l'on a perdu de vue la vraie acception du mot *saint*, de ce qu'on le prend plutôt dans le sens que lui donnent les dictionnaires que dans sa signification selon Dieu.

Or il est toujours fâcheux et souvent dangereux de s'écarter, en parlant de choses révélées, du langage de la Parole. On ne peut laisser les mots sans laisser aussi les idées exprimées par ces mots : ici, il s'agit d'idées ou de pensées de Dieu que nous ne pouvons négliger ou ignorer impunément. Il est donc de toute importance que nous ayons des notions justes sur ce que sont les *saints*. Or ces notions, où pourrions-nous les chercher et les obtenir si ce n'est dans les Saintes Lettres, qui seules peuvent nous rendre sages à salut? Ouvrons donc le Nouveau-Testament (car j'ai parlé déjà de la *sainteté* selon l'Ancien) et voyons à qui le nom de *saint* y est donné; de là nous pourrions déduire la vraie portée de ce mot, tout en apprenant comment de pauvres pécheurs deviennent *des saints*; et nous terminerons par quelques considérations sur la sainteté ou la sanctification pratique.

Ce qui nous frappe d'abord, c'est que jamais cette épithète n'est donnée dans les Évangiles aux disciples du Sauveur. Elle n'apparaît que dans les Actes, après que l'Église est née, après qu'elle a reçu le baptême du Saint-Esprit et la sanctification de l'Esprit. La première fois qu'elle se rencontre, c'est en Actes ix, 13, dans la bouche d'un disciple nommé Ananias, qui parle ainsi de Saul au Seigneur : « J'ai entendu dire..... combien de maux il a faits à *tes saints* dans

Jérusalem. » Voilà les disciples appelés *les saints de Jésus*. Dès-lors cette expression sert très-fréquemment à désigner, soit les croyants de telle ou telle localité, soit l'ensemble des élus.

Ainsi, dans la première acception, nous avons entre autres, les passages suivants : Act. ix, 32 : « Pierre..... descendit vers *les saints* qui habitaient Lydde; » *ibid.* vers. 41 : Après avoir rendu la vie à *une disciple* du nom de Tabitha, Pierre la leva, et ayant appelé *les saints* (de Joppe évidemment) et les veuves, il la leur présenta vivante; Act. xxvi, 10, où Paul dit que, autrefois, à Jérusalem, il emprisonnait beaucoup de *saints*. Voyez encore les adresses de quelques lettres de l'apôtre des Gentils, où ce titre est donné à ceux auxquels il écrit, (Rom. i, 7; 1 Cor. i, 2); 2 Cor. i, 1 : « avec tous *les saints* qui sont dans toute l'Achaïe; » Éphés. i, 1 : « aux *saints* qui sont à Éphèse; etc. Voyez, de plus, les nombreux passages où Paul fait mention de son voyage à Jérusalem « pour le service *des saints*, ou de la collecte en faveur des pauvres d'entre *les saints*, qui étaient à Jérusalem (Rom. xv, 25, 26, 31; 1 Cor. xvi, 1; 2 Cor. viii, 4; ix, 1, 12). — Voyez encore, dans les salutations à la fin des épîtres, cette dénomination appliquée soit aux frères, au milieu desquels l'Apôtre se trouve, soit à tous ceux auxquels il s'adresse, soit aussi à une partie de ces derniers. Ainsi, 2 Cor. xiii, 12 et Phil. iv, 22 : « *Tous les saints* vous saluent; » Phil. iv, 21 : « Saluez *chaque saint* dans le Christ Jésus; » Hébr. xiii, 24 : Saluez..... *tous les saints*; » Rom. xvi, 15 : « Saluez Philologue..... et *tous les saints* qui sont avec eux. » — Remarquez enfin des passages, tels que ceux-ci : 1 Cor. vi, 1, 2 : « Quelqu'un de vous.... ose-t-il bien

aller en jugement devant les injustes, et non pas devant les *saints*? Ne savez-vous pas que *les saints* jugeront le monde? et si le monde est jugé PAR VOUS etc; » 1 Cor. xiv, 34 : « Comme dans toutes les assemblées *des saints*, que vos femmes se taisent dans les assemblées; » 1 Thess. v, 27 : « Que cette lettre soit lue à *tous les saints frères*. »

Citons maintenant des passages où ce mot s'applique à tous les enfants de Dieu, en général : Jude dit de la foi, (vers.3), « qu'elle a été transmise une fois *aux saints*. Les Éphésiens (i, 15), les Colossiens (1, 4) et Philémon (5) se faisaient distinguer par « leur amour pour *tous les saints*. » Paul mentionne avec éloge ceux de la maison de Stéphanas, qui s'étaient donnés pour le service *des saints* (1 Cor. xvi, 15). Le travail de l'amour, que les fidèles Hébreux avaient fait voir pour le nom de Dieu, consistait en ce qu'ils avaient servi *les saints* et les servaient encore (Hébr. vi, 10). Paul exhorte les fidèles de Rome à subvenir aux besoins *des saints* (Rom. xii, 13). Il loue les veuves qui ont le témoignage d'avoir lavé les pieds *des saints* (1 Tim. v, 10). Il dit à Philémon (7) : « Les entrailles *des saints* ont été mises en repos par ton moyen, mon frère. » Il recommande aux frères de Rome de recevoir la sœur Phœbé, en notre Seigneur, d'une manière digne *des saints* (Rom. xvi. 2); et à ceux d'Éphèse, de prier « pour *tous les saints* » (Éphés. vi, 18). Il nous apprend que le mystère, caché dès les siècles, a maintenant été manifesté à *ses saints* (Coloss. i, 26); que les Gentils croyants ne sont plus étrangers, mais concitoyens *des saints*; que les dons, accordés par Jésus à son Église, ont tout premièrement pour but, le perfectionnement *des saints* (Éphés. ii, 19, iv, 12). Il demande au

Père de notre Seigneur Jésus-Christ pour les saints d'Éphèse : qu'ils soient capables de comprendre *avec tous les saints*, quelle est la largeur et la longueur etc. (iii, 18). Il nous dit que l'Esprit intervient selon Dieu *pour les saints* (Rom. viii, 27). Il donne le nom de *frères saints*, à tous ceux qui sont participants de l'appel céleste (Hébr. iii, 1).

Dans tous ces exemples, il s'agit de l'ensemble des saints qui sont sur la terre, ou de l'Église, corps de Christ. Voici des passages, où le même mot désigne la réunion générale de tous les enfants de Dieu dans la gloire. Il nous est ordonné de rendre grâces au Père, qui nous a rendus capables d'avoir part à l'héritage *des saints* dans la lumière (Coloss. i, 12). Il est parlé des richesses de la gloire de cet héritage de Dieu *dans les saints* (Éphés. i, 18), et de l'arrivée de notre Seigneur Jésus-Christ *avec tous ses saints* (1 Thess. iii, 13; cf. Zach. xiv, 5 et Jud. 14). Et quand le Seigneur Jésus viendra exercer la vengeance avec un feu de flamme, nous savons qu'il sera, en ce jour-là, glorifié *dans ses saints* (2 Thess. i, 10); — et que *les saints* jugeront le monde (1 Cor. vi, 2).

Mon but, en faisant ces nombreuses citations, sera pleinement atteint, si tous mes chers lecteurs sont maintenant convaincus comme moi, que le mot *saints*, appliqué aux croyants, indique une position dans laquelle la grâce les place tous également. Ils sont tous *saints* de la même manière, au même titre et au même degré. Ils sont tous *saints*, comme ils sont tous sauvés et parce qu'ils sont tous sauvés. Il n'y a point de différence entre eux sous ce rapport. Le seul passage qui semblerait, à première vue, contenir une allusion à divers

degrés entre les saints, ne fait au fond que montrer l'humilité de l'apôtre Paul, qui dit, Ephés. iii, 8 : « A moi, le moindre de tous les saints¹, a été donnée cette grâce. »

Qu'est-ce donc que *les saints*, selon la Parole? Ce sont tous ceux pour les péchés desquels Jésus-Christ s'est donné lui-même, afin de les arracher du présent siècle méchant. Balaam, contemplant Israël du sommet des coteaux, s'écriait : « Voilà, ce peuple habitera à part, et il ne sera point mis entre les nations » (Nomb. xxiii, 9). Un autre ennemi d'Israël, Haman, disait au roi Assuérus, en parlant des Juifs : « Il y a un certain peuple dispersé entre les peuple,.... et qui toutefois se tient à part, duquel les lois sont différentes de celles de tous les autres peuples »..... (Ester iii, 8). Eh bien ! ce que les Juifs étaient par leurs institutions, ce que beaucoup d'entre eux sont encore de nos jours, d'une manière légale et extérieure, l'Église le réalise spirituellement. Elle est le peuple *particulier* de Jésus-Christ, qui l'a rachetée et purifiée de toute iniquité. Ceux qui la composent par la foi sont bourgeois des cieux ; ils sont morts et leur vie est cachée avec Christ en Dieu ; quoique dans le monde, ils ne sont pas du monde comme Jésus n'était pas du monde. Ils sont donc *saints*, ou *mis à part*² de la génération tortue et perverse pour être à Dieu qui les a aimés en Jésus-Christ. Et remarquez-le bien, ils sont tous également *saints*,

¹ On devrait même traduire : « A moi, (qui suis) moins que le moindre de tous les saints ; » si l'on voulait rendre la force du mot original, qui est le comparatif d'un superlatif.

² Quand Jésus dit, Jean x, 36 : « Moi que le Père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde, » cela veut dire, je pense, qu'il a d'abord été *mis à part* avant d'être envoyé, et c'est ainsi qu'il

avant d'avoir fait aucune œuvre et indépendamment de toute œuvre de leur part.

Mais recherchons plus exactement et demandons à la Parole de quelle manière nous sommes ainsi *rendus saints* ou *sanctifiés*. Voici la réponse qu'elle nous donne, ou les divers moyens de la grâce de Dieu qu'elle nous indique, comme autant de causes de ce résultat béni.

Avant tout, il y a l'élection éternelle de Dieu, qui « nous élut en Christ avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et sans défaut devant lui dans l'amour » (Éphés. i, 4) et ailleurs : « Élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, dans la sanctification de l'Esprit.... (1 Pier. i, 2). Aussi Jude (1) s'adresse « aux appelés, sanctifiés en Dieu le Père, et conservés par Jésus-Christ. »

Il y a ensuite l'appel de Dieu, qui « ne nous a pas appelés à l'impureté, mais dans la sanctification (1 Thess. iv, 7).

Il y a la foi en Jésus-Christ, qui dit lui-même à son serviteur Paul : « Je t'envoie vers les Gentils pour ouvrir leurs yeux,.... afin qu'ils reçoivent le pardon des péchés et un lot entre ceux qui sont sanctifiés par la foi en moi » (Act. xxvi, 18).

Il y a notre union avec Christ dont la conséquence est aussi notre sanctification; c'est pourquoi il est dit : « tous les saints dans le Christ Jésus » (Phil. i, 1; iv, 21), et « les sanctifiés dans le Christ Jésus » (1 Cor. i, 2).

Il y a Jésus, considéré d'une manière générale

est « l'Agneau égorgé dès la fondation du monde » (Apoc. xiii, 8); comme l'agneau de Pâque était mis à part quatre jours avant d'être égorgé.

dans ce qu'il est et dans ce qu'il a fait, Jésus « qui nous a été fait, de la part de Dieu, *sanctification*, aussi bien que sagesse, justice et délivrance » (1 Cor. i, 30); Jésus dont il est dit : « Celui qui *sanctifie* et ceux qui sont *sanctifiés* viennent tous d'un » (Hébr. ii, 11).

Il y a l'œuvre de Jésus et, en particulier, son sacrifice et sa mort : « Il vous a maintenant réconciliés par le corps de sa chair, par le moyen de sa mort, *pour vous présenter saints* et sans défaut... devant lui » (Colos. i, 22). « Le Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle, *afin qu'il la sanctifiât...* » (Ephés. v, 25, 26). Et encore : « C'est par cette volonté [de Dieu] que nous sommes *sanctifiés*, au moyen de l'offrande du corps de Jésus-Christ, faite une seule fois..... car par une seule offrande, il a consommé à perpétuité ceux qui sont *sanctifiés* » (Hébr. x, 10, 14).

Il y a le sang de Jésus, « car si le sang des taureaux et des boucs..... *sanctifie*, quant à la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ.... purifierait-il votre conscience des œuvres mortes... » (Hébr. ix, 13, 14). C'est le sang de l'alliance par lequel le peuple a été *sanctifié*, car « Jésus, *afin qu'il sanctifiât* le peuple par le moyen de son sang, a souffert hors de la porte » (Hébr. x, 29; xiii, 12).

Il y a l'ascension de Jésus et sa séance actuelle à la droite de Dieu, où il est notre avocat auprès du Père. Ainsi il est *mis à part*, pour un temps et personnellement, du monde et même de l'Église. C'est là, je pense, le vrai sens de ces paroles qu'il adresse au Père, en recommandant ses disciples à sa garde : « *Je me sanctifie* moi-même pour eux, *afin qu'eux aussi soient sanctifiés* par la vérité » (Jean xvii, 19; cf. xvi, 7, 13).

Il y a l'Esprit de Dieu, expressément nommé le SAINT-ESPRIT, l'Esprit de sainteté. « Dieu vous a choisis dès le commencement pour le salut, *dans la sanctification* de l'Esprit et la foi de la vérité » (2 Thess. ii, 13; cf. 1 Pier. i, 2 déjà cité). Paul a reçu de Dieu la grâce d'être ministre de Jésus-Christ auprès des nations, en exerçant l'office sacré de l'Évangile de Dieu, afin que l'offrande des nations soit agréée, *étant sanctifiée* par l'Esprit saint » (Rom. xv, 15, 16). Le même apôtre, après avoir énuméré diverses classes de pécheurs, au sujet desquels il déclare qu'ils n'hériteront point du royaume de Dieu, ajoute en s'adressant aux saints de Corinthe et par conséquent à tous les saints de tous les lieux et de tous les temps : « Et c'est là ce qu'étaient quelques-uns d'entre vous ; mais vous avez été lavés ; mais *vous avez été sanctifiés*, mais vous avez été justifiés, par le nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu » — (1 Cor. vi, 11). N'est-ce pas là encore ce que nous enseigne cette écriture (Tite iii, 4-6) : « Dieu.... nous a sauvés.... selon sa miséricorde, par le moyen du lavage de la renaissance et du renouvellement de l'Esprit saint, qu'il a répandu sur nous richement par Jésus-Christ notre Sauveur, » et tant d'autres passages relatifs à l'œuvre du Saint-Esprit en nous ?

Il y a enfin la Parole de Dieu, cette Parole qui constitue « le lavage d'eau, » par lequel Jésus purifie son Église (Éphés. v, 26); cette Parole dont il parle ainsi aux disciples ; « Vous êtes déjà purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée » (Jean xv, 3), et dans la prière qu'il adresse pour eux au Père, il dit : « *Sanctifie-les* par ta vérité ; ta parole est la vérité » (Jean xvii, 17).

On le voit avec la dernière évidence : cette œuvre

est de Dieu et tout entière de Dieu, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. L'homme n'y est absolument pour rien. Il est *sanctifié*, comme il est justifié et en même temps qu'il est justifié, par la pure grâce de Dieu, l'œuvre parfaite de Jésus et l'opération de l'Esprit saint en lui. C'est de là qu'il doit partir pour marcher dans l'obéissance et pour vivre saintement. C'est ce que la Parole lui rappelle, c'est ce qu'il doit se rappeler lui-même s'il veut porter des fruits qui soient à la gloire de Dieu. « *Comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés*, revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur.... » (Colos. iii, 12). « Que ni la fornication, ni aucune impureté ou avarice ne soient même nommées parmi vous, *comme il convient à des saints* » (Éphés. v, 3).

Nous ne dirons donc pas, comme on l'entend répéter par tant de chrétiens, comme on le lit dans tant d'écrits religieux : la justification s'opère une fois pour toutes, mais la sanctification est uniquement une œuvre de toute la vie ; non, mais avec la Parole, nous répèterons : « Nous sommes sanctifiés. Et en effet, il faut être *saint* pour faire des œuvres de *sainteté*, tout comme il faut être pommier pour produire des pommes. Ces œuvres sont une conséquence du salut du pécheur qui, ayant été affranchi du péché et asservi à Dieu, a son fruit *en sanctification*, et pour fin la vie éternelle. Maintenant nous comprendrons que la sainteté pratique consiste essentiellement à réaliser notre position et à marcher selon notre caractère de *saints* ; à demeurer *dans la sanctification* où le Seigneur nous a placés. Ce n'est donc pas, comme le disait un frère, courir après une voiture qui s'appelle *sanctification* et que nous n'atteindrions jamais, car ici aussi cela ne vient pas du

courant; mais c'est savoir et croire que nous sommes dans cette voiture, c'est y demeurer afin de demeurer dans le chemin de la sainteté qu'elle parcourt. C'est ainsi qu'il est dit des femmes, qu'elles seront sauvées..... « pourvu qu'elles demeurent dans la foi, et l'amour, et la *sanctification* avec modestie (1 Tim. ii, 15). Nous sommes *sanctifiés* comme nous sommes en Christ, nous avons à demeurer dans la *sanctification* tout comme à demeurer en Christ. Et c'est là ce qui sanctifiera notre vie, soyons-en bien sûrs : en effet, il n'est pas possible de vivre habituellement dans la conscience et le sentiment de notre *sanctification* en Christ, sans que par là-même, nos pensées, nos affections, notre volonté, nos paroles et notre conduite soient rendues *saintes*.

Il est un très-petit nombre de préceptes, directement¹ relatifs à la sanctification pratique. Nous ne disons pas cela pour en affaiblir l'importance; car n'y en eût-il qu'un, cela suffirait amplement pour que le chrétien, soumis à la Parole, dût y faire sérieusement attention. Toutefois en nous rappelant la multitude de déclarations (dont nous avons cité la plupart), qui établissent l'état de sanctification et de sainteté du croyant, en principe et en dehors de toute œuvre de sa part, une réflexion nous préoccupe et nous frappe : c'est encore un contraste entre les pensées de l'homme, même du chrétien, et les pensées de Dieu. — N'est-il pas vrai, en effet, que c'est le côté pratique de la sanctification qui domine presque exclusive-

¹ Nous disons directement, c'est-à-dire en mentionnant spécialement la *sainteté* ou la *sanctification*. La plupart des préceptes, nous le savons, ont plus ou moins rapport à la sainteté pratique, dont ils donnent, en quelque sorte, les détails.

ment dans les idées que les saints se forment sur ce sujet, ainsi que dans les méditations, les discours, les sermons sur cette importante matière ? L'autre côté, celui qu'on peut nommer le côté de Dieu, de cette question, est bien rarement, bien peu considéré ; il est extrêmement négligé — ce qui contribue à jeter ou à laisser bien des âmes dans la confusion et dans le trouble. « Il fallait, disait Jésus, il fallait faire ces choses-ci, et ne pas laisser celles-là. »

Examinons maintenant et pour terminer ces passages, qui ont trait à la sainteté pratique ; nous possédons, dans ce qui précède, tous les éléments nécessaires pour en avoir l'intelligence selon Dieu. Nous commençons par 1 Thes. iv, 3, 4 : « C'est ici la volonté de Dieu, votre *sanctification* ; que vous vous absteniez de la fornication ; que chacun de vous sache posséder son propre vase en *sanctification* et en honneur. » Oui, c'est bien là la volonté de Dieu, car c'est par cette volonté que nous sommes *sanctifiés* (Hébr. x, 10). « *L'ayant voulu*, il nous a enfantés par une parole de vérité » (Jaq. i, 18) et par là-même il nous a *mis à part* pour être à lui, comme des prémices de ses créatures ; et il veut que nous sachions nous tenir à part et nous conserver sans tache de la part du monde. C'est en cela surtout que, devant notre Dieu et Père, consiste la dévotion pure et sans souillure.

1 Pierre i, 15, 16 : L'Apôtre, après avoir exhorté les frères à espérer parfaitement dans la grâce qui leur a été apportée en la révélation de Jésus-Christ, leur recommande de marcher comme des enfants d'obéissance ; puis il ajoute : « De même que celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez *saints* dans toute votre conduite, » puisqu'il est écrit : « Soyez

saints, parce que je suis saint. » — Dieu nous a faits ses enfants, et nous a ainsi *sanctifiés*; il nous a rendus participants de la nature divine. Maintenant il veut que, dans sa maison, la famille manifeste dans tous les détails de sa vie le caractère du Père : Il est *saint* et il nous a appelés *dans la sanctification*; de là découle pour nous cette responsabilité : « Soyez **SAINTS** dans toute votre conduite. »

Hébr. xii, 14 : « Recherchez la paix avec tous, et la *sanctification*, sans laquelle nul ne verra le Seigneur : » « Veillant à ce que personne ne se prive de la grâce de Dieu, » est-il écrit immédiatement après, et la *sanctification* fait partie de cette grâce. Sans laquelle sanctification nul ne verra le Seigneur : en effet, il est dit encore : « Bienheureux ceux qui sont purs de cœur ; parce qu'ils verront Dieu » (Matth. v, 8). Et qui sont ceux qui sont purs de cœur, sinon ceux qui, par la foi, sont placés sous l'aspersion du sang de Jésus qui nous purifie de tout péché (1 Jean i, 7; Tite ii, 14; Act. xv, 9), et par conséquent nous *sanctifie* ou nous met à part d'un monde plongé tout entier dans le mal ? C'est pourquoi nous pouvons dire : « Nous savons que nous sommes de Dieu » (1 Jean v, 19). Eux seuls, les *sanctifiés*, ont eu le privilège de voir le Seigneur Jésus après sa résurrection, comme il le leur avait annoncé (Jean xiv, 19, 22; Act. xiii, 31; 1 Cor. xv, 5-8). « Et comme ce qui est réservé aux hommes, c'est de mourir une fois, après quoi il y a un jugement; de même le Christ, ayant été offert une fois pour porter sur lui les péchés d'un grand nombre, sera vu une seconde fois sans péché, par ceux qui l'attendent pour le salut » (Hébr. ix, 27, 28). Eux seuls, savoir ceux dont les péchés ont été portés par le Christ, ceux qui

l'attendent, eux seuls le *verront*, quand il viendra en grâce et pour le salut, c'est-à-dire pour le rachat de nos corps et notre introduction dans la gloire; eux seuls, savoir les *sanctifiés*, ceux qui sont ici soigneusement *mis à part* des *hommes* dont l'unique attente est la mort et le jugement. — « Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et nous savons que, lorsqu'il aura été manifesté, nous lui serons semblables, parce que *nous le verrons* tel qu'il est » (1 Jean iii, 2). — Eh bien! (car dans l'épître aux Hébreux l'Apôtre s'adresse tantôt aux Juifs, qui sont attirés à l'Évangile, tantôt à ceux qui l'ont reçu), eh bien! s'il s'agit des premiers, qu'ils recherchent ou poursuivent la *sanctification* sans laquelle nul ne verra le Seigneur; qu'ils la recherchent en allant à Jésus, en croyant en Jésus, qui nous a été fait *sanctification* et qui nous *sanctifie*; que personne ne se prive, par incrédulité, de cette précieuse grâce de Dieu. S'il s'agit de Juifs devenus chrétiens et par là-même *sanctifiés*, *mis à part* des autres Juifs, qu'ils demeurent et marchent dans la *sanctification* où la grâce de Dieu les a placés en Christ; qu'ils la recherchent, la poursuivent dans tous les détails de la vie: Étant sanctifiés, qu'ils se sanctifient. C'est ainsi qu'il est dit aux saints: « Vous êtes morts.... » puis comme conséquence: « Faites donc mourir vos membres qui sont sur la terre » (Coloss. iii, 3, 5). Et de même: « Vous êtes sauvés, vous êtes parfaits.... opérez donc votre propre salut avec crainte et tremblement; car c'est Dieu qui fait en vous et le vouloir et le faire par sa bienveillance » (Phil. i, 28; iii, 15; ii, 12, 13).

Et c'est aussi là, pensons-nous, l'esprit du précepte contenu en 2 Cor. vii, 1. — L'Apôtre a recommandé aux saints de Corinthe de marcher selon

leur *mise à part*, en ne se mettant pas sous un même joug avec les incrédules. A l'appui de cette recommandation, il leur rappelle qu'ils sont le temple du Dieu vivant, et leur applique, en conséquence, cet ordre et cette promesse de l'Ancien Testament : « C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux et vous séparez, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous recevrai. Et je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur Tout-Puissant; » car ce n'est qu'en réalisant notre *sanctification* ou, ce qui est la même chose, en demeurant en Jésus et en marchant dans la lumière, que nous avons communion avec le Père, conscience et jouissance de tout ce qui tient à nos privilèges de fils et de filles du Tout-Puissant. — Puis Paul ajoute : « Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, achevant notre *sainteté* dans la crainte de Dieu. » — Cette *sainteté* s'achève ou se réalise¹ en sortant du milieu des incrédules, en se séparant, en se purifiant de toute souillure, et c'est bien là encore ce qui convient à des *saints*

« Si quelqu'un se purifie de ces choses, il sera un vase à honneur, *sanctifié* et bien utile au Maître, ayant été préparé pour toute bonne œuvre » (2 Tim. ii, 21). *Sanctifié* en pratique comme il l'est en principe; *mis à part* comme vase à honneur : c'est l'homme fait qui, à cause de l'habitude, a le sens exercé à discerner le bien et le mal (Hébr. v. 14); ou l'homme de Dieu accompli, entièrement formé pour toute bonne œuvre (2 Tim. iii, 17). C'est celui qui comprend cette exhortation de Paul et qui s'y conforme

¹ Le verbe grec signifie aussi *réaliser*.

de cœur et de vie : « Je vous exhorte donc, frères, *par les miséricordes de Dieu*, à présenter vos corps comme une victime vivante, *sainte*, agréable à Dieu : c'est votre culte selon la Parole » (Rom. xii, 1). Cette victime est agréable à Dieu, parce qu'elle est *sainte*, et elle est *sainte*, en tant qu'elle appartient à Dieu par Jésus-Christ.

Il est dit de même de la vierge : « Celle qui ne se marie pas s'inquiète des choses du Seigneur, pour être *sainte* et de corps et d'esprit » (1 Cor. vii, 34); ce qui me paraît analogue à ce qui est dit, au verset 32, de celui qui ne se marie pas, savoir qu'il s'inquiète des choses du Seigneur, et des *moyens de plaire au Seigneur*.

La prochaine arrivée du jour du Seigneur, dans lequel les cieux et la terre passeront, et l'attente de Jésus pour notre réunion auprès de lui doivent être pour nous de puissants mobiles à l'obéissance et à la *sainteté* pratique : « Puis donc que toutes ces choses se dissolvent, quels devez-vous être *en sainte conduite*, et en piété, attendant et hâtant l'arrivée du jour de Dieu..... C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, empressez-vous à être trouvés par lui sans tache et sans défaut dans la paix » (2 Pier. iii, 11-14).

« Et cela, quand nous considérons la saison, parce que c'est ici l'heure de nous réveiller du sommeil; car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru. La nuit est avancée et le jour s'est approché; rejetons donc les œuvres des ténèbres, et soyons revêtus des armes de la lumière » (Rom. xiii, 11, 12).

Oui, frères saints, prenons garde à nous-mêmes et à nos voies, prenons garde les uns aux autres,

pour nous exciter à l'amour et aux bonnes œuvres ; n'abandonnant pas le rassemblement de nous-mêmes..... mais nous exhortant, et *d'autant plus que vous voyez approcher le jour* (Hébr. x, 24, 25). Oui, le jour approche, tout doit se trancher, se dessiner de plus en plus ; la chose sainte et la profane doivent se distinguer et ne plus se confondre. Le peuple de Dieu doit de plus en plus manifester sa *mise à part* du monde en s'en séparant, et les mondains, de leur côté, iront en empirant, séduisant et étant séduits. Bientôt cette parole aura son accomplissement, en jugement pour les infidèles, en avertissement pour les *saints* : « Le temps est proche. Que celui qui est injuste, soit injuste encore ; et que celui qui est souillé, se souille encore ; et que celui qui est juste, soit encore justifié ; et que celui qui est saint, soit encore sanctifié » (Apoc. xxii, 11).

Dieu aime les *saints* et, parce qu'il les aime et qu'il les reconnaît pour ses fils ; parce qu'il veut leur bonheur et qu'il ne peut point y avoir de bonheur pour eux en dehors de l'obéissance filiale, il ne leur épargne ni exhortations, ni motifs, ni corrections, ni jugements, afin qu'ils aient part à sa *sainteté* (Hébr. xii, 10). Comme un cultivateur habile et sage, il émonde le sarment qui porte du fruit en Christ, afin qu'il porte plus de fruit. Gloire et grâces à notre Dieu et Père !

« Et maintenant, frères, je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, qui peut vous édifier et vous donner un héritage parmi *tous les sanctifiés* » (Act. xx, 32). Que le Seigneur vous fasse augmenter et abonder en amour les uns à l'égard des autres et à l'égard de tous..... pour affermir vos cœurs sans reproche *dans la sainteté*, devant notre Dieu et Père ;

à l'arrivée de notre Seigneur Jésus-Christ *avec tous ses saints* » (1 Thess. iii, 12, 13).

« Or que le Dieu de la paix lui-même *vous sanctifie tout entiers*, et que votre esprit entier, et l'âme, et le corps, soit gardé sans reproche à l'arrivée de notre Seigneur Jésus-Christ! Celui qui vous appelle est fidèle, et il le fera » (1 Thess. v, 23, 24).

C. F. RECORDON.

PÉCHER ET NE PAS PÉCHER,



Si nous disons, que nous n'avons point de péché, nous nous égarons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous.

1 JEAN i, 8.

Quiconque a été engendré de Dieu ne pratique point de péché, parce que la semence de Dieu demeure en lui et il ne peut pécher parce qu'il a été engendré de Dieu.

1 JEAN iii, 9.

La *nécessité de la justice* pour pouvoir subsister devant Dieu est une pensée toute naturelle, que même les païens expriment assez clairement dans leurs sacrifices cruels, mais que Satan a détournée en mal. Comme toujours il a travaillé à faire confondre le Créateur avec la créature, à changer la vérité de Dieu en fausseté. Ce qu'il a fait chez les païens, il le répète sous une forme plus subtile chez les *chrétiens* et il a, hélas! trop souvent réussi. Combien de fois ne rencontre-t-on pas des personnes qui, tout en professant de croire en Christ, n'ont pas l'assurance

que la justice leur est imputée ; qui, au lieu de s'attendre à Dieu, s'attendent à elles-mêmes, en confondant l'œuvre de Dieu avec l'ouvrage de leurs propres mains ! Pour vivre heureux dans la présence de Dieu, il ne suffit pas d'avoir *la justice de l'homme*, il faut *la justice de Dieu*, justice qui est le résultat du travail substitutif de Jésus, car il a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions *justice de Dieu* en Lui.

Si l'on se contente de ce que l'homme peut faire, on se contente de très-peu de chose ou plutôt de rien du tout, car tout ce que l'homme fait est entaché de péché et par cela-même porte l'empreinte du néant. On a beau pendre des fruits à un sapin, jamais on n'en fera un arbre fruitier ; l'homme peut se parer autant qu'il est possible, il n'en reste pas moins *l'homme*, qui n'a jamais porté des fruits, qui, même béni et soigné de Dieu (cf. Matth. xxi, 33-41), finit par rejeter Celui qui vient chercher des fruits. Cette impossibilité de produire des fruits valables devant Dieu provient de la mort qui règne dans les membres de l'homme ; or comment pourrait-on demander des fruits à un arbre mort ? Si l'on en veut, il faut d'abord chercher la vie et c'est cette vie, dont l'Esprit de Dieu nous parle dans l'épître de Jean, cette vie qui est en Jésus et qui se communique du cep (Jésus) aux sarments (Jean xv). Il est impossible que les branches ne portent pas de fruit, si elles demeurent attachées à l'arbre, qui a une source intarissable de vie, comme aussi il est impossible qu'elles en portent, si elles en sont séparées.

La première épître de Jean nous présente la nature de Dieu dans un chrétien par le moyen de l'amour de Dieu, manifesté en Jésus et répandu dans

nos cœurs par le St-Esprit qui nous a été donné. C'est le St-Esprit qui vivifie, entretient la vie, et qui fait porter des fruits à la gloire et à la louange de Dieu. Remarquons-le bien, tout est envisagé dans sa réalité devant Dieu et non comme nous l'entendons. C'est précisément pourquoi bien des âmes se trouvent embarrassées en lisant cette épître, car l'homme est toujours prêt à juger les choses selon ses propres pensées, au lieu de se soumettre au jugement de Dieu et de s'y arrêter. *Christ a tout fait*, à Lui seul appartient l'honneur d'avoir glorifié le Père, en toute chose; voilà le premier principe, qu'on ne doit pas perdre de vue, pour comprendre ce que Dieu nous fait dire dans sa Parole. Christ nous a apporté la vie, non pour nous la montrer seulement, mais comme étant la vie elle-même et se présentant à la foi comme un don de la grâce, de sorte que celui qui possède Jésus, possède la vie éternelle, car il possède Dieu; *il est en communion directe avec le Père et avec le Fils*. Sans doute, c'est la foi seule qui nous met en possession d'un bien si précieux; la foi qui scelle la vérité du témoignage de Dieu en Jésus. « Or voici le témoignage, c'est que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils. Celui qui a le Fils a la vie, celui, qui n'a point le Fils de Dieu, n'a point la vie. Je vous ai écrit ces choses, à vous qui croyez au nom du Fils de Dieu, afin que vous sachiez, que *vous avez* la vie éternelle, et afin que vous croyiez au nom du Fils de Dieu. » Quelle assurance, quelle certitude! Il n'y a point de doute, la vie est en Jésus! Vous qui ne le croyez pas encore, croyez-le et vous *aurez* la vie, et vous qui le croyez, vous *avez* la vie éternelle.

Tout ce qui était dès le commencement, tous les

conseils de Dieu se sont manifestés comme réalisés dans la personne de Jésus, de sorte que quiconque veut connaître Celui qui est dès le commencement et désire être père, n'a qu'à chercher la connaissance de Jésus. — Dieu a travaillé en tout temps à mettre les hommes en communion avec Lui-même, afin qu'ils affectionnent ce que son cœur affectionne et Jésus est le moyen parfait et infallible, par lequel nous entrons dans cette précieuse communion avec Dieu (cf. 1 Cor. i, 9); en conséquence, il importe avant tout d'avoir Jésus, car sans lui nous ne pouvons rien faire. Jésus est la *lumière*, de sorte que, si quelqu'un veut voir clair, s'il veut pouvoir distinguer entre le bien et le mal selon les pensées de Dieu, il n'a qu'à se tenir près de Jésus, car par Lui nous entrons dans la vraie *connaissance* de ce que Dieu est et en même temps de ce que nous ne sommes pas. Sans Lui nous sommes aveugles et il vaut pourtant la peine de voir clair, ce qui ne sera jamais le cas si nous ne sommes pas dans la lumière et si la lumière n'est pas en nous. En effet il nous est impossible de marcher dans la lumière sans voir clair.

S'agit-il de *l'amour*? la Parole nous renvoie encore à Jésus : « A ceci nous avons connu l'amour; c'est qu'il a exposé sa vie pour nous. » — « En ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce qu'Il nous a aimés et qu'Il a envoyé son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. » Désirons-nous de demeurer en Dieu et que Dieu demeure en nous? nous sommes assurés d'être dans cette position bénie, si nous sommes les témoins du Fils de Dieu (cf. iv, 15); tandis que quiconque nie le Fils est déclaré menteur (ii, 22) et par cela-même livré à Satan qui est le père du mensonge.

En un mot toute la plénitude de Dieu est en Jésus : Dieu n'a-t-il pas déclaré hautement, que son bon plaisir est en son Fils bien-aimé ; n'a-t-Il pas dit : « Écoutez-le ? »

Vous me direz, mais le chrétien ? Si vous entendez sous ce nom l'homme selon la chair ; je vous répondrai qu'il est péché, et qu'il sera péché jusqu'à la mort, qui en est la preuve irréfragable : le corps est mort à cause du péché ; la chair affectionnera toujours les choses de la chair et cette affection est la mort ; la chair est inimitié contre Dieu. — Mais faites-y attention, mes chers amis ; qui est-ce qui en juge ainsi ? Est-ce la chair, qui se juge elle-même ? Oh ! ne confondez pas l'action de l'Esprit de Dieu avec l'action de la chair. Celle-ci est jugée du haut en bas ; celui-là est le juge, qui nous fait comprendre ce que nous sommes, et plus nous vivons selon l'Esprit, plus nous connaissons la ruse de la chair. Si nous marchons dans la lumière, nous ne dirons pas que nous sommes sans péché. C'est justement ce que la Parole de Dieu nous présente en 1 Jean 1, 8. Si nous nous contentons de *la vertu de l'homme*, si nous ne cherchons que la *marche de l'homme* dans la lumière, nous nous flattons peut-être de l'idée d'être sans péché, mais si nous cherchons *la marche de Dieu* dans la lumière, ayant compris que nous sommes la sacrifice royale, afin que nous annoncions les *vertus de celui*, qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière, nous ne dirons certainement pas que nous sommes sans péché, nous nous sentirons plutôt poussés à chercher la réalisation de la résurrection de Jésus et à poursuivre le but pour lequel nous avons été pris par Jésus-Christ, non que nous l'ayons déjà atteint, mais nous y tendons.

Il y a trois points de vue, sous lesquels on peut considérer le péché :

- 1° le péché comme principe régnant dans la chair ;
- 2°. les péchés comme manifestation du péché avant la conversion ;
- 3°. les péchés après la conversion, ou les chutes.

Le *péché* est une mauvaise herbe, qui porte comme fruits les péchés, et le terrain où se trouve cette mauvaise herbe est le cœur de l'homme, duquel sortent toutes ces mauvaises choses, dont Jésus nous énumère quelques-unes (Matth. xv, 19). L'homme sans Dieu reste dans ce mauvais état, la mauvaise herbe y croît librement, pendant que le cœur d'un homme converti à Dieu est travaillé par la main de Dieu. Celui-ci coupe la mauvaise herbe, Il laboure le terrain, Il travaille le sol, pour y jeter la bonne semence qui porte des fruits à la gloire et à la louange de Dieu. Ce travail, qui est un travail continuel, nous explique aisément pourquoi les enfants de Dieu sont exposés à tant d'épreuves, qui ne sont que des témoignages d'amour de la part du Père envers ses enfants, pour les détacher du monde et pour attacher leur cœur à Lui. Que nous y soyons toujours attentifs ! Il faut cependant se garder de croire *que la chair soit changée*, elle reste ce qu'elle est, c'est-à-dire *péché*. C'est pourquoi elle est jugée en Christ, car Dieu, en ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, a condamné le péché *en la chair* (Rom. viii, 3). Voilà ce qui est vrai quant au péché, comme principe naturel de la chair. Dieu a fait celui qui n'a point connu de péché, péché pour nous. (2 Cor. v, 21). Dieu a condamné le péché dans la chair, le vieil homme est crucifié avec Jésus (Rom. vi, 6), de sorte que les mem-

bres de Christ ne sont plus sous cet empire funeste, qui caractérise l'homme naturel. Non, l'homme de Dieu n'est nullement péché, il est *justice de Dieu*.

Les péchés ne sont que la manifestation de ce que l'homme est. L'enfant de Dieu comprend facilement que ces actes positifs contre Dieu étaient tout naturels, lorsqu'il n'était qu'un homme du monde. De ces péchés commis avant sa conversion il s'est humilié, il en a honte, mais il n'en est plus angoissé, parce qu'il sait que Christ n'est mort que pour *les pécheurs* et pour des pécheurs tels que lui. Paul, puissant instrument de la grâce de Dieu, n'a pas peur de se rappeler ce qu'il avait été, parce que cela lui rappelle en même temps, qu'il a obtenu miséricorde et il ajoute, 1 Tim. i, 15 : « Cette parole est certaine et digne d'être entièrement reçue, que Jésus-Christ est venu au monde, pour sauver *les pécheurs*. » Sa conscience n'est plus chargée de ces péchés, car le sang de Christ l'en a purifiée. Il en est de même pour chaque chrétien, car comment être chrétien, sans avoir le pardon de ses péchés? C'est ce qui caractérise les petits enfants (1 Jean ii, 12).

Mais si les chrétiens font *des chutes*, s'ils commettent *des péchés après leur conversion*? c'est là une toute autre chose. Il le *paraît* seulement, car au fond c'est toujours la même chose : par nature, nous sommes *pécheurs*, mais Christ nous *délivre*. Il arrive néanmoins très-souvent que les chrétiens, effrayés en découvrant qu'ils pèchent encore, commencent à être troublés dans leur conscience et finissent par douter de leur conversion. Mais qu'est-ce qui nous autorise à croire que l'homme converti ne puisse pas tomber? Est-ce qu'il y a, dans la parole de Dieu, un seul cas où l'homme régénéré nous soit présenté

comme ne péchant plus? Ou, quand est-ce que Paul écrivit ces paroles si pleines du sentiment du péché : « Qui me délivrera du corps de cette mort? » Quand est-ce que Pierre mérita d'être repris de son hypocrisie pour avoir renié la communion avec les frères gentils? Certes ce fut après leur conversion! Et nous ne trouvons pourtant nulle part que Pierre ou Paul doutassent de leur conversion. Bien au contraire, Paul ajoute : « Je rends grâce à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. » Voilà ce qui délivre, ce qui relève le chrétien tombé. Si après la conversion nous étions laissés à nous-mêmes, oh! tout serait aussi vite perdu, que lorsque l'homme s'est chargé de la responsabilité de garder la loi. Mais Christ n'est pas seulement *mort* pour nous comme *sacrifice pour le péché*; il a aussi vécu, il est mort aussi à notre place comme un *sacrifice de bonne odeur* devant Dieu; il est ressuscité et, de plus, il est notre *avocat auprès du Père* (1 Jean ii, 1). C'est à ce dernier caractère de Jésus que nous devons la pleine certitude d'arriver, à la fin de notre pèlerinage, malgré nos chutes, dans les bras d'un Père qui nous assure de son amour en Jésus. Celui-ci a une sacrificature perpétuelle; c'est pourquoi aussi il peut sauver *pour toujours* ceux qui s'approchent de Dieu par lui, *étant toujours vivant pour intercéder pour eux* (Hébr. vii, 25). « Qui sera celui qui condamnera? Christ est celui qui est mort, et, qui plus est, qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu et qui même intervient pour nous » (Rom. viii, 34). Notre avocat auprès du Père est Jésus-Christ, sans défaut, sans tache, la justice accomplie. Celle-ci n'est jamais ôtée de devant Dieu, ne perd jamais sa valeur; elle réclame, au contraire, notre salut. Oui, Jésus est notre avocat

et peut seul , après une chute , rétablir notre communion avec le Père ; Jésus ne cesse pas de nous laver les pieds. Dans son adorable amour, et même dans sa gloire auprès du Père il nous rend ce service. Oh ! que nous ne soyons pas assez ingrats , pour nous défier de l'efficace de son intercession ; et si le vieil homme reprend le dessus , si Satan réussit à nous éloigner de Dieu , ne restons pas dans cet éloignement, courons aux pieds de Jésus , tenons-nous là jusqu'à ce qu'il nous relève ; il le peut et il le veut. Christ pourvoit donc à tout, il nous met en communion avec le Père , et il nous y maintient. Quel bonheur, quelle joie et quelle assurance !

Bénédictions l'amour, qui nous a donné un tel Jésus. Prosternés devant lui, adorons-le, portons tout à ses pieds. C'est à Lui que nous devons tout, c'est lui qui nous a aimés et qui nous aime, qui nous a lavés de nos péchés dans son sang et nous a faits rois et sacrificeurs à Dieu, son Père : à Lui soit la gloire et la force aux siècles des siècles ! Oh ! mon âme , n'oublie pas un de ses bienfaits ! c'est lui qui te pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités, qui garantit ta vie de la fosse, qui te couronne de gratuité et de compassion. Amen, oui, amen pour l'éternité !

Maintenant nous comprendrons aussi ce que l'Esprit de Dieu nous dit en 1 Jean iii, 9 : « Quiconque a été engendré de Dieu ne pratique point de péché, parce que *la semence de Dieu* demeure en lui ; et il ne peut pécher, *parce qu'il* a été engendré de Dieu. » Il est clair, qu'il n'est pas question ici de la chair que le chrétien traîne après lui contre sa volonté, mais de *ce qui a été engendré de Dieu*, savoir de cette nature divine, à laquelle nous participons par l'Es-

prit de Dieu (cf. 1 Jean iv, 13; 2 Pierre i, 4). C'est l'*homme nouveau*, produit par la semence incorruptible de la parole de Dieu, vivante et permanente à jamais; c'est l'homme né de l'Esprit, né de Dieu, c'est l'*enfant de Dieu*. Ce qui est né de la chair est chair et la chair ne profite de rien; ce qui est né de l'Esprit est Esprit et c'est l'Esprit qui vivifie. La définition que la parole de Dieu nous donne d'un enfant de Dieu, est celle-ci : « Il n'est point né de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme; mais *il est né de Dieu*. » Impossible que le péché y soit, impossible que la corruption touche à ce qui est incorruptible. Non ce qui est né de Dieu ne peut pas pécher, par la simple raison qu'il est né de Dieu¹.

Cependant, vivre par l'Esprit ou se conduire et marcher par l'Esprit sont deux choses différentes. Ce n'est pas assez de *savoir* que nous sommes des enfants de lumière, il faut aussi *marcher* dans cette lumière; il faut suivre la règle que la parole de Dieu nous trace sans la rabaisser dans la moindre chose, et cette règle, c'est de vivre comme Jésus-Christ lui-même a vécu. Il n'est pas dit que nous puissions faire ce que Jésus a fait; non, la chair ne le permet pas; nous le ferons plus tard, lorsque, semblables à lui, nous serons réunis auprès de lui pour chanter l'éternel Alléluia; — mais il nous faut toujours ma-

¹ Ne pourrait-on pas dire aussi que, dans cette précieuse épître, il s'agit, dans un sens abstrait et général, des traits de la famille de Dieu, du développement de la nature divine dans les enfants de Dieu, en contraste avec la mauvaise nature? (Éditeur.)

nifester quelque chose de Jésus sur cette terre, où personne ne peut le glorifier que les siens. Quelque faibles que nous soyons, il nous soutient et reste avec nous jusqu'à la fin. Dieu est lumière, vivons en communion avec lui, marchons dans la lumière et nous connaîtrons toujours plus que nous sommes *sans péché* par la *grâce en Jésus*, mais que nous avons besoin de *la miséricorde* pour arriver au bout. Ne nous arrêtons pas sur le chemin comme le vieux prophète; c'est le commencement de la chute; allons en avant et soyons persuadés que personne ne nous ravira de la main de Jésus et de celle de son Père.

Jésus s'est donné à nous tel qu'il est, donnons-nous à lui tels que nous sommes; or nous savons que lorsqu'il apparaîtra nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est. Amen!

PETER NIPPEL.

« NOUS AVONS VU LE SEIGNEUR. »

JERN XX.

Mes bien-aimés frères, il y a dans les Écritures un passage où il est dit : « Il est fidèle, le Dieu par qui vous fûtes appelés à la communion de son fils Jésus-Christ notre Seigneur. » Je voudrais vous inviter tous à vous mettre bien au clair au sujet de cette

« œuvre accomplie, » afin d'être en paix à cet égard, puis à marcher en avant en cherchant à connaître toujours mieux le bien-aimé Seigneur qui a fait cette œuvre pour vous.

Prenez Rom. viii et d'autres portions analogues de l'Écriture; vous y voyez que vous êtes faits « fils et filles du Seigneur Dieu Tout-Puissant. » Vous êtes-vous parfois, mes chers frères, arrêtés avec bonheur sur cette expression : « *Fils de Dieu?* » — non pas fils d'hommes périssables, mais fils du Dieu saint, immuable, éternel ! C'est quelque chose de trop grand pour pouvoir être compris par le cœur de l'homme. « *Héritiers de Dieu* » — il n'est rien de ce que Dieu possède qui ne fasse partie de notre héritage. — « *Cohéritiers de Christ!* » Si ces vérités dominaient pleinement sur nos cœurs, quels précieux résultats nous en retirerions ! — comme le monde deviendrait pour nous un pur néant ! Nous aimons à voir nos prétentions et nos droits reconnus par les hommes; ah ! si, de même, nous marchions dans la conscience d'être en possession de ce qui est inflétrissable, au milieu de toutes les choses qui se flétrissent; de connaître la vérité, quand tout ce qui nous entoure n'est que mensonge !

Le chapitre, indiqué en tête de ces lignes, ne nous parle pas de l'œuvre du Seigneur Jésus, sauf d'une manière implicite dans le fait rapporté au verset 20, que Jésus montra à ses disciples ses mains et son côté. Mais il y a ici beaucoup de précieuses choses sur le Seigneur, et sur la manière dont les affections des siens sont attirées vers lui. Mes bien-aimés frères, quand vous regardez en avant vers l'apparition du « *matin sans nuage,* » quel en est pour vous le côté le plus brillant et le plus radieux ? — n'est-ce pas la

pensée d'être éternellement avec l'Agneau — de le suivre quelque part qu'il aille ?

Veillez relire avec moi Jean xvi, 16 : « Dans peu vous ne me verrez plus, et un peu après, vous me verrez, parce que je m'en vais au Père. » Il est très-difficile de comprendre cela, pensaient les disciples. « Que nous dit-il là ! Dans peu vous ne me verrez plus, et un peu après, vous me verrez ; et : parce que je m'en vais au Père. » Le Seigneur leur parle alors de ce qui se rattachait à son retour auprès du Père. Vers. 20-24.

Bien-aimés, c'est ici tout spécialement le temps de prier au nom de Jésus, avec l'assurance d'être entendus et exaucés par le Seigneur. C'est le temps de recevoir plénitude de joie, de voir Jésus de nouveau, d'avoir communion avec lui. Ce n'est pas ici une question relative au pardon des péchés. C'est par la croix de Jésus, par sa mort, que nous obtenons le pardon de nos péchés. Il y a plus maintenant ; le Seigneur dit : « *Je vous verrai de nouveau.* » Sans doute, elle est accompagnée d'une grande joie, la connaissance du pardon de Dieu par le moyen de l'aspersion du sang de Jésus. Mais il y a quelque chose de plus, il est une autre joie qui nous appartient et que nous devons apprécier au milieu de tous nos sujets de trouble et d'angoisse : c'est celle qui résulte pour nous de la réalisation de la présence du Seigneur.

Jésus dit, en Jean xiv, vers. 18 : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous. » Le Seigneur allait quitter le monde pour toujours. « Encore un peu de temps, dit-il, et le monde ne me verra plus ; » mais alors même, ajouta-t-il en s'adressant à ses disciples, « *vous, vous me verrez.* »

Nous devrions toujours être avec Jésus et près de

Lui, comme nous y serons pendant l'éternité. — « Qui a mes commandements et les garde, c'est celui là qui m'aime ; or celui qui m'aime sera aimé de mon Père, moi aussi je l'aimerai, et je me *manifesturai à lui*, » v 21. Je n'ai pas besoin, mes frères, d'ajouter que ces paroles nous sont aussi adressées *maintenant* par le Saint-Esprit, et qu'elles sont aussi véritables pour nous que pour les disciples qui les entendirent. « Judas, non pas l'Isariote, lui dit : Seigneur, comment se fait-il que tu te manifesteras à nous et non pas au monde. — Jésus répondit et lui dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui, » v, 22, 23. Le cœur de l'homme ne peut jamais être satisfait — il est en lui un vide qui ne peut être comblé — par quoi que ce soit, sinon par la présence de Jésus.

Considérez les mystérieuses manifestations du Seigneur à ses frères, pendant les quarante jours qui précédèrent son ascension — elles furent très-variées et destinées, je pense, à décrire les diverses voies, dans lesquelles, durant son absence, il se manifesterait selon les besoins variés de ses rachetés. Ainsi, dans notre chapitre xx, autre était la position de Marie, v. 14 ; autre était celle des disciples avec les portes fermées, v. 19 ; autre était celle de Thomas, v. 26-28 ; mais le Seigneur répond par sa présence à *chacune* de ces positions et les rend tous heureux par cette présence.

Il est extrêmement précieux, mes bien-aimés, de savoir que le Seigneur est avec nous, de telle manière que nous puissions réaliser cette parole : « Nul ne vous ôtera votre joie. »

Le Seigneur avait été enlevé à ses disciples. Ma-

rie pleure auprès du sépulcre de Jésus. Les deux disciples cheminaient tout tristes du côté d'Emmaüs. Toutes leurs pensées étaient absorbées dans cette cruelle pensée : le Seigneur est mort. Leurs cœurs lui étaient attachés ; leurs destinées dépendaient de lui ; ils avaient été attirés par sa grâce ; ils le reconnaissaient pour le Fils de Dieu ; tout ce qu'ils espéraient, tout ce qu'ils attendaient, ils l'espéraient, ils l'attendaient de lui, par lui, avec lui. Ils avaient tout perdu, leurs cœurs étaient brisés, complètement découragés — Celui qui était leur joie, leur espérance, leur tout, leur Seigneur *était mort* ! Le grand jour des solennités à Jérusalem avait passé sur le sépulcre de Jésus. Quelle image d'une religion sans vie ! « Vous pleurerez et vous lamenterez, tandis que le monde se réjouira. »

Le « peu de temps » étant écoulé, leur « douleur est changée en joie. » Il revient pour être éternellement avec eux. Si vous pouviez vous placer dans les circonstances des disciples, participer à la douleur que leur causait la perte de leur Maître, et puis à la joie proportionnée que leur procura son retour, vous apprendriez, mes bien-aimés frères, ce que devrait être, sans interruption, notre joie, à la pensée et dans la conscience que nous possédons le même Jésus comme notre éternel compagnon. Vous pouvez avoir des épreuves et des tribulations de tout genre, mais la parole subsiste toujours : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous. »

Et puis, ne l'oubliez pas, mes frères : outre cette précieuse foi que vous avez en la présence et l'habitation de l'Esprit en vous individuellement, il est une autre vérité non moins importante, savoir que le Saint-Esprit demeure au milieu de vous, lorsque vous êtes

rassemblés, selon cette parole : « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » Quand nous sommes ainsi réunis, nous sommes donc encouragés à attendre le Seigneur au milieu de nous. Si nous avons besoin d'un commentaire sur ce passage, je dirais que nous le trouvons ici. Qu'est-ce qui engageait les disciples à se réunir? Le sentiment de leur perte commune, mais aussi leur commun amour pour Jésus. Ils avaient perdu Celui qu'ils aimaient, et ils venaient s'entretenir de Lui ensemble. Qu'ils eussent ou non l'espérance de le voir réellement ressuscité, toujours est-il que c'était le nom de Jésus, qui les amenait dans le même lieu.

Mais, hélas! il n'est que trop vrai que nous pouvons *attrister* le Saint-Esprit.

S'il est certain que le Seigneur est au milieu de nous, et si nous nous réunissons dans l'espoir de jouir de sa présence, nous devrions toujours pouvoir dire quand nous nous séparons, pénétrés du sentiment de cette présence (soit en joie, soit aussi en puissance pour sonder les cœurs) : « Nous avons vu le Seigneur. »

Qu'est-ce qu'attendait Marie? Au milieu de beaucoup d'ignorance et d'obscurité, son Seigneur était l'objet de ses recherches et de ses affections. Elle aurait mieux aimé le trouver mort que de ne pas le trouver du tout. Elle pleure au sépulcre, quoiqu'elle ne soit plus en doute sur le pardon de ses péchés. Si vous ne connaissez pas, par expérience, la présence du Seigneur, pleurez! vous en avez sujet, puisque vos âmes sont encore étrangères à une communion permanente avec Jésus. Ces larmes n'ont rien affaire avec le pardon des péchés.

Connaissez-vous, mes frères, la présence du Sei-

gneur dans vos assemblées? Connaissez-vous cette présence, lorsque vous cheminez ensemble deux à deux? La connaissez-vous surtout dans le secret de vos cœurs et de vos cabinets? Que ce soit votre incrédulité, votre orgueil, ou quoi que ce soit d'autre, qui y mette obstacle, oh! vous avez bien sujet de répandre votre cœur avec larmes devant le Seigneur. Vous *êtes* lavés, vous *êtes* sanctifiés, vous *êtes* justifiés, mais si vous ne jouissez pas de ce qui convient à un pécheur pardonné — savoir de *la présence de Jésus* dont le cœur a la conscience — pleurez, oh! pleurez; vous en avez sujet.

Si vous vous rassemblez sans pouvoir dire ensuite à ceux qui restent à la porte ou chez eux, à ceux qui sont absents, comme Thomas, ou à ceux qui ne veulent pas se réunir avec leurs frères : « Nous avons vu le Seigneur, » pleurez, vous en avez sujet. Et il devrait en être de même dans nos relations particulières ou dans notre solitude. Alors aussi nous devrions toujours éprouver que l'Esprit nous révèle Christ, qu'il lui ouvre la porte pour la joie de nos cœurs, et qu'il nous met à même de dire : « Nous avons vu le Seigneur. »

Mes chers frères, ces paroles du Seigneur seraient-elles sans réalité et sans vie : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous? » — « Nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui. » Si quelqu'un vous demandait : « Qu'est-ce qu'il y a donc dans vos assemblées, qui vous les fasse préférer à d'autres? » vous devriez toujours pouvoir répondre : « Le Seigneur est au milieu de nous; nous sentons sa présence, à tel point que notre douleur est changée en joie. »

Qu'Il vous accorde la grâce de méditer sérieuse-

ment ce sujet, et de connaître par expérience cette promesse, qui doit être réalisée *actuellement*, pendant que Jésus est à la droite de Dieu, et jusqu'au moment béni où nous le verrons face à face dans la gloire.

Traduit de l'anglais.

LA VIE CÉLESTE ET L'ÉGLISE.

Fragment.

Avant la mort de Christ, lors même qu'il était personnellement sur la terre, l'Église n'était pas bâtie et même ses fondements n'étaient pas encore posés. Il est vrai que, *dans les conseils de Dieu*, les disciples devaient devenir ces fondements : Il est vrai aussi qu'ils avaient la vie comme tous les saints l'ont eue. Mais la vie de résurrection que nous avons reçue dans la dispensation actuelle, nous met sous une tout autre responsabilité que celle d'Israël.

Le grand fait, qui distingue notre dispensation, étant la présence du S^t Esprit au milieu de nous, et cet Esprit pouvant fournir à tous les besoins de l'Église, cette vérité, reçue par la foi, doit agir sur nous de telle sorte que notre vie en la chair soit la vie de la foi. Car le juste vivra de la foi ; et le Seigneur l'a positivement déclaré : « C'est ici la *vie éternelle* de te connaître, toi qui es le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé. » Or cette vie-là ne pouvait pas être celle des saints qui avaient vécu au-

paravant! Cependant ces saints n'avaient-ils donc pas la vie? Je ne dirai pas que non; mais ce que j'affirme, c'est que la vie qu'ils possédaient n'avait pas le même caractère que la nôtre. Plus on réussirait à abaisser la vie actuelle que nous avons, au niveau de l'autre, plus aussi on réussirait à étouffer les affections divines et la responsabilité humaine; car on détruirait autant qu'il serait possible la communion divine, et l'on rendrait la grâce vaine, et si la gloire et l'énergie de la foi sont nulles, la gloire de Dieu en nous l'est aussi.

Nous ne pouvons pas compter pour rien la mort et la résurrection de Christ, sur lesquelles l'Église est fondée, ni la brèche faite au mur de séparation, — pour rien, la présence du St. Esprit envoyé du ciel..... La pierre fondamentale n'était pas encore posée, car il fallait la mort de Christ, pour que l'appel de l'Église fût légitime devant Dieu, cette mort étant le fondement sur lequel l'Église de Dieu devait être édifiée.

Jésus ne pouvait pas non plus, avant sa mort, réunir les matériaux pour cet édifice spirituel. Il est vrai que, dans les conseils de Dieu, ces matériaux étaient déjà rassemblés; mais Jésus ne pouvait agir publiquement pour les réunir, avant d'avoir été rejeté et crucifié; autrement sur quoi l'Église aurait-elle été basée?

Jésus ne pouvait pas même enseigner les disciples au sujet de sa mort, autrement qu'en la leur présentant comme une preuve qu'il était rejeté de sa propre nation, et que, dans cette rejection, les Gentils trouveraient leur délivrance. Il ne leur dit jamais non plus qu'ils étaient vivifiés d'une vie céleste. A moins qu'on n'entende l'expression « vie céleste » dans le

sens très-vague que ce qui est *d'en haut est céleste*. En Jean III, il dit, il est vrai, qu'il faut être *né de nouveau*; mais je ne pense pas qu'il voulût dire par là « *né de la vie céleste*. » Je ne doute pas que la vie divine ne vînt « d'en haut, » mais il n'est jamais dit, dans les Écritures, qu'elle est céleste.

Que Dieu pardonne le péché d'Adam en vue de la croix, cela est évident et pleinement établi en Rom. iii, 25. Que Dieu communique la vie aux saints de l'Ancien-Testament, je n'en doute pas non plus. Il est inutile de commenter là-dessus; car sans cela personne ne pourrait ni *entrer* dans le royaume de Dieu, ni *voir* ce royaume.

Mais il n'est jamais parlé de Christ comme tête du corps, ni de l'union de l'Église avec Lui, avant qu'il ait été exalté à la droite de Dieu, et qu'il ait accompli l'œuvre qui mérite une place à l'Église devant Dieu. Christ sur la croix posait les fondements de l'Église, faisait la paix, réunissait soit les Juifs soit les Gentils en un seul corps par la croix. L'Écriture ne parle jamais d'union avec Christ vivant sur la terre dans les jours de sa chair. Non, jamais! Mais elle parle d'union du corps avec la *Tête gloriifiée*.

Traduit de l'anglais,

de J. N. DARBY.

ADDITIONS au présent Numéro.

Page 12, ligne 23, après « *de tes saints,* » ajoutez : et dans cet article du soi-disant Symbole des apôtres : « *la communion des saints.* »

Page 19, ligne 6 depuis le bas, après « *l'Église,* » ajoutez : « *Ainsi il est séparé des pécheurs, et élevé au-dessus des cieux.* » (Hébr. vii, 26).

Page 22, ligne 3, après « *qu'elle parcourt,* » ajoutez : « *et d'arriver au but auquel elle conduit, c'est-à-dire à la perfection.* »

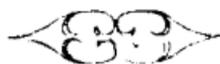
SE TROUVE AUSSI :

- A PARIS**, chez Joël CHERBULIEZ, 6, Place de l'Oratoire.
A LYON, chez F. TRÉPIER, négociant.
A LAUSANNE, chez M^{me} DURET-CORBAZ, rue St-Pierre.
A S^{te}-CROIX, chez Richard SCHERZER.

On peut se procurer aux mêmes adresses :

ETUDES SCRIPTURAIRES,

- | | |
|--|-------------|
| N° 1. Lettre sur 2 Cor. XIII, 5, | fr. — 15 c. |
| N° 2. L'Église et les anges, | — 15 |
| N° 3. Le Vieux Prophète et Coup-d'œil sur Ju-
ges XX, | — 20 |
| N° 4. L'Année sabbatique et le Jubilé, | — 30 |
| N° 5. L'Appel de Dieu. | — 30 |
| N° 6. Penser et marcher. | — 15 |



ÉTUDES
SCRIPTURAIRES.

N° 8. — 24 JUIN 1852. — PRIX : 30 c.

1. **CONSIDÉRATIONS SUR LA VIE ET LES TEMPS D'ÉZÉCHIAS.**
2. **FAIRE ET NE PAS FAIRE.**
3. **MARC XII, 1-12.**



GENÈVE,
GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.

—
1852.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA VIE ET LES TEMPS D'ÉZÉCHIAS.

—▶▶▶▶▶❁◀◀◀◀◀—
2 Chroniques xxix-xxxii et Ésaïe xxxvi-xxxix.

Le chrétien doit à la fois se tenir en garde contre l'inaction, d'un côté, et contre tout *service inopportun*, d'un autre. L'inaction est tout à fait incompatible avec le caractère d'un enfant de Dieu; la même grâce qui nous rend honteux de nos pauvres et misérables services, nous pousse en avant en excitant en nous un sérieux désir d'être plus et mieux employés aux affaires de notre Dieu. Il est vraiment déplorable que nous ayons besoin d'être exhortés à n'être pas oisifs et paresseux. Le chrétien devrait trouver aussi naturel d'agir pour Dieu, qu'il est naturel pour l'homme du monde d'accomplir les devoirs et les fonctions de la vie ordinaire. S'il *n'agit* pas, il y a lieu de douter qu'il *vive*. Il est un état qui s'appelle « le nom de vivre; » il n'en est point qui puisse s'appeler « le nom d'agir, » c'est-à-dire d'agir pour Dieu.

D'un autre côté, nous devons toujours nous rappeler, que Dieu ne peut ni ne veut être débiteur de l'homme, vu que c'est « Lui qui donne à tous la vie, la respiration et toute chose. » L'homme s'efforce continuellement de faire de Dieu son débiteur, mais

tous ses efforts sont inutiles, et celui qui y persiste se trouvera à la fin en différend avec Dieu. Et ce différend entre Dieu et l'homme ne peut être réglé ici-bas que d'une seule manière : il faut que l'homme devienne le récipient et le débiteur, sinon il demeure toujours éloigné de Dieu.

C'est essentiellement du second des extrêmes, ci-dessus mentionnés, que je compte m'occuper dans cet écrit. Un service inopportun ou défectueux, parce qu'il n'est pas le résultat direct de notre communion avec le Seigneur, mis en contraste avec le service découlant de cette communion, tel est le sujet que je me propose surtout de développer — sujet sur lequel la vie et le temps d'Ézéchias me fournira bien des lumières.

Il y a trois rois de Juda, dont les règnes sont rapprochés et réunis par le Saint-Esprit en tête des livres de trois prophètes. Ésaïe, Osée et Michée prononcèrent leurs charges prophétiques, « aux jours de Jotham, Achaz et Ézéchias, rois de Juda. » Ce rapprochement indique, je pense, des relations morales entre ces trois règnes, sur lesquels je dirai quelques mots.

Le temple de Jérusalem était le grand centre ou le point de ralliement de l'ancien peuple d'Israël; les affections de tout véritable Israélite étaient liées à ce saint édifice; et quant aux rois de Juda leurs actes relativement au temple donnent toujours la mesure de leur caractère. Parmi ces rois, chacun de ceux auxquels ce beau témoignage pouvait être rendu : « Il fit ce qui est droit devant l'Éternel, » avait, en général, à cœur le temple et le culte du Dieu d'Israël; tandis que chacun de ceux dont il est écrit : « Il fit ce qui est déplaisant devant l'Éternel, » se

signalait par l'abandon de la maison de Dieu et l'idolâtrie.

Jotham, roi de Juda, occupa une position intermédiaire entre ces deux catégories de rois; il n'était pas un idolâtre, et cependant la maison de l'Éternel n'avait pas, dans ses pensées, la place dont elle était digne. Il est écrit « qu'il n'entra pas, comme son père, au temple de l'Éternel, » aussi peut-on dire de lui, qu'il commença son œuvre *en dehors du sanctuaire*. Il sortit sur les montagnes pour y bâtir de grands édifices, avant d'être entré dans le sanctuaire pour y adorer; — on le voit sur le champ de bataille avant de l'avoir vu à l'autel; — il recherche des architectes et des hommes de guerre, avant de rechercher les sacrificateurs, les ministres du sanctuaire, et cela affecte ou corrompt tous ses autres actes. Il fit, il est vrai, beaucoup de choses — « il bâtit des villes, des châteaux et des tours » — il alla même jusqu'à « bâtir la plus haute porte de la maison de l'Éternel » — bien plus, il est dit de lui « qu'il avait dirigé ses voies devant l'Éternel, son Dieu. » Eh bien! malgré tout cela, il y a un « mais » ou « néanmoins » « le peuple se corrompait encore » — « les hauts lieux ne furent point ôtés; le peuple sacrifiait encore et faisait des encensements dans les hauts lieux, » (comp. 2 Rois xv. 35 et 2 Chron. xxvii, 2). C'est là, pour nous, une leçon qui devrait nous enseigner à veiller avec le plus grand soin sur l'état de nos cœurs, de peur qu'il n'arrive que même nos services — nos vrais et raisonnables services ne viennent se placer entre nos âmes et la personne de Christ. Nous devrions souvent nous retirer dans la solitude pour passer au crible de la Parole les motifs de nos diverses œuvres — de nos prédications, de nos publications,

de nos correspondances, de nos visites etc. Quoi que nous fassions, nous devrions nous asseoir pour nous juger nous-mêmes quant à nos intentions secrètes dans toutes ces choses. Quand le Seigneur viendra, « il manifestera » non pas seulement l'œuvre de nos mains, mais « les conseils des cœurs. » — Pensée des plus solennelles! — Alors combien d'actes éclatants de service, combien de sermons éloquents, combien de livres bien écrits, combien de visites faites avec ostentation — seront plongés dans l'éternel oubli; ou, s'ils sont rappelés, n'auront d'autre effet que de charger la conscience et d'aggraver la condamnation de l'âme égarée qui, peut-être, s'était mise à l'œuvre sans avoir connu par expérience cette loi fondamentale de la maison de Dieu, savoir que vis-à-vis du Seigneur *tout homme doit être un mendiant*. En d'autres termes, je parle de celui qui, dans toutes ses paroles et ses actes, n'a jamais eu d'objet plus élevé que le moi.

Quant à Achaz, nous nous bornerons à dire qu'il était ouvertement opposé à Dieu et à sa vérité. Il négligea le temple — il en ferma les portes — il en éteignit les lampes — il en brisa tous les vaisseaux et dressa des autels idolâtres dans tous les coins de Jérusalem. Bien plus, étant allé à Damas au devant du roi d'Assyrie, il vit là un autel dont il envoya le modèle à Urie, le sacrificateur, qui en fit un tout semblable à Jérusalem, à la place du véritable autel qu'il fit reculer. En un mot il bouleversa totalement l'ordre divin du culte. « C'était toujours le roi Achaz. » — De quelque manière que nous considérions l'histoire de ce méchant homme, elle abonde pour nous en avertissements bien sérieux; et tout particulièrement quand nous l'envisageons comme successeur

de Jotham. Ah! si nos cœurs ne sont pas, avant tout, dévoués au service du sanctuaire — si nous n'apprécions et ne cultivons pas la communion secrète avec Dieu — si l'œuvre *du dedans* ne marche pas du même pas que l'œuvre *du dehors* — si nous lisons et enseignons plus que nous ne prions — si nous agissons plutôt en vue de l'homme qu'en vue de Dieu, nous pouvons être assurés que nous allons au devant de quelque grande chute. La seule chose qui peut nous garder dans un esprit de service vraiment fidèle, c'est la communion, et si nous la négligeons, tout va mal. Ainsi, en considérant ces deux règnes comme moralement liés entr'eux, l'apostasie ouverte d'Achaz n'est, après tout, que ce que nous pouvons attendre comme conséquence du service défectueux de Jotham. Si nous nous occupons à bâtir sur les collines, tout en négligeant la maison de Dieu, on nous verra bientôt abandonner le vrai culte du Seigneur, et nous laisser aller à l'idolâtrie. C'est bien le cas de demander, à quoi servent « des châteaux et des tours, » tandis que les portes du temple de Jéhovah sont fermées? ou des victoires sur les Ammonites, tandis que la lampe de Dieu n'éclaire plus le lieu saint? Ah! tout cela ne sert de rien et ne durera guère; tout cela fera bientôt place aux actes beaucoup plus décidés d'un Achaz, qui ne peut pas demeurer dans une position de juste milieu.

De ce qui précède nous pouvons tirer d'utiles enseignements : nous y apprenons, en particulier, que la communion *avec* Dieu doit toujours primer le service *pour* Dieu — que la communion *intime* avec Dieu ne doit jamais être entravée ou remplacée par des occupations *publiques*, même pour des œuvres de piété. Il n'y a que trop de gens aisément disposés à

accomplir des actes éclatants, par lesquels ils ont l'air de servir Dieu, et qui se montrent fort peu empressés à rechercher la communion individuelle avec Dieu. Rappelons-nous donc bien que, si nos cœurs ne rendent pas pleinement hommage à Dieu, quoi que nous fassions de nos *mains* en fait de service extérieur, ou de notre *intelligence* en fait d'enseignement, le fondement sur lequel tout cela repose n'en est pas moins incontestablement ruineux, et que tout l'édifice ne tardera pas à crouler. Et plus cet édifice sera élevé ou apparent, plus grande sera la chute, plus lamentable la désolation. — Je suis convaincu que ces choses devraient attirer la plus sérieuse attention des chrétiens de profession, dans un temps comme le nôtre, où les *manifestations extérieures* sont si multipliées, et où l'on connaît si peu l'efficace vitale de la vie divine dans l'âme — dans un temps signalé par tant de prédications, par tant d'écrits — hélas! et par si peu de vie — par tant de produits de la *tête* et des *mains*, et par si peu qui viennent du cœur et des affections — par tant de choses pour les yeux des hommes, et si peu pour les yeux de Dieu. Nous ne devrions pas cesser de crier à Dieu, pour lui demander de la force et encore de la force; oui, de la force spirituelle, — sans laquelle toutes nos œuvres ne sont que pure vanité.

Revenons à Ézéchias, dont l'histoire nous présentera plus de sujets d'encouragement et de joie que celle de ses deux prédécesseurs sur le trône de Juda. Il est écrit de lui, que « la première année de son règne, au premier mois, il ouvrit les portes de la maison de l'Éternel et les répara, » C'était là un heureux commencement de son règne, — un gage réjouissant de ce que devait être le reste de sa carrière. Celui

qui commence ainsi avec Dieu, est sûr d'arriver tôt ou tard au but. Le long du chemin il peut rencontrer des difficultés, des tentations, des douleurs, des temps de doute et d'obscurité; il peut faire des chutes, qui lui apprennent à connaître toute sa faiblesse; néanmoins, en définitive, l'issue prouvera que celui qui commence la course dans le sanctuaire la terminera dans la gloire. « Ceux qui sont plantés dans la maison de l'Éternel fleuriront dans les parvis de notre Dieu. » (Ps. xcii, 13). C'est là ce que, par grâce, Ézéchiàs semble avoir expérimenté; nous le trouvons, tout d'abord, commençant par le bon bout, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Il ne sort pas sur les montagnes pour y bâtir, mais il procède immédiatement à l'œuvre d'une réformation radicale. Il donne charge aux Lévites d'entrer dans l'intérieur de la maison de l'Éternel, et d'en jeter hors toutes les choses souillées; et ayant ainsi rendu à Dieu un sanctuaire approprié à sa sainteté, il est bien persuadé que, une fois ce devoir accompli, tout le reste suivra de soi-même. Et ici encore Ézéchiàs nous donne une importante leçon. Dans les expériences et les voies d'un chrétien, tout dépend de la place que Dieu occupe en son cœur; en d'autres termes, il existe une relation morale des plus intimes entre l'idée que nous nous faisons de Dieu et notre conduite. Si nos pensées au sujet de Dieu sont rabaissées, la règle de notre marche chrétienne sera également rabaissée; si, au contraire, elles sont élevées, il en résultera une marche en rapport avec elles. Ainsi, quand, au pied du mont Horeb, les Israélites « changèrent leur gloire en la figure d'un bœuf qui mange l'herbe, » voici le jugement de l'Éternel sur leur état : « Ton peuple, dit-il à Moïse, s'est corrompu. » Remarquez

cette expression : « *il s'est corrompu,* » Ils ne pouvaient faire autrement que se corrompre , dès l'instant que leurs pensées sur la dignité et la grandeur de Dieu étaient ravalées à tel point qu'ils en vinssent, ne fût-ce que pour un moment, à s'imaginer que Dieu était semblable à « un bœuf qui broute l'herbe. »

L'enseignement que nous présente le premier chapitre de l'Épître aux Romains est tout à fait analogue à ce que nous venons de dire. Là, l'Apôtre, parlant par le Saint-Esprit, nous fait voir la cause de toutes les abominations des Gentils dans ce seul fait, « qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié *comme Dieu.* » Ainsi eux aussi « se sont corrompus. » C'est là un principe d'une immense influence pratique. Nous ne pouvons rabaisser Dieu sans nous rabaisser nous-mêmes. — C'est ici, me semble-t-il, tout autre chose qu'une simple question de doctrine; c'est un principe qui, bien supérieur à toutes les vues purement systématiques de la vérité, nous fait sonder les plus profonds replis de notre âme, pour apprendre, comme sous les regards pénétrants du Dieu jaloux, quelle est la valeur des pensées que chacun de nous, chaque jour et à chaque heure, se forme de ce Dieu grand et saint. Et ce n'est pas ici une face peu importante de la vérité, que nous puissions impunément laisser de côté; si nous la négligeons, il n'en faut pas davantage pour expliquer, en grande partie, notre pauvre marche et notre peu de vie. Dieu n'est pas suffisamment exalté dans nos pensées — Il n'occupe pas la première place dans nos affections — Nous ne vivons pas assez dans l'atmosphère de sa divine bienveillance et de sa fidélité — Notre état d'esprit, nos expériences, nos services,

nos luttes, nos peines, nos infirmités ne parviennent que trop souvent à se placer entre nos âmes et Dieu, et à obscurcir la sanctifiante clarté de sa face. Or toutes les fois que nous nous laissons préoccuper par nos intérêts propres, toutes les fois que nos propres affaires ou circonstances agissent sur nous, de manière à troubler notre paix, et à entraver la confiance de nos cœurs en l'amour qui nous a rachetés, et en l'éternelle efficace de l'œuvre de l'expiation, nous sommes sur une pente qui conduit aisément à la pauvre religion et au légalisme naturels à l'homme, ou à une mondanité décidée et à une marche moralement mauvaise.

Ce courant de pensées m'a été suggéré par le premier acte du roi Ezéchias, qui posa un bon fondement — qui agit dans l'esprit du précepte que le Seigneur Jésus devait donner plus tard à ses disciples : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par dessus. » Il sentait que la maison de Dieu devait avoir le pas sur des fortifications et des constructions de châteaux et de villes; il ne pouvait pas supporter la pensée de demeurer dans une maison lambrissée, tandis que le temple de l'Éternel était encore négligé et souillé : c'est pourquoi il entra, pour ainsi dire, tout droit dans l'intérieur du sanctuaire, et c'est de là qu'il partit pour travailler au dehors. Arrêtons-nous un moment ici, afin de considérer le contraste qui existe entre l'ordre du service selon l'homme et l'ordre du service selon Dieu. L'homme dit : Commencez *au dehors*, puis travaillez *au dedans*. L'Écriture dit : Commencez *au dedans*, puis travaillez *au dehors*. L'homme dit : Sortez sur les montagnes et bâtissez-y des châteaux et des tours,

venez ensuite dans le sanctuaire, en vertu de ce que vous avez fait, et mettez-y toutes choses en ordre. L'Écriture dit : Entrez d'abord dans la maison de Dieu, et, de là, travaillez au dehors, faisant une chose après l'autre, jusqu'à ce que vous vous trouviez en état de construire des forteresses, si vous y êtes appelé. En un mot, l'homme dit : Travaillez pour avoir la vie ; l'Écriture dit : Travaillez parce que vous avez la vie. L'homme dit : *Faites et vivez* ; Dieu dit : *Vivez et faites*. Contraste bienheureux pour le pauvre pécheur, qui sent que la voie de Dieu peut seule répondre à ses besoins.

Mais pour revenir à notre sujet, nous trouvons, il me semble, un ordre selon Dieu dans tous les actes d'Ézéchias, dans tous ceux, au moins, qui ont rapport à la réformation du peuple. On peut dire de lui, que, sauf dans l'affaire des ambassadeurs du roi de Babylone, toutes ses œuvres sont commencées, continuées et achevées en Dieu. Il résolut de célébrer la pâque à l'Éternel, et d'agir en cela d'après la largeur des principes mêmes de Dieu relativement à tout Israël. Ses idées sur cette grande fête ou sur l'efficace du sang de purification, n'étaient pas égoïstes : elles ne s'arrêtaient pas aux étroites limites de Juda ou de Jérusalem : non, car il avait ordonné aux sacrificateurs d'offrir un holocauste et un sacrifice pour le péché, POUR TOUT ISRAËL (2 Chron. xxix, 24). Sans doute, Israël était tombé dans une affreuse apostasie, il était plongé dans la plus grossière idolâtrie ; eh bien ! il n'en était pas moins vrai que le sang, qui pouvait purifier Juda, pouvait aussi purifier Israël, et que l'un et l'autre en avaient également besoin. De même, ne pouvons-nous pas dire que toute âme vraiment enseignée de Dieu aura toujours aussi cette

largeur de pensées au sujet de *toute la famille de Dieu*? La Parole ne connaît pas de sections dans le corps de Christ; si vous ne pensez pas à tout le corps, au fond vous ne pensez donc à rien. Toute vérité à ce sujet, pour être complète, doit être considérée comme portant sur tout le corps : que ce soit la rédemption à laquelle nous avons part, le ministère par lequel nous sommes entretenus, ou l'espérance qui nous anime, tout doit être considéré en relation avec le corps tout entier. « *Tous mes membres ont été écrits dans ton livre*¹. » « *Il garde tous ses os, pas un d'eux n'est brisé.* »

C'est cette largeur de cœur et de vues, embrassant tout Israël, qui met le roi Ézéchias à même d'envoyer ce touchant message, par tout Israël et Juda : « *Enfants d'Israël! retournez à l'Éternel, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël; et Il se retournera vers le reste d'entre vous, qui est échappé des mains des rois d'Assyrie* » (xxx, 6). Ce message respire, à la fois, de la puissance morale et de l'intelligence spirituelle; il nous apparaît comme provenant du sanctuaire — ou comme procédant d'un homme qui, en quelque mesure, a compris la largeur des pensées de Dieu. C'est, en effet, selon le conseil de Dieu, qu'Israël et Juda foulent ensemble les parvis terrestres et soient placés sous l'efficace du même sacrifice. Josaphat avait fait alliance avec Achab pour faire la guerre (2 Chron. xviii). Cette alliance, nous le savons, était décidément mauvaise. Le but en était pourtant bon, car elle avait pour objet de repren-

¹. C'est ainsi que la Bible anglaise traduit la seconde phrase de Ps. cxxix, 16. Il faut pourtant dire que le mot *membres* ne se trouve pas dans l'original. (Trad.)

dre Ramoth de Galaad, une des villes de refuge, qui était tombée sous la puissance du roi de Syrie. Délivrer cette ville des mains de l'ennemi devait, aux yeux de Josaphat, paraître une chose fort désirable, propre à justifier son alliance avec Achab. Néanmoins, tout cela était mauvais. La base de leur union était mauvaise ; car cette union n'était pas fondée « sur le sang de l'Agneau ; » aussi, malgré le but religieux et bon en soi, qu'elle avait en vue, Dieu ne pouvait l'approuver, et elle devint pour Josaphat la source de bien des douleurs.

Il n'en est nullement de même dans le cas du pieux Ézéchias. S'il a à cœur de réunir Israël et Juda, ce n'est pas pour recouvrer une ville de refuge — ce n'est pas même pour un but religieux. Non — mais il cherche à rassembler leurs tribus dispersées, autour du seul autel à Jérusalem, la ville « à laquelle montent les tribus. » Il élève un centre d'unité, autour duquel tout Israélite pouvait se rallier, parce qu'il était Israélite, — mais qui n'avait aucun attrait pour ceux dont les cœurs étaient incircis.

Et ici, disons-le en passant : il est essentiel de comprendre, que l'union chrétienne exige, tout aussi formellement, *l'exclusion* de ceux dont la profession et la vie prouvent qu'ils sont du monde, que *l'admission* de ceux qui sont de Dieu, quelque faibles et chancelants qu'ils puissent être. La reconnaissance de ce principe préserverait les chrétiens de deux extrêmes, savoir : d'un côté, un esprit latitudinaire, et d'un autre, un esprit de secte. Nous ne devons ni recevoir, ni reconnaître comme frères ceux dont toute la conduite manifeste l'affection de la chair et la mondanité, et, d'une autre part, malheur à nous, si nous

repoussons même le plus faible des agneaux de Jésus ! Ce n'est pas de la charité, d'admettre à la table du Seigneur un pêle-mêle de mondains, de profanes et de méchants ; ce n'est pas de la pureté, d'en fermer l'accès à l'un des moindres de ces petits qui croient en Jésus et qui désirent le suivre, lors même que ce petit n'a pas encore pu s'élever à la hauteur de nos principes et de notre point de vue quant à la marche. Notre devise à cet égard doit-être celle-ci : « Recevez-vous les uns les autres, de même que le Christ aussi nous a reçus, pour la gloire de Dieu » (Rom. xv, 7).

Il est encore fort important pour nous de comprendre quel fut le sentiment, qui mit Ézéchiàs en état d'envoyer en Israël l'invitation dont nous avons parlé. Si ce roi de Juda eût été animé de l'exclusivisme froid et desséchant de la chair, il eût abandonné les enfants d'Israël à leurs idoles, il n'eût pensé qu'à sa propre satisfaction et au bien de ceux qui étaient immédiatement en communion avec lui. Mais non ; son cœur avait été amolli et ses affections s'étaient dilatées en la présence de Dieu ; — il avait expérimenté la douceur et l'efficace expiatoire du sang, efficace qui, seule, il le savait, pouvait répondre aux besoins des idolâtres Israélites ; — il savait aussi que l'agneau immolé sur l'autel était la divine base de l'union pour tous : c'est pourquoi il cherchait, par la puissance attractive de la grâce, à rassembler « les enfants de Dieu qui étaient dispersés. » Et n'y a-t-il pas encore pour nous une profonde instruction à retirer de tout cela ? Pourquoi ne réussissons-nous pas mieux à rassembler les enfants de Dieu ? Cela ne viendrait-il pas du peu de soin que nous mettons à manifester, en pratique, la vérité de cette parole du Seigneur Jésus : « Et moi, quand j'aurai été

élevé de la terre, je tirerai *tous* [les hommes] à moi » (Jean xii, 32)? Nous n'agissons pas d'après le grand principe proclamé par Ézéchias, quand il disait : « L'holocauste et le sacrifice pour le péché doivent être offerts *pour tout Israël*. » La table du Seigneur est pour tous ceux qui lui appartiennent, (les cas de discipline réservés) et non pas seulement pour ceux d'entre eux qui adoptent telle ou telle opinion. Comme l'état des choses serait différent, si tous ceux qui aiment réellement le nom de Jésus, agissaient dans l'esprit d'Ézéchias. Alors au lieu d'adopter comme base d'union des principes qui, tout en admettant les incirconcis, excluent l'Israël de Dieu, nous n'aurions qu'une seule base d'union : « le sang de l'Agneau; » nous n'aurions qu'un seul centre, une seule table, un seul et même objet. Il y aurait ainsi un témoignage positif, soit par paroles soit par œuvres, contre tout ce qui pourrait, le moins du monde, empêcher la manifestation de l'unité du corps. Et si l'on demandait : mais que devons-nous donc élever comme enseigne ou comme base d'union? la réponse serait : absolument rien autre si ce n'est le nom de Jésus — séparé de tout ce qui pourrait exclure ceux qui portent, qui aiment, qui invoquent le nom de Jésus, ou admettre ceux qui ne portent pas et n'aiment pas ce beau nom. Tel est, pour nous dans notre faiblesse, le moyen de maintenir, en la proclamant, l'unité du corps de Christ. Il ne s'agit pas ici de savoir si nous pouvons espérer d'arriver à l'union de tous les chrétiens avant le retour du Seigneur. Si nous avons à décider cette question et d'autres analogues avant d'agir, nous ne ferions jamais rien du tout. — Et si, sous prétexte que nous ne pouvons pas nous attendre à voir tous les saints unis

avant que le Seigneur vienne, nous nous croyions autorisés à former des sectes ou à en approuver et en soutenir la formation et l'existence; nous pourrions tout aussi bien dire que, parce que nous ne pouvons pas être tout à fait affranchis de la corruption qui habite en nous, tant que nous sommes dans ce corps, il est complètement inutile de chercher à la combattre et à la surmonter. Non, notre responsabilité, comme individus, est de faire, dans la force et sous la dépendance de Dieu, tout ce qui dépend de nous pour conserver et réaliser l'unité du corps, en désavouant et rejetant tout ce qui tend à le diviser. Ézéchiass n'eut pas l'idée de s'enquérir, avant tout, si c'était bien le moment convenable pour unir les deux maisons; il savait que c'était selon le conseil de Dieu qu'elles fussent unies : sachant cela, il s'efforçait, autant qu'il était en lui, d'atteindre ce but. De même l'Esprit mettra toujours sous nos yeux les conseils de Dieu et nous portera à agir d'après un principe divin, pour leur réalisation. Si c'est le conseil de Dieu (et qui pourrait en douter?) que ses enfants soient « rassemblés en un », leur état de dispersion et de division doit toujours être opposé à ce conseil. Aussi nous pouvons être assurés que, quand nous travaillons à conserver l'unité du corps, l'objet de nos efforts est vraiment divin; seulement ayons bien soin d'agir aussi à cet égard selon Dieu.

Et comme d'anciens principes continuent à agir, et que d'autres commencent à se manifester, les chrétiens, me semble-t-il, sentiront toujours plus l'importance d'être bien au clair sur les principes de la vérité, relatifs à la base divine de l'union et de la communion chrétiennes. C'est pourquoi je voudrais rappeler encore à mes chers lecteurs les deux passa-

ges suivants, savoir Jean xi, 52 et xii, 32, qui jettent une lumière, à la fois simple et claire, sur le sujet de l'union chrétienne : *Jésus* devait mourir..... afin de rassembler *en un* les enfants de Dieu dispersés ; » et ailleurs : « *Moi*, quand j'aurai été élevé de la terre, je tirerai *tous les hommes à moi*. » Ici Christ est présenté comme le grand centre, autour duquel tous ses membres doivent accomplir leur course, comme des planètes autour de leur soleil central. Si donc Christ est le centre, n'est-ce pas un grand péché d'adopter quelqu'autre centre, fût-ce même une vérité ou un article de foi ; tout comme ce fut un grand péché pour Jéroboam, de rompre l'unité du peuple terrestre de Dieu en érigeant des veaux à Béthel et à Dan, lorsque Jérusalem était le grand et seul centre de cette unité ? Je crois que, tout au moins, les conséquences se montrèrent aussi désastreuses, dans un cas que dans l'autre, quant au témoignage dans le monde. Car remarquez les résultats de l'acte de Jéroboam : au lieu d'un centre il y en eut *trois*, savoir Jérusalem, Béthel et Dan ; et par cela même, les Israélites ne pouvaient se diriger vers ces divers centres sans s'éloigner les uns des autres ; tandis que, s'ils avaient conservé le seul centre divinement établi, cela aurait efficacement garanti le rassemblement des enfants d'Israël, car tous devaient monter à Jérusalem, du nord, du midi, de l'orient et de l'occident, mais tous ne devaient pas aller à Dan et à Béthel, vu que ce n'étaient là que des établissements humains et non divins. Or Ézéchias, bien convaincu que Jérusalem était le centre, autour duquel toutes les tribus devaient se réunir, pouvait dire en les invitant à y monter : « *Retournez à l'Éternel, le Dieu de vos pères*, » langage tout-à-fait

insoutenable, si Jérusalem n'était pas le centre divinement établi.

Quant à nous, ce n'est pas Jérusalem, mais le nom de Jésus, qui constitue le centre et le lien de l'unité; et quand une chose quelconque est ajoutée au nom de Jésus comme nécessaire à notre union, l'unité est méconnue, elle reçoit une atteinte, et une secte est formée. Ce Nom n'est-il donc pas suffisant? Si les croyants sont introduits par le sang de Jésus dans le lieu très-saint — si, par grâce, ils y sont tous *ensemble*, — si leurs noms sont inscrits tous *ensemble* dans le livre de vie de l'Agneau, — s'ils sont ressuscités *ensemble* et assis *ensemble* dans les lieux célestes dès maintenant en Esprit et par la foi, pour être bientôt, en réalité, enlevés *ensemble* à la rencontre du Seigneur en l'air, pourquoi ne seraient-ils pas *ensemble* ici-bas? Nous sommes, tous ensemble, unis aux yeux de Dieu; de plus, nous allons tous au lieu, où nous serons consommés en un à la vue de toutes les intelligences créées : devrions-nous donc, en chemin, nous enfermer dans nos petits enclos, et de là nous jeter réciproquement des regards hostiles? Ah! non, mais que plutôt tous ceux qui comprennent ce précieux principe d'union chrétienne agissent en conséquence, et Dieu en sera certainement glorifié.

Je voudrais ajouter que, comme le nom de Jésus est le seul lien d'union pour les chrétiens, de même le Saint-Esprit est la seule puissance du ministère pour les chrétiens. Que ces deux principes soient reçus et maintenus dans toute leur force et nous verrons bientôt où ils conduisent.

Enfin, tout en cherchant à amener le peuple de Dieu à la liberté et à la jouissance de l'unité de l'Es-

prit, ne perdons jamais de vue la ruine irrémédiable de l'église professante comme *corps de témoins* sur la terre. — Les efforts que l'on tente pour le rassemblement des saints actuellement se présentent parfois à mon esprit, comme ayant du rapport avec « le cri de minuit » de Matth. xxv. On a déjà fait remarquer, que, quand le moment de l'arrivée de l'époux est là, toutes les vierges sages sont trouvées ensemble. C'est bien là ce que la parabole nous dit : Celles qui avaient de l'huile étaient toutes ensemble et prêtes; mais celles qui n'en avaient point — les folles — les professants et rien de plus — se dispersent de côté et d'autre pour chercher de l'huile. Oh! que cela puisse réveiller dans les cœurs de tous les vrais croyants le désir d'être trouvés ensemble, quand Jésus arrivera!

Revenons à Ézéchias, et remarquons le double effet produit par son message à tout Israël : « On se moquait d'eux (des courriers, porteurs du message), et l'on s'en raillait; toutefois quelques-uns.... s'humilièrent, et vinrent à Jérusalem, » (xxx, 10, 11). Voilà encore un fait très-instructif. L'invitation fut accueillie bien différemment par les divers individus qui l'entendirent; mais cet accueil, quoique si varié, prouvait que le message était divin — et que c'était bien du sanctuaire qu'il procédait. En effet, il faut nécessairement de deux choses l'une, ou que la grâce humilie le cœur, ou qu'elle provoque la haine et les moqueries : l'un et l'autre de ces effets démontrent également la divine origine de la grâce. « Nous sommes pour les uns, odeur de mort à mort; et pour les autres, odeur de vie à vie. » Cependant Ézéchias pouvait supporter l'opprobre et le mépris, parce qu'il connaissait la valeur du sang qui avait été répandu; et, d'un autre côté, en apprenant que « quel-

ques-uns s'humiliaient, » il se trouvait amplement dédommagé de toutes les peines qu'il avait prises pour envoyer au loin cette invitation. Eh bien ! si nous marchions dans l'énergie de la grâce divine, nous serions témoins des mêmes résultats ; plusieurs, sans doute, se moqueraient, mais quelques-uns aussi s'humilieraient ; tandis que nous ne voyons ni l'un ni l'autre de ces effets, au moins dans la mesure où l'on pourrait les voir : au contraire, le *statu quo* ne semble que trop être, comme on dit, à l'ordre du jour de toutes parts ; ce qui suffit pour démontrer le triste état des esprits et des choses. Les saints ne sont pas attirés à se rassembler : les mondains, de leur côté, ne sont pas atteints jusqu'au cœur par l'épée tranchante du saint témoignage. Une lamentable tiédeur — une misérable neutralité quant aux choses de Dieu, voilà ce qui ne caractérise que trop généralement les chrétiens de nos jours ; tandis que les choses de ce monde sont poursuivies et recherchées avec une vivacité et un empressement, qui démontrent clairement de quel côté tendent nos affections. Si cette déplorable tendance n'était pas combattue, tout serait bientôt complètement ruiné parmi nous. Nous ne pouvons pas *demeurer* neutres. Il faut absolument ou rassembler avec Christ ou disperser. Si nous ne travaillons pas *pour* Christ, nous travaillons *contre* Lui — ne *rien* faire pour Christ, c'est faire *quelque chose* pour Satan. Mais, comme nous l'avons déjà dit, on remarque un ordre divin dans les actes d'Ézéchias, et c'est ce que nous verrons, je pense, à chaque pas de sa carrière. Il ne regardait pas le fait de l'idolâtrie des Israélites comme un obstacle à la manifestation de son amour pour eux, ni à ses efforts pour les amener à la seule vraie place de bénédic-

tion. Il voulait chercher à les rallier autour du seul centre commun — savoir l'autel à Jérusalem; — il voulait rassembler les tribus d'Israël autour de l'agneau pascal, en faisant complètement abstraction de leur chute — il voulait agir dans l'esprit de la parole de l'Éternel, par le prophète Ésaïe : « Consolez, consolez mon peuple. » Toutes ces actions étaient en harmonie avec quelques-uns des plus beaux principes de la vérité. C'est toujours une des voies de Dieu, d'éloigner l'âme du mal en lui présentant quelque chose de bon. Ézéchias n'aurait pas agi selon ces voies divines, s'il eût commencé à célébrer la Pâque avec la maison de Juda, puis envoyé des messagers dans les villes d'Israël pour y prêcher contre l'idolâtrie. En agissant ainsi, il n'aurait eu aucune puissance. L'une des plus fâcheuses conséquences de l'idolâtrie consistait dans son opposition à l'unité du peuple de Dieu qu'elle déchirait en partis et en sectes. Comment donc Ézéchias aurait-il pu témoigner contre les schismes en Israël, si lui-même n'eût pas commencé son œuvre sur le seul principe de l'unité? Il eût été tout aussi sectaire de restreindre le privilège de la fête à la seule tribu de Juda, que d'élever un autre autel ou un autre centre d'unité. Le vrai et le meilleur moyen de délivrer les chrétiens de l'esprit de secte, c'est de leur faire goûter la douceur de l'unité. C'est ainsi qu'en jugeait Ézéchias, et il agissait en conséquence. « Les enfants donc d'Israël qui se trouvèrent à Jérusalem célébrèrent la fête solennelle des pains sans levain, pendant sept jours, avec une grande joie; et les Lévites et les sacrificateurs louaient l'Éternel chaque jour, avec des instruments qui résonnaient à la louange de l'Éternel; et Ézéchias parla à tous les Lévites qui étaient enten-

du dans tout ce qui concerne le service de l'Éternel, il leur parla selon leur cœur ; et ils mangèrent des sacrifices dans la fête solennelle pendant sept jours, offrant des sacrifices de prospérité, et louant l'Éternel, le Dieu de leurs pères. Et toute l'assemblée résolut de célébrer sept autres jours ; et ainsi ils célébrèrent sept autres jours en joie » (xxx, 21-23).

C'était là le vrai moyen de faire comprendre à Israël le mal de l'idolâtrie. Ils n'avaient jamais passé des jours aussi heureux autour du veau de Dan. Jamais, sous l'influence du système de religion politique, inventé par Jéroboam, ils n'avaient goûté de telles joies. Non, rien ne pouvait toucher le cœur d'un véritable Israélite, comme les chants d'un sacrificeur ou lévite divinement établi, — rien ne pouvait nourrir et réjouir son âme comme le sacrifice divinement institué. Et quel bonheur que nous aussi nous puissions juger de la valeur d'un système ou d'une institution par ses effets sur l'âme : tout ce qui est réellement de Dieu rendra l'âme vraiment heureuse ; au contraire, tout ce qui n'est pas de Dieu produira de tout autres effets. Ainsi dans l'intéressante scène que nous venons de rappeler, en contemplant la joie de cette très-grande assemblée, on pouvait être sûr que Dieu était là, et, par conséquent, que l'influence qu'exercerait cette assemblée serait des plus efficaces. L'esprit qui y régnait ne pouvait manquer d'agir d'une manière décidément hostile contre tout le système d'idolâtrie et de sectairianisme, qui avait répandu son influence délétère sur les cités d'Israël. Une influence morale opposée et puissante allait sortir de Jérusalem comme un torrent pour renverser les autels et les idoles du pays d'Israël — et si elle eût

continué à se développer, elle aurait détruit pour toujours le grand siège de l'idolâtrie et de l'esprit de secte.

La leçon morale que nous pouvons tirer de cela est aussi importante qu'elle est simple. Le vrai principe, d'après lequel il faudrait procéder à toute réformation, ne consiste pas tant à renverser ce qui est *faux*, qu'à édifier ce qui est *vrai*. Ézéchias sentait que, si seulement il pouvait assembler Israël autour du vrai autel, et les amener à savourer la douceur du vrai culte du Dieu de leurs pères, les faux autels seraient bientôt abattus; et il ne fut pas entièrement déçu dans son attente, car « sitôt qu'on eut achevé toutes ces choses, tous ceux d'Israël qui s'étaient trouvés là, allèrent par les villes de Juda, et brisèrent les statues, et coupèrent les bocages, et démolirent les hauts lieux et les autels de tout Juda et Benjamin; et ils en firent de même en Éphraïm et en Manassé, jusqu'à détruire tout. Puis tous les enfants d'Israël retournèrent chacun en sa possession dans leurs villes » (xxxii, 1). Voilà le service rattaché d'une manière bénie au culte, seule source dont il puisse émaner à la gloire de Dieu. On aurait pu naturellement s'attendre à ce que ces autels eussent attiré l'attention et excité l'indignation des enfants d'Israël, lorsqu'ils étaient en route pour monter à Jérusalem; mais tel ne fut pas le cas. Non, il fallait *d'abord* qu'ils expérimentassent la puissance et la bénédiction de la vérité dans leurs âmes — il fallait *d'abord*, pour ainsi dire, qu'ils se désaltérassent à la source même — il fallait qu'ils montassent au sanctuaire à Jérusalem, où était le vrai sacrificateur offrant le vrai sacrifice : ce n'est qu'après avoir reçu la force et la joie en la présence de Dieu, et au milieu de son peuple d'adorateurs, qu'ils furent

capables d'aller et d'agir au dehors comme de fidèles témoins. Dans le fait, la même ligne de conduite est suivie, à la fois, par Israël et par Ézéchiass. Ce dernier commença avec Dieu dans le sanctuaire; Israël en fit autant. Ézéchiass ouvrit les portes de la maison de l'Éternel avant de mettre la main sur un seul autel idolâtre. De même, c'est à l'autel de Dieu que les enfants d'Israël trouvèrent la force de renverser les autels de Satan. Mais comme, dans le cas d'Ézéchiass, dès l'instant qu'il eut ouvert les portes du temple, il devait nécessairement abattre et démolir de fond en comble les autels des idoles; ainsi, dans le cas des Israélites, dès l'instant que Dieu les avait fortifiés, ils devaient nécessairement employer cette force à combattre le mal. Impossible qu'ils pussent détruire l'idolâtrie en allant de Dan à Jérusalem. Non, car ils faisaient ce voyage dans le but d'acquérir de la force, en sorte que, en revenant de Jérusalem, ils pussent agir en témoignage pour Dieu contre le mal. Toutes les fois qu'il nous arrive de nous éloigner de la position où Dieu nous a placés, nous ne devons jamais nous laisser séduire et circonvenir par la défection, mais, au contraire, rebrousser chemin *aussitôt* et rentrer, par l'humiliation et la confession, dans notre position de bénédiction et de témoignage. De cette manière, nous obtiendrons une vue exacte de la chute ou de la défection, et une force réelle pour y résister et la combattre. Pendant leurs quarante jours d'allégresse, les enfants d'Israël avaient ainsi bien compris combien étaient hideux l'idolâtrie et le sectairianisme, et en même temps, ils avaient acquis de la puissance pour exécuter un jugement sur cet état de choses, et c'est ce qu'ils n'auraient jamais pu recevoir à Dan. Ce n'est que quand nous sommes

parvenus à nous échapper d'un édifice qui va crouler, que nous pouvons nous faire une idée juste et réelle de l'imminence de sa ruine finale.

Ainsi nous voyons qu'il était également en harmonie avec le principe divin, soit, pour les Israélites, de se rendre à Jérusalem « la ville de leurs fêtes solennelles, » avant de mettre leurs mains sur un seul autel idolâtre; soit, pour Ézéchias, d'entrer dans la maison de l'Éternel, avant de faire un seul acte pour le service de Dieu au dehors. Les uns comme l'autre agirent d'après un principe vraiment divin. Quand les enfants d'Israël eurent une fois savouré l'efficacité de leur ancien culte, ils purent, en quelque sorte, mesurer jusqu'à quel point ils s'en étaient écartés, et par conséquent le chemin qu'ils avaient à faire pour y revenir; et quand Ézéchias eut goûté tant soit peu le bonheur d'avoir le vrai Dieu près de soi, dans le sanctuaire qu'Il s'était choisi, entre les chérubins, il avait tout ce qu'il fallait pour voir le mal — le mal abominable d'avoir des autels idolâtres élevés dans les rues de Jérusalem.

Je voudrais encore, avant de quitter ce sujet, adresser quelques mots pour la consolation de ceux de mes chers lecteurs, qui pourraient sentir avec douleur qu'ils se sont, en quelque mesure, éloignés de Dieu. Voici ce que je leur dirais : si vous avez réellement la conscience d'un état de chute ou de déclin spirituel — si vous avez péché et contristé l'Esprit — si vous avez négligé de régler vos pensées et vos voies selon le Seigneur, en sorte que Satan ait pu en tirer parti pour vous affaiblir et vous troubler — si vous vous sentez repris pour quelques manquements dans le service ou dans le culte — si, en un mot, il y a une chose quelconque qui soit comme

un fardeau sur votre cœur ou comme un voile sur votre esprit : gardez-vous d'entretenir ce mal, de le couvrir dans votre âme ; mais comme les enfants d'Israël, approchez-vous immédiatement de l'autel de Dieu — fixez les yeux sur le sang — regardez directement à Jésus ; sachez voir en lui la mesure de votre acceptation « devant le trône de Dieu, » et soyez sûrs qu'en le faisant, vous sentirez votre esprit restauré et fortifié, pour combattre le mal qui vous abat dans la poussière et vous fait gémir tout le jour. Un vrai relèvement s'obtient, non pas tant par des efforts pour sortir des labyrinthes du mal et de la corruption, dans lesquels nous pouvons être égarés, mais bien plutôt en recevant, avec la confiance et la pleine certitude de la foi, le témoignage de Dieu quant à notre parfaite acceptation dans le Bien-aimé. Ainsi, tout ensemble, nous nous trouvons en plein sous les rayons de l'amour rédempteur de Dieu, et nous foulons sous nos pieds, dans le saint triomphe de la foi, le mal et toutes ses complications. « Grâces à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ!

Mais revenons à Ézéchias. On ne pouvait pas s'attendre à ce que l'ennemi demeurât longtemps tranquille spectateur de cet heureux état de choses. Il y avait là trop de gloire pour Dieu, trop de bonheur pour le peuple de Dieu, pour qu'on supposât que l'adversaire pût demeurer impassible. Aussi, « après ces choses, et lorsqu'elles furent bien établies, Sanchérib, roi des Assyriens, vint, et entra en Judée, et se campa contre les villes fortes, faisant son compte de les séparer pour les avoir l'une après l'autre » (xxxii, 1). Nous ne pouvons espérer d'aller en avant sans rencontrer des assauts. Nous avons un ennemi

rusé, méchant et puissant, avec lequel il faut combattre; et il est bien rare que nous puissions jouir, sur la terre, d'un jour de soleil radieux, sans aucune ombre qui l'obscurcisse. Ainsi Ézéchiass et son réjouissant cortège d'adorateurs sont interrompus dans leur œuvre par Sanchérib et ses rudes soldats. Mais, béni soit Dieu, le sanctuaire et ses saintes occupations ne nous rendront jamais impropres au service actif. Au contraire, nous ne pouvons servir d'une manière efficace qu'autant que nous avons été dans le sanctuaire. C'est quand nous avons agi comme *sacrificateurs au dedans*, que nous sommes bien préparés à agir comme Lévites ou comme hommes de guerre *au dehors*; il ne faut pas intervertir cet ordre divinement établi. Ézéchiass se montra prêt pour l'action, quand vint le temps de l'action. Sans doute, il préférerait infiniment le sanctuaire, avec son silence solennel, au tumulte du champ de bataille, et les aimables autels de Dieu aux châteaux et aux tours du génie militaire; néanmoins, quand il le fallait, Ézéchiass savait utiliser la sagesse qu'il avait acquise en secret, pour opérer la déroute de ses ennemis en public.

Il y a pourtant une différence sensible dans la manière dont les mêmes actes d'Ézéchiass nous sont présentés en 2 Chroniques xxxii, et en Ésaïe xxxvii. Là, ce qui me frappe, c'est que les faits y sont exposés plutôt comme un simple narré, tandis que, ici, ils sont considérés sous un point de vue moral et comme se rapportant aux futures destinées d'Israël. — Dans 2 Chroniq. nous avons le détail des opérations militaires d'Ézéchiass; et dans Ésaïe elles sont complètement passées sous silence. Jetons donc un coup d'œil sur les dernières scènes de l'intéressante vie d'Ézé-

chias, telles que le Saint-Esprit les met sous nos yeux dans le livre du Prophète Ésaïe.

Ainsi que je viens de le dire, Ézéchias préférait infiniment le silence du sanctuaire au tumulte des combats. C'est ce qui est très-manifeste dans toute sa carrière, mais tout spécialement dans ce qu'Ésaïe en rapporte; la plus grande partie de son temps, sinon tout son temps, était consacrée à des services en rapport avec le sanctuaire. La place de Dieu « entre les chérubins » avait beaucoup plus d'intérêt pour lui que sa propre place sur le trône de David; et il portait si loin son affection pour la maison de l'Éternel que, quand est venu le moment, où il semblerait devoir la quitter pour le champ de bataille, nous le voyons faisant du sanctuaire même son champ de bataille; ce qui est encore particulièrement instructif. L'orgueilleux roi d'Assyrie était aux portes de Jérusalem, avec une armée victorieuse et puissante, et naturellement on s'attendrait à voir Ézéchias au milieu ou à la tête de ses hommes de guerre — endossant son armure — ceignant son épée — montant sur son chariot; mais non : Ézéchias était bien différent de la plupart des rois et des capitaines — il avait découvert une place forte, tout-à-fait inconnue à Sanchérib — il avait trouvé un champ de bataille dans lequel il pouvait vaincre sans coup férir. Et remarquez quelle est l'armure dont il se revêt : « Et il arriva qu'aussitôt que le roi Ézéchias eut entendu ces choses, il déchira ses vêtements, et se couvrit d'un sac, et entra dans la maison de l'Éternel » (Ésaïe xxxvii, 1). Telle était l'armure avec laquelle le roi de Juda allait en venir aux mains avec le roi d'Assyrie. Singulières armes, en vérité! Qu'aurait dit Sanchérib, s'il avait vu cela? Jamais encore il n'avait rencontré sem-

blable antagoniste — jamais encore il n'avait eu affaire avec un homme qui, au lieu de se couvrir d'une cotte de mailles, endossait un sac; au lieu de s'élan- cer dans son chariot sur le champ de bataille, allait tomber à genoux dans le temple. Comme cela eût paru étrange au roi d'Assyrie! Il avait combattu avec les rois de Hamath, d'Arpad etc. Mais il avait trouvé en eux des hommes qui faisaient la guerre de la même manière que lui; c'étaient de tout autres adversaires qu'Ézéchias. En effet, ce qui donnait à celui-ci une puissance extraordinaire dans ce débat, c'était le sentiment qu'il n'était rien — qu'un « bras de chair » ne servait de rien; et que, finalement, si l'on n'avait pas Jéhovah, l'on n'avait rien. C'est ce que l'on voit surtout dans la circonstance de la lettre qu'Ézéchias déploya devant l'Éternel. Par la foi, ce roi pieux était rendu capable de se retirer de la scène et d'envisager toute cette affaire comme une question à vider entre Jéhovah et le roi d'Assyrie. Ce n'était pas Sanchérib et Ézéchias, mais Sanchérib et Jéhovah. Et cela nous explique ce que signifiait le sac dont Ézéchias se couvrit: il se sentait complètement impuissant et sans force et il se plaçait devant Dieu comme tel: — il rappelle au Seigneur les paroles par lesquelles le roi d'Assyrie avait blasphémé le Dieu vivant — il en appelle à Lui pour qu'Il prenne la défense de la gloire de son Nom, étant bien assuré qu'en le faisant Il délivrerait son peuple. Oh! méditez sur cette merveilleuse scène: Entrez dans le sanctuaire et là contemplez cet homme solitaire, pauvre et faible d'apparence, à genoux, répandant son âme devant Celui qui habitait entre les chérubins: — point de préparatifs militaires — point de revues de troupes — « les anciens d'entre les sacrificateurs » couverts de

sacs, » vont et viennent d'Ézéchias au Prophète d'Israël — extérieurement tout semble la faiblesse même. De l'autre côté, voyez un puissant conquérant à la tête d'une nombreuse armée, excitée par la victoire et ardente au pillage. Assurément, on aurait dit en parlant selon l'homme : c'en est fait d'Ézéchias et de Jérusalem. Évidemment Sanchérib et sa redoutable armée vont engloutir, en un moment, cette poignée d'hommes ! Remarquez encore sur quel terrain Sanchérib se place ici. Il dit : « Qu'est-ce que cette confiance que tu montres ? Je te le dis, purs vains discours que de parler de tes moyens et de tes forces pour la guerre. Eh bien ! dans qui te confies-tu, pour t'être révolté contre moi ? Voici, tu te confies dans l'appui de ce roseau cassé, dans l'Égypte, qui pénètre et perce la main de quiconque s'y appuie ; tel est Pharaon roi d'Égypte, pour tous ceux qui se confient en lui. Et si tu me dis : C'est dans l'Éternel notre Dieu que nous nous confions ! *N'est-ce pas lui, [te répondrai-je,] dont Ézéchias a détruit les hauts lieux et les autels, et a dit à Juda et à Jérusalem : C'est devant cet autel que vous adorerez ?* » (Es. xxxvi, 4-7). Ainsi Sanchérib fait, de la réformation même qu'Ézéchias a effectuée, un sujet de reproches, voulant (telles étaient du moins ses vaines pensées) ne lui laisser aucun refuge, ou aucun fondement pour sa confiance. Il dit encore : « Et puis, est-ce malgré l'Éternel que j'ai marché contre ce pays afin de le ravager ? *l'Éternel m'a dit : marche contre ce pays et ravage-le !* » (vers. 10). C'était là mettre la foi d'Ézéchias à l'épreuve — la foi doit passer par le creuset — il ne suffit pas de *dire* que nous nous confions dans le Seigneur, il faut le *prouver*, et cela lors même que tout en apparence est contre nous. Com-

ment donc Ézéchias va-t-il accueillir ces paroles hautaines ? Avec la silencieuse dignité de la foi : « C'était l'ordre du roi qui avait dit : Vous ne lui répondrez pas » (vers. 21). Telle était l'attitude du roi aux yeux du peuple ; ou plutôt, telle est toujours l'attitude de la foi — il est calme — maître de lui-même — digne en présence de l'homme ; tandis que dans le même temps, il va s'abaisser jusque dans la poussière, dans le sentiment de son néant et de son indignité en présence de Dieu. L'homme de foi peut dire à ses compagnons : « Demeurez tranquilles et voyez la délivrance de l'Éternel, » et, dans le même instant, faire monter à Dieu le cri de la grande faiblesse dont il a conscience (voir Exod. xiv, 13-15). Il en fut ainsi du roi de Juda dans ce moment solennel et critique. Écoutons-le, lorsque, dans la retraite du sanctuaire où il s'est enfermé avec Dieu, il répand les inquiétudes de son âme dans le sein de Celui qui était toujours disposé à l'écouter et puissant pour le secourir : « O Éternel des armées, Dieu d'Israël, qui sièges entre les chérubins, toi seul es le Dieu de tous les royaumes de la terre ; c'est toi qui as fait les cieux et la terre ! Éternel, incline ton oreille et écoute ! Éternel, ouvre ton œil et vois ! et entends toutes les paroles que Sanchérib nous adresse *pour insulter au Dieu vivant !* Il est vrai, ô Éternel ! les rois d'Assyrie ont dévasté tous les pays et leur propre pays, et ils ont jeté leurs dieux au feu, *car ils ne sont pas dieux*, mais l'œuvre des mains de l'homme, du bois et de la pierre ; c'est pourquoi ils les ont détruits. Maintenant donc, ô Éternel, notre Dieu ! délivre-nous de sa main, afin que tous les royaumes de la terre reconnaissent que seul tu es l'Éternel » (xxxvii, 15-20).

Ainsi Ézéchias remet toute l'affaire entre les

mains de Jéhovah, et s'en décharge complètement, comme si elle ne le regardait plus du tout. Ce n'est pas que la difficulté lui paraisse peu de chose — il admet que « les rois d'Assyrie ont dévasté tous les pays » — mais d'où vient cela? Uniquement de ce que les dieux de ces contrées n'étaient pas comme Jéhovah — et que leurs habitants ne savaient pas ce que c'était que remettre leur cause entre les mains du Dieu vivant qui a fait les cieux et la terre. Voilà d'où provenait leur ruine. Quelle foi triomphante! Quelle sainte hardiesse de confiance dans ce plaidoyer avec Dieu! En l'entendant, nous pouvons bien dire : où est la difficulté qu'une telle foi n'eût pas surmontée! La foi, ayant affaire avec Celui qui a fait les cieux et la terre, ne tiendra guère compte d'une armée, quelque nombreuse quelle puisse être. La foi peut contempler des myriades d'anges et des montagnes couvertes de chariots de feu, qui sont là pour défendre celui qui se confie en Jéhovah.

Considérons maintenant comment la prière d'Ézéchias fut accueillie et exaucée d'entre les Chérubins. Le Seigneur ne refusera jamais d'être mis en présence d'une difficulté, pourvu qu'on le laisse agir et qu'on ne lui dérobe pas la gloire de la délivrance... Écoutez sa réponse dans cette occasion : « Ainsi parle l'Éternel, Dieu d'Israël : sur la prière que tu m'as faite au sujet de Sanchérib, roi d'Assyrie, voici la parole que prononce l'Éternel sur lui : *La vierge fille de Sion te méprise et te raille, et la fille de Jérusalem hoche la tête derrière toi. Qui as-tu insulté et outragé? et contre qui as-tu élevé ta voix? Tu as porté avec hauteur tes yeux sur le Saint d'Israël!* » (vers. 21-23). Nous avons dit qu'Ézéchias avait pu, par grâce, se débarrasser lui-même entièrement de

la difficulté. Il déclarait son incapacité à lutter avec le roi d'Assyrie, par le fait même qu'il se couvrait d'un sac au lieu d'endosser une armure. Son attitude dans la maison de l'Éternel exprimait ceci : *Dieu ou rien*. Ainsi, parce que la foi de cet homme humble et humilié avait mis l'Éternel Dieu d'Israël directement en contact avec le roi d'Assyrie, le même Dieu d'Israël, dans sa grande miséricorde, amène l'homme couvert de sac à partager les riches dépouilles de la victoire sur l'ennemi. Ézéchias avait dit : « Il a fait outrager le Dieu vivant ; » le Seigneur répond : « Qui as-tu outragé ? — le Saint d'Israël. » Encore une fois, voilà un adversaire tel que Sanchérib ne s'était nullement attendu à en rencontrer. — Il n'aurait jamais eu l'idée que sa lettre serait placée sous l'œil scrutateur du Dieu vivant. Il pensait n'avoir affaire qu'avec la chair et le sang, qu'avec l'épée et la lance, comme il y avait été accoutumé jusqu'alors ; mais, voici un homme de foi qui prie, et Dieu qui l'entend ; et l'ange de l'Éternel sort, et fauche en un moment « cent-quatre-vingt-cinq mille hommes ; et au lever, le matin, ils étaient tous des cadavres sans vie » (vers. 36).

Ainsi, nous entrevoyons quelque chose des vastes ressources d'Ézéchias. Il connaissait le prix de *la solitude avec Dieu* — il trouvait plus de consolation et de puissance réelle dans le secret de la présence de Dieu, que s'il eût été entouré de troupes et de guerriers en armes — il expérimentait, en quelque mesure, la réalité des paroles prononcées plus tard par l'Apôtre : « Lorsque je suis *faible*, alors je suis *fort*. » Nous pouvons comprendre aussi que, si l'armée de Sanchérib eût compté des millions au lieu de milliers d'hommes, l'ange de l'Éternel ne les aurait

pas moins, en un instant, balayés de dessus la face de la terre; car quand Jéhovah a déterminé d'intervenir en faveur de son peuple et en réponse à leurs prières, il ne tient compte de rien ni de personne. « Il a renversé Pharaon et son armée dans la mer Rouge; *parce que sa bonté demeure éternellement* » (Ps. cxxxvi, 45). Et il n'en est pas autrement aujourd'hui. Que la foi s'approche seulement du trône de la grâce, et il s'en suivra les plus étonnants résultats. « Si vous demandez *quelque chose* en mon nom, je le ferai. » Et encore : « Je vous dis que si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour *quelque chose que ce soit* qu'ils demanderont, cela leur sera fait par mon Père qui est dans les cieux » (Matth. xviii, 19). Oh! combien peu nous avons l'idée de ce que notre Dieu ferait pour nous, si seulement nous l'honorions davantage! Nous sommes trop restreints dans nos pensées et trop formalistes dans nos prières. Trop souvent nous ressemblons au roi d'Israël qui « frappa trois fois contre terre, puis s'arrêta, » tandis qu'il aurait dû « frapper cinq ou six fois. » Il ne paraît pas avoir connu la signification et l'importance de l'acte de frapper, et l'on peut en dire autant de nous relativement à la prière. Glorifions donc le Seigneur, en le faisant prendre part à toutes nos difficultés et soyons assurés qu'il nous donnera de les surmonter toutes, quelles soient grandes ou petites : les plus grandes ne sont pas au-dessus de sa puissance — son amour s'abaissera jusqu'aux plus petites. « Le Seigneur est près. Ne vous inquiétez de rien; mais en toute chose faites connaître vos demandes à Dieu par la prière et la supplication, avec actions de grâces; et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. iv, 6, 7).

Quel bel exemple de ces saintes dispositions nous offre Ézéchias ! Son commandement au peuple était : « *Ne lui répondez pas.* » Et pourquoi ? Parce qu'il savait que *Jéhovah lui répondrait.* Et c'est ce que Jéhovah fit en effet, béni soit à jamais son grand Nom ! et cela de manière à prouver à Ézéchias qu'il n'avait rien perdu en se dévouant aux intérêts de la maison de Dieu. Jamais l'Éternel n'eût permis qu'on pût dire que le roi de Juda aurait dû fortifier son royaume contre les invasions de l'ennemi, plutôt que d'agir ou d'adorer dans le temple. Si Ézéchias avait montré de la sollicitude pour conserver à Jéhovah la place qu'il affectionnait entre les chérubins, Jéhovah lui faisait voir miséricordieusement que, même au point de vue politique, il ne s'était point trompé, car Dieu, dans une seule nuit, accomplissait ce que n'auraient pu faire les préparatifs militaires de toute une génération : « *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; et toutes ces choses vous seront données par dessus.* » Dieu ne sera jamais débiteur de personne ; mettons-nous seulement de cœur et d'âme à son œuvre et le résultat démontrera que nous avons agi d'après des principes vraiment bons. « *Éprouvez-moi en ceci, a dit l'Éternel des armées, si je ne vous ouvre les canaux des cieus, et si je ne répands sur vous la bénédiction de sorte que vous n'y pourrez point suffire* » (Mal. iii, 40). J'ai lieu de croire que plusieurs parmi nous se sentent humiliés, et à bon droit, en pensant à l'extrême importance que nous attachons à *nos propres affaires*, tandis que les intérêts de la maison de Dieu — de l'Église du Dieu vivant — attirent si peu notre attention. Le Seigneur nous rappelle souvent nos manquements à cet endroit, en nous faisant voir que, malgré tout notre zèle à tra-

vailier pour le *moi*, nous n'atteignons pas notre but. « On regardait à beaucoup, et voici, tout est revenu à peu; et vous l'avez apporté à la maison, et j'ai soufflé dessus : Pourquoi? A cause de ma maison, dit l'Éternel des armées, laquelle demeure désolée, pendant que vous courez chacun à sa maison. A cause de cela, les cieux se sont fermés sur vous pour ne point donner la rosée et la terre a retenu son rapport » (Aggée, i, 9, 10). Le Seigneur agit ainsi avec son peuple d'après un principe de justice rétributive, exprimé dans ces paroles : « Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi » (Gal. vi, 7).

Au reste, ce mode d'action n'a absolument rien à faire avec la parfaite acceptation du croyant, par grâce, non plus qu'avec sa position devant Dieu en grâce. Ceci, que le Seigneur en soit béni! est une affaire décidée et réglée, une fois pour toutes; rien ne peut la remettre en question : néanmoins, l'Apôtre, par le Saint-Esprit, nous enseigne que « celui qui sème chichement, moissonnera aussi chichement. » Et c'est là un principe d'une application bien étendue. Peu importe que nous l'appliquions à telle ou telle manière de semer; la grande affaire, c'est que nous sachions semer libéralement pour le Seigneur, sans cela il ne nous accordera pas une abondante moisson. Si nous ne laissons pas nos esprits et nos cœurs s'intéresser à l'Église — aux agneaux et aux brebis du troupeau de Christ, devons-nous être surpris que nos âmes demeurent dans un état de sécheresse et de pauvreté? Si nos esprits ne sont occupés que de nos propres affaires, de nos circonstances, de nos difficultés, de nos peines, de nos combats, devons-nous être surpris que souvent ces choses parviennent à accaparer toutes nos pensées? Si Ézéchiàs

n'avait songé qu'à bâtir « des châteaux et des tours » — s'il s'était uniquement appliqué à fortifier son royaume et à sauvegarder son trône, comment eût-il osé entrer dans la maison de l'Éternel pour y chercher du secours au moment du besoin ? Dans de telles circonstances, au lieu de la glorieuse réponse rappelée ci-dessus, n'eût-il pas pu s'attendre à en recevoir une dans ce sens : « Vas à tes châteaux et à tes tours, qu'ils te délivrent au temps de ta détresse, puisque tu y a mis ta confiance. » Mais tel ne fut pas le cas. Ézéchias avait pris soin de la maison de Jéhovah, et Jéhovah voulait prendre soin du royaume d'Ézéchias, car « Dieu n'est pas injuste pour oublier l'œuvre et le travail de l'amour. » Et il en est toujours de même. Que personne donc ne s'imagine que son âme puisse prospérer, s'il ne se dévoue pas aux intérêts de la maison de Dieu. Si nous voulons voir l'orgueilleux Assyrien abattu, il faut que nous vivions devant le Seigneur, davantage pour Lui ; il faut que nous soyons plus initiés à la jouissance intime de la présence de Dieu. Et cela, est-il besoin de le dire ? non pas dans l'intention de gagner quelque chose, mais par une consécration pure et positive au Seigneur, comme à Celui qui nous a tout donné, et qui, par sa souveraine grâce, nous a faits tout ce que nous sommes, tout ce que nous serons à jamais.

Tel a donc été, jusqu'ici, le bon roi Ézéchias. Nous l'avons vu comme un *sacrificateur* dans le sanctuaire, comme un *Lévite* au milieu de ses frères, et comme un *guerrier*, ayant affaire avec l'ennemi du dehors ; et, dans toutes ces positions, nous avons remarqué en lui la même piété aimable et attrayante. Il nous offre un exemple remarquable de la bénédiction attachée à l'homme qui commence, continue et

achève ses œuvres en Dieu. Il désirait remporter une glorieuse victoire sur son adversaire, mais il désirait y parvenir sans quitter sa douce retraite dans le sanctuaire. Il voulait faire du temple sa chambre de conseil, et c'était à genoux qu'il méditait ses dispositions militaires. Ainsi il vainquit — ainsi il remporta sans bruit une éclatante victoire. Le roi de Juda était sur ses deux genoux, tandis que le roi d'Assyrie allait être ramené en son pays avec une boucle en ses narines et un mors en sa bouche, comme une bête fauve; frappant exemple de ce qui suit toujours l'orgueil. Et sa carrière ne se termina pas là. Quelque humiliant qu'il dût avoir été pour un conquérant aussi vain et aussi orgueilleux d'être obligé de battre en retraite, vaincu par il ne savait qui — par un homme couvert d'un sac — cependant quelque chose de pire encore l'attendait. Il s'imaginait naturellement trouver un asile assuré, au moins dans le temple de son dieu. Mais non; il ne savait pas ce que c'était que se vêtir d'un sac en présence de Celui qui habitait entre les Chérubins; aussi quel traitement reçut-il devant l'autel même de l'objet de son culte? « Il arriva qu'étant prosterné dans la maison de Nisroc son dieu, Adrammélec et Saréetzer, ses fils, le tuèrent avec l'épée » (Ésaïe xxxvii, 38). Telle sera la fin de tous ceux qui s'élèvent contre le Seigneur et contre son peuple.

J'ai déjà fait observer que le prophète Ésaïe semble considérer la frappante histoire d'Ézéchias essentiellement sous son aspect moral et comme liée aux futures destinées de la maison d'Israël. En l'envisageant de cette manière, nous pouvons voir en Sanchérib un type « du roi qui fera selon sa volonté, » qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou de

ce qu'on adore ; et qui « s'enorgueillira, s'élèvera par-dessus tout dieu, profèrera des choses étranges contre le Dieu des dieux, et prospèrera jusqu'à ce que l'indignation ait pris fin » (comp. 2 Thess. ii, et Dan. xi, 16-45). De même, Ézéchias, couvert d'un sac peut être considéré comme un type du résidu fidèle aux derniers jours, criant à Dieu pour être délivré de la main du cruel et puissant oppresseur ; lorsque l'Éternel « le mènera au désert et lui parlera selon son cœur, » et que, « la vierge, fille de Sion, hochera la tête après celui qui faisait trembler la terre et qui ébranlait les royaumes. » Alors, en effet, « les réchappés de la maison de Juda, les survivants pousseront des racines en bas et porteront du fruit en haut ; car de Jérusalem il sortira un résidu, et de la montagne de Sion des réchappés ; le zèle de l'Éternel des armées opérera ces choses » (Ésaïe xxxvii, 31, 32).

La considération des derniers temps d'Ézéchias, envisagés sous ce point de vue, augmente beaucoup pour nous l'intérêt de son histoire ; car elle nous présente non-seulement de profonds principes moraux pour notre conduite de chaque jour, mais encore une importante esquisse prophétique de l'histoire d'Israël dans les derniers temps. Ah ! qu'il nous soit donné d'aimer et d'apprécier toujours davantage les témoignages de notre Père céleste, et cela d'autant plus que nous comprenons la misérable instabilité de tous les évènements d'ici-bas et de toutes les opinions humaines. « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa grâce est comme la fleur d'un champ. L'herbe est séchée, et la fleur est tombée, parce que le vent de l'Éternel a soufflé dessus ; vraiment le peuple est comme l'herbe. L'herbe est séchée et la fleur

est tombée ; *mais la parole de notre Dieu demeure éternellement.* » (Es. xl, 6-8).

Dans le chapitre xxxviii d'Ésaïe, nous voyons le roi Ézéchias extrêmement abaissé et abattu, — amené jusqu'aux « portes du sépulcre » — et cela non pas, comme précédemment, relativement à l'état et aux circonstances de son royaume, mais dans sa propre personne. Il doit, pour ainsi dire, sentir le souffle desséchant du roi des épouvantements, comme naguère il a essuyé les arrogantes menaces du roi d'Assyrie. Il est mis à même d'éprouver qu'il doit chercher un refuge en Dieu, non-seulement pour ce qui regarde *son royaume*, mais aussi pour ce qui le regarde *lui-même*. Ce fut pour lui un temps d'épreuve, mais aussi un temps salutaire. Il est aisé d'apercevoir la main d'un ami fidèle dans cette grave affliction. Ézéchias avait traversé bien des circonstances, dont l'ennemi eût pu facilement tirer parti pour l'enorgueillir. Une longue carrière de dévouement au service de Dieu — la glorieuse réformation dont il avait été l'instrument — l'influence bénie qu'il avait exercée sur les sacrificateurs et les Lévites, sur les hommes de Juda et d'Israël — et en dernier lieu, l'éclatante délivrance que l'Éternel des armées lui avait accordée, d'un ennemi des plus redoutables : tout cela était, certes, bien propre à exciter l'orgueil de son cœur; et comme nous le verrons bientôt, Ézéchias n'en était pas à ignorer ce que c'est que l'orgueil. Eh bien ! n'avons-nous pas sujet d'admirer la fidélité de notre Dieu, quand, après avoir jeté un coup d'œil sur les brillantes scènes de la vie de cet homme pieux, nous prêtons l'oreille aux solennelles paroles par lesquelles s'ouvre ce chapitre : « Ainsi a dit l'Éternel : Mets en ordre ta maison, car tu vas mourir, et tu ne vivras

plus. » Il s'agit maintenant *d'une affaire personnelle* : « Ta maison. » Il s'était fort occupé jusqu'alors de la maison de Dieu, et cela de la manière la plus louable. Il avait eu vivement à cœur le bon état de son royaume, et certes avec raison ; autrement, il eût été indigne de s'asseoir sur le trône de David. — Mais il y avait encore quelque chose de plus profond que tout cela à effectuer. Le Seigneur voulait s'approcher davantage encore de son serviteur. Il voulait traiter avec lui de *sa maison*. « Mets ta maison en ordre. » Parole des plus pénétrantes ! Plus d'une fibre secrète dans le cœur, inaperçue au milieu du tumulte d'un service plein d'activité, devait vibrer à ces mots — plus d'un recoin caché de l'âme devait s'ouvrir et se dévoiler, après avoir été, peut-être, longtemps comme fermé par un effet même des rapports continuels avec les hommes. Auprès du lit de maladie d'Ézéchias, on se sent comme dans une atmosphère profondément solennelle, qui nous frappe d'autant plus que la transition est des plus soudaines. Un instant auparavant nous le contemplions au milieu de la victoire et du triomphe ; maintenant nous le voyons « aux portes mêmes du sépulcre ; » naguère il s'offrait à nos yeux dans le sanctuaire « élevant la tête par-dessus ses ennemis qui étaient à l'entour de lui ; » un moment plus tard nous le voyons renversé par terre, et attendant le coup de l'ange de la mort : mais là comme ici nous reconnaissons le même Dieu. Dans le premier cas, il est vrai, c'est Dieu en grâce et en miséricorde ; dans le dernier, c'est Dieu en sagesse et en fidélité ; mais c'est toujours Dieu : et l'on sait à peine ce que l'on doit admirer le plus, de la grâce de ces paroles à Sanchérib : « La fille de Sion t'a méprisé, » — ou de la fidélité de ces mots adres-

sés à Ézéchiass : « Mets en ordre ta maison. » Dans les unes, nous voyons Dieu délivrant son serviteur d'un *ennemi*; dans les autres, nous voyons Dieu le délivrant de *lui-même*.

Eh bien ! que va faire Ezéchias dans ce moment de détresse ? Il ne peut monter à la maison de l'Éternel ; mais il peut s'élever à l'Éternel lui-même, et c'est ce qu'il fait. « Alors Ézéchiass tourna sa face contre la muraille, et fit sa prière à l'Éternel ¹. » Voilà quelle était sa ressource en tout temps. « Mon âme, demeure tranquille, regardant à Dieu seul, car mon attente est en lui. » Le Seigneur se proposait de produire dans l'âme de son serviteur bien-aimé un sentiment convenable de son état de dépendance : Il voulait lui faire voir que la même main, qui naguère avait retiré son royaume de la gueule de l'adversaire, devait l'arracher lui-même de la gueule de la mort ; ou, en d'autres termes, que c'était seulement dans la puissance de la résurrection, que lui-même et son royaume pouvaient subsister d'une manière permanente. Quelle divine harmonie on découvre entre ces mots : « Mets en ordre ta maison, » et ceux-ci : « Ézéchiass tourna sa face contre la muraille ! » C'était là sa réponse. « Quoiqu'il n'en soit pas ainsi de ma maison

¹ Si l'on demandait pourquoi Ézéchiass était si désireux de vivre encore, on pourrait répondre que, comme *Juif*, il était accoutumé à regarder une longue vie comme une bénédiction spéciale de la part du Dieu d'Israël ; tandis que, pour un croyant sous la dispensation de l'Évangile, il serait le plus souvent inconsequent de rechercher une longue vie ici-bas. Un Juif pouvait souhaiter de vivre longtemps sur la terre ; mais le Chrétien étant, dès à présent, citoyen des cieux, doit désirer que ce qui pour lui est, déjà actuellement, vrai en esprit et en principe, le soit en réalité, c'est-à-dire qu'il soit réellement dans le ciel.

avec Dieu, cependant *il a traité avec moi une alliance éternelle, bien établie et assurée*; car c'est tout *mon salut*, et tout mon désir, quoiqu'il ne la fasse pas croire » (2 Sam. xxiii, 5. — Version anglaise). Maintenant Ézéchias se remet lui-même, comme précédemment il avait remis son royaume, entre les mains de Jéhovah — c'est là sa seule place de vraie sécurité. Et remarquez comment le Seigneur rattache la délivrance du royaume au relèvement du roi : « Voici, je m'en vais ajouter quinze années à tes jours. Et je délivrerai de la main du roi des Assyriens, *toi et cette ville*, et je garantirai cette ville. » Cela nous enseigne avec la plus grande clarté que soit Juda soit le roi de Juda devaient passer par la *mort* et par la *résurrection*. C'est quelque chose de tout à fait en dehors des voies de la nature; aussi les lois mêmes de la nature sont interverties : « *le soleil rétrograda de dix degrés, par lesquels degrés il était descendu* ». Quelle magnifique manifestation de la puissance de Dieu en grâce, agissant justement à l'encontre du cours de la nature ! Toutes les scènes de la vie d'Ezéchias nous présentent quelque chose de remarquable. Sa délivrance de l'Assyrien fut merveilleuse — sa délivrance de la mort l'est davantage encore. Il lui était donné de faire intervenir Dieu dans toutes ses difficultés, à tel point que sa délivrance devait nécessairement provoquer, dans une grande mesure, des actes remarquables de Dieu; et, nous le savons, Dieu ne tient compte d'aucune chose quelconque qui se rencontre sur son chemin, quand Il veut agir en faveur de son peuple : Non-seulement il saura arrêter le cours du soleil, comme dans le cas de Josué, mais Il le fera rétrograder, s'Il veut déployer les divines énergies de sa grâce et de sa puissance afin de délivrer

ceux qui s'appuient sur lui pour être secourus. Ah ! nous pouvons bien dire que , quand la foi en appelle à la toute puissance , il n'est rien de trop grand pour elle.

Cependant l'Éternel n'usa pas pour délivrer son serviteur d'une méthode qui fût , le moins du monde , incompatible avec la divine leçon qu'il voulait lui donner. Preuve en soit la lecture attentive de « l'écrit d'Ézéchias , roi de Juda , touchant ce qu'il fut malade , et qu'il guérit de sa maladie. » — L'expérience que respire cet écrit n'aurait jamais pu être acquise au milieu de la congrégation — ni sur le champ de bataille — ni dans une autre position quelconque que celle où Dieu venait de le placer , c'est-à-dire sur un lit de maladie. Nul ne peut enseigner comme Dieu.

Et si l'on demande quelle instruction spéciale Ézéchias reçut pendant sa maladie , le verset 15^{me} répond par ces mots : « Que dirai-je ? Il m'a parlé et lui-même l'a fait : *Je m'en irai tout doucement , tous les ans de ma vie* , dans l'amertume de mon âme. » Ainsi , il apprit alors le besoin qu'il avait de s'en aller tout doucement. Et cette visitation était certes bien propre à lui donner cette leçon bénie , quoiqu'il dût , hélas ! l'oublier bientôt. Mais il y avait plus que cela : Ézéchias apprit quelque chose relativement à Dieu , aussi bien que relativement à *lui-même* , et c'est encore ce qui est précieux pour nous. Les secrets ressorts de *nos cœurs* ne sont mis à découvert , qu'autant que , en même temps , nous découvrons de secrets ressorts dans le *cœur de Dieu*. Un homme qui apprend seulement qu'il y a , dans son cœur , des péchés cachés et des principes de mal dont il n'avait pas l'idée auparavant , ne fait par là que plonger son esprit

dans un misérable découragement. Ce n'est pas là apprendre quelque chose par un enseignement divin. Mais si, tout en découvrant *son péché*, il découvre aussi la *grâce de Dieu* qui ôte ce péché, voilà qui est divin — car ainsi il apprend, à la fois, à se connaître soi-même et à connaître Dieu. Eh bien ! ce n'est que quand un homme se connaît et connaît Dieu dans ses rapports avec lui-même, qu'il est réellement humilié. La grâce, tout en ôtant nos péchés, amène l'âme à une profonde humiliation à cause de ces péchés. Il en fut ainsi d'Ézéchias ; il fut enseigné à « s'en aller doucement, » par la grâce qui avait pour toujours décidé la question du pardon de ses péchés. « Seigneur ! par ces choses-là on a la vie, et dans tout ce qui est en ces choses consiste la vie de mon esprit ; ainsi tu me rétabliras, et me feras revivre. Voici, dans ma paix une grande amertume m'était survenue ; mais dans ton amour tu as retiré mon âme de la fosse de la corruption ; car tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos. » Voilà ce qui était une heureuse découverte faite par Ézéchias dans le cœur de Dieu ! Ce n'est pas seulement : « Tu as délivré le royaume de la main du roi d'Assyrie. » Non, mais : « tu m'as retiré de la fosse de la corruption, car tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos. » Ainsi Ézéchias est délivré de lui-même, de ses péchés, de la fosse, pour prendre avec bonheur sa place parmi les « vivants, » qui seuls peuvent « louer et célébrer » le nom de l'Éternel. Dans quelle position bénie l'âme de cet homme pieux est donc amenée par toutes les voies de Dieu mentionnées dans ce chapitre, qui commence par ces mots : « Mets en ordre ta maison, » lesquels découvriraient devant lui bien des choses propres à l'humilier ; mais ensuite il apprend à connaître mieux

l'amour qui rachète et qui restaure, en sorte que, à cette sommation pénétrante : « Mets ta maison en ordre, » il peut répondre par cette triomphante affirmation : « Tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos. » Quant à sa maison, il savait qu'il n'en « était pas ainsi avec Dieu ; » néanmoins il pouvait s'en remettre entièrement à la divine alliance qu'il savait être « bien établie et assurée. » « L'Éternel m'est venu délivrer ; et à cause de cela nous jouerons sur les instruments mes cantiques, tous les jours de notre vie, dans la maison de l'Éternel. »

Jusqu'ici, il est fort édifiant de voir le service du temple rétabli, Juda délivré de la main de l'oppressur, et le roi de Juda tiré hors de la fosse de la corruption. On serait disposé à croire que maintenant la gloire va se manifester ; mais, hélas ! hélas ! il ne peut pas en être ainsi : tout ceci, quelque béni qu'il puisse être, n'est qu'une ombre de faits dont la révélation n'aura lieu que lorsque le vrai Roi de Juda s'assiéra sur le trône de David son père, ayant en main le sceptre d'un royaume qui ne sera jamais ébranlé.

Considérons maintenant la dernière scène de la vie d'Ézéchias, qui ne démontre que trop clairement le fait, que la gloire ne pouvait pas encore se manifester. Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur cette partie de notre sujet, sur laquelle le Saint-Esprit lui-même ne s'arrête guère : car Il nous en donne le récit en deux versets, et il résume en un seul verset le commentaire qu'il en fait. Au reste nous voyons constamment le divin écrivain prendre beaucoup plus de plaisir à exposer les grâces que les chutes de ceux dont il raconte l'histoire. C'est ce que l'on observe tout spécialement dans celle d'Ézéchias ; le récit de ses actes de fidélité occupe

quatre longs chapitres dans le second livre des Chroniques, tandis que, relativement à sa chute, nous n'avons que ces quelques mots : « Mais, lorsque les ambassadeurs des princes de Babylone, qui avaient envoyé vers lui, pour s'informer du miracle qui était arrivé sur la terre, furent venus vers lui, *Dieu l'abandonna pour l'éprouver, afin qu'il connût tout ce qui était en son cœur* » (xxxii, 31). Il y là peu de paroles, mais que de choses elles nous disent ! Il fallait toute la connaissance qu'Ézéchias possédait de l'amour de Dieu en rédemption, pour qu'il pût être amené à connaître *tout ce qui était en son cœur*. Il fallait tout ce qu'Ézéchias avait appris de Dieu précédemment pour le rendre capable de sonder les replis et les profondeurs de son cœur et de voir « *tout* » ce qui y était. Oh ! qu'est-ce qui n'est pas compris, impliqué dans ce petit mot « *tout* ? » qui pourrait en soutenir la portée, si ce n'est celui qui a appris à dire : « Tu as jeté *tous* mes péchés derrière ton dos ? » Nul autre assurément. Ce n'est que quand nous savons que le Seigneur a pardonné *toutes* nos iniquités, et guéri *toutes* nos infirmités — que quand nous pouvons, par la foi, voir le bouc Hazazel, divinement institué pour cela, emportant avec lui dans la terre de l'oubli « *toutes* nos iniquités, et *toutes* nos fautes, et *tous* nos péchés » (Lév. xvi, 21) — ce n'est qu'alors que nous pouvons aussi faire le tour de nos cœurs, les sonder et voir *tous* les maux affreux qu'ils contiennent. La connaissance, même fort imparfaite, de ce qu'il y a dans nos cœurs, sans une connaissance proportionnée de la grâce de Dieu en Christ, n'est pour nous qu'une terrible découverte dont nous sommes tout accablés ; mais quand nous commençons à connaître Dieu en la croix, plus il nous est donné de

scruter notre propre corruption — plus nous approchons du terme de ce prodigieux mot « tout » — et plus nous apprécions la grâce de notre Dieu, et l'efficacité purifiante du sang de notre Seigneur Jésus-Christ.

Il est utile encore de remarquer comment, à chaque station successive de l'intéressante histoire d'Ézéchias, le Seigneur agit de plus en plus intimement avec lui. « Tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde » (Jean xv, 2). Plus un homme est dévoué au Seigneur, plus sa marche est vraiment élevée — et plus aussi le Seigneur veillera avec jalousie sur lui, afin d'avoir des preuves toujours plus signalées et plus bénies de son dévouement; ou peut-être aussi dans le but d'exercer un jugement sur quelque mal secret qui jusqu'alors avait été latent et comme endormi dans le cœur. C'était ce dernier but, que le Dieu sage et fidèle avait en vue dans le cas d'Ézéchias.

Quant à ce qui concernait l'ordre du royaume, il est plus que probable que les circonstances récentes, et spécialement la défaite de Sanchérib, devaient avoir produit un effet puissant sur les nations d'alentour. Le témoignage quant au bon ordre du royaume était, on peut dire, surabondant. En outre, les cœurs joyeux des enfants d'Israël, lorsqu'ils s'en retournaient dans leurs tribus et dans leurs demeures, prouvaient bien évidemment que le service du temple était aussi en très-bon ordre. En d'autres termes, Ézéchias avait le témoignage du monde, *au dehors*, et de ses frères, *au dedans*, quant à l'intégrité et à la droiture de ses voies, et tout cela était fort important. Il est heureux pour nous que nous ne donnions pas lieu au monde de nous injurier, ou à nos frères de nous suspecter. Nous devrions tous *au*

moins connaître ce bonheur. Mais ce n'est pas là tout, tant s'en faut. Dieu examine nos voies de plus près que le monde ou l'Église. Il ne se contente pas d'un royaume en ordre, ni même d'une maison en ordre, mais élevant toujours plus la règle, il veut encore un cœur bien en ordre. Ceci, me semble-t-il, est de nouveau plein d'instruction et propre à pénétrer nos consciences. Quand Ézéchias commença sa carrière publique, la première chose qui devait attirer son attention, c'était l'état de désordre de son royaume; vint ensuite l'état de désordre de sa maison; et à la fin, comme le plus difficile de tout, l'état de désordre de son cœur. Or, dans le fait qu'il fut appelé à soutenir cette dernière épreuve, nous voyons jusqu'à quel point Ézéchias avait surpassé même des hommes doués de grâces plus qu'ordinaires. Jotham, par exemple, ne fut jamais appelé à une pareille épreuve, et pourquoi? Parce que, au début même de sa carrière, il manqua de fidélité. Il y eut un « mais » à son égard relativement au royaume, pour ne rien dire de sa maison ou de son cœur. Il n'en fut pas ainsi d'Ézéchias; il n'y eut point de « mais » pour lui, sauf dans l'affaire des ambassadeurs, c'est-à-dire, en d'autres mots, que Dieu avait une question à régler avec lui quant à l'état de son cœur. Et ne pouvons-nous pas affirmer que Celui-là seul fut à même de soutenir la triple épreuve dont nous avons parlé, lequel a pu dire : « Je marcherai dans l'intégrité de mon cœur au milieu de ma maison. »

Mais, demanderons-nous, d'où venait l'ennemi qui vainquit l'homme, que jusqu'ici nous avons vu marcher en avant dans les voies de Dieu avec tant d'assurance et tant de paix? Il venait de *Babylone*. Oui, de Babylone, cette antique source de mal mo-

ral, dont un ruisseau avait empoisonné le camp d'Israël aux jours de Josué. « En ce temps-là Mérodac-Baladan, fils de Baladan, roi de Babylone, envoya des lettres avec *un présent* à Ézéchias » (Es. xxxix). Voici un autre roi attaquant Ézéchias; ce n'est plus le roi d'Assyrie avec une nombreuse armée; ni le roi des terreurs avec une solennelle sommation de le suivre; mais *c'est le roi de Babylone avec un présent*. Et quelque étrange que cela puisse paraître, le présent venant de Babylone se montra un assaillant trop puissant pour le cœur d'Ézéchias. Quand le roi d'Assyrie lui envoya des lettres, « il monta en la maison de l'Éternel, et les déploya devant l'Éternel. » Ainsi il fut vainqueur. Quand il fut sommé de se préparer à la mort, « il tourna sa face contre la muraille, et fit sa prière à l'Éternel. » Ainsi il fut relevé. Mais quand les ambassadeurs du roi de Babylone vinrent à lui, « il leur montra les cabinets de *ses choses précieuses*. » AINSI IL TOMBA. Avertissement des plus solennels! Ézéchias n'était pas sur ses gardes. Il n'avait pas prié — il n'avait pas cherché le Seigneur — il n'avait point d'intelligence spirituelle pour découvrir l'hameçon qui était caché sous l'appât doré. S'il était allé dans le temple et qu'il eût déployé la lettre de Mérodac devant l'Éternel, il eût été mis au-dessus de l'influence des attractions polies du monde, comme précédemment il avait été mis au-dessus de l'influence de ses menaces et de sa fureur. Le sanctuaire fût devenu pour lui un refuge aussi sûr contre les fourberies du serpent, qu'il l'avait été contre les rugissements du lion: Au reste la cause secrète de cette chute nous est dévoilée dans le saint commentaire de la Bible sur ce sujet: « Mais lorsque les ambassadeurs des princes de Babylone..... furent

venus, *Dieu l'abandonna* pour l'éprouver, afin de connaître tout ce qui était en son cœur. » Quand Dieu abandonne quelqu'un, un rien suffit pour le renverser.

Nous pouvons néanmoins retirer de la chute d'Ézéchias un enseignement qui est toujours de saison. Elle nous montre que les sourires du monde peuvent nous faire tomber, lorsque, peut-être, ses mépris n'avaient fait que nous pousser plus près du Seigneur. Il est bien plus mal aisé d'agir fidèlement avec un Gabonite honnête en apparence ou avec un élégant Agag qu'avec les rudes Anakins, ces ennemis de Dieu prononcés et naturellement désagréables. Il est de même extrêmement difficile d'agir fidèlement avec les gens du monde, tout en recevant leurs compliments ou leurs politesses. Il faut une grande mesure de spiritualité pour pouvoir jouir de l'hospitalité ou s'asseoir à la table d'un homme du monde, et en même temps être fidèle envers lui quant à son âme : « Le présent aveugle les plus éclairés, et pervertit les paroles des justes » (Exod. xxiii, 8). C'est pourquoi le chrétien doit demeurer indépendant et séparé du monde. Si nous manquons de force spirituelle, il vaut mieux nous tenir, autant que possible, éloignés des mondains, que de nous mêler avec eux en déshonorant le Seigneur. Abraham ne voulut rien recevoir du roi de Sodome ni des Héthiens. Il ne voulut pas être débiteur des incirconcis. Étant ainsi séparé d'eux, il pouvait être un *témoin vivant* contre eux.

Nous pouvons aisément imaginer combien il eût été difficile pour Ézéchias d'amener le sujet de la vérité divine dans ses entretiens avec ces nobles étrangers : il ne pouvait pas aimer à traiter avec eux de semblables questions : le temps, le lieu, les circonstances

devaient lui paraître peu convenables pour cela ; bien des pensées de ce genre devaient s'élever dans son esprit pour l'empêcher d'agir fidèlement avec ses hôtes. Et ni le monde au dehors, ni même, peut-être, ses frères au dedans n'eussent été capables de rien découvrir de mauvais dans ce qu'il fit en leur montrant la maison de ses trésors ; mais, hélas ! la pensée secrète qui l'y poussa était mauvaise : l'orgueil se cachait dans les profonds replis de son cœur — et au lieu de leur parler de Celui qui habitait entre les chérubins — de la magnifique délivrance de la main du roi d'Assyrie qu'il avait obtenue de Lui — des sérieuses leçons qu'il avait reçues « aux portes mêmes du sépulcre, » de l'amour et du pardon de Dieu qui avait « jeté tous ses péchés derrière son dos » — au lieu de leur présenter ces importants sujets, « il leur montra les cabinets de ses choses précieuses, l'argent et l'or, et les parfums et les onguents précieux, et tout son arsenal (qui n'avait pas pu le défendre contre le roi d'Assyrie), et tout ce qui se trouvait dans ses trésors ; il n'y eut rien qu'Ézéchias ne leur montrât dans sa maison et dans toute sa cour. » Ainsi en tout cela il pensait à lui ; il n'y avait rien pour Dieu. Étrange, injustifiable oubli ! Tel est l'homme — même un homme de Dieu — quand il est abandonné à lui-même.

Mais maintenant que le mal a été pleinement manifesté non-seulement aux regards de Dieu mais encore à ceux du roi lui-même, il est bien remarquable de voir comment le Seigneur, par son prophète, cherche à diriger les pensées de son serviteur vers la fin non-seulement de son royaume, ou de sa maison, mais encore vers la sienne propre. « Voici, dit-il, venir les jours où tout ce qui est dans ta maison, et ce que

tes pères ont amassé dans leurs trésors jusqu'à aujourd'hui, sera emporté à Babylone ; il n'en demeurera rien de reste, a dit l'Éternel. Même on prendra de tes fils qui sortiront de toi, et que tu auras engendrés, afin qu'ils soient eunuques au palais du roi de Babylone. » Ici, dis-je, Ézéchias était conduit à voir la fin de son royaume, de sa maison et de lui-même. Tout devait être transporté à cette même Babylone dont les ambassadeurs lui avaient été en piège. Tout ce dont son pauvre cœur pouvait se glorifier devant les hommes de ce monde est destiné à la ruine. Il avait exposé ses trésors à la vue du monde, et ces mêmes trésors, le monde allait les ravir ; mais « la paix et la vérité¹, » ou, en d'autres termes, les trésors qu'il possédait en Dieu, le monde ne pouvait ni les donner ni les enlever ; c'étaient des biens meilleurs et *permanents*, parce qu'ils étaient *dans les cieux*.

Nous voici arrivés à la fin de cette édifiante histoire. Les actes d'Ézéchias, depuis le premier au dernier, ont passé devant nos yeux : nous avons, pour ainsi dire, été initiés aux secrets de son royaume, de sa maison et de son cœur ; nous avons parcouru avec lui un règne de vingt-neuf ans, au terme duquel nous le laissons heureusement « en paix et en sûreté ; » nous l'avons vu dans les plus grandes épreuves conservant une confiance en Dieu inaltérable ; nous l'avons vu devant le monde et devant ses frères ; et à une seule exception près, son sentier a

¹ Traduction anglaise des mots du verset 8 d'Ésaïe xxxix, rendus dans Martin par « paix et sûreté » et dans Perret-Gentil par « prospérité et permanence. »

été « le sentier du juste qui, comme la lumière resplendissante, augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. » Eh bien ! cher lecteur chrétien, n'est-il pas bien consolant de penser que, quand nous sommes parvenus au terme de toutes les choses humaines, et que nous avons appris quelle est la fin de toute gloire terrestre; de plus, quand nous avons appris, profonde et humiliante leçon ! à connaître nos propres cœurs et le mal qu'ils renferment, et découvre ainsi « la fin de toute chair » et de notre propre chair, entr'autres — après tout cela, dis-je, n'est-il pas consolant de savoir que « la paix et la vérité » doivent être notre portion pour toujours ? — que notre Dieu de miséricorde, ayant « jeté tous nos péchés derrière son dos » — nous ayant fait remonter « hors de la fosse de corruption, » et ayant « mis nos pieds sur un roc, » veut mettre dans nos mains une harpe d'or, afin que, au milieu des bénédictions et du repos de sa maison, nous puissions célébrer « la paix et la vérité, » pendant toute la durée de nos « jours, » qui, nous le savons, sera éternelle ?

*Traduit de l'anglais, de C.-H. M.
par C.-F. R.*



FAIRE ET NE PAS FAIRE.

—○○○○—
Tout ce qui ne provient pas de foi est
péché. Rom. xiv, 23.

Tous les docteurs qui méritent le nom de chrétiens, sont bien d'accord sur ce point, que rien n'est plus précieux, en pratique, que *l'activité chrétienne* chez les rachetés.

Il y a cependant entre eux des différences qui portent principalement sur la manière d'y exhorter les enfants de Dieu, puis sur l'intelligence de la nature même et des mobiles de l'activité dont nous parlons.

Nous savons qu'il y a dans le racheté, ici-bas, deux activités opposées : celle de la chair et celle de l'esprit filial. La chair ne se tient jamais volontairement tranquille, pas même lorsque le corps se repose. Et, cependant, il y a un repos selon l'Esprit. Il est très-dangereux, pour le chrétien, d'agir ou de se tenir tranquille selon les pensées de la chair ; mais cela est infiniment plus dangereux encore, lorsqu'il fait l'une ou l'autre de ces deux choses sous l'influence de prétextes religieux. Il est toujours bon que l'énergie de l'Esprit de Dieu soumette la chair et la force à se tenir tranquille. C'est alors seulement que la foi agit dans l'amour et selon la volonté de Dieu, c'est-à-dire selon sa Parole.

« Le cœur du sage discerne le temps et connaît ce

qui est juste. » L'Esprit d'adoption cherche la volonté de Dieu dans le recueillement, dans la prière et dans la lecture de la Parole. Il est toujours sûr de la trouver et de la connaître, lorsqu'il a un sincère désir de la pratiquer et lorsqu'il ne veut rien autre que cette volonté. Mais, dans cette recherche, nous trouvons souvent qu'il faut plus de foi et plus de spiritualité pour se tenir tranquille que pour agir.

Il y a, pour les spirituels, un temps pour agir et un temps pour se tenir tranquilles, en repos et en espérance. Mais la chair n'aime point cela, car elle ne veut ni ne peut se soumettre à la volonté de Dieu. Il y a un temps pour agir et un temps pour penser, « un temps pour jeter des pierres et un temps pour les ramasser. » Le Saint-Esprit nous porte au repos, à la prière et à la méditation, aussi bien qu'à l'action. Le chrétien n'est ni un Sisyphus ni un Juif errant, mais un étranger, qui traverse le monde, où il ne prend de repos que dans les haltes préparées pour lui par le Seigneur. Là encore il ne fait autre chose que la volonté du bon Berger qui le conduit, le guide, le nourrit, le rafraîchit et le soigne avec tendresse. « Je me coucherai et je dormirai aussi en paix; car toi seul, ô Éternel! me feras habiter en assurance. »

L'unique bonheur des enfants de Dieu, c'est de faire la volonté du Père, si toutefois leur cœur n'est gouverné que par l'Esprit d'adoption ou par l'Esprit filial. Jésus leur fournit sans cesse l'occasion, les moyens et la force de faire cette volonté, de même que, par l'Esprit, Il leur en inspire le désir. Mais si le chrétien manque d'intelligence, il risque, à tout moment, de ne suivre que ses propres pensées, soit dans l'action soit dans le repos. Ce qu'il nous faut,

avant tout, c'est l'intelligence filiale et spirituelle de la grâce.

Si l'on me dit seulement : « il faut agir, » on ne réveille en moi aucun des mobiles de la foi et de l'amour. C'est une loi qui excite la chair et m'expose ainsi à semer pour la chair. La moisson sera naturellement pour la corruption.

Si, au contraire, on rappelle à mon âme l'amour de mon Dieu et Père ou la grâce et les privilèges de ma vocation céleste en Jésus-Christ, on me met en liberté pour vouloir, pour penser, pour aimer et pour agir selon Dieu, ou bien pour me tenir tranquille selon Lui. C'est toujours l'amour de Dieu envers nous qui est l'unique ressort de la foi et l'occasion qui la détermine à l'activité. Tendez ce ressort, mettez-le en mouvement, si vous voulez susciter chez les saints une action divine ou vraiment spirituelle. C'est ainsi que le Seigneur a disposé l'exhortation dans sa Parole et nous n'avons qu'à l'imiter, si nous voulons être vraiment ses disciples. Toutes les exhortations du Nouveau-Testament découlent de l'amour du Dieu qui nous a aimés, rachetés, adoptés et glorifiés. Comment pourrions-nous vivre, marcher et courir vers le but de notre céleste vocation, si nous n'étions nourris, abondamment et sans cesse, de la grâce de Dieu, en Jésus-Christ, à notre égard?

Le Seigneur Jésus Lui-même a dit : « Travaillez.... à la nourriture qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera. » (Jean vi, 27). Il s'agit là principalement de sa chair qu'Il a donnée pour la vie du monde. C'est-à-dire que la foi en l'amour de Dieu est la seule véritable source, le seul point de départ et l'unique cercle du déploiement de

l'activité chrétienne. Le travail de la foi et de l'amour consiste , au fond , à croire au Fils et à demeurer en Lui. En croyant, je travaille à la nourriture qui demeure pour la vie éternelle. Soit que je mange, que je boive ou que je fasse quelque autre chose , soit que j'agisse ou que je me tienne tranquille , dès que je suis en communion avec le Chef et le Consommateur de la foi , je travaille à la nourriture qui demeure en vie éternelle. Hors de Lui, nous ne pouvons rien faire , quelque louables que soient les apparences de notre activité. C'est l'Esprit qui fait vivre ; la chair ne sert de rien. Aussi nous est-il toujours parlé du fruit de l'Esprit et de la moisson de l'Esprit , parce que , par notre union avec Jésus, « nous avons notre fruit en sanctification et pour fin la vie éternelle. » (Rom. vi).

Je suppose que , croyant agir selon le Seigneur, un père de famille chrétien s'applique à enseigner à ses enfants le meilleur chemin pour gagner de l'or et de l'argent ou qu'il les instruisse dans les ouvrages de l'art, des sciences et de l'imagination de l'homme. Un tel père aura peut-être agi beaucoup et longtemps d'après des intentions louables , selon le monde. Mais quelle récolte en retirera-t-il , lui et ses enfants , soit dans cette vie-ci , soit dans la vie à venir ! Nous n'avons pas besoin d'en tenter l'expérience. Salomon , le plus puissant et le plus fortuné des hommes, en a fait l'essai et après avoir possédé tout ce qu'un cœur naturel peut désirer, il nous a dit : « Mon cœur eut de la joie de tout son labeur et ce fut la part que je retirai de tout mon labeur. Mais quand je considérai tous les ouvrages faits par mes mains et le labeur dont je m'étais travaillé pour exécuter, je vis que tout est vanité et effort stérile et que rien ne profite sous le soleil —

et je me dégoûtai de tout ce qui se passe sous le soleil. » Quel pénible dépouillement pour un vieillard qui cependant connaissait l'Éternel ! (Ecclés. I, 1-17).

Faisons un compte utile. Mettons à part d'entre tous les fruits de notre activité, ici-bas, ceux qui sont réellement des fruits de l'Esprit, c'est-à-dire ceux qui seuls demeureront pour la vie éternelle et qui nous seront imputés devant le tribunal du Christ. Combien ne subirons-nous pas de pertes alors ? Nos meilleures intentions, nos principales résolutions, nos entreprises les plus vantées, nos plus grands efforts pour venir à bout de ces choses, tout cela sera fauché comme du chaume. Si ces fruits n'ont pas crû dans le jardin de la foi, ils ne résisteront pas à l'épreuve du feu qui les consumera. Cependant, l'on verra, dans le même temps, quelques âmes qui furent peut-être simples et obscures ici-bas, couronnées là-haut des fruits permanents de l'Esprit. Des milliers de beaux discours seront brûlés et des dizaines de pauvres petites prières reluiront comme des étoiles à perpétuité. Dieu ne reconnaît et ne récompense que les bénédictions saisies et réalisées par la foi en Jésus-Christ. Tout ceci est une affaire d'intelligence spirituelle et de communion avec Dieu.

La Parole nous parle des fruits de l'Esprit en les opposant aux œuvres de la chair. Pourvu que celui qui sème et que celui qui moissonne ne le fassent que par l'Esprit, ils recevront un salaire et amasseront du fruit pour la vie éternelle. Tout le reste sera brûlé.

Christ nous a élus, nous aussi, je pense, afin que nous portions du fruit et que notre fruit demeure. Or Jésus n'est pas le cep de nos spéculations, de nos résolutions, ni de nos plans de campagne ici-bas. Ces pensées de l'homme naturel n'ont aucun rapport

avec les sarments de la vraie vigne, qui tirent de Jésus seul leur vie, leur sève, leurs feuilles, leurs boutons, leurs fleurs et leurs fruits.

Finalement, « *le Jour* » qui s'approche fera connaître ce qu'est l'œuvre de chacun. C'est pourquoi il est bon et convenable que nous nous exhortions mutuellement à l'amour et aux bonnes œuvres, mais seulement à celles que Dieu a préparées d'avance afin que nous marchions en elles. Rien ne peut me faire discerner ces œuvres-là, si ce n'est une intime communion, par l'Esprit, avec Celui qui me les a préparées. Si je vois devant moi des œuvres qui ne sont pas préparées par Dieu, la foi ne m'y poussera pas. Si elles sont préparées par Dieu, *mais non pas pour moi*, la foi et l'Esprit me feront encore rester tranquille. Et Celui qui me juge en toutes ces choses, c'est le Seigneur, pour la gloire duquel je veux vivre et mourir, agir et me tenir tranquille, en m'attendant à Lui et en attendant son retour. Je compte toujours sur la souveraine sacrificature de Jésus quant à toutes mes fautes et à tous mes manquements dans ce précieux service. Car si je sais que les bonnes œuvres sont uniquement celles qui sont *faites en Dieu*, je sais aussi combien la chair est rusée pour me faire manquer l'occasion, soit en agissant d'après mes propres pensées, soit en m'abstenant d'entrer dans un chemin que Dieu m'aurait préparé afin que j'y marche.

Le dernier chapitre de l'Évangile de Jean nous présente, en abrégé, divers genres d'activité chrétienne sous le regard du Chef ressuscité de l'Église. Jean et Pierre me frappent spécialement à ce point de vue. Le premier se tenait tranquille dans le sein de Jésus, lorsque Pierre voulait laisser sa vie pour

Celui qui devait mourir pour lui. La crucifixion de la chair est une chose rare, en pratique. Avant la croix, Pierre était venu *vers* Jésus en la chair, puis il l'avait suivi. Alors Pierre, avec les meilleures intentions du monde, avait renié trois fois Jésus. Une chair faible, sans force quant au bien et un esprit naturel, c'est-à-dire, toujours prêt à entreprendre les volontés de la chair, voilà tout ce que la Loi elle-même peut faire mouvoir dans l'homme. Et c'est aussi pourquoi la Loi condamne l'homme qui est soumis à son régime.

Mais au delà de la croix et sur le rivage de la terre de promesse, la spiritualité tranquille et active de Jean reconnaît de loin le Seigneur. Pierre se serait-il jeté à l'eau, s'il n'eût *entendu* Jean qui lui disait : « C'EST LE SEIGNEUR ? » Jean reste à l'ouvrage tout en allant à la rencontre de Jésus. Sa spiritualité est bien le mobile, ou au moins l'occasion de l'activité de Pierre et cependant (quoique chaque chose, ici, soit bien à sa place), Jean agit autant que Pierre et, dans un sens, il agit plus utilement encore. Toutefois dès que le Seigneur commande qu'on apporte le produit de la pêche, c'est Simon Pierre qui, déjà rafraîchi et restauré par la contemplation de Jésus ressuscité, remonte sur la nacelle et met la dernière main à cette œuvre de puissance.

Avant la croix, Pierre n'avait pas pu suivre Jésus, quoique, de toutes les forces de son âme, il voulût l'entreprendre. Mais la connaissance de la croix a, *maintenant*, rendu Pierre capable de suivre joyeusement Jésus, même là où Pierre n'aurait pas voulu aller. Une chair mâtée et un esprit d'obéissance filiale, voilà ce que la grâce procure aux rachetés, qu'elle sauve ainsi par la sanctification de l'Esprit.

Jean suivait Jésus sans avoir eu besoin d'un ordre

pour cela. Son bonheur était de se tenir tout près de son Maître. Le Seigneur, de son côté, sachant combien ce fidèle disciple comptait sur son amour, lui témoigne sa confiance, en cela même qu'il ne lui donne pas, comme à Pierre, l'ordre de le suivre. Pierre, à peine relevé de sa chute, avait, au contraire, besoin de toutes les preuves extérieures de la tendre **vigilance** de Jésus et ce bon Berger ne les lui épargne pas.

On voit, en Jean, la confiance et la simplicité de l'amour. Quoique faisant peu de bruit, il suit toujours Jésus. Il l'attend sans cesse et, ainsi, il le reconnaît, même avant les disciples les plus zélés; son intimité avec Jésus lui donne seule une telle supériorité. L'amour est calme et il jouit de son objet. Il fait peu d'expériences pénibles comme celles de Pierre. L'amour parfait de Jésus bannit toute crainte dans son disciple. Il tue aussi l'activité de la chair.

Jean n'est ni jaloux de Pierre ni inquiet pour son frère qui marche à la mort. Pierre, au contraire, s'inquiète pour Jean, tandis que celui-ci ne s'occupe que de Jésus, demeurant parfaitement tranquille et en repos, tout en suivant le Maître qu'il a l'habitude d'écouter et de contempler.

Nous ne sommes jamais assez pénétrés de la conviction que nous ne sommes rien et que Jésus est tout. C'est pourquoi nous ressemblons ordinairement à des écoliers qui emploient une grande activité à tracer une foule de lignes, parmi lesquelles l'œil du maître distinguera à peine deux ou trois jambages acceptables. Ainsi, l'on recommence toujours pour finir par jeter tous les cahiers au feu, tandis qu'en *considérant plus attentivement* le modèle, nous entreprendrions moins de lignes et moins de pages, mais

nous ferions plus d'honneur au modèle et au précepteur.

« Mon cœur me dit DE TA PART : Cherchez ma face. Je chercherai ta face, ô Éternel! » « Quel autre ai-je au ciel? Or je n'ai pris plaisir, sur la terre, EN RIEN QU'EN TOI SEUL. »

Sully, le 31 Mai 1852.

J.-B. ROSSIER.

Marc xii, 1-12.

Pour comprendre cette parabole, il est bon de considérer d'abord à quel moment Jésus la prononça, et à qui il l'adressa.

Il avait fait son entrée solennelle à Jérusalem aux cris de « Hosanna, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le règne qui vient au nom du Seigneur, le règne de David notre père! Hosanna dans les lieux très-hauts! »

Le lendemain il avait jugé le figuier stérile, et avait chassé du lieu sacré ceux qui y vendaient et achetaient, en leur disant : « Ma maison sera appelée une maison de prière, mais vous en avez fait une caverne de brigands! »

Le troisième jour enfin, comme il se promenait dans le lieu sacré, les principaux sacrificateurs, les scribes et les anciens s'étaient approchés de lui, et lui avaient dit : « Par quelle autorité fais-tu ces cho-

ses, et qui t'a donné cette autorité que tu fasses ces choses? » Jésus leur avait demandé à son tour : « Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes? » Ils avaient répondu : « Nous ne savons. » Et Jésus leur avait répliqué : « Et moi je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ces choses. » — C'est alors qu'il se mit à leur dire en paraboles : « Un homme planta une vigne » etc.

Je pense que les principaux termes de cette parabole peuvent être expliqués de la manière suivante, sans que je veuille cependant exclure toute autre explication :

L'homme qui plante la vigne, c'est Dieu (És. v, 7).

La vigne comprend deux choses, le terrain et les ceps qui y sont plantés.

Le terrain, c'est la terre de Canaan ou la Palestine (Ps. lxxx, 8, 9; És. v, 7).

Les ceps sont les hommes d'Israël (És. v, 7; Jean, xv, 1).

La haie, le pressoir et la tour nous montrent que le propriétaire de la vigne n'a rien négligé pour lui faire produire du fruit (És. v, 4). Il l'a garantie contre l'invasion des passants et des bêtes sauvages (Ps. lxxx, 13; Cant. ii, 15; És. v, 2, 5). Il a fait les arrangements nécessaires pour qu'on puisse en recueillir du fruit (És. v, 2). Il y a établi des moyens d'habitation, de surveillance et de défense (Ps. lxi, 3; Prov. xviii 10; És. v, 2).

Il l'a ensuite affermée à des cultivateurs, pour qu'elle reçoive les soins nécessaires, et produise du fruit. Ces cultivateurs sont tous ceux que Dieu a établis pour conducteurs ou pasteurs d'Israël en Palestine, comme Josué, les Juges, les rois, les gouverneurs des rois de Chaldée et de Perse, et même des

empereurs romains, les sacrificateurs et les anciens.

Puis le propriétaire de la vigne *s'en est allé au loin*, afin de laisser aux cultivateurs l'occasion de montrer comment ils cultiveraient la vigne; et à la vigne le temps de produire du fruit; ou en d'autres termes, Dieu a laissé son peuple et ses conducteurs pendant quelque temps sous leur propre responsabilité.

La saison est le moment où il a pensé que l'on pouvait éprouver comment les cultivateurs avaient cultivé, et voir quel fruit la vigne avait produit.

Les esclaves qu'il a envoyés auprès des cultivateurs, afin de recevoir d'eux du fruit de la vigne, sont les prophètes depuis Samuel (Act. iii, 24, xiii, 20; 1 Chr. xxix, 29), jusqu'à Jean-Baptiste (Matth. xi, 9-13). Aussi se sont-ils essentiellement adressés aux rois et à ceux qui avaient quelque autorité; à l'appui de cela, il suffit de mentionner Samuel, Nathan, Ahija, Élie, Élisée, Ésaïe, Jérémie, et même Jean-Baptiste (Matth. iii, 7-9).

Ce que la parole de Dieu nous raconte de ces prophètes nous montre comment ils ont été *déchirés de verges*, comment on leur a *jeté des pierres* et *meurtri la tête*, comment on les a *renvoyés couverts d'opprobre*, et comment on les a *tués* (Matth. xxiii, 29-36); et tous ont été *renvoyés à vide* (És. v, 2; Jér. ii, 21; Os. x, 1).

Le *Fils unique* enfin, le *bien-aimé*, c'est ce Jésus que l'ancien Testament nous indique déjà plusieurs fois par ces termes (Gen. xxii; Ps. xxii, 20; xxxv, 17; És. v, 1), et que le nouveau Testament appelle expressément le *Fils unique du Père*, (Jean, i, 14, 18; iii, 16, 18; 1 Jean iv, 9), le *Bien-aimé* (Matth. iii, 17; xii, 18; xvii, 5; Marc i, 11; ix, 7; Luc, ix, 35; Éph. i, 6).

Nous voici donc revenus au moment où cette parabole a été prononcée.

Jéhovah avait, dans sa bonté et par sa puissance, délivré son peuple de l'esclavage d'Égypte, et l'avait introduit dans ce bon pays, ce pays découlant de lait et de miel, qu'il avait promis à Abraham leur père et, après les avoir encore à plusieurs reprises délivrés, par des Juges, de leurs ennemis qui les avaient subjugués pour les punir de leur infidélité, il avait enfin commencé, par ses prophètes, à leur demander du fruit de cette vigne dans laquelle il les avait plantés.

Quoique cette terre fût sa propriété (Lév. xxv, 23), et que lui seul fût le roi de son peuple (1 Sam. viii, 7), il avait acquiescé à leur désir de faire comme les autres nations, et leur avait donné un roi pris d'entre eux. Mais bientôt cette royauté aussi n'avait pas répondu à sa mission. Et Saül, cet homme selon la chair, et David, cet homme selon le cœur de Dieu, et Salomon, ce roi de justice et de paix, avaient été plus ou moins sourds aux paroles que Dieu leur avait adressées par ses prophètes; le royaume avait été déchiré, et soit les rois d'Israël, soit même ceux de Juda, étaient, malgré les avertissements et les menaces réitérées des prophètes, tombés dans un tel état de désobéissance et d'idolâtrie, que la patience de Dieu avait été épuisée, et qu'il avait envoyé en captivité et les hommes d'Israël, et même ceux de Juda, en sorte qu'on n'avait laissé que quelques-uns des plus pauvres du pays pour être vigneron et laboureur (2 Rois, xxv, 12).

Mais, quoique Dieu eût ainsi retiré sa gloire du temple et de la ville de Jérusalem (Éz. ix, 10, 11), et qu'il eût donné l'empire du monde aux nations (Dan. ii, 37, 38), sa bonté et sa protection ne s'étaient pas

retirées de dessus son peuple. Il avait permis à quelques-uns des siens de rentrer dans ce pays dont il les avait chassés, et d'y reconstruire le temple et la ville, quoique sous la domination étrangère; il les avait encouragés et avertis par ses prophètes, mais ils avaient encore repoussé ces avertissements, et enfin d'un côté, les Romains, la quatrième des monarchies à qui Dieu avait donné la domination du monde, s'étaient emparés du pays, et, d'un autre côté, après une série de bouleversemens et de violences, les scribes et les pharisiens s'étaient assis dans la chaire de Moïse (Matth. xxiii, 2), et se posaient ainsi comme cultivateurs de la vigne.

C'est dans ces circonstances, le pays étant habité par quelques réchappés de la captivité de Babylone et de toutes les calamités qui l'avaient suivie, et gouverné sous la domination romaine par quelques scribes et pharisiens, que Jean-Baptiste annonce que le royaume des cieus est proche, que le Roi lui-même paraît, et que, après avoir pendant quelque temps préparé l'inauguration de son règne, il entre enfin comme roi, au moins pour tous ceux qui voulaient le recevoir comme tel (Matth. xi, 14), dans Jérusalem, la ville du grand Roi (Matth. v, 35) et purifie le temple de Dieu son Père (Matth. xxi, 12; Luc ii, 49).

Le moment était donc venu pour les cultivateurs de recevoir le fils du propriétaire de la vigne, et de lui en apporter le fruit. Mais, au lieu de reconnaître son autorité, ils lui demandent d'où elle lui vient? Puis, ayant cependant quelque discernement, ils lui envoient des Hérodiens pour le surprendre et lui demander, s'il est *permis* de payer le tribut à César. Enfin reconnaissant en lui l'héritier, ils disent entre eux : « Celui-ci est l'héritier, venez, tuons-le, et

l'héritage sera à nous ! Et, l'ayant tué, ils le jettent hors de la vigne. » Le souverain sacrificateur, avec tous les principaux sacrificateurs et tout le conseil, exerçant l'autorité religieuse, s'unissent avec Pilate, exerçant l'autorité politique, pour mettre à mort celui dont ils ne veulent pas qu'il règne sur eux (Luc, xix, 14) ; et ils le crucifient hors de la ville.

« Que fera donc le maître de la vigne ? — Il ira et fera périr les cultivateurs, et donnera la vigne à d'autres. » Il a déjà fait périr ceux qui ont mis à mort son Fils ; et bientôt, quand le pays sera rentré sous la domination de l'empire romain ressuscité, et sera de nouveau habité par les descendants de ceux qui l'habitaient lorsque son Fils a été rejeté ; quand ils auront de nouveau, semblables à leurs pères, tué les serviteurs qu'Il leur enverra, et se seront réjouis de leur mort (Ap. xi, 7-10), Il fera encore périr ces cultivateurs (Ap. xi, 13) ; enfin Il vendangera lui-même la vigne de cette terre dont les vigneronns lui ont refusé la vendange, mais ce sera pour jeter cette vendange dans la grande cuve du courroux de Dieu ; et elle sera aussi foulée hors de la ville (Ap. xiv, 17-20). Puis, quand la vigne aura été nettoyée et purifiée (Ap. xix, 19-21 ; Éz. xxxix, 1-16), elle sera donnée à d'autres, aux fils du royaume qui produiront du fruit, un grain 30, un autre 60, un autre 100 (Matth. xiii, 38, 8, 23 ; xxi, 41, 43), et Jésus pourra boire alors avec les siens du nouveau produit de la vigne dans le royaume de son Père (Matth. xxvi, 29).

Voilà l'explication de la parabole, imparfaite et défectueuse sans doute, mais cependant, je crois, vraie quant aux traits principaux. Passons maintenant à quelques applications.

Quoique la position de l'Église soit différente de

celle d'Israël, en ce que notre patrie est céleste et non terrestre, cependant notre responsabilité est la même quant aux fruits que nous avons à produire. Dans l'Église aussi, Dieu a fait tout ce qui était nécessaire pour qu'elle produisît du fruit; dans l'Église aussi, il a établi au commencement des cultivateurs, c'est-à-dire des apôtres, des surveillants, des serviteurs (Jean, xxi, 15-17; Act. xx, 28; 1 Cor. iv, 1-4; xii, 28; 1 Tim. iii, 5; 1 Pierre v, 2); mais bientôt aussi, quand il a envoyé des esclaves pour demander du fruit, ceux qui aimaient à être les premiers ne les ont par reçus (3 Jean 9, 10), et à Pergame, Antipas a été mis à mort (Ap. ii, 13). On s'est amassé des docteurs selon ses propres désirs (2 Tim. iv, 3). Des personnes qui n'avaient aucune vocation de Dieu se sont aussi assises, pour ainsi dire, dans la chaire des apôtres, et ont même méconnu l'autorité du Fils unique et bien-aimé du Père pour dominer eux-mêmes sur les héritages (1 Pierre, v, 3). Tout cet ensemble ne tardera pas à être vomé de la bouche du Seigneur (Ap. iii, 16). En attendant, l'enfant de Dieu qui a un peu de discernement spirituel, reconnaîtra ces personnes, dans quelque position qu'elles se trouvent, à leurs fruits (Matth. vii, 16, 20), et il refusera de reconnaître leur autorité avec le même soin qu'il mettra à reconnaître celle du vrai Chef de l'Église et à lui obéir.

Dans *l'ordre politique*, l'application de la parabole est plus frappante encore. Ponce Pilate, qui a livré Jésus, était à Jérusalem le représentant de l'empereur romain, et, quoiqu'il se soit lavé les mains, il n'en est pas moins, devant Dieu, ainsi que celui qu'il représentait, moralement responsable de la mort de l'héritier du royaume. Ils l'ont tué pour s'emparer

de l'héritage; leur autorité est donc une autorité usurpatrice, et toutes les autorités qui leur ont succédé, quelles qu'elles soient, sont demeurées dans la même position; le temps y a d'autant moins apporté de changement que nous savons que l'empire romain, évanoui pour un temps, reprendra vie; en tout cas, si les autorités actuelles repoussent leur origine romaine, il ne leur reste plus, dans la Parole de Dieu, aucun fondement quelconque. L'enfant de Dieu mettra donc chaque chose à sa place, et donnera à chacune son nom.

En tirera-t-il la conséquence qu'il ne doit pas reconnaître ces autorités, pas s'y soumettre? — Il le pourrait, si Dieu n'avait eu soin de nous donner d'autres directions dans sa Parole : « Que toute âme se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle; car il n'y a pas d'autorité si ce n'est de par Dieu, et les autorités qui existent ont été ordonnées de Dieu, de sorte que celui qui s'oppose à l'autorité résiste à l'ordonnance de Dieu. Le magistrat est le serviteur de Dieu, le ministre de Dieu » (Rom. xiii, 1, 2, 4, 6).

Mais comment concilier cela avec ce que nous avons dit ci-dessus, que les autorités qui existent sont illégitimes? — Cela n'est pas très-difficile.

Toute autorité qui existe est ordonnée de Dieu, non-seulement dans le sens dans lequel il est dit qu'un seul passereau ne tombe pas à terre sans la volonté de Dieu (Matth. x, 29), mais aussi dans un sens plus positif, puisque toutes les autorités qui existent actuellement ont part au pouvoir que Dieu a expressément accordé à Nébuchadnetzar, et qui, des Chaldéens, a passé aux Mèdes et aux Perses, puis aux Grecs, puis aux Romains; en ce sens toutes les au-

torités actuelles ont été positivement ordonnées de Dieu.

Mais, objectera-t-on, l'empire romain, quelle qu'ait été sa légitimité au commencement, ne peut avoir joui de cette légitimité que jusqu'au moment où Dieu a lui-même repris ses droits sur ce monde, en envoyant son Fils prendre possession de la vigne. C'est vrai, et c'est effectivement ainsi que nous rentrons dans l'application de la parabole. Évidemment, dès le moment où Pilate a livré Jésus pour être crucifié, son autorité, de légitime qu'elle était auparavant, est devenue illégitime, et celle de tous les successeurs de l'empereur Tibère est demeurée illégitime *en elle-même*, et au point de vue de ceux qui exercent l'autorité ; et c'est à ce point de vue que Dieu leur en demandera compte, car il fera périr les vigneronns, et donnera la vigne à d'autres.

Mais il en est autrement à notre point de vue, au point de vue de l'Église. Pour ceux qui aiment Dieu, toutes choses opèrent ensemble *en bien* (Rom viii, 28), et le magistrat est serviteur de Dieu *pour leur bien* (Rom xiii, 4). Ils savent que tout ce qui leur arrive, toutes les circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés et, en particulier, les autorités sous lesquelles ils vivent, *viennent de Dieu* (1 Cor xi, 12; 2 Cor. v, 18), et ils lui en rendent grâce. Ils lui rendent grâce, en particulier, de les avoir placés sous l'autorité de magistrats qui ne sont pas la terreur des bonnes œuvres, mais des mauvaises (Rom. xiii, 3), et ils leur sont soumis non-seulement à cause de la colère, mais aussi à cause de la conscience (Rom. xiii, 5).

Ce sont là des choses que toute âme pieuse sent, lors même qu'elle ne les comprendrait pas ; mais

toute position où l'on a du zèle pour Dieu , mais sans connaissance (Rom. x , 2), a des dangers ; nous devons croître dans la connaissance (Col. i , 10 ; 2 Pierre , iii , 18), et je demande à Dieu qu'il veuille bien, dans sa bonté et par son Esprit , faire servir ces lignes à avancer quelques-uns dans la connaissance de la vérité , quant aux choses auxquelles elles se rapportent.

Steven van MUYDEN.



TABLE

des 8 premiers numéros

FORMANT LE PREMIER VOLUME

des Études Scripturaires.



- N^o. 1. Lettre sur 2 Corinth. xiii, 5, par J.-B. ROSSIER.
2. L'Église et les Anges, par C.-F. RECORDON.
3. Le Vieux Prophète, et Coup-d'œil sur Juges xx, par J.-B. ROSSIER.
4. L'Année Sabbatique et le Jubilé, Lévit. xxv, par C.-F. RECORDON.
5. L'Appel de Dieu — ou considérations sur Abraham et Lot, Genès. xii-xxii, par C.-H. M. Traduit de l'anglais par C.-F. R.
6. Penser et Marcher, ou réflexions sur Philip. iii, 15, 16, par J.-B. ROSSIER.
7. Les Saints selon la Parole, par C.-F. RECORDON.
Pécher et ne pas pécher, par *Péter NIPPEL*.
« Nous avons vu le Seigneur. » Traduit de l'anglais.
La Vie Céleste et l'Église. Fragment traduit de J.-N. DARBY.
8. Considérations sur la vie et les temps d'Ézéchias. Trad. de l'anglais de C.-H. M. par C.-F. R.
Faire et ne pas faire, par J.-B. ROSSIER.
Marc xii, 1-12, par *Steven van MUYDEN*.



SE TROUVE AUSSI :

A PARIS, chez Joël CHERBULIEZ, 6, Place de l'Oratoire.

A LYON, chez F. TRÉPIER, négociant.

A LAUSANNE, chez M^{me} DURET-CORBAZ, rue St-Pierre.

A S^{te}-CROIX, chez Richard SCHERZER.

A VEVEY, chez M^{me} veuve TAPERNOUX.

On peut se procurer aux mêmes adresses :

ETUDES SCRIPTURAIRES,

N° 1. Lettre sur 2 Cor. XIII, 5,	fr. — 15 c.
N° 2. L'Église et les anges,	— 15
N° 3. Le Vieux Prophète et Coup-d'œil sur Ju- ges XX,	— 20
N° 4. L'Année sabbatique et le Jubilé,	— 30
N° 5. L'Appel de Dieu.	— 30
N° 6. Penser et marcher.	— 15
N° 7. Les Saints selon la Parole. Pécher et ne pas pécher, etc.	— 25

